PRÔNES
RÉDUITS
EN PRATIQUE.

TOME SECOND.

PRÔNES
RÉDUITS
EN PRATIQUE,
POUR LES DIMANCHES
ET PRINCIPALES FÊTES DE L'ANNÉE,

Avec une Table indicative des Prônes, propres à une Miſſion ou à une Retraite;

DÉDIÉS

A MGR. LE CARDINAL DE CHOISEUL;

Par M. BILLOT, ancien Directeur du Séminaire de Beſançon, & Curé de Malange.

NOUVELLE ÉDITION.

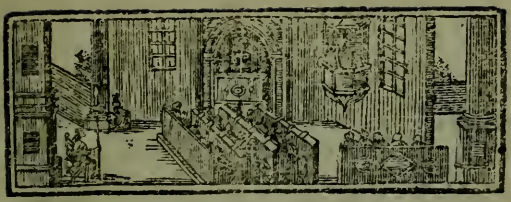
TOME SECOND.

A LYON,
Du Fonds de MICHEL MAUTEVILLE,
Chez les *FRERES PERISSE*, Imprimeurs-Libraires, grande rue Merciere.

M. DCC. LXXXIX.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

ST. BASIL'S SCHOLASTICATE
No. 576
5/8/31
EX LIBRIS

N. B. On a placé à la fin de chaque Volume l'Evangile des Dimanches & Fêtes, avec des explications propres à l'inſtruction des Fideles.



LES PRÔNES

RÉDUITS

EN PRATIQUE,

Pour tous les Dimanches & principales Fêtes de l'année.

POUR LE CINQUIEME DIMANCHE APRÈS LES ROIS.

Sur l'Enfer.

Colligite primùm zizania, & alligate ea in fasciculos ad comburendum.

Cueillez premiérement l'ivraie, & liez-là en petites gerbes pour brûler. (Matth. 13.)

IL n'est pas difficile, M. F., de comprendre le sens de cette parabole que J. C. nous propose dans l'Evangile de ce jour. Cette ivraie mêlée avec le bon grain qu'il veut qu'on laisse croître jusqu'à la moisson, nous représente les pécheurs qui sont pendant

cette vie mêlés avec les bons. Dieu souffre le mélange des uns & des autres, pour des raisons, dit S. Augustin, qu'il ne nous appartient pas de penétrer. Mais après la mort, au jugement de Dieu, qui sera le temps de la moisson, l'ivraie sera séparée du bon grain, les méchans d'avec les bons. Mais, helas! que leur sort sera bien différent! les bons, comme le bon grain, seront placés dans le grenier du pere de famille; ils iront jouir dans le Ciel du bonheur qu'ils auront mérité; & les méchans, liés comme des faisceaux, seront précipités dans le fond des Enfers: *Alligate, &c.*

Telle est la fin malheureuse des pécheurs: un Enfer éternel; voilà le terme fatal où doivent aboutir leur vie criminelle, leurs joies, leurs plaisirs; telle est déja la triste destinée de ceux qui sont morts dans la disgrace de Dieu. Telle sera la vôtre, pécheurs qui m'écoutez, si vous ne vous convertissez, si vous ne retournez à Dieu par une sincere pénitence. C'est donc pour vous engager à cette pénitence, que je viens aujourd'hui ouvrir à vos yeux les abymes éternels. Descendez-y en esprit, pendant la vie, vous dit l'Esprit Saint; c'est le moyen de n'y pas descendre après la mort, ajoute S. Bernard: *Descendant in infernum viventes ut non descendant morientes.* Allez apprendre des réprouvés à penser juste sur les choses du monde, sur les biens & les plaisirs du monde; c'est de ce point de vue que vous devez les envisager, pour en concevoir un souverain mépris.

Rien de plus capable que la penſée de l'Enfer pour vous détourner du péché, & vous porter à la vertu. Mais, hélas! comment traiterai-je une vérité ſi effrayante? Quel ordre peut-on ſuivre dans un ſujet qui ne préſente que déſordre, qu'une confuſion éternelle? Pour remplir néanmoins mon deſſein, je ſuivrai les idées que les Docteurs & les Peres de la vie ſpirituelle qui ont traité cette matiere, nous en ont données. Ils diſtinguent deux ſortes de peines qu'on ſouffre en Enfer: la premiere eſt la peine du dam, qui conſiſte dans la privation de Dieu; & l'autre eſt la peine du ſens, qui conſiſte dans les vives douleurs qu'on y endure; enfin, la durée de ces peines qui ſera éternelle. Voilà en peu de mots ce que c'eſt que l'Enfer. Le pécheur dans l'Enfer ſéparé de Dieu: quelle perte. Ce ſera mon premier Point. Le pécheur dans l'Enfer, accablé de toutes ſortes de maux: quel ſupplice! Ce ſera mon ſecond Point. Le pécheur dans l'Enfer, éternellement miſérable, éternellement ſouffrant: quelle durée! Ce ſera mon troiſieme Point. Ce ſujet eſt trop vaſte pour être renfermé dans une ſeule inſtruction; attachons-nous aujourd'hui au premier chef, qui eſt la peine du dam, réſervant les autres pour d'autres inſtructions.

I. POINT. (*) Quelle eſt, M. F., la ſurpriſe & la conſternation d'un homme qui poſſédoit, il n'y a qu'un moment, des biens en abondance, qui goûtoit les plaiſirs de la vie, les douceurs d'une agréable ſociété,

(*) Chaque Point peut ſervir pour un Prône.

& qui se voit tout-à-coup transporté dans un pays inconnu & barbare, réduit à une affreuse indigence, sans amis, sans appui, environné d'ennemis cruels qui ne cherchent qu'à le tourmenter, & qui, comme autant des bêtes féroces, voudroient le dévorer, sans qu'il puisse trouver du secours pour se défendre, & sans espérance de recevoir jamais aucun soulagement dans sa misere? Tel, & mille fois plus tragique encore, est le sort d'une ame que la mort a surprise en état de péché, & qui se voit tout-à-coup précipitée dans l'Enfer, dénuée de tout bien, & devenue la proie des Démons qui ne s'occuperont qu'à la tourmenter pendant toute l'éternité. Ah! qui pourroit exprimer la consternation de cette ame à son entrée dans l'Enfer, sur-tout lorsqu'elle y est précipitée sans y avoir pensé, comme il arrive à ceux qui meurent de mort subite dans l'état de péché mortel, qui s'endorment en cet état dans leur lit, & qui à leur réveil se trouvent dans l'Enfer sur des brasiers ardens; quelle est, dis-je, leur surprise, leur désolation? Me voici donc dans l'Enfer, dit ce réprouvé, dont j'ai oui si souvent parler, dont j'ai été tant de fois menacé, où j'ai même craint bien des fois d'y tomber! Ah! ce n'est pas un songe, m'y voici pour toujours; l'Enfer est ma maison, ma demeure éternelle: *Infernus domus mea est.* (*Job.* 17.) O cruelle habitation où mes iniquités m'ont réduit! & d'où il ne me sera jamais permis de sortir: *Infernus domus mea est.* Que sont donc devenues ces autres demeures, ces

maisons que j'ai pris tant de peines à édifier? Falloit-il tant me fatiguer pour les autres, pour n'avoir qu'une prison de feu pour ma demeure? Où sont ces biens, cet or, cet argent que j'ai amassés, ces héritages que j'ai acquis? Hélas! ils sont passés comme l'ombre & la fumée; ils ne sont plus à mon esprit que comme un vain fantôme qui a disparu; je me vois réduit au même état que ceux qui ont songé qu'ils étoient riches, & qui se trouvent à leur réveil dans une affreuse indigence: *Dormierunt somnum suum, & nihil invenerunt viri divitiarum in manibus suis.* (*Psal.* 75.) Telle est, M. F.; la déplorable situation d'un réprouvé dans l'Enfer. Tout est passé pour lui: plus de biens, plus de plaisirs, plus d'amis qui se réjouissent avec lui dans la prospérité, ou qui le consolent dans l'adversité. Mais ce qui l'afflige encore plus, ce n'est pas tant la perte des biens temporels, puisqu'après tout, l'expérience nous fait voir tous les jours qu'il les faut quitter, & que l'on n'emporte rien avec soi après la mort. Ce qui fait donc son plus grand supplice, c'est que non seulement il a tout perdu sur la terre, mais encore qu'il a perdu le plus grand de tous les biens, le souverain bien, qui est Dieu lui-même, qui devoit le rendre éternellement heureux. Ce sera-là, M. F., le vrai malheur de tous les réprouvés dans les Enfers; le plus grand sujet de douleur ne sera pas pour ceux qui auront été riches, d'avoir perdu des biens périssables, parce qu'ils ne devoient pas les posséder toujours;

ce ne sera pas non plus un sujet d'affliction pour les pauvres, puisqu'ils ont été déja pendant leur vie privés des biens du monde; mais le souverain malheur de tous, sera la perte d'un Dieu qui devoit faire leur bonheur, & qu'ils ont perdu par leur faute. Un Dieu perdu, & un Dieu perdu par sa faute! voilà, M. F., ce que nous appellons dans les réprouvés la peine du dam. Tâchons de vous en faire concevoir la rigueur.

I. Que l'homme s'éloigne de Dieu sans regret pendant la vie, qu'il perde sans douleur sa grace & son amitié, il ne faut pas en être surpris. Occupé qu'il est des objets sensibles, entraîné par le plaisir, étourdi par le tumulte des passions, il perd aisément de vue le souverain bien, il est peu touché de ses infinies amabilités, qu'il ne connoît que d'une maniere obscure & énigmatique, comme dit l'Apôtre. Si les remords de sa conscience lui font quelquefois sentir la grandeur de la perte qu'il a faite en offensant Dieu, il tâche de s'étourdir, & de se dédommager dans les créatures; il cherche dans ses biens & ses plaisirs de quoi distraire son esprit des pensées affligeantes qui lui font sentir son malheur.

Mais, pécheurs aveugles, que vos pensées seront bien différentes, lorsque les nuages seront dissipés, & que la mort aura levé ce bandeau fatal qui vous bouche les yeux, & vous empêche de voir l'excellence du bien que vous perdez par le péché! Alors votre ame dégagée des objets sensibles qui

l'occupoient pendant la vie, séparée de ce corps mortel qui l'appesantissoit vers la terre, connoîtra clairement la perte qu'elle aura faite en perdant Dieu, parce qu'elle verra dans Dieu qu'elle a perdu un objet infiniment bon, infiniment aimable, seul capable de la rendre heureuse. Elle connoîtra que lui seul étant un bien infini qui renferme tous les biens, pouvoit seul remplir la vaste étendue de ses desirs. Elle ne pourra plus chercher de consolation dans les créatures, dans ses biens, ses amis, ses plaisirs qui lui auront échappés comme un songe; ainsi, n'étant plus occupée, ni distraite par aucun objet créé qui puisse la charmer, elle fixera toute son attention au bien souverain. Elle souhaitera de le posséder; elle s'y portera avec des desirs mille fois plus impétueux qu'un feu renfermé, à qui on donne un libre essor, ne tend à sa sphère. Mais plus elle s'y portera, plus elle desirera de le posséder, plus elle en sera rebutée, rejetée. Elle verra que le péché a mis entre Dieu & elle un chaos immense qu'elle ne pourra pénétrer. Voilà ce qui fera sécher de douleur le pécheur réprouvé : *Peccator videbit & irascetur, dentibus suis fremet & tabescet, desiderium peccatorum peribit.* Il sentira de son côté des desirs véhémens de s'unir à Dieu comme à son centre, & il éprouvera du côté de Dieu les rebuts les plus amers : *Desiderium peccatorum peribit.* Non, lui dira le Seigneur, vous n'aurez jamais de part avec moi; je ne vous connois point : vous m'avez refusé votre amour pendant la vie,

vous vous êtes éloignés de moi, c'eſt ce qui a fait la malice de votre péché : mais je m'éloigne à mon tour de vous, c'eſt ce qui fera votre ſupplice pendant l'éternité : je vous refuſerai pour toujours mon amour ; vous ne ſerez plus mon peuple, ni mon enfant ; je ne ſerai plus votre Dieu ni votre Pere : *Voca nomen ejus, non populus meus.* (*Oſée* 1.) Quel coup de foudre, quel chagrin pour une ame qui ſe verra ainſi rebutée de ſon Dieu ! Repréſentez-vous, M. F., la déſolation d'une épouſe qui a perdu ſon époux qu'elle aimoit tendrement, ou l'affliction d'un enfant à qui la mort a ravi le meilleur des peres ; ce n'eſt rien en comparaiſon de la douleur d'une ame ſéparée de ſon Dieu, le plus aimable des époux, le plus tendre des peres. Etre éloigné d'un objet qu'on connoît infiniment aimable & que l'on voudroit poſſéder ; deſirer toujours cet objet, ſans eſpérance de le poſſéder jamais, tel eſt le déplorable ſort du réprouvé dans l'Enfer. Pour comprendre ce malheur, il faudroit pouvoir comprendre ce que c'eſt que Dieu ; car de même que le ſouverain bonheur des Saints dans le Ciel, ſera de poſſéder Dieu ; le ſouverain malheur des réprouvés dans l'Enfer, ſera d'être privé de Dieu. Si l'on y pouvoit poſſéder Dieu, l'Enfer, malgré ſes effroyables ſupplices, ceſſeroit d'être Enfer. Oui, j'ai perdu Dieu, dira cette ame infortunée, & en le perdant j'ai tout perdu. Beau Ciel, pour lequel j'étois fait, jamais, non, jamais je ne te verrai ! O charmante patrie, tu m'es fermée pour

toujours ; un trône de gloire m'y étoit préparé, & m'en voilà exclus pour l'éternité ! Chers parens, chers amis qui en êtes les heureux habitans, je vous ai dit un éternel adieu : jamais je ne jouirai avec vous de la présence de mon Dieu, jamais je ne goûterai de ce torrent de délices dont vous êtes inondés : c'en est fait, j'ai tout perdu, & ma perte est irréparable. Et ce qui me rend inconsolable dans mon malheur, c'est que j'en suis moi-même l'auteur, c'est par ma faute que j'ai perdu le bien souverain : *Perditio tua, Israël.* (*Osée* 13.) Deuxieme circonstance qui nous marque la peine du dam.

II. C'est un sujet de consolation dans les maux de cette vie, de savoir qu'on n'a aucune part à la cause qui les a produits : on n'est pas toujours criminel pour être malheureux. Nous voyons souvent que les plus justes même sont affligés par des accidens imprévus, ou par la malice de leurs ennemis, ou par la main de Dieu même, qui veut éprouver leur vertu par la tribulation. Mais ils trouvent dans le témoignage d'une bonne conscience, une onction salutaire qui tempere bien les amertumes de leurs souffrances : si au contraire on est malheureux par sa faute, si par sa mauvaise conduite on a perdu ses biens, son crédit, sa réputation, sa liberté, sa santé ; c'est ce qui cause les chagrins les plus amers, les regrets les plus sensibles, & ce qui est même capable de changer de légeres peines en des douleurs accablantes.

Telle eſt, M. F., l'affligeante ſituation d'un réprouvé dans l'Enfer. Il ne peut attribuer à d'autres qu'à lui-même ſon malheureux ſort. Sans ceſſe le ver rongeur de ſa conſcience, qui, au langage de l'Ecriture, ne meurt jamais, lui fera ces amers reproches : C'eſt toi, malheureux, qui eſt l'artiſan de ton infortune ; tu ne dois t'en prendre qu'à toi-même, de la perte irréparable que tu as faite de ton Dieu. Il ne tenoit qu'à toi de le poſſéder éternellement dans le Ciel, de regner avec les Saints qui y ſont maintenant : la porte t'en étoit ouverte auſſi bien qu'aux autres ; mais tu n'as pas voulu y entrer, tu as quitté la voie qui pouvoit t'y conduire, pour ſuivre la loi large qui t'a conduit à la perdition : *Perditio tua, Iſraël.* (*Oſée* 13.) Ah! inſenſé, falloit-il pour des biens fragiles qui n'ont fait que paſſer entre tes mains, pour un fade plaiſir dont il ne reſte que le triſte ſouvenir, falloit-il perdre des biens éternels, des délices ineffables dont tu jouirois maintenant dans le ſéjour de la gloire? *Guſtavi paululùm mellis, & ecce morior.* (1. *Reg.* 14.) Falloit-il s'attacher à une indigne créature par préférence au Créateur, qui pouvoit ſeul remplir la vaſte étendue de tes deſirs? Reconnois donc maintenant combien il eſt triſte & amer d'avoir abandonné ton Dieu, puiſqu'il t'a abandonné à ſon tour, & qu'il t'a pour jamais rejeté de ſa divine face : *Scito & vide quia malum & amarum eſt dereliquiſſe te Deum tuum.* (*Jerem.* 2.) Ah! que ces reproches, M. F., cauſeront de douleur & d'amertume

au réprouvé! que ces remords seront sensibles & cuisans! car il n'en sera pas de ceux-là comme de ceux que la conscience fait à présent aux pécheurs. Pendant cette vie, l'ame du pécheur sort, pour ainsi dire, d'elle-même, dit S. Bernard, en se répandant sur les objets extérieurs; d'où il arrive que le ver de conscience ne fait que de légeres piquures, ne touche, pour ainsi dire, que la superficie; mais dans l'Enfer, l'ame renfermée en elle-même, n'ayant plus de portes pour sortir & se dissiper, sentira toute la rigueur & la pointe des remords de conscience; elle en sera environnée, pénétrée de toute part; de quelque côté qu'elle se retourne, elle se roulera dans les épines qui pénétreront si avant dans sa substance, qu'elle ne pourra plus les arracher. Sans cesse elle se représentera, elle se reprochera les péchés qu'elle a commis, l'abus qu'elle a fait des graces de son Dieu. Les péchés qu'elle a commis se présenteront à elle, non pas confusément, ni les uns après les autres; mais clairement, tous ensemble & dans toute leur difformité, & lui diront: Nous reconnois-tu bien maintenant? c'est toi qui nous as faits, nous sommes tes œuvres: *Opera tua sumus.* Reconnois tu, orgueilleux, cette ambition démesurée que tu traitois de noble émulation? Avare, reconnois-tu cette sordide avarice que tu cachois sous le voile d'une prudente économie? Impudique, reconnois-tu ces voluptés brutales que tu regardois comme des foiblesses pardonnables? Vindicatif, reconnois-tu ces haines, ces rancunes, ces

vengeances que tu prenois pour grandeur d'ame, pour ſentiment d'honneur? Ah! cruel péché, en vain préſente-tu maintenant au pécheur des plaiſirs trompeurs, tu deviendras un jour ſon bourreau dans l'Enfer; après avoir fait ſes délices ſur la terre, tu feras ſon ſupplice éternel, parce qu'il verra, ce pécheur, que pour avoir goûté un moment de douceur qui t'accompagne, il a perdu ſon Dieu, ſon bonheur ſouverain, il eſt tombé dans les horreurs d'une mort éternelle : *Guſtans guſtavi paululùm mellis, & ecce morior.*

Ce qui affligera encore le réprouvé, ſera la vue des graces dont il a abuſé, graces précieuſes avec leſquelles il pouvoit mériter la poſſeſſion de Dieu, & qui n'ont ſervi qu'à le rendre plus criminel & plus malheureux. Il verra que Dieu ne l'ayant créé que pour le rendre heureux, il lui avoit donné toutes les graces néceſſaires pour arriver à ce bonheur. Il n'étoit queſtion que de garder les commandemens que Dieu lui avoit impoſés: ces commandemens n'avoient rien d'impoſſible; au contraire, le joug du Seigneur étoit doux & léger, le chemin du Ciel n'étoit pas ſi difficile qu'il ſe l'imaginoit: s'il y avoit quelques difficultés à ſurmonter dans la voie du ſalut, la grace du Seigneur les lui applaniſſoit; graces qu'il a reçues en abondance dans le ſein du Chriſtianiſme, ou qu'il n'a tenu qu'à lui de recevoir & de puiſer dans leur ſource, qui ſont les Sacremens. Mais, hélas! dira-t-il, en ſe déſeſpérant, au lieu de profiter de ces graces, je les

ai négligées, ou rendues inutiles par l'abus que j'en ai fait; j'ai profané les Sacremens qui devoient me sanctifier; j'ai foulé aux pieds le sang d'un Dieu, qu'il avoit répandu pour me sauver. Combien de salutaires instructions dont je pouvois profiter pour mon salut, & que j'ai mépriſées? Combien de bons exemples que j'ai eus ſous mes yeux, qui m'animoient à la pratique de la vertu, & dont je me ſuis moqué? Combien de fois Dieu, qui me cherchoit dans mes égaremens, m'a-t-il parlé au cœur pour me convertir, & j'ai été ſourd à ſa voix? En tel temps, en tel lieu, je me ſouviens qu'entendant parler des terribles châtimens que j'endure, je formai la réſolution de changer de vie, de renoncer au péché, à cette occaſion qui m'a perdu. Il ne tenoit qu'à moi de mettre en exécution ces bons deſſeins; il ne falloit que le ſoupir d'un cœur contrit & humilié, une larme de pénitence pour effacer tous mes péchés; il ne falloit qu'un peu de bonne volonté pour me détacher du péché, du monde & de ſes plaiſirs. J'ai eu tout le temps néceſſaire pour travailler à mon ſalut; Dieu m'a attendu avec patience, il m'auroit reçu encore avec bonté, ſi j'euſſe profité de ce dernier moment qui a précédé ma mort: mais me voilà dans la nuit fatale où je ne peux plus rien faire pour mon ſalut; plus de temps, plus de Sacremens, plus de graces à eſpérer; c'eſt donc par ma faute, par ma ſeule faute que j'ai perdu le céleſte héritage qui m'étoit deſtiné, il n'y en a plus pour moi, jamais je ne verrai Dieu, jamais je

ne jouirai de sa présence? O rage! ô désespoir! que ne puis-je me délivrer de cette pensée importune? C'est à moi seul que je dois m'en prendre, si je suis éternellement malheureux : *Perditio tua, Israël.*

Mais non, M. F., cette cruelle pensée ne quittera jamais le réprouvé; il en sera toujours occupé, affligé, tourmenté : elle sera, dit S. Ambroise, un de ses plus grands supplices; car s'il pouvoit se dire à lui-même qu'il n'est pas l'auteur de son infortune, ses peines lui seroient moins insupportables; mais les reproches continuels qu'il se fait, l'agitent si cruellement, que quand il n'y auroit point de Démons pour le faire souffrir, il sera lui-même son propre bourreau.

Ainsi, M. F., qu'attendez-vous pour mettre ordre aux affaires de votre conscience? Attendez-vous que vous ayiez le même sort que ces malheureux, pour faire de sérieuses réflexions sur la vanité des choses du monde, sur la laideur du péché, sur le prix de la grace? Ah! plutôt prévenez ce malheur, en faisant maintenant d'une maniere salutaire, ce que vous feriez pour lors inutilement; & pour en venir à la pratique, entrez dans les sentimens d'un réprouvé; substituez vos lumieres aux siennes pour envisager dans le même point de vue que lui, les biens, les plaisirs, les honneurs du monde: demandez-lui ce qu'il pense des uns & des autres. Ah! que ses pensées son maintenant bien différentes! Ce qui étoit autrefois l'objet de son estime & de ses desirs, est devenu l'objet de ses mépris & de son aversion, comme au

contraire ce qu'il avoit autrefois en averſion, ſeroit maintenant ſes plus cheres délices. Hélas! de quoi nous ſervent à préſent, diſent ces riches du ſiecle, l'abondance des biens que nous avons poſſedés, le faſte des grandeurs où nous avons été élevés, les charmes des plaiſirs que nous avons goûtés? *Quid profuit ſuperbia? aut divitiarum jactantia quid contulit nobis?* (*Sap.* 5.) Ne vaudroit-il pas mieux pour nous d'avoir été pauvres & miſérables ſur la terre, pour être heureux dans le Ciel, que d'avoir joui d'une abondance dont il ne nous reſte qu'un triſte ſouvenir, & qui a été ſuivie du dernier malheur où nous ſommes réduits? Voilà, devez-vous dire quand vous êtes ſur le point de contenter vos paſſions, ce qui m'en reſtera dans l'Enfer. Si les damnés pouvoient maintenant revenir ſur la terre, les verroit-on empreſſés après les biens & les plaiſirs du monde? les verroit on dans les aſſemblées profanes, les jeux, les ſpectacles? Quel mépris au contraire ne feroient-ils pas paroître pour les biens de la terre! Quel amour pour les humiliations & les ſouffrances! quelle aſſiduité à la priere, à viſiter les Egliſes, à fréquenter les Sacremens! Quelle exactitude à remplir les devoirs du Chriſtianiſme! Il n'y auroit point de pénitence qui les rebutât, point de diſgrace qui les affligeât, point d'obſtacles qu'ils ne ſurmontaſſent pour éviter de retomber dans le même malheur. Si ces miſérables avoient ſeulement une partie du temps que vous employez ſi mal, que vous perdez dans l'oiſiveté, ou dans la

pourſuite des bagatelles du ſiecle, avec quel ſoin n'en ménageroient-ils pas les momens, pour gagner le Ciel qu'ils ont perdu? C'eſt la ſeule affaire qui les occuperoit, & sûrement ils viendroient à bout d'y réuſſir : or, ce qui n'eſt qu'une ſuppoſition pour eux, qui n'arrivera jamais, eſt une vérité pour vous; la grace qui leur ſera pour toujours refuſée, vous eſt accordée : faites-vous donc ſages à leurs dépens; mettez à profit le temps & les graces que le Seigneur vous donne encore; penſez comme feroient ces miſérables, s'ils étoient en votre place; ne cherchez & n'eſtimez d'autres biens que les biens éternels. Dieu ſeul mérite votre attention & votre amour; lui ſeul peut vous rendre heureux: attachez-vous donc à lui, & ne vous en ſéparez jamais par le péché, ſi vous ne voulez pas en être ſéparés pendant l'éternité. Si vous avez eu le malheur d'encourir ſa diſgrace, recourez à lui par une prompte pénitence, crainte d'être ſurpris par la mort dans l'état de péché. Car ſi vous y êtes ſurpris, il n'y aura plus de reſſource ni deſpérance, comme il n'y en a plus pour les réprouvés qui ſont dans l'Enfer : *In inferno nulla eſt redemptio.* Ecoutez la voix de votre conſcience qui vous preſſe de vous donner à Dieu; laiſſez-vous toucher par ſes remords pendant la vie, ſi vous ne voulez en reſſentir les reproches pendant l'éternité. Ecoutez ce que vous dit cette conſcience, quand vous êtes ſur le point d'offenſer votre Dieu : A quoi vous expoſez-vous, dit-elle, pour un fade plaiſir, pour un vil intérêt? à

perdre votre ame, votre Dieu, votre bonheur éternel.

Ah! insensés, ne soyez pas si cruels à vous-mêmes : si vous étiez maintenant dans l'Enfer, quel regret n'auriez-vous pas d'avoir contenté cette passion brutale, d'avoir retenu ce bien d'autrui, de vous être vengés de cet ennemi ? Pourquoi faire maintenant ce qui vous coûtera un repentir éternel ? Ah! faites plutôt tout ce que voudroient avoir fait ceux dont je viens de vous dépeindre la triste destinée, & ce qu'ils feroient, s'ils étoient sur la terre ; ce que vous feriez, si Dieu vous avoit tirés de l'Enfer, après y avoir été condamnés. Car, n'est-ce pas une aussi grande grace, & même une plus grande, qu'il ne vous y ait pas précipités après l'avoir mérité, que de vous en avoir délivrés après que vous y seriez tombés.

PRATIQUES. Regardez-vous donc comme une malheureuse victime rachetée de l'Enfer ; cette vue vous inspirera de l'horreur du vice, & vous portera à la pratique de toutes les vertus, & particulièrement de celles que l'Apôtre S. Paul nous recommande dans l'Epître de ce jour, qui sont l'humilité, la miséricorde, la patience : *Induite vos sicut electi Dei viscera misericordiæ . . . . . humilitatem, patientiam.* (*Col.* 3.)

Quel sentiment d'humilité ne doit pas vous inspirer la vue de l'Enfer, que vous avez mérité par vos péchés! Vous êtes sûrs d'avoir péché ; vous pouvez donc dire en toute sûreté : J'ai mérité l'Enfer, & j'y serois déja, si Dieu ne m'avoit épargné. Vous n'êtes pas

sûr si votre péché est pardonné; peut-être méritez-vous donc encore l'Enfer. Y a-t-il orgueil, vanité, qui puisse tenir contre cette réflexion? A-t-on beaucoup d'estime pour un misérable, condamné à mourir par un infâme supplice? En devez-vous avoir pour vous, qui méritez l'Enfer?

La vue de l'Enfer doit encore vous inspirer des sentimens de miséricorde pour votre prochain; considérant la bonté de Dieu, qui ne vous a pas punis comme vous le méritiez, qui vous a épargnés après l'avoir offensé: ne devez-vous pas aussi avoir des entrailles de miséricorde pour votre prochain, & lui pardonner les injures qu'il vous a faites, qui sont bien au dessous de celles que vous avez faites à Dieu? *Donantes vobismetipsis, ... sicut & Dominus donavit vobis.* (*Ibid.*) C'est le moyen d'obtenir auprès de lui votre pardon. Enfin, la vue de l'Enfer doit vous engager à souffrir avec patience les maux de la vie, les maladies, les revers de fortune, l'abandon de vos amis, les persécutions de vos ennemis. Vous qui avez mérité des supplices éternels, pouvez-vous refuser de souffrir quelques maux passagers, quelques momens de tribulation qui peuvent opérer en vous un poids immense de gloire. *Amen.*

Second Point.

POUR UN SECOND PRÔNE.*

Sur l'Enfer.

Ligatis pedibus & manibus, mittite eum in tenebras exteriores; ibi erit fletus, & stridor dentium.

Jetez cet homme, pieds & mains liés, dans les ténebres extérieures : là il y aura des pleurs & des grincemens de dents. (Matth. 22. v. 12.)

QUELLE douleur pour un homme qui se flattoit de profiter du festin des noces qu'un Roi avoit préparé pour son fils, & pour ses conviés, & qui s'en voit honteusement chassé, pour être jeté dans les tenebres extérieures, parce qu'il n'a pas apporté à ce festin la robe nuptiale !

Tel sera, M. F., le malheureux sort des pécheurs qui paroîtront devant Dieu sans avoir la robe nuptiale ; c'est à-dire, la grace sanctifiante nécessaire pour entrer dans le Ciel représenté par ces noces, dont il est parlé dans l'Evangile. Non seulement ces pécheurs seront bannis de ce festin céleste, de ce bienheureux séjour des Elus ; mais ils seront condamnés aux ténebres de l'Enfer, pour y verser des pleurs, y souffrir des grincemens de dents, & tous les tourmens les plus affreux. Voilà, pécheurs, à quoi vous devez vous attendre, si vous mourez

(*) *Ce Prône peut servir pour le XIX. Dimanche après la Pentecôte.*

dans votre péché. Ah ! pouvez-vous y penser sans frémir, & sans prendre les mesures nécessaires pour rentrer en grace avec Dieu ? Si vous n'êtes pas sensibles à l'injure que le péché fait à Dieu, soyez-le du moins à vos intérêts, craignez le châtiment dont Dieu punira le péché. Si la crainte des châtimens que la justice des hommes prépare aux criminels est capable de les retenir, quelle impression ne doivent pas faire sur vous les châtimens de la justice de Dieu, infiniment plus redoutable que celle des hommes ? Ce sont ces châtimens que je viens aujourd'hui exposer à vos yeux ; je viens par-là opposer une barriere aux progrès du vice qui regne dans le monde avec autant d'empire que s'il n'y avoit point d'Enfer. Je m'attacherai à ce qui est de plus capable de vous frapper dans les peines de l'Enfer, je veux dire la peine du sens.

Si l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, & si l'esprit ne peut comprendre les récompenses que le Seigneur promet à ceux qui l'aiment, il en faut dire de même des châtimens qu'il réserve à ceux qui l'offensent ; ils sont au dessus de nos pensées & de nos expressions, & comme la récompense des Saints est l'assemblage de tous les biens, sans mêlange d'aucun mal, on peut dire aussi que la peine des réprouvés est l'assemblage de tous les maux, sans mêlange d'aucun bien : *Malum sine bono*, dit S. Thomas. Cependant, M. F., pour vous en former quelque idée, représentez-vous d'un côté, quelle est la puissance de Dieu, qui

emploie sa force à tourmenter le réprouvé ; & de l'autre, quelle est la violence du feu qui lui sert d'instrument pour exercer ses vengeances. Un Dieu en fureur qui appesantit son bras vengeur sur le pécheur : premiere réflexion. Un feu des plus actifs qui tourmente le pécheur : seconde réflexion. La vue de ces deux objets vous fera comprendre que les peines de l'Enfer sont extrêmes dans leur rigueur, comme dit S. Bonaventure : *Acerbitate intolerabili.* Donnez ici toute votre attention.

I. C'est tout dire, M. F., quand on dit que Dieu lui-même emploie sa puissance à tourmenter le réprouvé. Cette seule idée est capable de nous faire frémir ; car il n'en sera pas des châtimens que Dieu fera souffrir aux pécheurs dans l'Enfer, comme de ceux dont il punit leurs crimes en cette vie. Lorsque Dieu châtie le pécheur en ce monde, il le punit en pere, & le calice de sa colere ne coule sur lui que goutte à goutte ; les traits de sa justice, arrêtés par la miséricorde, ne font qu'effleurer la superficie des pécheurs. Cependant qu'ils sont terribles, les coups que cette justice leur porte quelquefois ! Témoins les habitans de cinq villes réduites en cendres par le feu du Ciel ; un Antiochus rongé des vers, & tant d'autres châtimens que nous voyons sous nos yeux. Combien même le Seigneur n'est-il pas sévere quelquefois envers les justes ses amis, qu'il veut éprouver dans le creuset de la tribulation ? Témoins un saint homme Job qui, réduit sur un fumier, couvert d'ulceres, ne croyoit pouvoir mieux

exciter la compaſſion de ſes amis, qu'en leur repréſentant que la main du Seigneur l'avoit frappé : *Manus Domini tetigit me* : (*Job.* 19.) Mais dans l'Enfer, le calice de la colere du Seigneur ne dégouttera plus goutte à goutte; ce ſeront des torrens d'amertumes qu'il répandra ſur le réprouvé ; ce ſera une mer de douleur, où ce malheureux ſera plongé, abymé, dont il ſera pénétré de toute part : *Irruet ſuper eum omnis dolor.* Le bras de la juſtice de Dieu, qui ne ſera plus retenu par la miſéricorde, lancera ſes traits dans toute ſa force contre les pécheurs. Elle leur en fera ſentir toute la pointe, elle les fera entrer juſques dans la moëlle de leurs os, elle les imbibera, elle les enivrera de leur ſang, pour me ſervir de l'expreſſion de Dieu même : *Sagittas meas inebriabo, complebo in illis.* (*Deut.* 32.) Ce ne ſera pas ſeulement la main du Seigneur, mais ſa toute-puiſſance, ſa juſtice, ſa ſainteté, & toutes ſes perfections qui ſeront occupées, non à éprouver un ami, comme l'étoit le ſaint homme Job, non à châtier en pere un enfant, mais à pourſuivre, à tourmenter avec toute la force d'un Dieu irrité, d'un Dieu vengeur, un ennemi qui, par l'abus qu'il a fait de ſes graces, a changé ſa patience, ſa bonté en fureur.

Un Dieu tout-puiſſant (concevez ceci, ſi vous le pouvez), un Dieu tout puiſſant qui, par une ſeule parole, a tiré ce vaſte univers du néant, & qui peut de même l'anéantir, qui peut réduire en poudre toutes les armées les plus formidables, réunies enſemble : ce

Dieu tout-puissant, encore une fois, emploie sa force à punir, à tourmenter une foible créature, qui est moins capable de lui résister, qu'une feuille seche que le vent emporte : *Contra folium quod vento rapitur ostendis potentiam tuam.* (*Job.* 13.)

Ah! je frémis à cette pensée, & je vous avoue que je ne trouve rien sur la terre de si terrible qui puisse nous donner une idée de la triste destinée d'une ame, devenue la victime des vengeances du Seigneur. En vain vous représenterois-je tout ce que l'on peut souffrir de plus affreux de la part des créatures ; en vain rappellerois-je dans vos esprits tous les tourmens que la cruauté des Tyrans a pu inventer contre les Martyrs : tout cela n'est rien, dit S. Augustin, en comparaison des supplices du réprouvé livré à la justice de Dieu. Pourquoi ? Parce que tous les supplices que les hommes peuvent faire souffrir, quelque terribles qu'ils puissent être, ne viennent que d'une puissance finie & limitée. Mais qui peut comprendre, dit le Prophete, jusqu'où peut aller la puissance d'un Dieu irrité, qui punit le pécheur sans ménagement, & avec toute la rigueur qu'il mérite ? *Iram tuam quis poterit dinumerare ?* (*Ps.* 9.)

Vous frémiriez d'horreur, si vous aviez affaire à un Roi puissant que vous auriez irrité, qui emploieroit toute sa force & tous les supplices que sa colere pourroit lui inspirer pour se venger de votre offense ; que sera-ce donc d'avoir affaire à un Dieu, devant qui toute la puissance des Rois n'est que foiblesse ?

Non, M. F., on ne le comprendra jamais, c'eſt cette incompréhenſibilité même qui doit vous faire comprendre la vérité que je vous prêche : & quand je ne vous ferois voir, que par ce ſeul trait, la rigueur des peines de l'Enfer, j'en aurois dit aſſez pour vous faire concevoir combien il eſt terrible de tomber entre les mains d'un Dieu vivant : *Horrendum eſt incidere in manibus Dei viventis.* (*Heb.* 10.) mais pour vous en donner une idée encore plus ſenſible, conſidérons quelle eſt la violence du feu de l'Enfer qui ſert d'inſtrument aux vengeances du Seigneur.

II. Il eſt inconteſtable, M. F., qu'il y a dans l'Enfer un feu que la juſtice divine a allumé pour punir les pécheurs impénitens. C'eſt-là où ſont actuellement renfermés une infinité de coupables qui, comme le mauvais riche, jetent ſans ceſſe des cris lamentables : *Crucior in hac flamma*, je ſuis cruellement tourmenté dans ces flammes. Que les prétendus eſprits forts, pour n'être pas troublés dans la jouiſſance de leurs plaiſirs, diſent, tant qu'ils voudront, que l'Enfer n'eſt qu'une invention d'imagination pour intimider les foibles. Il faut pour cela qu'ils renoncent aux lumieres de leur foi, qu'ils contrediſent les textes les plus formels de la Sainte Ecriture, qui nous aſſure que le feu ſera la principale peine du ſens dans l'Enfer. Je n'en rapporte point d'autre que la ſentence que J. C. prononce dans ſon Evangile contre les réprouvés. Allez, maudits, au feu éternel : *In ignem æternum.* Si les incrédules aiment mieux éprouver par leur expérience cette vérité,

vérité, que de la croire; pour nous, nous aimons mieux la croire que de l'éprouver. C'eſt bien le parti le plus sûr. Il y a un feu dans l'enfer deſtiné à tourmenter les pécheurs. Mais à ce mot de feu, quelle affreuſe idée des tourmens ne devons-nous pas nous former? Eſt-il quelque choſe au monde de plus ſenſible, de plus actif, de plus pénétrant que le feu? Quelles cuiſantes douleurs ne fait pas ſouffrir la moindre atteinte, ou même la ſeule proximité de cet élément.

Hélas! quand le feu d'Enfer ne ſeroit que ſemblable à celui que Dieu nous a donné pour notre uſage, ne ſeroit-il pas bien terrible, puiſque cet élément vorace produit des effets ſi ſurprenans, qu'il calcine les pierres & les rochers, qu'il fond les métaux les plus durs, qu'il réduit en cendre tout ce qui eſt ſuſceptible de ſon activité? Auſſi de quelle horreur n'eſt-on pas ſaiſi, lorſqu'on voit un criminel condamné au ſupplice du feu, quoiqu'il ne dure que quelques momens? & quel eſt celui d'entre nous qui ne frémiroit, s'il lui falloit ſubir cette peine pendant quelques heures ſeulement? Mais quelque terrible que ſoit le feu de ce monde, le croiriez-vous, M. F., ce n'eſt que de la fumée, ce n'eſt qu'une peinture en comparaiſon de celui de l'Enfer. Le feu élémentaire nous réjouit, nous éclaire; il nous a été donné pour notre utilité; mais le feu d'Enfer eſt un feu ténébreux, que Dieu n'a inventé que pour tourmenter. Le feu élémentaire n'eſt agité que par des cauſes

finies & limitées ; mais celui de l'Enfer eſt animé par le ſouffle de la colere de Dieu ; *Carbones ſuccenſi ſunt ab eo.* (*Pſal.* 12.)

Ah ! qu'il doit être violent par l'agitation qu'il reçoit d'une cauſe infinie ! Jugeons-en par la vue d'un incendie pouſſé par un vent impétueux qui réduit en cendres les villes & les forêts : & qu'eſt-ce que le vent le plus violent, en comparaiſon du ſouffle de la colere d'un Dieu tout-puiſſant ? jamais nous ne le comprendrons. Auſſi y a-t-il encore bien d'autres différences entre le feu de ce monde & celui de l'Enfer. Celui là n'agit que ſur les corps, & ne brûle que par degrés ; agiſſant ſur le dehors, avant que de pénétrer au dedans, il détruit ce qu'il conſume. Mais le feu d'Enfer agit ſur les ames comme ſur les corps, d'une maniere qui, quoique ſurprenante, n'en eſt pas moins réelle, dit S. Auguſtin : *Miris ſed veris torquentur modis.* Jamais ce feu ne s'arrête, & jamais il ne détruit ce qu'il brûle ; il conſerve au contraire ſa victime, & lui ſert d'alimens, dit Tertullien : *Non abſumit quod exurit.* C'eſt un feu qui, participant en quelque façon de l'immenſité & de toute la puiſſance de Dieu, agit par-tout en même temps, s'inſinue par-tout, les damnés en ſeront non ſeulement environnés, mais ils en ſeront tous pénétrés, plus qu'une éponge au milieu de l'eau. Ce feu ſera dans l'ame & dans toutes ſes puiſſances, dans le corps & dans tous les ſens ; il ſera la moëlle des os, le ſang des veines, la nourriture des entrailles. Il n'y aura aucune partie du corps

qui n'en soit tourmentée ; de quelque côté que se tournera ce corps, il ne sentira que du feu ; abyme de feu au dessus de lui, abyme de feu au dessous, abyme de feu à côté de lui : *Dolores inferni circumdederunt me.* (*Psal.* 17.)

O la cruelle situation que celle d'un réprouvé dans l'enfer ! Que dirai-je encore de plus, M. F., pour vous faire sentir la rigueur de ce feu ? C'est un feu universel qui fait sentir tout à la fois les supplices les plus horribles. En ce monde toutes les douleurs ne sont pas réunies dans un même sujet. Si l'on souffre les incommodités de la chaleur, on est exempt de la rigueur du froid ; tel qui est brûlé par les ardeurs de la fievre, n'est pas tourmenté des douleurs de la goutte ; souvent une maladie se guérit par une autre, ou empêche du moins qu'on ne la sente aussi vivement : mais le feu d'Enfer fait souffrir à la fois tous les maux imaginables. Avec une chaleur insupportable, il réunit toutes les rigueurs du froid le plus piquant: *Ad nimium calorem transeat ab aquis nivium.* (*Job.* 24.) Il fait souffrir à un même sujet, tout ce que les maladies ont de plus désespérant. Ce feu obéissant à toutes les volontés de Dieu pour exercer sa justice, tourmentera tous les sens selon les péchés qu'on aura commis. Tout ténébreux qu'il est, il aura assez de lumiere pour faire voir aux yeux les spectres les plus horribles. Il tourmentera l'odorat par des puanteurs insupportables, les oreilles, par des cris & des hurlemens affreux, le goût, par une faim &

une soif insoutenable, par l'amertume & le fiel des dragons, le toucher par des douleurs les plus aigues & les plus sensibles. Plus on aura commis de péchés, & plus il fera sentir son activité : *Quantum in deliciis fuit, tantum date illi tormenntum.* (*Apocal.* 18.)

O Enfer, que tu es terrible! peut-on penser à toi sans te craindre? & peut-on te craindre, sans prendre des précautions salutaires pour t'éviter? Y a-t-il plaisir, honneur, fortune au monde qu'on puisse acheter au prix de tes rigueurs. Y a-t-il pénitence, mortification, austérités, qui ne doivent paroître agréables pour s'en garantir? Qu'en pensez-vous, M. F., après tout ce que je viens de vous dire? Car il est temps de faire sur vous-même quelque réflexion, souffrez donc que je vous demande après un Prophete : Y a-t-il quelqu'un parmi vous qui se croie assez de courage pour supporter les rigueur du feu de l'Enfer? *Quis poterit habitare de vobis in igne devorante?* (*Isaï.* 33.) Qui est-ce qui le pourra? *Quis poterit?* Sera-ce vous, sensuels & délicats, qui ne pouvez souffrir la moindre incommodité, qu'une légere maladie déconcerte? Ah! comment pourrez-vous supporter toute la rigueur des peines de l'Enfer? *Quis poterit?* Qui est-ce qui le pourra, encore une fois? Sera-ce vous qui ne pouvez supporter le jeûne de quelques jours, qui ne pouvez vous assujettir à quelque pénitence, qui êtes si ingénieux à procurer à vos sens tout ce qui peut les contenter, soit dans vos habillemens, soit dans votre coucher,

soit dans votre nourriture? Ah! comment pourrez-vous supporter les ardeurs d'une faim & d'une soif éternelles? Comment pourrez-vous rester sur des brasiers ardens qui vous brûleront toujours sans vous consumer? *Quis habitabit ex vobis cum ardoribus sempiternis?* Si vous vous croyez assez de force pour soutenir ces chaleurs épouvantables, accoutumez-vous donc, dès cette vie, au supplice du feu: essayez du moins par avance à le toucher, pour voir si vous pouvez en soutenir les rigueurs. Ah! je ne vous crois pas assez de courage pour y tenir seulement la main pendant un quart-d'heure; Comment en auriez-vous donc assez pour souffrir, dans tout votre corps & pendant toute l'éternité, un feu dont celui d'ici bas n'est que la figure? Et cependant, chose étrange, & qui est aussi incompréhensible que l'Enfer, c'est que vous, qui ne pourriez pas souffrir la plus légere atteinte de notre feu, vous vous déterminiez de sang-froid à souffrir la rigueur des feux qui ne s'éteindront jamais, pour contenter vos passions criminelles; & que vous commettiez si aisément le péché qui mérite de si horribles châtimens. Quoi donc, croyez-vous que vous serez alors plus insensibles à la douleur que vous ne l'êtes maintenant? Non sans doute; autant le feu aura d'activité pour vous faire souffrir, autant aurez-vous de sensibilité pour en éprouver les rigueurs. Puisque vous craignez si fort la douleur, évitez donc ce qui peut vous en attirer de si cruelles dans l'Enfer. Si l'on vous disoit qu'après cette action cri-

minelle que vous êtes sur le point de commettre, après cette injustice que vous allez faire au prochain, après ce jurement, cette médisance, cette parole obscene que vous allez prononcer, vous serez condamné à rester pendant un jour entier dans une fournaise ardente, telle que vous en avez vu quelquefois, vous seriez saisi d'horreur, & vous ne voudriez pas acheter si cher un fade plaisir, un vil intérêt; vous ne le voudriez pas, même pour tous les biens & tous les Royaumes du monde; or, pour ce même plaisir, pour ce vil intérêt auquel vous renonceriez par la crainte de la justice des hommes, vous ne craignez pas de tomber entre les mains de la justice de Dieu? Ah! il faut de deux choses l'une, ou que vous ne croyez point l'enfer, ou si vous le croyez, vous êtes un insensé, & le plus grand ennemi de vous-même, de vous exposer aussi témérairement que vous le faites, à tomber dans cet abyme de malheur.

Je ne vous demanderai donc plus maintenant avec le Prophete: Qui est-ce qui pourra demeurer avec les feux dévorans de l'enfer? il n'est aucun de vous, fût-il le plus débauché, le plus hardi pécheur, qui puisse dire qu'il le pourra. Mais, voici une autre demande, à laquelle le seul témoignage de votre conscience peut répondre. Qui est-ce qui demeurera effectivement dans ces cachots ténébreux? Qui est-ce qui augmentera le nombre de ces malheureux dont je viens de vous dépeindre la triste situation? (Ne permettez pas, Seigneur, qu'il y en

ait aucun dans cette assemblée) ; mais pour le savoir, vous n'avez qu'à examiner votre conduite.

Je le répete donc, qui est-ce qui descendra dans ces prisons de douleurs ? Ce sera vous, orgueilleux, qui remplis d'estime pour vous-mêmes, & de mépris pour les autres, ne voulez rien souffrir qui blesse votre délicatesse, ne cherchez qu'à vous élever sur les ruines d'autrui ; ce sera vous qui serez accablés dans l'enfer de la plus amere confusion, qui serez foulés aux pieds, réduits au centre de l'humiliation ; ce sera vous, avares, qui faites votre Dieu de votre argent qui ne vous occupez qu'à amasser, à entasser trésor sur trésor ; malgré vos soins, vous n'emporterez rien de ce monde, vous laisserez vos biens à des étrangers, & vous n'aurez pour partage qu'une affreuse indigence. Ce sera vous, injustes usurpateurs du bien d'autrui, qui serez livrés en proie à la voracité des feux que vous allumez par vos injustices. Vous aurez le même sort, voluptueux, impudiques, qui vous plongez dans de sales plaisirs ; qui ne voulez pas renoncer à cette idole de votre passion : c'est sur vous particuliérement, & pour punir les péchés de vos sens, que les flammes vengeresses agiront avec toute leur force & leur vivacité. Qui est-ce qui sera encore la victime des flammes éternelles ? ce sera vous, ivrognes, débauchés, qui faites un Dieu de votre ventre, qui n'êtes jamais contens que vous n'ayiez trouvé de quoi satisfaire vos appetits sensuels, & que vous n'ayiez perdu

la raiſon dans le vin, vous ſouffrirez une faim & une ſoif éternelles, ſans avoir pour la ſoulager une ſeule goutte d'eau; que dis je? vous ſerez abreuvés du fiel des dragons, & du venin des animaux les plus peſtilentieux. Vous, médiſans, médiſantes, qui déchirez la réputation de votre prochain, vous ſerez à votre tour déchirés par les morſures des viperes infernales. Vous, vindicatifs, qui ne voulez pas pardonner, malgré les preſſantes ſollicitations de la grace, malgré les avis de vos Confeſſeurs; qui voulez vous venger à quelque prix que ce ſoit; c'eſt ſur vous que Dieu ſe vengera à ſon tour, mais d'une maniere bien plus terrible que vous ne pouvez vous-même vous venger de votre ennemi. En faut-il davantage pour calmer votre paſſion? car votre ennemi peut-il vous faire autant de mal que vous vous en faites à vous-mêmes?

Qui eſt-ce enfin qui ſera renfermé dans les priſons du feu éternel? C'eſt tout homme, c'eſt tout pécheur qui mourra dans ſon péché, c'eſt vous qui m'écoutez, ſi vous êtes en cet état, & ſi vous ne retournez à Dieu par une ſincere pénitence, ſi vous ne vous corrigez de cette mauvaiſe habitude, ſi vous ne renoncez à cette occaſion, ſi vous ne reſtituez ce bien d'autrui, ſi vous ne pardonnez à cet ennemi, votre place eſt toute prête dans l'Enfer. Regardez-la par les yeux de la foi, & tremblez d'avance ſur votre malheur. Ah! pécheurs, où en ſeriez-vous maintenant, ſi Dieu vous avoit traités comme vous l'avez mérité; s'il vous avoit tirés de ce monde en

état de péché, vous seriez dans le fond de l'abyme, comme un grand nombre d'autres qui ne l'ont pas plus mérité que vous, & peut-être encore moins que vous.

Hélas! peut-être y en a-t-il maintenant dans l'enfer qui ont entendu prêcher cette vérité, dans la même chaire que vous l'entendez aujourd'hui; auriez-vous un jour le même souvenir & le même reproche à vous faire que ces misérables? Si vous étiez maintenant avec eux, il ne vous seroit plus possible d'en revenir. Dieu vous a épargnés; quelles actions de graces ne devez-vous pas rendre à son infinie miséricorde? *Misericordiæ Domini quia non sumus consumpti.* (*Thren.* 3.)

PRATIQUES. Commencez donc d'abord à lui en marquer toute votre reconnoissance, pour fruit de cette instruction; mais ne vous en tenez pas là, puisqu'il dépend encore de vous de n'être pas du nombre des réprouvés: prenez toutes les précautions possibles pour éviter ce malheur. Il n'y a que le péché qui puisse vous l'attirer; sortez donc de l'état du péché, si vous y êtes engagés; fuyez le péché & les occasions du péché; faites tout le bien qui dépend de vous, & je vous réponds que vous n'irez pas en Enfer. Ah! dussions-nous, M. F., perdre tous nos biens, nous priver de tous les plaisirs; dussions-nous passer notre vie dans la plus austere pénitence, nous retirer dans les plus affreuses solitudes, nous ensevelir tout vivans dans les tombeaux, rien ne nous doit coûter, pourvu que nous évitions l'Enfer: vertus,

souffrances, mortifications, jeûnes, prieres, aumônes, vous ferez déformais nos plus cheres délices, puiſque vous nous ſervirez de moyens pour éviter l'enfer.

Telles ſont, M. F., les conſéquences pratiques que vous devez retirer de cette vérité, la plus terrible de notre Religion. Penſez-y ſouvent, ſur-tout au temps de la tentation; faites pour lors un acte de Foi ſur cette vérité. Je crois, devez-vous dire, que ſi je ſuccombe à cette tentation, & que je meure en état de péché, ma place eſt toute prête au milieu des damnés. Ah! que le feu de l'enfer eſt bien capable d'arrêter les mouvemens de la convoitiſe, d'éteindre les feux des paſſions, & de donner de la ferveur pour la pratique de la vertu! il n'y a point de difficulté qu'on ne doive ſurmonter pour éviter ce malheur: *Solutio omnium difficultatum infernus.* Penſez auſſi à l'enfer dans vos ſouffrances; bien-loin de vous plaindre, vous direz avec Saint Auguſtin: Ah! Seigneur, puniſſez-moi, frappez-moi en cette vie tant qu'il vous plaira, pourvu que vous m'épargniez pour l'éternité. *Amen.*

Troiseme Point.

POUR UN TROISIEME PRÔNE.

Sur l'Enfer.

Discedite à me, maledicti, in ignem æternum. *Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu eternel.* (Matth. 25.)

CE sera, M. F., la sentence que J. C. prononcera à la fin des siecles contre les méchans qui seront morts dans leurs péchés: ces terribles & effrayantes paroles fixeront pour toujours le sort des pécheurs impénitens, destinés à être les victimes des vengeances du Seigneur; ils seront condamnés à souffrir éternellement; c'est cette éternité des peines, qui rendra leur supplice plus rigoureux, & qui mettra le comble à leur malheur.

L'espérance fut toujours la consolation des misérables dans leurs plus grands maux; mais les peines les plus légeres deviennent insupportables, lorsqu'on désespere d'en voir la fin. Que sera-ce donc de souffrir des peines extrêmes dans leur rigueur, & infinies dans leur durée? Telles sont les peines de l'Enfer; elles sont universelles, continuelles, éternelles; leur éternité ne diminue rien de leur rigueur, & leur rigueur n'abrege point leur durée: voilà ce qui est, à proprement parler, l'Enfer. Car si

les réprouvés, aprés avoir souffert pendant des millions de siecles des tourmens encore plus violens que ceux qu'ils endurent, pouvoient espérer d'en voir la fin, l'Enfer cesseroit d'être Enfer; l'espérance d'en sortir un jour, calmeroit leurs plus vives douleurs. Mais ce qui met le comble à leur malheur, c'est qu'ils seront toujours en proie aux maux les plus cuisans, avec une assurance parfaite que ces maux ne finiront jamais; voilà ce qui les jette dans le plus affreux désespoir. Commençons d'abord à donner quelques preuves de la vérité de l'éternité, pour en faire ensuite connoître la rigueur. Rien de plus certain que l'éternité malheureuse; rien de plus rigoureux que l'éternité malheureuse. Deux réflexions bien capables de faire sur les esprits & sur les cœurs de salutaires impressions.

I. Quoique vous soyiez, M. F., bien persuadés de la vérité que je vous prêche, parce que vous êtes soumis aux lumieres de la foi, il n'est pas néanmoins hors de propos de vous rappeller ici les principes sur lesquels votre foi est appuyée, pour croire cette vérité de notre Religion, soit pour réveiller votre foi, soit pour dissiper les ténebres que certains prétendus esprits-forts tâchent de répandre sur les vérités les plus claires qui les gênent dans la jouissance de leurs plaisirs. Or, la vérité que je vous prêche aujourd'hui, est si solidement établie, & si clairement révélée dans les saintes Ecritures, que ce seroit renoncer à la foi que de la révoquer en doute. Entre plusieurs textes que je pour-

rois vous rapporter, je m'attache aux parole de la ſentence que J. C. prononce dans ſon Evangile contre les réprouvés. Allez, maudits, au feu éternel : *Diſcedite, maledicti, in ignem æternum.* Rien de plus clair, rien de plus formel. Les châtimens des méchans dureront autant que la récompenſe des juſtes : or la récompenſe des juſtes ſera la vie éternelle : la punition des méchans ſera la mort éternelle : *Ibunt hi in ſupplicium æternum, juſti autem in vitam æternam.* (*Matth.* 25.) Comme Dieu récompenſe en Dieu les prédeſtinés, il punit auſſi en Dieu les réprouvés. Tant qu'il ſera Dieu, il fera le bonheur des Saints dans le Ciel ; tant qu'il ſera Dieu, il ſera auſſi le vengeur du crime dans les enfers. Telle a toujours été la croyance de l'Egliſe, qui s'en eſt clairement expliquée dans les déciſions de ſes Conciles, & dans la condamnation des ſentimens contraires à cette vérité. A ces principes de foi, ajoutons les raiſons que les Saints Peres, entr'autres S. Auguſtin & S. Thomas, apportent pour prouver l'éternité des peines de l'Enfer ; ces raiſons ſont fondées d'un côté ſur la juſtice de Dieu, & de l'autre, ſur la nature du péché.

Dieu, qui eſt de toute bonté de ſa nature, a une ſi grande averſion du péché ! qu'il ne peut le ſouffrir. Comme c'eſt un mal eſſentiellement oppoſé à ſes perfections, il le hait néceſſairement, ſouverainement ; & parce que ſa haine n'eſt point ſans effet, tant que le péché ſubſiſte, & qu'il n'eſt point effacé, ſa juſtice demande qu'il ſoit

toujours puni. Or, dans l'enfer, le péché subsistera toujours, & il ne sera jamais effacé. Que faut-il, en effet, pour effacer le péché ? il faut, du côté de Dieu, qu'il ouvre le sein de sa miséricorde au pécheur, qu'il lui donne les graces pour se convertir & sortir de l'état du péché ; & il faut, du côté du pécheur, une pénitence sincere qui le reconcilie avec Dieu. Or, dans l'enfer, il n'y a plus de miséricorde à attendre de Dieu pour le pécheur : le temps des miséricordes est passé ; ce n'est qu'en cette vie que Dieu exerce sa miséricorde ; le pécheur n'en a pas voulu profiter ; il en a au contraire abusé, tandis qu'il étoit sur la terre ; il ne sentira donc plus dans l'Enfer, que les fléaux terribles de la justice : *In inferno nulla est redemptio.* Non, dans l'enfer il n'y a plus d'espérance de pardon ; le sang de J. C. ne coulera plus sur le pécheur pour le purifier. Il n'y aura plus de graces, plus de Sacremens pour le sanctifier, plus de temps, plus de moyens de salut dont il puisse profiter.

A la vérité, les pécheurs se repentiront de leurs desordres, ils en feront pénitence : mais ce sera une pénitence inutile & infructueuse ; car la pénitence pour être salutaire, doit être l'effet de la grace ; elle en doit venir comme de son principe ; elle doit être aussi l'effet d'une bonne volonté qui se porte à Dieu. Or, la pénitence des pécheurs réprouvés ne sera point l'effet de la grace, puisqu'ils n'en auront point. Ce sera une pénitence forcée qui ne sera d'aucun mérite

devant Dieu. Quand ces malheureux auroient verſé autant de larmes qu'il y a de gouttes d'eau dans les rivieres & dans toutes les mers du monde, jamais ils n'effaceront un ſeul péché ; le péché ſubſiſtera donc toujours, il ſera donc toujours puni par la juſtice de Dieu.

L'autre raiſon vient de la nature même du péché. La malice du péché eſt ſi grande, qu'elle eſt infinie ; parce que, diſent les Théologiens, elle attaque un objet infini qui eſt Dieu. Pour réparer l'injure qu'il fait à Dieu, il n'a fallu rien moins que le ſang & la vie d'un Dieu, qui a payé à ſes dépens la ſatisfaction qu'exigeoit la juſtice de ſon Pere. Si la malice du péché eſt infinie, il mérite une peine infinie. Mais la créature ne pouvant ſupporter une peine infinie dans ſa nature, il faut donc que cette peine ſoit infinie dans ſa durée ; ſans quoi il n'y auroit pas cette proportion que la juſtice demande entre le péché & la peine du péché.

Ne venez donc pas dire, pécheurs, pour vous raſſurer contre les frayeurs du malheureux avenir, qu'il ne ſe peut pas faire que Dieu qui eſt ſi bon, puniſſe d'une éternité de ſupplices, le plaiſir d'un moment, & qu'il n'y a point de proportion entre la faute & la peine. Dieu eſt bon, il eſt vrai, il eſt la bonté même ; mais il eſt juſte, & ſa juſtice demande que le péché ſoit puni d'un châtiment proportionné à ſa malice : or, quoique le péché ne dure qu'un moment, ſa malice eſt infinie, parce qu'il attaque un Dieu d'une

majesté infinie. Vous ne pouvez comprendre comment le plaisir d'un moment peut être puni d'une peine éternelle : mais comprenez-vous comment, pour expier le péché, il a fallu qu'un Dieu lui-même s'anéantit, & souffrit la mort de la Croix ? Je trouve l'un plus incompréhensible que l'autre. Qu'une vile créature en punition du péché souffrît une éternité de peines, c'est quelque chose infiniment au dessous des souffrances & de la mort d'un Dieu devenu la victime du péché.

Mais c'est assez prouver la vérité & l'équité de l'éternité malheureuse. Qu'on la croie, qu'on ne la croie pas, elle n'est pas moins certaine; cette vérité ne dépend point de nos idées, elle est appuyée sur la divine révélation : malheur à ceux qui attendent, pour le croire, d'en faire l'expérience ! Attachons-nous plutôt aux salutaires réflexions que la rigueur de cette éternité doit produire en nous pour la réformation de nos mœurs.

II. Quelque grands que soient les maux de cette vie, ils ne sont pas ordinairement de longue durée, ou s'ils durent long-temps, il y toujours quelque bon intervalle qui en tempere l'amertume: on reçoit du soulagement, ou de la part de ceux qui prennent part à nos maux, ou par le secours qu'on se procure, ou enfin, par l'espérance d'en voir la fin. Mais dans l'éternité, il n'y a nulle fin, nulle consolation, nul repos, nul adoucissement à espérer; & qui plus est, cette éternité se fait sentir toute entière à chaque instant

aux réprouvés. Quoi de plus rigoureux & de plus déſeſpérant !

Entrons d'abord dans cet abyme immenſe de l'éternité ; mais comment pouvons-nous en meſurer l'étendue, en ſonder la profondeur ? Plus j'y penſe, plus j'en parle, plus je trouve à penſer, plus je trouve de choſes à en dire. Comptez, ſupputez tant qu'il vous plaira, tant que l'imagination pourra fournir, jamais vous ne diminuerez rien de l'éternité.

Il y a ſix mille ans que le malheureux Caïn, le premier des réprouvés, eſt dans l'Enfer ; il n'eſt pas plus avancé qu'au commencement : après avoir encore ſouffert ſix mille ans, ſix cens mille ans, ſix cens mille de millions d'années, ſera-t-il bien avancé dans ſon éternité ? pas plus qu'au premier jour : il aura toujours l'éternité à ſouffrir ; l'éternité commencera toujours & ne finira jamais. Quand le réprouvé aura ſouffert autant de millions de ſiecles qu'il y a de gouttes d'eau dans la mer, de grains de ſable ſur la terre, il n'aura pas fait un ſeul pas dans l'éternité ; jamais il ne la diminuera d'un ſeul moment, elle reſtera toujours toute entiere.

Je vous avoue, M. F., que mon eſprit ſe perd & ſe confond dans cette penſée de l'éternité. Pour vous en donner encore quelque idée, ſuppoſons que de toutes les larmes que le réprouvé verſera dans l'Enfer, on n'en prenne qu'une ſeule à chaque ſiecle pour former des fleuves & des mers auſſi grandes que celles que nous voyons ſur la terre, &

de mille mondes plus vaſtes que celui-ci ; combien faudroit-il de temps pour venir à bout d'une telle entrepriſe ? Eh bien, pécheurs, viendra le temps (penſez-y bien, & frémiſſez d'horreur,) viendra le temps que ſi vous êtes dans l'enfer, comme vous y ſerez, ſi vous mourez dans votre péché, ce temps viendra que vous pourrez dire : Si de toutes les larmes que j'ai répandues depuis que je ſuis dans l'enfer, on en avoit pris ſeulement une de chaque ſiecle pour former les fleuves & les mers de mille mondes, ces eſpaces immenſes ſeroient maintenant remplis, & cependant je n'ai encore rien diminué de mon éternité, je l'ai encore toute entiere à ſouffrir, & je l'aurai toujours de même. Ah ! je vous avoue, pécheurs, que ſi cette réflexion ne vous touche pas à ce moment, je ne ſais plus que vous dire ; je déſeſpere de votre ſalut ; ſi du moins cette affreuſe durée de tourmens étoit interrompue par quelques momens de conſolation, de repos, d'adouciſſemens ; elle ſeroit moins inſupportable. Mais non, ces peines qui ſeront ſans fin, ſeront continuelles, immuables ; il n'y a nulle conſolation, nul repos, nul adouciſſement à eſpérer pour ceux qui les ſouffrent.

De qui ces malheureux pourroient-ils recevoir quelque conſolation ou quelque ſecours ? Seroit-ce du côté de Dieu ? mais il eſt devenu leur ennemi implacable ; il a perdu pour eux le nom de pere, pour ne conſerver que le titre d'un juge ſévere & inexorable. Si le réprouvé jette donc les yeux

au Ciel pour demander, comme le mauvais riche, seulement une goutte d'eau pour rafraichir sa langue brûlée par les ardeurs de la soif, ce secours, quelque petit qu'il soit, lui est impitoyablement refusé : il y a, lui répond-on, entre vous & nous un chaos impénétrable qu'on ne pourra jamais passer. Seroit-ce du côté des créatures, que le damné pourroit recevoir quelque consolation ? mais elles sont toutes armées contre lui pour le tourmenter. S'il jette les yeux devant lui, il voit les démons comme des bourreaux furieux qui ne s'appliquent qu'à le faire souffrir suivant le pouvoir que Dieu leur a donné. Il n'y a plus ni parens, ni amis à qui il puisse s'adresser ; ils sont tous devenus irréconciliables les uns des autres. Le pere, le fils, la fille & la mere, le frere & la sœur, l'époux & l'épouse se font les reproches le plus amers, la guerre la plus sanglante, & le nombre des malheureux, qui fait une espece de consolation en cette vie pour ceux qui le sont, ne sera qu'augmenter la peine du réprouvé dans l'Enfer. Enfin, il ne trouvera dans lui-même aucune consolation : il trouvera au contraire tous les sujets de la plus amere douleur ; il ne voit rien dans le passé qui ne l'afflige, rien dans le présent qui ne l'accable, rien dans l'avenir qui ne le désespere ; ses douleurs sont sans interruption, sans adoucissement, il n'aura pas un moment de repos ; bien loin de s'endurcir aux tourmens par la longueur du temps, il y sera toujours aussi sensible pendant toute l'éternité qu'au

commencement ; jamais le feu qui brûlera, ne ceſſera, il ne perdra rien de ſon activité, la victime de ſa ſenſibilité. Jamais il ne changera de ſituation, mais il ſera toujours attaché par des liens qu'il ne pourra briſer.

Ah ! je ne ſuis pas ſurpris d'entendre ces malheureux appeller la mort à leur ſecours. O mort, qui étois autrefois un objet d'horreur, tu ſerois maintenant nos plus cheres délices ! Mort, que ne viens-tu terminer une vie qui nous eſt plus dure que toutes tes horreurs ? mort, viens nous détruire, nous anéantir ; mais la mort ſera inſenſible à leurs cris ; elle fuira toujours devant eux : *Mors fugiet ab eis.* Ou plutôt elle viendra, mais ce ſera pour les faire toujours ſouffrir, pour leur ſervir de nourriture. *Mors depaſcet eos.* Ils vivront toujours, dit S. Bernard, pour mourir ſans ceſſe, & ils mourront toujours pour toujours vivre, & ce qui mettra le comble à leur déſeſpoir, c'eſt qu'à chaque inſtant ils ſouffriront l'éternité toute entiere, parce qu'à chaque moment ils verront qu'ils ont une éternité entiere à ſouffrir. L'éternité ſe préſentera ſans ceſſe à leur eſprit dans toute ſon étendue ; ſans ceſſe cet objet les occupera, ſans qu'ils puiſſent être diſtraits un ſeul moment par quelque autre objet. Sans ceſſe le réprouvé ſe dira à lui-même : Quelque progrès que j'aie faits dans l'affreuſe carriere de l'éternité, je ne ſuis pas plus avancé qu'au premier jour. Jamais je ne verrai la fin de mes maux ; toujours je pleurerai, toujours je gémirai, ſans jamais

entendre parler de délivrance. O jamais épouvantable ! O funeſte toujours ! O éternité malheureuſe ! ſi les hommes penſoient à toi, jamais ils ne s'expoſeroient à tes rigueurs. Car d'où vient, M. F., que malgré ce que la foi nous enſeigne ſur la rigueur & la durée des peines de l'enfer, d'où vient qu'il y aura un ſi grand nombre de réprouvés condamnés à ces peines ? Ce malheur vient de ce qu'on y penſe pas. Les hommes ne regardent l'éternité que dans un point de vue fort éloigné ; de-là l'oubli de cette vérité ſi propre à inſpirer une ſainte frayeur ; ou ſi on y penſe quelques momens, comme vous venez de le faire, bientôt après on ſe diſſipe ou dans les affaires qui occupent & partagent les ſoins de la vie, ou dans les compagnies que l'on trouve, ou dans les plaiſirs que l'on recherche : comme les objets extérieurs ne ſuffiroient pas pour nous détourner de cette penſée, on l'éloigne autant que l'on peut de ſon eſprit, on la chaſſe comme une penſée importune qui n'eſt capable, dit-on, que de nous inquiéter & nous déconcerter. Si l'on penſoit toujours à l'éternité : il y auroit, dit-on, de quoi, non ſeulement s'alarmer, mais encore de quoi ſe troubler, on ne paſſeroit ſa vie que dans la triſteſſe & dans l'amertume, on y pourroit goûter aucun plaiſir. C'eſt ainſi, pécheurs, que pour jouir d'un faux calme dans vos déſordres, vous éloignez la penſée de l'éternité par la fauſſe crainte d'un trouble qui ne ſeroit pas tel que vous l'imaginez, mais

qui vous deviendroit salutaire par les amertumes qu'il répandroit sur vos plaisirs : d'ailleurs, ne vaut-il pas mieux que vous soyiez alarmés & troublés en cette vie par la pensée de l'éternité, que d'en souffrir un jour toutes les horreurs ? Si cette pensée vous cause de la tristesse, ce sera une tristesse selon Dieu, telle que l'Apôtre se réjouissoit de l'avoir inspirée à ses freres, parce que cette tristesse avoit opéré leur salut : de même cette tristesse que vous causera la pensée de l'éternité, en vous détachant des biens de la terre, des plaisirs du monde, vous sauvera, & elle se changera en une joie que personne ne pourra vous ravir.

PRATIQUES. Quelques triste & amere que soit donc la pensée de l'éternité, ne la perdez jamais de vue : si vous êtes pécheurs, rien de plus capable de vous engager à sortir de l'état du péché ; si vous êtes justes, rien de plus efficace pour vous faire persévérer dans la vertu. En effet, pécheurs, comment pourriez-vous rester un seul moment dans le péché, si vous faisiez cette réflexion: Si je meurs dans cet état, je suis perdu pour l'éternité, l'enfer éternel sera mon partage. Il faut donc en sortir promptement, puisque à tout moment je puis être surpris par la mort, qui sera pour moi un passage à cette malheureuse éternité. Vous avez pitié d'un criminel contre qui on a prononcé un arrêt de mort, & vous n'aurez pas pitié de votre ame qui porte en elle-même l'arrêt d'une mort éternelle ! Vous craignez la justice des hommes, & cette

crainte vous empêche de commettre les crimes qu'ils punissent avec sévérité ; & vous ne craindrez pas la justice de Dieu qui peut perdre votre corps & votre ame pour une éternité ! où est votre foi, où est votre raison? Ah ! pécheurs, ayez pitié de votre ame, & craignez du moins autant pour elle que vous craignez pour votre corps. vous frémiriez d'horreur, si l'on vous annonçoit que vous êtes condamnés à une prison perpétuelle ; vous ne voudriez pas acheter au prix de votre liberté tous les trésors de la terre, & qu'est-ce qu'une prison de quelques années que doit durer votre vie, en comparaison d'une prison éternelle ? Quand cette prison éternelle ne devroit pas être plus fâcheuse pour vous que celle où la justice des hommes vous renfermeroit, s'il falloit seulement être dans une situation incommode pendant toute votre vie, sans pouvoir changer de place, il y auroit donc de quoi vous désespérer ; que seroit-ce s'il y falloit toujours demeurer ? Que sera-ce donc d'être pour toujours couché sur les braziers ardens de l'Enfer ? Voilà cependant votre place, si vous mourez dans l'état du péché. Ah ! pouvez-vous, encore une fois, y résister un seul instant, vous endormir tranquillement sur le bord du précipice ? Ne devez-vous pas au contraire chercher votre sûreté dans une sincere & prompte conversion.

Pour y réussir, pensez souvent à cette éternité ; que cette pensée ne vous quitte jamais, ni le jour, ni la nuit. Pensez pendant le jour,

qu'il viendra une nuit fatale ou l'on ne pourra plus rien faire pour le salut : pensez-y la nuit où l'insomnie vous fait attendre avec impatience que le jour soit venu ; faites tous les matins & tous les soirs cet acte de foi : Je crois qu'il y a une éternité de supplices où je tomberai infailliblement, si je meurs dans mon péché. Demandez-vous à vous-même : S'il me falloit rester ici pendant l'éternité dans la même situation, comment pourroi-je m'y soutenir ? Que sera-ce donc de rester éternellement sur des lits de feu ? Ah ! cruel péché, direz-vous à ce moment, je te déteste, je te renonce pour toujours, puisqu'il n'y a que toi qui sois capable de me perdre pour une éternité. Si j'étois maintenant dans la malheureuse éternité, je n'en reviendrois jamais ; il faut donc que je profite du temps pour faire pénitence de mes crimes. Justes, pensez, pensez à l'éternité malheureuse, cette pensée est très-efficace pour vous engager à fuir le mal & à persévérer dans la pratique du bien. Il est vrai que les amabilités du Dieu que vous servez, les magnifiques récompenses qu'il vous promet, sont des motifs plus nobles, & seuls capables de vous attacher à lui. Mais on n'est pas toujours aussi sensible à ces motifs, qu'à la crainte d'un malheur éternel. Il n'est personne sur qui la vue de la malheureuse éternité ne doive faire de salutaires impressions. Les plus grands Saints eux-mêmes se sont servis de cette pensée, pour s'élever à la perfection. David en faisoit le sujet de ses plus sérieuses réflexions : il rouloit dans son esprit

prit, il méditoit les années éternelles : *Cogitavi dies antiquos, & annos æternos in mente habui.* (*Pſal.* 78.) C'eſt auſſi cette penſée qui a fait monter les Martyrs ſur les échafauds, qui a conduit les Anachoretes dant les déſerts, où ils ont préféré les rigueurs de la pauvreté & de la pénitence, aux biens & aux plaiſirs du monde ; ils étoient perſuadés qu'on ne ſauroit trop prendre de précautions où il s'agit de l'éternité. C'eſt pourquoi ils n'ont rien épargné, ils ont ſacrifié, bien, fortune, ſanté, & la vie même pour ſe mettre à couvert des ſupplices éternels. Cette penſée, M. F., produira ſur vous les mêmes effets ; elle vous détachera du monde & de ſes plaiſirs ; elle vous fera triompher des tentations, domter les paſſions les plus rebelles.

Que le monde ſe préſente donc à vous avec tous ſes charmes, pour vous engager dans le crime ; je ne veux pour lui réſiſter, que ce ſeul mot, *éternité.* A ce moment, vous ne regarderez le monde que comme une figure qui paſſe, qui ne mérite pas votre attention. Que la chair ſe ſouleve contre l'eſprit, pour vous entraîner vers les plaiſirs défendus ; oppoſez-lui pour votre défenſe, ce ſeul mot, *éternité* ; je défie à l'attrait du plaiſir, de tenir contre la penſée d'un feu éternel dont il doit être ſuivi, ſi l'on y conſent. Quoi ! vous direz-vous à vous-mêmes dans les tentations, pour un moment de plaiſir, une éternité de ſupplices ! pour un bien fragile, pour contenter une paſſion, je brûlerai éternellement dans l'Enfer? Non,

il n'y a ni bien, ni plaisir, que je veuille acheter à ce prix. Tout doit céder à la crainte de l'éternité malheureuse.

Ce qui doit augmenter encore cette crainte, c'est non seulement la rigueur & la durée des peines de l'Enfer, mais encore le danger où vous êtes d'y tomber; car ce danger, M. F., est plus commun qu'on ne pense. Que faut-il, en effet, pour mériter l'Enfer? Un seul péché mortel suffit pour y être condamné : c'est une vérité de foi. Ainsi, quelque affermis que vous soyez dans la vertu quelque favorisés que vous soyiez des graces du Seigneur, vous pouvez perdre sa grace par une offense mortelle; & peut-être que ce péché que vous commettrez, mettra le sceau à votre réprobation. Peut-être serez-vous abandonnés de Dieu à ce premier péché, comme l'ont été beaucoup d'autres réprouvés, comme l'ont été les Anges rebelles, à qui Dieu n'a pas donné le temps de faire pénitence. Un seul péché les a précipités dans l'Enfer : qui peut vous répondre que Dieu ne vous traitera pas de même si vous l'offensez? Que celui qui est debout, prenne donc garde de ne pas tomber, dit l'Apôtre : *Qui stat, videat ne cadat.* Que faut il encore pour s'exposer au danger de l'Enfer? Hélas! un petit détour de la voie du salut engage quelquefois dans celle de la perdition. La tiédeur au service de Dieu, la facilité à commettre des fautes légeres; bien plus, une seule faute légere peut vous conduire à un péché grief, & ce péché grief à la damnation éternelle.

Combien de réprouvés qui ont commencé par-là leur réprobation ? La crainte de l'Enfer doit donc bannir la tiédeur ; elle ne doit pas seulement vous faire éviter les fautes grieves, mais elle doit vous éloigner de tout ce qui a l'apparence du péché.

Que faut-il enfin pour mériter l'Enfer ? La seule omission de ses devoirs, le défaut des bonnes œuvres, sera un sujet de réprobation ; car ne croyez pas qu'il n'y aura de réprouvés que ceux qui se seront plongés dans le crime ; c'est peut-être ce qui rassure aujourd'hui un grand nombre de Chrétiens qui se croient en sûreté contre les jugemens de Dieu, parce que leur vie n'est pas criminelle, parce qu'ils ne se livrent pas aux grands désordres. Mais ne vous y trompez pas ; on n'est pas seulement damné pour avoir fait le mal ; on l'est aussi pour n'avoir pas fait le bien. Il n'est pas dit que le mauvais riche, qui est dans l'Enfer ; ait été un impudique, un injuste usurpateur du bien d'autrui ; il vivoit de son bien, il ne faisoit tort à personne ; mais il ne faisoit pas de ses biens l'usage qu'il en devoit faire, il ne soulageoit pas le pauvre Lazare qu'il laissoit languir à sa porte : voilà ce que lui reproche l'Evangile. Le même Evangile nous apprend que le serviteur inutile fut jeté dans les ténebres pour n'avoir pas fait valoir son talent ; preuve certaine qu'une vie destituée de bonnes œuvres conduit à l'Enfer. Ainsi la crainte d'y tomber doit vous engager à rendre votre vocation certaine par les bonnes œuvres, à vous acquitter fidelle-

ment des devoirs de votre état, à servir Dieu avec toute la ferveur dont vous êtes capables ; à beaucoup prier, à visiter les Eglises, à fréquenter les Sacremens, à jeûner, à vous mortifier, à faire des aumônes aux pauvres, & les autres bonnes œuvres qui dépendront de vous. Par ce moyen vous éviterez l'Enfer, & vous aurez part au bonheur éternel. *Amen.*

PRÔNE

POUR LE CINQUIEME DIMANCHE APRÈS LES ROIS.

HOMÉLIE

Sur l'Evangile du Jour.

Domine, nonne bonum semen seminasti in agro tuo? unde ergo habet zizania?

Seigneur, n'avez-vous pas semé de bon grain dans votre champ, d'où vient donc qu'il s'y trouve de l'ivraie? (Matth. 13.)

LE Royaume des Cieux, dit l'Evangile de ce jour, est semblable à un homme qui avoit semé de bon grain dans son champ. Mais pendant le temps du sommeil, son ennemi vint, & sema de l'ivraie parmi le froment, & se retira. L'herbe ayant donc poussé, & étant montée en épi, l'ivraie parut aussi. Alors les serviteurs du Pere de famille lui vinrent dire: Seigneur, n'avez-vous pas semé de bon grain dans votre champ? d'où vient donc qu'il s'y trouve de l'ivraie? *Nonne, &c.* C'est, répondit-il, mon ennemi qui l'y a semée. Les serviteurs reprirent: voulez-vous que nous allions la

cueillir ! Non, dit le maître, de peur qu'en cueillant l'ivraie, vous n'arrachiez aussi le froment. Laissez croître l'un & l'autre jusqu'à la moisson ; & au temps de la moisson, je dirai aux moissonneurs : Cueillez premiérement l'ivraie, & liez-la en petites gerbes pour la brûler ; mais amassez le froment dans mon grenier.

Telle est, M. F., la parabole que J. C. nous propose aujourd'hui dans l'Evangile dont j'entreprends de vous expliquer toutes les circonstances en forme d'Homélie. Quel est ce champ, quel est ce bon grain, cette ivraie qui y sont mêlés ensemble ? Quel est cet ennemi qui a fait ce mêlange ? Quel est ce temps de la moisson, où l'on séparera le bon grain d'avec l'ivraie ? Apprenez-le de J. C. lui-même, qui veut bien nous donner l'explication de sa parabole ; rendez-vous attentifs à ce qu'il va vous dire. Le champ, dit-il, c'est le monde ; le bon grain, ce sont les enfans du Royaume ; l'ivraie, ce sont les enfans du malin esprit ; l'ennemi qui l'a semée, c'est le Démon ; la moisson, c'est la consommation des siecles ; les moissonneurs sont les Anges : de même donc, dit J. C., qu'on cueille l'ivraie & qu'on la brûle, de même en arrivera-t-il à la consommation des siecles ; le Fils de l'Homme enverra ses Anges, & ils enleveront les scandaleux, & tous ceux qui font des œuvres d'iniquité, & ils les jeteront dans la fournaise ardente, les justes brilleront comme le soleil dans le Royaume de leur Pere. Telle est, M. F., l'explication que J. C.

nous a faite lui-même de sa parabole, à laquelle nous donnerons un peu plus d'étendue pour votre instruction, & pour vous en faire tirer le fruit que J. C. s'est proposé en nous la donnant.

Il n'est pas besoin, M. F., de vous prouver ce que l'expérience nous fait voir d'une maniere sensible, que les méchans, représentés par l'ivraie, sont mêlés avec les bons, représentés par le bon grain. Dans le Ciel il n'y aura que des bons, parce que c'est le séjour des amis de Dieu, où ils jouissent de la récompense promise à la vertu. Dans l'Enfer, il n'y aura que des méchans, parce que c'est le lieu destiné à punir les pécheurs ennemis de Dieu, qui ont irrité sa justice. Mais dans ce monde, les méchans sont mêlés avec les bons; Dieu le permet ainsi, parce que cette vie est un temps de mérite, & que la société des bons & des méchans fournit aux uns & aux autres beaucoup d'occasions de faire le bien. Que d'occasions en effet les bons ne trouvent-ils pas de pratiquer la vertu dans la société qu'ils sont obligés d'avoir avec les méchans! Que de sujets d'exercer la patience, l'humilité, la charité, & beaucoup d'autres vertus qu'ils n'auroient pas, du moins dans un degré si parfait! Les méchans mettent souvent à l'épreuve la patience des bons, en ravissant leurs biens par des injustices, en flétrissant leur réputation par de noires calomnies, en les accablant d'injures atroces, d'affronts sanglans. Il faut bien de la vertu pour soutenir ces épreuves; mais

ſi les bons, pour obéir à Dieu, les ſouffrent patiemment, s'ils étouffent tous les reſſentimens que leur inſpire la mauvaiſe conduite des méchans à leur égard, quels tréſors de mérite n'amaſſent-ils pas pour le Ciel ? Il eſt facile d'être doux & patient, quand on ne nous dit rien, quand on vit avec des perſonnes qui ne cherchent qu'à nous faire plaiſir ; mais poſſéder ſon ame en paix parmi les traits meurtriers que nos ennemis lancent contre nous, rendre de bons offices, pour les mauvais traitemens qu'on nous fait, prier pour ceux qui nous calomnient & nous perſécutent, c'eſt le caractere d'une ame généreuſe, & l'effet d'une vertu vraiment chrétienne. Et certes, M. F., ſi nous n'avions à vivre qu'avec des Anges & avec des Saints, ſi nous n'avions rien à ſouffrir les uns des autres, quelle violence aurions-nous à nous faire ? Quelle difficulté d'aimer ceux qui nous aiment, de faire du bien à ceux qui nous en font ? Les Payens n'en font-ils pas autant ? Il eſt donc en quelque façon néceſſaire que notre vertu ſoit miſe à l'épreuve par les tribulations que nous ſuſcitent les méchans. S'il n'y avoit point eu de tyrans qui euſſent perſécuté l'Egliſe, elle n'auroit pas ce grand nombre de Martyrs qui l'ont illuſtrée & empourprée de leur ſang. Ainſi la malice des méchans contribue en quelque façon à la ſainteté des bons ; d'une maniere, à la vérité, qui eſt funeſte aux méchans ; mais dont les bons peuvent tirer leur profit. Ne vous plaignez donc plus, qui que vous

soyiez, si vous avez affaire à des personnes d'une humeur fâcheuse, avec qui vous ne pouvez faire votre salut; vous, mari, ne vous plaignez point si vous avez une femme avec qui vous ne pouvez vivre en paix; & vous, femme, si vous avez un mari qui, par ses débauches & son peu de conduite, vous fait passer des momens de tristesse: ne vous plaignez point, M. F., si vos enfans par leur indocilité vous donnent mille sujets d'impatience; vous ne pouvez rompre cette société que Dieu a formée; il faut tirer le bien du mal, mettre pour ainsi dire à profit les défauts des autres, pour vous élever à la perfection.

On connoît la valeur du Soldat dans le combat, l'habileté d'un Pilote dans les tempêtes qui agitent le vaisseau; de même la vertu du Chrétien se perfectionne dans les guerres qui lui sont suscitées de la part des méchans. Cette vertu est souvent exposée aux railleries, aux mépris des libertins. Il se trouve dans une même famille des ames bien nées qui ont du goût pour la vertu, tandis que d'autres qui pensent différemment, les désapprouvent, les tournent en ridicule. Ce sera un mari, qui ne peut souffrir dans une femme l'assiduité à la priere, & l'application aux bonnes œuvres; il lui en fera de continuels reproches: ce sera un frere, une sœur, qui répandront le venin d'une maligne critique sur les actions de celui ou de celle qu'ils ne veulent pas, & qu'ils devroïent imiter. Ah! c'est alors que ces personnes ver-

tueuſes doivent renouveller toutes leurs ferveurs au ſervice de Dieu; elle doivent montrer leur fidélité à s'acquitter de leur devoir, en s'élevant au deſſus des reſpects humains, des railleries, & de tous les obſtacles qu'on ſuſcite à leur vertu; ſi elles ont aſſez de courage pour les vaincre, elles augmenteront en vertu & en mérite; leur humilité deviendra plus profonde, en ſouffrant les mépris; leur amour plus pur & plus ardent, en ne cherchant que Dieu ſeul pour leur récompenſe. Il a fallu, pour ainſi dire, que leur vertu fût miſe à l'épreuve par la malice des méchans, comme l'or dans le creuſet, pour recevoir ſon luſtre & ſa perfection. Mais faut-il pour cela que les méchans ſe prévalent de la patience des bons, & qu'ils continuent à les perſécuter, pour les rendre plus vertueux? Non, M. F., ce n'eſt pas-là ce que la Providence s'eſt propoſé, en permettant aux méchans d'avoir ſociété avec les bons. Elle ne prétend pas que l'ivraie étouffe le bon grain, mais elle veut que cette ivraie devienne elle-même un bon grain; & c'eſt ce qui m'a fait dire que le mêlange des bons & des méchans pouvoit être auſſi profitable aux méchans qu'aux bons.

En effet que de ſecours les méchans ne peuvent-ils pas retirer du commerce qu'ils ont avec les bons, pour devenir auſſi bons qu'eux? Secours de prieres, ſecours de bons avis, ſecours de bons exemples. Secours de prieres; un grand nombre de pécheurs doi-

vent leur conservation, & souvent leur conversion au crédit que des ames saintes ont auprès de Dieu. La justice de Dieu auroit déja peut-être lancé ses traits vengeurs sur un grand nombre de ceux qui m'écoutent, si son bras n'avoit été retenu par les prieres des ames saintes qui vivent parmi nous. Dieu ne dit-il pas à Abraham, que s'il y avoit dix justes dans Sodome & Gomorrhe, il pardonneroit en leur faveur à tous les autres habitans qu'il vouloit détruire, & qu'il fit périr en effet par le feu qui consuma ces grandes villes? Voilà, pécheurs, ce qui doit vous rendre respectables les personnes justes & vertueuses avec qui vous vivez; ce qui doit vous pénétrer de reconnoissance pour les bons services que vous en recevez: au lieu de les persécuter, de les mépriser, vous devriez écouter leurs avis salutaires, car c'est encore là un grand secours que vous pouvez tirer de la société des bons. Dieu qui a chargé chacun de nous d'avoir soin du salut de son prochain: *Unicuique mandavit de proximo suo*, (*Eccl.* 17.) ordonne spécialement aux justes de ramener les pécheurs dans le bon chemin par de bons conseils, par de sages remontrances, par de bon exemples. C'est en quoi ils peuvent encore beaucoup profiter de la société qu'ils ont avec les méchans, parce qu'il n'y a point de charité plus grande que celle de retirer un pécheur de ses égaremens, de le mettre dans la voie du salut. Mais si ces justes sont obligés par charité de procurer le salut des pécheurs,

ces pécheurs doivent encore bien plus ; par charité pour eux-mêmes, profiter des bons avis que les juſtes leur donnent, & du ſoin qu'ils prennent de leur ſalut. Heureux ſont ceux qui ſont aſſez dociles pour mettre à profit des ſecours auſſi ſalutaires ! Combien de pécheurs ſont redevables de leur changement, à un bon conſeil qu'un ami juſte leur a donné, aux exemples de vertu qu'ils lui ont vu pratiquer ? car il n'eſt perſonne, M. F., ſur qui le bon exemple ne faſſe quelque impreſſion ; & tel eſt encore le grand avantage que les méchans peuvent tirer de la ſociété des juſtes. En voyant cette perſonne aſſidue à la priere, exacte à fréquenter les Sacremens, appliquée aux bonnes œuvres, patiente à ſouffrir les injures ; en la voyant embraſſer avec joie les rigueurs de la pénitence, ſe mortifier par les jeûnes, par les auſtérités, ſe priver des plaiſirs, des ſociétés dangereuſes, des jeux, des ſpectacles, n'eſt-on pas porté à ſe dire à ſoi-même ce que diſoit autrefois S. Auguſtin : Quoi ! ne pourrois-je pas faire ce que font telles & telles perſonnes, d'un tempérament auſſi délicat que moi ? ſuis-je moins intéreſſé qu'elles à mériter le Ciel, & n'ai-je pas autant de ſujet de craindre un Enfer éternel ? Ah ! plût à Dieu que tous les méchans, qui ſont maintenant avec les bons, fiſſent toujours ce raiſonnement ſalutaire, & profitaſſent des bons exemples qu'ils ont devant les yeux ! la face du Chriſtianiſme ſeroit bientôt renouvellée, la ſociété des

Chrétiens ne seroit plus qu'une société de Saints : par-là les desseins de la Providence, qui permet le mêlange des bons & des méchans, seroient remplis au grand avantage des uns & des autres.

Mais, d'où vient, M. F., qu'avec tous ces secours, le nombre des méchans surpasse de beaucoup celui des bons ? D'où vient qu'il y a toujours tant d'ivraie parmi le bon grain, tant d'épines parmi les lis ? Recourons a notre Evangile pour en savoir la cause ? C'est le Démon, l'ennemi de la gloire de Dieu & du salut des hommes, qui fait tout cela : *Inimicus homo hoc fecit.* l'Envie que cet esprit tentateur a conçue contre l'homme que Dieu a destiné a occuper dans le Ciel la place qui lui avoit été préparée, lui fait mettre tout en usage pour empêcher l'homme de parvenir à ce bonheur. Il répand dans les ames la semence fatale du péché, par les mauvaises pensées, les mauvais desirs qu'il leur inspire ; il engage les hommes dans le crime, en les séduisant par l'éclat des biens, par l'attrait du plaisir, & il ne réussit, hélas ! que trop souvent dans ses pernicieux desseins, parce qu'il profite du temps du sommeil, c'est-à-dire, du temps que l'on n'est pas sur ses gardes, que l'on ne veille pas sur soi-même, pour découvrir ses embûches ; que l'on se laisse aller à une criminelle nonchalance dans la pratique de ses devoirs : *Cùm dormirent homines, venit inimicus.* Voilà comment le Démon est venu à bout de semer l'ivraie parmi le bon grain, d'introduire les méchans

parmi les bons : que dis-je ? il se sert même souvent des méchans pour pervertir les bons. Il emploiera ce libertin, ce scandaleux d'une paroisse, pour attirer dans une partie de débauches, des jeunes gens qui avoient jusqu'alors conservé leur innocence ; il mettra en usage les artifices de cette fille mondaine, pour porter la contagion dans le cœur de ceux qui la fréquentent : il répandra la discorde entre des personnes qui étoient bien unies, par les mauvais rapports de ces langues empoisonnées, qui se plaisent à répandre la zizanie, à susciter des querelles entre ceux qui vivent en paix ; & telle est souvent la source fatale des inimitiés qui regnent parmi les hommes. Pourquoi ces personnes qui vivoient si bien ensemble auparavant, sont-elles maintenant divisées jusqu'au point qu'elles ne veulent ni se voir, ni se pardonner ? Cette rupture ne vient que de la malice d'un ennemi qui a desservi l'un auprès de l'autre : voilà l'ivraie qui a étouffé le germe de la charité : *Inimicus homo hoc fecit.*

Or quel parti doivent prendre les bons à l'égard des méchans qui servent d'instrument au Démon pour porter les autres au mal ? C'est de fuir leur société, de n'avoir aucun commerce avec eux. Car, s'il y a des méchans avec qui l'on ne peut absolument rompre toute société, & avec qui il faut, comme je l'ai déja dit, faire de nécessité vertu, il y en a aussi dont le commerce est bien libre, qu'il faut rompre par conséquent pour ne pas ressentir la contagion qu'ils

peuvent communiquer. Donnez-moi la personne la plus vertueuse, dès qu'elle fréquentera une mauvaise compagnie, elle cessera bientôt d'être ce qu'elle étoit, pour devenir ce qu'elle n'étoit pas. Ne sont-ce pas les mauvaises sociétés qui sont la cause de la perdition de tant de jeunes gens qui avoient reçu de bonnes semences de vertu, mais qui ont été entiérement étouffées par l'ivraie que l'on a répandue dans leur cœur? C'est à quoi doivent particuliérement veiller ceux qui sont chargés par état de la conduite des autres. Ils ne doivent rien oublier pour les détourner des mauvaises compagnies qui pourroient les pervertir. Telle est l'obligation des peres & meres à l'égard de leurs enfans, des maîtres & maîtresses à l'égard de leurs domestiques; en un mot, de tout supérieur à l'égard de ses inférieurs: ils ont besoin d'une continuelle vigilance sur ceux qui leur sont soumis; car s'ils viennent à s'endormir sur leur devoir, l'ennemi du salut profitera du temps du sommeil pour faire des ravages, & pour introduire des abus: *Cùm dormirent homines, &c.* Et certes, ce n'est qu'au défaut de vigilance d'un pere, d'une mere sur leurs enfans, des maîtres & maîtresses sur leurs domestiques, qu'il faut attribuer tant de désordres qui regnent parmi ces enfans & ces domestiques. N'est-ce pas souvent pendant la nuit qu'un pere vertueux, un maître, une maîtresse sont endormis, que ces enfans, ces domestiques entretiennent des commerces criminels, se livrent à toutes sortes de licences que je n'ose ici nommer? N'est-ce pas

même auſſi pendant le jour que l'ennemi profite de l'indolence & de l'inattention de ceux qui doivent veiller, pour ſemer l'ivraie dans le champ, où l'on a ſemé le bon grain : *Cùm dormirent homines, &c.* Veillez donc, peres & meres, veillez, vous tous à qui le Seigneur a donné ce champ à cultiver, pour empêcher que l'ennemi n'y ſeme de l'ivraie, qui étouffe la bonne ſemence que vous y avez répandue. *Pourſuivons l'explication de notre parabole.*

Les ſerviteurs du maître voyant la quantité d'ivraie qui avoit crû dans ſon champ, lui dirent : Voulez-vous que nous allions arracher cette ivraie ? Non, répondit le maître, de crainte qu'en arrachant l'ivraie, vous n arrachiez auſſi le froment. On ne connoiſſoit pas encore l'ivraie lorſqu'elle étoit en herbe, à cauſe de la reſſemblance qu'elle avoit avec le froment. Ainſi arrive-t-il ſouvent que l'on ne diſcerne pas les méchans d'avec les bons, parce que le vice ſe cache ſous l'apparence de la vertu. Les méchans en impoſent par un extérieur de religion qu'ils profeſſent comme les autres. Mais le maſque ne dure pas long-temps ; on connoît l'ivraie dès qu'elle a jeté l'épi ; on connoît les mauvais arbres par leurs fruits, ainſi les méchans ſe manifeſtent par leurs œuvres : *Apparuerunt & zizania* Leurs injuſtices, leurs ſcandales, leurs déſordres excitent l'indignation des gens de bien, juſqu'au point de ſouhaiter qu'ils ſoient détruits. Le zele qu'ils ont pour la gloire de Dieu, les fait ſécher de douleur, comme le Roi Prophete, à la

vue des outrages qu'on lui fait. Eſt-il poſſible, diſent-ils ſouvent en eux-mêmes, que Dieu ſouffre tant de méchans, tant d'impies profanateurs du lieu ſaint; tant de jureurs, de blaſphémateurs, tant d'injuſtes uſurpateurs du bien d'autrui, tant de mauvais Chrétiens qui ne cherchent qu'à faire du mal aux bons, qu'à les inquiéter, les perſécuter? Semblables à ces deux Apôtres, qui demandoient que le feu du Ciel tombât ſur Samarie, parce que les habitans n'avoient pas voulu ouvrir leurs portes à J. C., ils voudroient que Dieu fît éclater ſes vengeances ſur ces méchans, & qu'il les tirât de ce monde par quelque coup frappant de ſa juſtice.

Mais ce zele des bons, tout louable qu'il paroît dans ſon motif, eſt ſouvent blâmable dans ſon principe. C'eſt quelquefois un ſentiment d'aigreur & de vengeance, qui eſt contraire à l'eſprit de charité qu'on doit avoir même pour les méchans. Tout zele qui n'eſt pas animé par la charité, réglé par la prudence, n'eſt pas un zele ſelon Dieu : un zele amer, violent, immodéré, détruit & renverſe plutôt que de planter & d'édifier. On peut donc dire à ces faux zélateurs ce que J. C. diſoit à ces deux Apôtres dont je viens de parler, qu'ils ne ſavent de quel eſprit ils ſont : *Neſcitis cujus ſpiritûs eſtis ;* (*Luc.* 9.) que le Fils de l'homme n'eſt point venu pour ôter la vie, mais pour la donner. Il eſt louable de ſouhaiter que le péché ſoit détruit, mais non pas de deſirer la deſtruction des pécheurs; il faut demander leur

conversion, & y travailler de son mieux, selon les talens que Dieu nous a donnés. Dieu pourroit, s'il le vouloit, détruire les pécheurs, les abymer, les anéantir au moment qu'ils l'offensent ; il ne le fait pas, parce qu'il ne veut pas leur mort, mais leur conversion. Il ne veut pas qu'on arrache cette ivraie, parce qu'elle peut devenir froment. N'a-t-on pas vu des vases d'ignominie devenir des vases d'élection & d'honneur? Combien de pécheurs se sont convertis, par la patience qu'on a eue à les avertir & à les corriger ? Tel qu'on regarde aujourd'hui comme un grand pécheur, comme un réprouvé, peut devenir un jour un grand Saint. Or, si Dieu veut bien souffrir les méchans, pourquoi ne les souffrirons-nous pas aussi? Admirons au contraire la bonté & la patience de Dieu, qui veut bien leur donner le temps de faire pénitence, malgré tous les droits que sa justice a de les punir.

Et voilà, pécheurs, ce qui devroit bien vous engager à profiter du temps des miséricordes du Seigneur. Vous trouvez dans la patience qu'il a de vous attendre, le motif le plus pressant d'une prompte & sincere conversion. Non seulement les créatures raisonnables, les justes s'élevent contre vous ; les créatures mêmes inanimées demandent votre destruction. Voulez-vous, disent les cieux dans leur langage, voulez-vous. Seigneur, que nous lancions nos foudres & nos carreaux sur cet indigne pécheur qui vous outrage ? voulez-vous, dit le tonnerre,

que j'écraſe ce jureur, ce blaſphémateur qui déshonore votre ſaint Nom ? voulez-vous, dit l'air, que j'étouffe cet impie, ce profanateur des choſes ſaintes ? voulez-vous, dit la terre, que j'ouvre mes abymes pour engloutir cet impudique, cet ivrogne, ce voleur ? voulez-vous, dit le feu, que je conſume cette ivraie qui gâte le bon grain ? *Vis colligamus zizania ?* Non, répond le Seigneur, je veux qu'on la laiſſe croître juſqu'à la moiſſon, *reſpondit non ;* je veux donner le temps au pécheur de ſe convertir, de changer de vie. Pouvez-vous, pécheurs, être inſenſibles à une ſi grande bonté de la part de Dieu, & ne pas profiter de la grace qu'il vous offre pour recouvrer ſon amitié ? Ne ſeroit-ce pas de votre part une noire ingratitude, & un mépris outrageant de la patience de Dieu, que de vous en prévaloir pour perſiſter dans vos déſordres ? Mais ne ſeroit-ce pas auſſi bien mériter les terribles châtimens dont Dieu punira votre réſiſtance à ſes graces ? Car ſachez, dit l'Apôtre S. Paul, qu'en mépriſant ainſi les richeſſes des bontés de votre Dieu, vous amaſſez ſur vous un tréſor de colere pour le jour des vengeances du Seigneur : *Divitias bonitatis contemnis ; .... theſauriſas tibi iram in die iræ.* (*Rom.* 2.) Vous ne voulez pas, maintenant que vous le pouvez, devenir de bon froment ; vous voulez toujours croître dans le mauvais état d'ivraie, & ne porter que des fruits d'iniquité, mais viendra le temps de la moiſſon, que le Seigneur dira à ſes moiſſonneurs de cueillir cette ivraie pour la mettre

en gerbes & la jeter dans le feu. C'eſt ce qui arrivera à la conſommation des ſiecles, dit notre Evangile, où le Seigneur enverra ſes Anges qui enleveront de ſon royaume tout ce qu'il y aura de ſcandaleux & de gens qui font des œuvres d'iniquité ; & ils les jeteront dans la fournaiſe ardente, où il y aura des pleurs & des grincemens de dents. Il n'y aura point pour lors de pécheur qui puiſſe échapper à la vigilance & à l'activité de ces miniſtres des vengeances du Seigneur. Il n'y aura ni or, ni argent, ni rang, ni qualités perſonnelles, qui puiſſent les fléchir, ni puiſſance qui ſoit capable de leur réſiſter. Alors on ſéparera la paille d'avec le froment, l'ivraie d'avec le bon grain, les méchans d'avec les juſtes ; & ces méchans ſeront précipités dans les flammes éternelles pour y brûler, y ſouffrir toutes ſortes de douleurs, ſans eſpérance de recevoir jamais aucun ſoulagement : *Colligite ea in faſciculos ad comburendum.* Voilà, pécheurs, le terme fatal où doit aboutir votre vie criminelle, & l'abus que vous faites des graces de Dieu : ne vous prévalez donc pas, méchante ivraie, de la patience de Dieu, à vous ſouffrir maintenant avec le bon grain ; tremblez au contraire & gémiſſez d'avance ſur votre malheureux ſort. Plus Dieu aura de patience à vous ſouffrir, plus ſa juſtice ſera ſévere à vous punir. Cette patience qui ſe tournera en fureur, vous accablera, vous punira par des ſupplices d'autant plus rigoureux, que vos réſiſtances à la grace, & l'abus que vous aurez fait du temps des miſéricordes, auront

été plus criminels. Il ne tient encore qu'à vous de prévenir ce malheur par une prompte & sincere conversion ; car le temps de la moisson n'est pas si éloigné que vous vous imaginez. Ce temps de la moisson est pour chacun de nous le temps de la mort, & la mort est plus près que vous ne pensez. Si cette moisson vous surprend en état d'ivraie, c'est-à-dire, en état de péché, vous serez tels à la moisson générale qui se fera à la fin du monde, & vous souffrirez déja en attendant le triste sort auquel vous serez pour lors publiquement condamnés.

PRATIQUES. Justes, vous qui êtes le froment du Seigneur, mêlé avec l'ivraie, & qui souffrez à regret ce mêlange, croissez en grace par des actes multipliés de vertus. N'attendez pas la moisson pour arracher de vos cœurs tant de mauvaises inclinations, de crainte qu'il ne vous soit trop difficile, ou que vous n'y soyiez plus à temps; humiliez-vous devant Dieu, recourez à lui, priez-le de répandre dans vos cœurs la rosée de sa grace, pour vous faire porter des fruits dignes d'être placés dans son grenier : *Triticum autem congregate in horreum meum.* Ayez donc soin de cultiver les précieuses semences que Dieu répand dans votre ame par les bonnes inspirations qu'il vous donne. Si le Démon, votre ennemi, y répand aussi de mauvaises semences par les tentations, ayez soin d'en étouffer le germe, en résistant courageusement à ses attaques. S'il vous échappe quelque trait de foiblesse, si vous tombez en quelque faute, ne laissez point

croître cette ivraie dans vos cœurs : humiliez-vous au contraire, en considérant que c'est à Dieu que vous devez le peu de bien que vous avez fait ; & que, s'il vous abandonnoit, vous seriez peut-être plus coupables que les méchans que vous connoissez. Si vous pouvez éviter leur société, vous le devez faire, de crainte qu'elle ne vous devienne préjudiciable. Si vous êtes obligés de vivre avec eux, observez les avis que S. Augustin vous donne ; ne soyez point assez lâches pour approuver leur conduite ; ne soyez pas négligens à les corriger quand vous le pouvez ; ne vous élevez point au dessus d'eux, parce que vous avez plus de vertu ; celui qui est debout, doit prendre garde de tomber : *Qui stat, videat ne cadat.* (1. *Cor.* 10.) Soyez patiens à souffrir les injures des méchans, mettez-vous au dessus de leurs railleries ; ils regardent maintenant votre genre de vie comme une folie ; ils vous méprisent, ils vous persécutent, ils mettent à toutes sortes d'épreuves votre patience, votre humilité, votre charité : mais viendra le temps de la moisson ; pour lors le Seigneur vous séparera de ce mauvais grain, il exaltera votre vertu persécutée : viendra le temps où le Seigneur rendra justice à vos mérites, qu'il vous placera dans son royaume pour y briller comme le soleil dans son plus beau jour : *Justi fulgebunt sicut sol in regno patris eorum.* (*Matth.* 13.)

PRÔNE

POUR LE SIXIEME DIMANCHE APRÈS LES ROIS.

Sur la Foi.

Simile est Regnum Cœlorum grano sinapi quod accipiens homo seminavit in agro suo.

Le Royaume des Cieux est semblable à un grain de senevé, qu'un homme prit & sema dans son champ. (Matth. 18.)

QUE signifie, M. F., ce grain de senevé auquel J. C. compare dans l'Evangile de ce jour le Royaume des Cieux? Parmi les différentes explications que donnent les SS. Peres à cette parabole, je m'arrête à celle de S. Chrysostôme, qui dit que ce grain de senevé représente la foi qui fait regner Dieu en nous, & qui nous dispose à posséder un jour son Royaume. En effet, comme le grain de senevé renferme dans sa petitesse la racine d'un grand arbre, ainsi la foi est le fondement des vertus chrétiennes, le principe & la racine de notre justification, comme dit le S. Concile de Trente. Comme le grain de senevé est la plus petite de toutes les semences, & devient ensuite un arbre assez étendu

par ſes branches, pour ſervir de demeure aux oiſeaux du Ciel : ainſi la foi nous rend petits en nous humiliant ſous ſon joug ; mais elle nous éleve juſqu'à Dieu, par les connoiſſances qu'elle nous donne de ſes perfections, & par le fruit des bonnes œuvres qu'elle nous fait produire pour le Ciel, où elle nous conduit. Enfin, comme le grain de ſenevé a une vertu particuliere pour nous faire trouver du goût dans les choſes les plus inſipides, ainſi la foi nous fait ſurmonter nos dégoûts, & nous anime à la pratique de nos devoirs. C'eſt de cette foi, M. F., la premiere des vertus chrétiennes, ſans laquelle on ne peut être ſauvé, dont je viens vous entretenir. Il faut vous en faire connoître la néceſſité, l'excellence, les qualites & les effets. La foi eſt un hommage de notre eſprit, que nous ſoumettons à l'autorité de Dieu, pour croire les vérités qu'il nous a révélées ; mais pour que cette foi opere notre ſalut, elle doit être auſſi un hommage de nos cœurs, pour faire ce que Dieu nous a commandé ; c'eſt-à-dire, que la foi doit exercer ſon empire ſur l'eſprit & ſur le cœur de l'homme : elle doit exercer ſon empire ſur l'eſprit pour ſe ſoumettre aux vérités révélées ; elle doit exercer ſon empire ſur le cœur, pour mettre en pratique ce qui eſt commandé. En deux mots : La foi doit nous rendre dociles à croire toutes les vérités que la Religion nous propoſe ; premiere Partie. La foi doit nous rendre fideles à obſerver les maximes que cette même Religion nous enſeigne ; ſeconde Partie. Il faut croire, il faut

agir

agir d'une maniere conforme à sa croyance ; c'est tout mon dessein, qui renferme toutes les obligations du fidele.

I. POINT. ET I. PRÔNE. La foi est, au langage du grand Apôtre, la base & le fondement des choses que nous avons à espérer, & la conviction de celles que nous ne voyons pas ; elle est une vertu par laquelle nous croyons fermement à Dieu & à tout ce qu'il a révélé, quand même nous ne le comprendrions pas, parce qu'il est la vérité même. Cette vertu est si nécessaire à l'homme, que sans elle, il est impossible de plaire à Dieu, impossible de le posséder. Car le premier pas qu'il faut faire pour s'approcher de Dieu, ajoute le S. Apôtre, est de croire qu'il est, & qu'il récompensera ceux qui le cherchent. On ne peut arriver à la lumiere de la gloire, dit S. Augustin, qu'en marchant dans les routes obscures de la foi ; sans la foi, point de vertus méritoires pour le Ciel : celui qui ne croit pas, dit J. C., porte dans son infidélité l'arrêt de sa condamnation ; mais celui qui croit, possede dans sa foi un gage de la vie éternelle : *Qui crediderit salvus erit ; qui verò non crediderit, condemnabitur.* (*Marc.* 16) Mais pour que la foi soit un hommage digne de Dieu, & avantageux pour l'homme, elle doit être ferme pour croire sans hésiter, simple pour croire sans raisonner, universelle pour croire sans réserve toutes les vérités qui nous sont révélées de la part de Dieu : fermeté de la foi, simplicité de la foi, intégrité de la foi ; tels sont les caracteres qu'elle doit avoir, tels sont les effets qu'elle

doit produire sur l'esprit de l'homme. Votre foi, M. F., a-t-elle ces qualités ? c'est ce que vous devez examiner en m'écoutant.

I. Comme il n'y a qu'une Religion, parce qu'il n'y a qu'un Dieu, il ne peut y avoir qu'une foi qui doit toujours avoir les mêmes vérités à croire, la même regle à suivre, le même motif qui la détermine. Il suffit donc de savoir quel est le motif & la regle de la foi, pour être convaincu qu'elle ne doit point varier, qu'elle doit être ferme & inébranlable dans la soumission aux vérités qui nous sont révélées. Or, quel est le motif de la foi ? quelle en est la regle ? Son motif, c'est la vérité suprême de Dieu ; sa regle, c'est l'autorité de l'Eglise. Car pourquoi croyons-nous les vérités que la Religion nous propose ? c'est parce que Dieu, qui est la vérité même, les a révélées : & comment sommes-nous assurés que Dieu a révélé certaines vérités ? c'est par l'autorité de l'Eglise, qui est son organe.

Or, ce motif & cette regle étant infaillibles, la foi qui est appuyée sur de si solides fondemens, ne doit-elle pas être ferme & inébranlable ?

Il n'est pas surprenant que la foi qui est appuyée sur le témoignage des hommes, soit incertaine & chancelante. Cette incertitude vient de deux défauts auxquels les hommes sont sujets : savoir, d'un défaut de connoissance, & d'un défaut de sincerité. Comme les connoissances des hommes sont bornées, ils se forment souvent de fausses

idées sur les objets qui se présentent à leur esprit ; ou s'ils réussissent à découvrir la vérité, ils ne sont pas toujours assez fideles pour la communiquer telle qu'ils la connoissent ; en un mot, ils peuvent se tromper, ou tromper les autres ; de-là vient que les connoissances qui sont appuyées sur leur témoignage, ne sont pas toujours sûres. Mais il n'en est pas ainsi de notre Dieu ; infiniment parfait, il connoît la vérité, & parle toujours le langage de la vérité ; il connoît les choses comme elles sont, & il les annonce comme il les connoît. Oui, M. F., Dieu ne peut se tromper, ni nous tromper : il ne peut se tromper ; car s'il étoit faillible dans ses connoissances, il cesseroit d'être Dieu, puisqu'il lui manqueroit une perfection ; il ne peut pas non plus nous tromper, parce qu'il est infiniment bon & fidele, & que s'il nous induisoit en erreur, cette erreur tomberoit sur lui, ce qu'on ne peût penser sans faire injure à son infaillible vérité.

Aussi n'appartient-il qu'à Dieu d'exiger de la créature raisonnable une adhésion parfaite à tout ce qu'il lui a révélé. Quelque obscures, quelque impénétrables que soient à l'esprit humain les vérités que Dieu lui propose à croire, quoiqu'elles soient même cambattues par le témoignage des sens, il suffit de savoir que Dieu a parlé pour croire sans héfiter ; raisonnemens, subtilités, témoignage des sens, tout doit plier sous l'autorité de Dieu, & sous le joug de la foi.

Et certes, M. F., pour prendre la chose

dans son principe, n'est-il pas bien juste que l'homme fasse à Dieu cet hommage de son esprit, en sacrifiant ses lumieres à celles de Dieu ? Il n'y a rien dans l'homme qui ne dépende du Créateur, & qui n'en doive recevoir la loi. Or, Dieu ayant donné à l'homme deux facultés, l'entendement qui connoît les objets, & la volonté qui les aime ou les hait, n'est-il pas juste que l'homme fasse à Dieu le sacrifice de ces deux facultés ? sacrifice que Dieu demande & qu'il a droit d'exiger. La volonté de l'homme doit être soumise à celle de Dieu, pour faire les choses mêmes qui ne sont pas de son gré ; il faut aussi que l'entendement soit soumis à l'autorité de Dieu, pour croire des choses qui sont hors de sa portée. La volonté de l'homme ne seroit pas dans une parfaite dépendance de celle de Dieu, s'il ne vouloit faire que ce qui est conforme à ses inclinations ; de même l'entendement ne seroit pas assez humilié sous l'autorité de Dieu, s'il ne vouloit croire que ce qui est proportionné à ses lumieres. Il faut donc, pour que le sacrifice soit entier & parfait, que l'esprit de l'homme soit captivé sous le joug de la foi, comme la volonté l'est par la loi. Tel est l'hommage que Dieu a droit d'exiger de la créature raisonnable : hommage le plus juste & le plus indispensable, par rapport à l'homme, mais aussi le plus glorieux, par rapport à Dieu ; parce que l'homme, en croyant sur le seul témoignage de Dieu, ce qu'il ne conçoit pas, fait triompher la vérité de Dieu sur son esprit

& sa raison, qui sont naturellement portés à s'assurer des choses par leurs propres lumieres.

Ne croyons pas cependant, M. F., que cette soumission d'esprit que Dieu demande de nous aux vérités de la foi, soit une servitude aveugle & tyrannique qui soit contraire à la raison. S'il emploie son autorité pour nous soumettre au joug de la foi, il nous permet aussi d'user de notre raison, dit S. Augustin, pour parvenir à la premiere vérité. Il veut que notre obéissance soit juste & raisonnable, comme dit l'Apôtre : *Rationabile obsequium vestrum* ; (*Rom.* 22.) c'est pourquoi, s'il nous propose des vérités incompréhensibles à nos foibles lumieres, ce n'est qu'après les avoir rendues croyables par l'évidence de la révélation qu'il en a faite.

Mais est il vrai, me direz-vous, que Dieu a parlé aux hommes & qu'il leur a révélé des vérités, qu'il les oblige à croire ? Ah ! M. F., la Religion sainte que nous professons, nous en fournit des preuves sans réplique. Cette Religion, qui est la parole même de Dieu, manifestée aux hommes, porte avec elle des caracteres de divinité si marqués, soit dans son établissement, soit dans la sainteté de sa Doctrine, qu'il faut s'aveugler pour ne pas les appercevoir. Caractere de divinité dans son établissement miraculeux, dont les faits sont si bien constatés, que les révoquer en doute, ce ne peut être que l'effet d'une opiniâtre incrédulité. Comment la Religion chrétienne si

obscure dans ses mysteres, si austere dans ses maximes, auroit-elle été embrassée de tant de peuples différens de mœurs & de sentimens ? Comment auroit-elle fait plier sous son joug les puissances de la terre, les plus grands génies du monde, si Dieu ne l'avoit rendue croyable par des signes qui en démontroient la vérité, & si les miracles n'avoient pas soutenu, comme dit S. Paul, les discours de ceux qui prêchoient l'Evangile ? *Evangelium nostrum non fuit in sermone tantùm, sed in virtute & plenitudine multa.* (*Tess.* 1.) Si la Religion s'est établie sans miracle, c'est, dit S. Augustin, le plus grand de tous les miracles, que cela soit ainsi arrivé ; il n'appartient qu'à Dieu d'opérer une telle merveille, & de soumettre les esprits & les cœurs à tout ce qui est capable de les rebuter. Ici, M. F., il vous est permis de raisonner : une Religion confirmée par mille miracles, ne peut venir que de Dieu, pouvez-vous dire : une Religion dont Dieu est l'auteur, ne peut enseigner que la vérité ; ainsi, quand je crois ce que la Religion chrétienne enseigne, je crois autant de vérités : à ce simple raisonnement, vous comprenez sans doute la solidité de notre foi ; autre motif.

Caractere de divinité dans la sainteté de la Religion, qui n'enseigne rien que de pur dans sa morale, rien qui ne conduise les hommes à la plus haute perfection : nous serions tous des Anges sur la terre, si nous étions de fideles observateurs de ses maximes. Or, peut-on raisonnablement douter

qu'une telle Religion ne vienne de Dieu ? Et comme elle eſt la voie dont Dieu s'eſt ſervi pour parler aux hommes, & leur révéler certaines vérités à croire ; voilà donc le motif de notre foi bien établi, pour nous engager à croire ces vérités. Mais parce qu'il y a pluſieurs ſectes dans le monde, qui, quoique oppoſées les unes aux autres, ſe flattent de ſuivre la Religion chrétienne, qui néanmoins ne peut ſe trouver dans toutes, parce que la vérité n'eſt qu'une, nous avons beſoin d'une regle qui dirige notre foi, pour faire un juſte diſcernement de la vraie Religion.

Or, quelle eſt cette regle ? C'eſt l'autorité de la ſainte Egliſe Romaine, où nous avons eu le bonheur de naître, qui ſeule peut ſe flatter d'être à l'excluſion de toute ſecte, la dépoſitaire de la parole de Dieu, ſoit par ſon antiquité, ſoit par ſon infaillibilité & & ſa ſainteté. Antiquité de l'Egliſe qui ſubſiſte depuis J. C. par une ſucceſſion non interrompue des Paſteurs, qu'on ne trouve dans aucune ſecte dont on ſait l'origine. Infaillibilité de l'Egliſe contre laquelle, ſelon le témoignage de J. C., les portes de l'Enfer n'ont jamais prévalu ; n'eſt-ce pas de ſon Tribunal, que toutes les erreurs qui ont paru dans le monde, ont reçu leur condamnation ? Sainteté de l'Egliſe qui a formé & qui forme encore tant de ſaints Diſciples. N'eſt-ce pas de ſon ſein que ſont ſorties ces troupes innombrables de Martyrs, qui ont ſcellé de leur ſang les vérités de la foi, ce grand nombre de Docteurs qui ont

éclairé le monde, cette prodigieuse multitude de Saints dont la mémoire est en vénération même parmi nos ennemis ? C'est donc dans la sainte Eglise Romaine, qu'on trouve la vraie Religion, la parole de Dieu. Elle seule est l'appui & la colonne de la vérité ; c'est à cette colonne qu'il faut s'attacher pour ne pas tomber ; quiconque n'est pas dans la barque de saint Pierre, dit saint Jerôme, est sûr de périr : quiconque n'écoute pas l'Eglise, doit être regardé comme un Payen & un Publicain. Voilà donc, M. F., la regle de notre foi, regle infaillible qui doit terminer tout différent sur ce que nous devons croire ; regle infaillible qu'il faut suivre, non seulement avec fermeté & sans hésiter, mais encore avec simplicité & sans raisonner.

II. En effet, M. F., dès que Dieu a parlé & que nous sommes assurés de sa divine parole, par l'autorité de l'Eglise qui en est l'organe, loin de nous tout raisonnement, toute recherche curieuse sur les articles que la foi nous propose à croire. Que les mysteres de cette foi sont incompréhensibles, qu'ils surpassent nos foibles lumieres, la raison appuyée sur la certitude de la révélation ne doit plus se rebuter, ni de l'obscurité des mysteres, ni de la difficulté qu'elle a de croire. Car il faut bien distinguer deux choses dans la révélation que Dieu nous a faite des mysteres de la foi ; les mysteres en eux-mêmes & les signes de crédibilité que Dieu nous en a donnés. Les mysteres, il est vrai, sont cachés sous des nuages épais, qui

les rendent incompréhensibles à l'esprit humain ; & c'est précisément ce qui fait le mérite de la foi : car quel mérite y auroit-il de croire ce qui est évident, & ce que l'on conçoit aisément. L'évidence ôte la liberté ; & où il n'y a point de liberté, il n'y a point de mérite. Il faut donc de l'obscurité pour exercer notre foi, qui ne peut subsister avec l'évidence, dit S. Grégoire : *Fides non habet meritum, ubi humana ratio experimentum habet.*

Mais aussi, Dieu a rendu croyables les mysteres de la Religion, par des signes capables de convaincre tout esprit dégagé de préjugé & exempt de passion : voilà ce qui rend la soumission de la foi raisonnable. L'homme pouvoit-il en demander davantage à Dieu ? pouvoit-il exiger de lui qu'il lui donnât une intelligence intime des mysteres, ou qu'il les rendît évidens en eux-mêmes ? Mais quel sacrifice l'homme auroit-il fait à Dieu de sa raison ? quel mérite, encore une fois, auroit-il eu à croire ? C'étoit donc assez que ces mysteres fussent évidemment croyables dans la révélation que Dieu en a faite à l'homme, & dans l'autorité qu'il a donnée à son Eglise pour fixer notre foi, comme nous venons de le faire voir. Voilà en peu de mots ce qui doit dissiper tous les doutes sur la foi, ce qui doit bannir tout raisonnement, & ce qui devroit suffire à l'incrédule pour se soumettre, s'il étoit raisonnable.

Si les mysteres de la foi sont impénétrables à nos foibles lumieres, le croirez-vous,

M. F., c'eſt dans cette foibleſſe même de notre eſprit, que je trouve une raiſon capable de nous faire plier ſous le joug de la foi. Car hélas! M. F., nous ne ſommes que ténebres, notre eſprit eſt ſi borné qu'il ne peut pas même atteindre à la connoiſſance de bien des choſes naturelles; il y en a infiniment plus de celles qui paſſent ſa portée, que de celles qu'il peut découvrir: ſavons-nous ſeulement comment ſe forme une penſée dans notre eſprit? comment un petit grain de ſemence eſt capable d'en produire une infinité d'autres? Helas! un petit grain de ſable, un atome eſt un écueil où les plus grands génies vont échouer. Nous ſommes obligés tous les jours d'avouer notre ignorance ſur mille ſecrets de la nature; & parce que nous ne les concevons pas, ſerions-nous bien fondés à ne pas les croire? ne ſeroit-ce pas une folie de les révoquer en doute? Pourquoi donc ne croirions-nous pas les myſteres de la Religion, quoiqu'ils ſoient incompréhenſibles? Tous les jours nous croyons des événemens que nous n'avons pas vus, ſur le témoignage des hommes, & pourquoi n'adhérons-nous pas à celui de Dieu qui a plus d'autorité: *Si teſtimonium hominum accepimus, teſtimonium Dei majus eſt.* (1. *Joan.* 5.)

Vous ne concevez pas le myſtere de la ſainte Trinité, de l'Incarnation du Verbe, de l'adorable Euchariſtie; & c'eſt pour cela même que vous ne devez pas faire difficulté de les croire, puiſque vous croyez bien des choſes que vous ne concevez pas. C'eſt ainſi,

M. F., que nous pouvons tirer avantage, & de l'obscurité des mysteres de la foi, & de la foiblesse de nos lumieres. Apprenons à demeurer dans les bornes étroites de nos connoissances, sans vouloir nous élever à des choses qui sont au-delà de notre portée. Marchons avec la simplicité de la foi, dans les routes obscures où elle nous conduit; souvenons-nous que le simple fidele, qui se soumet aveuglément, est plus grand devant Dieu, que les plus grands génies du monde qui ne veulent pas croire.

Ah! si l'on suivoit bien les regles de la foi que je viens de prescrire, verroit-on, comme on voit aujourd'hui, tant de Chrétiens chancelans dans leur foi, qui doutent, qui examinent, qui veulent s'assurer par leurs propres lumieres des vérités chrétiennes, au lieu de s'en rapporter au témoignage de l'adorable vérité & aux décisions de l'Eglise? Verroit-on tant de téméraires scrutateurs des divins mysteres, qui, pour s'approcher trop de la Majesté de Dieu, ne peuvent en soutenir l'éclat, tombent dans l'aveuglement, dans l'infidélité, tandis qu'une humble soumission les conduiroit sûrement au port? Car tel est le désordre du siecle, chacun veut raisonner en matiere de Religion; ceux même qui en savent le moins, sont ceux qui se déchaînent le plus contr'elle. Ne voit-on pas des personnes sans talens, sans connoissance, parler du ton le plus décisif sur ce qu'il y a de plus relevé dans la Religion? ce sont des orgueilleux qui croient tout savoir, parce qu'ils ont lu

quelques mauvais livres. Pour atteindre la hauteur des vérités chrétiennes, ils s'élevent au dessus de leur portée ; & parce qu'avec la petiteſſe de leur génie, ils ne peuvent les comprendre, ils prennent hardiment le parti de combattre, comme dit S. Auguſtin, les vérités céleſtes avec des armes terreſtres ; ils blaſphèment ce qu'ils ignorent ; ils font des plaiſanteries ridicules ſur ce que nous avons de plus ſaint dans la Religion ; & ce qui eſt encore plus condamnable, c'eſt que non contens de ſecouer le joug de la foi, ils s'efforcent par leurs diſcours pernicieux d'entraîner les autres dans leur aveuglement, de détruire la foi dans leur eſprit, par des doutes qu'ils y font naître ſur les vérités les mieux établies.

Que de telles peſtes ſoient à jamais bannies de la ſociété des Fideles ! Puiſſiez-vous, M. F., ne les jamais fréquenter ! Quoi qu'ils puiſſent vous dire, vous avez plus de raiſon de croire qu'ils n'en ont de douter ; ſoyez donc fermes dans votre foi ; croyez avec ſimplicité & ſans raiſonner toutes les vérités qu'elle vous propoſe ; parce que celui qui doute, dit S. Jacques, eſt ſemblable aux flots de la mer, qui à force d'être agités, viennent enfin ſe briſer contre les rochers ; au lieu que celui qui eſt ferme dans la foi, qui ſe ſoumet aveuglément, marche à la faveur d'un calme tranquille, & arrive heureuſement au terme de ſa navigation. Si votre foi eſt ferme ſans héſiter, ſimple ſans raiſonner, elle ſera entiere & univerſelle, pour croire ſans réſerve toutes les vérités de

la Religion. Je n'ai pas besoin de vous donner ici de longues preuves.

III. En effet, si vous croyez quelques vérités que Dieu a révélées, ne devez-vous pas croire toutes les autres avec fermeté ; puisque vous avez le même motif & la même regle pour les unes comme pour les autres ? Ce motif, qui est la vérité & la parole de Dieu, s'étend à tous les objets de la foi ; ils vous sont proposés par la même regle qui est l'autorité de l'Eglise : votre foi doit donc être la même pour tous. Refuser de croire quelque vérité, c'est n'en croire aucune. Et c'est ici que l'on peut bien appliquer ce que dit l'Apôtre S Jacques, que celui qui manque en un point, est coupable de tous : *Qui peccat in uno, factus est omnium reus.* (*Jac.* 2.)

Pourquoi, vous demanderois-je, croyez-vous quelques articles de foi ? C'est, répondez-vous, parce que Dieu les a révélés. Or tous les articles que l'Eglise vous propose, sont marqués au même sceau de la vérité ; ils vous sont intimés par la même autorité ; vous devez donc les croire, autrement votre foi n'est point dirigée par l'esprit de Dieu, mais par un esprit particulier qui n'est pas soumis à l'Eglise. Telle a été & telle est encore aujourd'hui, la source fatale des hérésies qui ont désolé l'Eglise de J. C. ; un esprit particulier conduit par l'orgueil, se confiant plus en ses lumieres qu'au témoignage respectable de l'Epouse du Sauveur, a répandu l'ivraie dans le champ du pere de famille ; il s'est érigé un tribunal pour

juger souverainement des vérités saintes de la foi : de-là il explique les paroles les plus claires de l'Ecriture dans un sens forcé & imaginaire, & il rejette le sens que l'Eglise leur attribue ; de-là les schismes, les révoltes ; de-là les variations dans la doctrine, inséparables de cet esprit particulier qui s'est multiplié en autant de sujets qu'il a conduits ; de-là la ruine totale de la foi. Avec un guide aussi aveugle, peut-on ne pas tomber dans le précipice ? A Dieu ne plaise, M. F., que jamais vous vous abandonniez à sa conduite ! vous en avez un plus sûr, qui est l'Eglise de J. C. à qui il a promis son assistance jusqu'a la consommation des siecles, pour conduire le troupeau qu'il a confié à ses soins. Ainsi, M. F., vous n'avez rien à craindre, en écoutant l'Eglise ; vous êtes dans la voie du salut ; en croyant ce que l'Eglise croit, vous croyez ce qu'il faut croire pour être sauvé.

PRATIQUES. Bénissez le Seigneur de vous avoir fait naître dans le sein de cette Eglise, de vous avoir fait part du don précieux de la foi ; conjurez-le de conserver en vous ce dépôt, & de ne pas transporter ailleurs le flambeau qui vous éclaire. Mais pour le conserver vous-mêmes, loin de vous tout partage, toute distinction frivole en matiere de foi. Dès que l'Eglise a parlé par la voix de ses Pasteurs, vous devez vous soumettre, vous ne pouvez vous égarer en suivant la route qu'ils vous enseignent ; s'ils vous trompoient, cette erreur retomberoit sur J. C. même qui vous a dit de les écouter

comme si lui-même vous parloit : *Qui vos audit, me audit : Luc.* 16.) il faut donc croire, sans distinction, tout ce que les Pasteurs de l'Eglise vous proposent à croire, soit dans les Ecritures, soit dans les Symboles, soit dans la Tradition, soit dans leurs décisions. Au reste, M. F., de quelque nature que soient ces décisions, & de quelque maniere qu'elles aient été portées, vous devez vous soumettre; que les Pasteurs de l'Eglise, chargés du dépôt de la foi, vous instruisent, assemblés en Concile ou dispersés dans leurs sieges, ils méritent également votre croyance, parce qu'ils ont toujours la même autorité, & que le Seigneur est tous les jours avec eux : *Vobiscum sum omnibus diebus.*

Mais ce n'est pas assez de croire en général tout ce que l'Eglise croit; vous êtes obligés de faire, de temps en temps, des actes de foi sur certaines vérités particulieres dont la connoissance est nécessaire au salut, tels que sont les Mysteres de la sainte Trinité, de l'Incarnation du Verbe, de la mort de J. C. pour le salut de tous les hommes. Faites souvent la profession de foi renfermée dans le Symbole des Apôtres, en le récitant le matin, le soir, à la sainte Messe, & en vous arrêtant à chaque article. Instruisez-vous aussi des vérités qui regardent les Sacremens, les Commandemens de Dieu & de l'Eglise, & pour cela assistez assidument aux instructions que l'on vous fait pour ce sujet. Envoyez-y vos enfans, vos domestiques; car la foi se nourrit & s'affermit par

les instructions, par la lecture des bons livres. Mais gardez-vous bien d'en lire ni d'en retenir qui soient contre la foi ; évitez la compagnie de ceux qui parlent contre la Religion, & si quelqu'un l'attaque en votre présence, défendez-la de votre mieux selon les talens que Dieu vous a donnés. Soutenez-la sur-tout cette foi, par une vie sainte & exemplaire, qui fait souvent plus d'impression que les discours les plus éloquens. Par-là vous ferez non seulement les Disciples de la foi, mais encore les Apôtres, & on pourra vous rendre le même témoignage que Saint Paul rendoit aux premiers Chrétiens, quand il les félicitoit d'avoir donné dans le monde une telle étendue à la foi, qu'il n'avoit pas besoin lui-même d'en parler : *In omni loco fides vestra quæ est apud Deum, profecta est, ita ut non sit nobis necesse quidquam loqui..... memores operis fidei vestræ.* (1. *Tess.* 1.) Appellez votre foi à votre secours ; si vous êtes tentés, elle vous soutiendra dans vos tentations ; si vous êtes affligés, elle vous consolera dans vos afflictions ; si vous formez quelque projet, elle vous guidera dans vos entreprises pour ne rien faire de contraire au salut. C'est ainsi que le juste vit de la foi, & qu'après avoir marché dans les routes obscures, il arrive à la lumiere de gloire que je vous souhaite.

Ce premier Point peut suffire pour un Prône ; on pourra en faire un autre du second, en prenant l'Exorde suivant.

Second Point.

POUR UN SECOND PRÔNE.

Sur la Foi.

Gratias agimus Deo semper pro omnibus vobis, memores operis fidei vestræ.

Nous rendons à Dieu pour vous de continuelles actions de graces, ayant le souvenir de ce qu'opere votre foi. (1. Thess. 1.)

QUELLE consolation, M. F., pour les Ministres de l'Evangile, s'ils pouvoient vous rendre le même témoignage sur votre foi, que le grand Apôtre rend dans l'Epître de ce jour à celle des premiers Chrétiens. Nous rendons à Dieu, dit cet Apôtre, de continuelles actions de graces, des œuvres que la foi vous fait opérer. Après être devenus nos imitateurs & avoir reçu la parole de Dieu, avec la joie de l'Esprit-Saint, vous êtes devenus vous-mêmes le modele des autres fideles; vous avez donné cours à la parole du Seigneur, & votre foi en Dieu s'est fait connoître par-tout, en sorte que nous n'avons pas besoin d'en rien dire. Ceux qui vous ont vus, nous disent de quelle maniere nous sommes entrés chez vous, & comment vous avez quitté les idoles pour servir le Dieu vivant & véritable.

Quel honneur ce témoignage de S. Paul ne fait-il pas à la foi des premiers Chré-

tiens, & quel honneur ne feriez-vous pas auſſi à la vôtre, M. F., ſi vous étiez tels que ces premiers Diſciples de la foi. Vous avez reçu ce don précieux par la même voie que les premiers Chrétiens ; cette foi que les Apôtres ont prêchée, que les Martyrs ont ſcellée de leur ſang, eſt parvenue juſqu'à vous par le miniſtere de ceux qui ont ſuccédé aux Apôtres ; vous avez eu le bonheur de naître dans le ſein de la véritable Egliſe, où par une tradition conſtante de tous les ſiecles, la foi a conſervé toute ſa pureté. Mais cette foi produit-elle chez vous les mêmes effets que chez les premiers Sectateurs ? Vous avez, je l'avoue, une entiere ſoumiſſion d'eſprit pour les vérités qu'elle vous enſeigne ; mais avez-vous la même docilité de cœur pour les maximes qu'elle vous propoſe ? Cette foi eſt-elle ferme & agiſſante, comme elle doit être pour opérer votre ſalut ? Si elle ne ſe manifeſte par les œuvres, elle ne ſervira qu'à vous condamner ; ſi elle ne vous rend pas ſaints dans la vie, elle vous rendra malheureux dans l'éternité. Ce n'eſt donc pas aſſez que la foi exerce ſon empire ſur vos eſprits, pour vous faire croire les vérités révélées ; elle doit encore agir ſur vos cœurs, pour vous faire obſerver ce qui vous eſt commandé : c'eſt ce que je me propoſe de vous apprendre dans cette inſtruction.

Je l'ai dit, & je le répete : ce n'eſt pas aſſez, M. F., pour être ſauvés, d'avoir la foi, & ce n'eſt pas aſſez que cette foi ſoumette nos eſprits aux vérités ſpéculatives

que la Religion nous propoſe, il faut qu'elle ſoumette encore nos volontés aux vérités pratiques qu'elle nous enſeigne. Si c'eſt une erreur de croire que les œuvres juſtifient ſans la foi, c'en eſt auſſi une de penſer que la foi juſtifie ſans les œuvres. La foi & les bonnes œuvres doivent concourir enſemble au grand ouvrage de notre prédeſtination ; & ce n'eſt que par l'union de ces deux choſes que l'on parvient au Royaume de Dieu, dit S. Grégoire. La foi doit être animée par les bonnes œuvres, comme les bonnes œuvres doivent être animées par la Foi : ſans la foi, point de bonnes œuvres méritoires pour le Ciel ; mais ſans les bonnes œuvres, point de foi qui opere le ſalut. En effet, pour que la foi ſoit pour nous un principe de ſalut, il faut la conſerver, cette foi, juſqu'à la mort ; il faut de plus que la foi rende nos mœurs conformes aux maximes de l'Evangile : or, il eſt difficile de conſerver la foi ſans les bonnes œuvres ; & jamais la foi ne nous établira dans cet état de ſainteté que demande le ſalut, ſi elle eſt ſéparée de la pratique des bonnes œuvres ; les bonnes œuvres ſont donc néceſſaires, ſoit pour conſerver la foi ſoit pour la rendre efficace & fructueuſe pour le ſalut : renouvellez vos attentions à ces vérités intéreſſantes & pratiques.

I. Il faut d'abord convenir que la foi peut être ſans la charité & les bonnes œuvres ; c'eſt ainſi que l'Egliſe l'a déclaré dans le ſaint Concile de Trente, en prononçant anathème contre quiconque diroit que tout péché mortel fait perdre la foi ; cette foi

peut donc subsister avec une vie criminelle & destituée de bonnes œuvres ; elle ne se perd que par le péché qui lui est opposé ; c'est-à-dire, par l'infidélité.

Mais il faut aussi convenir qu'il est bien difficile, sans la pratique des bonnes œuvres, de ne pas tomber dans l'infidélité qui fait perdre la foi ; il est bien difficile que le flambeau de la foi ne s'éteigne parmi les noires vapeurs que les passions excitent dans un cœur qui s'en laisse tyranniser. Si l'infidélité conduit au libertinage, on peut dire que par retour le libertinage conduit à l'infidélité. Comment cela ? C'est que les passions trouvant, dans la foi, un frein qui les gêne & les captive, elles s'efforcent d'en secouer le joug pour se donner une plus libre carriere. N'est-ce pas aussi le libertinage qui a été la source des hérésies qui ont troublé l'Eglise de J. C. Qui sont ceux qui ont abandonné la foi, qui ont déclaré la guerre à la Religion ? étoient-ce des gens réglés dans leur conduite, chastes, sobres, tempérans, détachés des biens du monde, fideles observateurs des maximes de l'Evangile ? Non, M. F., tandis qu'ils vivoient régulièrement, ils étoient attachés à la Religion ; mais dès qu'ils ont cessé d'être fideles, sous prétexte d'exalter la foi, en lui attribuant tout l'ouvrage du salut, ils ont rejeté les bonnes œuvres, parce que la morale de l'Evangile les troubloit dans la jouissance de leurs plaisirs : mais c'est par-là même qu'ils ont perdu la foi en se laissant aveugler par leur propres malice : *Excæcavit eos malitia eorum.* (*Sap.* 2.)

Tant il eſt vrai que le défaut des bonnes œuvres conduit à l'infidélité, parce que quand on ne fait point de bonnes œuvres, que l'on ne remplit pas ſes devoirs, on ſe livre ordinairement à ſes paſſions, n'y ayant guere de milieu entre une vie deſtituée de bonnes œuvres & une vie déréglée Or, dès qu'on vit dans le déréglement, on ferme les yeux aux lumieres de la foi; on commence à raiſonner, à critiquer certains articles qui gênent la nature corrompue; on les déſapprouve; à force de les déſapprouver, on en doute on vient enfin juſqu'à les nier, à les combattre opiniâtrément; ainſi on perd la foi. Eh! plût à Dieu que le déſordre ne fût pas ſi commun parmi les Chrétiens! il y auroit moins d'incrédules, s'il y avoit moins de libertins; la Religion ne ſeroit pas ſi ſouvent attaquée qu'elle l'eſt dans ſa doctrine & ſa morale, ſi les mœurs étoient plus innocentes parmi nous; car je vous le demande, par qui eſt-elle combattue, cette ſainte Religion? Eſt-ce par des gens vertueux, aimant le bien, & le pratiquant? Non; ce ſont des libertins, des impies, qui admettroient volontiers les vérités ſpéculatives de la Religion, ſi elles les laiſſoient vivre à leur gré; mais qui en rejettent les vérités pratiques, parce qu'elles ſont contraires à leurs inclinations perverſes; & c'eſt-là ce qui fait la gloire de la Religion, ce qui en démontre la vérité, puiſque les guerres qu'on lui ſuſcite ſont une preuve de ſa ſainteté, qui ne peut ſouffrir le déſordre & le libertinage. Mais c'eſt auſſi une preuve que

ſans les bonnes œuvres, ſans la pratique des vertus chrétiennes, il eſt bien difficile de conſerver la foi.

On peut dire que la foi eſt un arbre qui produit des fruits, & qui ſe nourrit par ſes fruits; dès que les fruits manquent, l'arbre périt bientôt, ce n'eſt plus qu'un tronc ſec & ſtérile qui ne peut ſervir que pour le feu, parce qu'il eſt mort. C'eſt la figure que l'Apôtre S. Jacques nous donne d'une foi deſtituée de bonnes œuvres. De même, dit cet Apôtre, qu'un corps ſéparé de l'ame n'a plus de vie, ainſi la foi ſéparée des bonnes œuvres eſt une foi morte : *Fides ſine operibus mortua eſt.* (*Jac.* 2.) Or, qu'eſt-ce qu'un corps mort? Il n'eſt plus propre à rien, il n'eſt ſuſceptible d'aucun mouvement, d'aucun commerce avec les hommes. Auſſi, dit-on d'un homme mort, qu'il n'eſt plus; & c'eſt ce qui m'a fait dire, que là où il n'y a point de bonnes œuvres, qui ſont la vie de la foi, on peut dire en un ſens, qu'il n'y a plus de foi. Non pas, je le répete encore, que celui qui ne fait point de bonnes œuvres, perde pour cela la foi; mais il n'a pas cette foi vive & animée qui opere le ſalut. Tel eſt l'état d'un grand nombre de Chrétiens qui croient bien les vérités que la Religion nous propoſe, ſoit dans les myſteres, ſoit dans ſa morale, mais qui n'en viennent point à la pratique, qui ſont Chrétiens en ſpéculation, & Payens dans leur conduite.

Vous dites, Chrétiens infideles à la grace de votre vocation, que vous avez la foi; mais à quoi peut-on le connoître? Eſt-ce

par vos œuvres ? Eh ! bien loin de vivre en Chrétiens, d'en faire les actions, vous faites les œuvres d'un Idolâtre. Comment une vie toute payenne peut-elle s'accorder avec la foi des Chrétiens ? vous parleriez plus juste & avec plus de vérité, si vous disiez que vous n'avez point de foi. Car celui qui dit connoître Dieu, & qui ne garde pas ses Commandemens, est un menteur, dit Saint Jean : *Qui dicit se nosse Deum, & mandata ejus non custodit, mendax est.* (1. *Joan.* 2.) Si vous voulez donc nous persuader que vous avez la foi, faites-la voir par vos œuvres : *Ostende ex operibus fidem.* Vous croyez, par exemple, qu'il y a un Dieu infiniment grand, infiniment saint, qui sait & qui voit tout ce que vous faites, dont vous ne sauriez éviter la présence, qui peut, à chaque moment que vous l'offensez, vous punir ; & cependant vous offensez ce Dieu infiniment redoutable, avec la même facilité que s'il ne vous voyoit pas, ou qu'il ne pût vous punir. Ah ! si vous croyiez bien ce que vous dites, vous agiriez bien autrement que vous ne faites : adorez la grandeur de Dieu, craignez sa justice, respectez sa présence, observez sa loi, & par-là vous montrerez votre foi, & nous la louerons : *Ostende, &c.*

Vous croyez qu'il ne faut qu'un péché mortel pour vous damner éternellement, qu'il y a un enfer ouvert sous vos pieds dans lequel vous tomberiez si vous mouriez dans l'état où vous êtes; & cependant vous vivez tranquille dans cet état, comme si vous n'a-

viez rien à craindre, tandis que vous pouvez à tout moment être surpris par la mort. Bien loin de quitter le péché, vous persistez opiniâtrément dans vos mauvaises habitudes, dans vos attachemens criminels, des mois, des années entieres, quoique vous soyiez menacés des plus terribles châtimens. Ah! il faut de deux choses l'une; ou vous ne croyez pas ce que vous dites, ou si vous le croyez, vous êtes un insensé de vivre dans un aussi grand danger, avec autant d'assurance que vous faites, sans prendre aucune précaution pour vous garantir du malheur dont vous êtes menacé. Regardez le péché comme le plus grand & l'unique mal qui puisse vous arriver; détestez ceux que vous avez commis, & faites-en pénitence; évitez ceux que vous pourriez commettre; éloignez-vous de toute occasion dangereuse: pour lors votre foi cessera de nous être suspecte, & elle vous servira pour le salut: *Ostende, &c.*

Vous croyez qu'il est impossible d'entrer dans le Ciel avec le bien d'autrui, qu'il faut se réconcilier avec son ennemi pour obtenir le pardon de son péché, qu'à la mort notre sort éternel se décidera; & bien loin de réparer vos injustices, vous vous chargez davantage par de nouveaux dommages que vous causez à votre prochain; bien-loin de vous réconcilier avec cet ennemi, vous cherchez l'occasion de lui nuire; bien loin de vous préparer à la mort par une sainte vie, vous vivez dans l'oubli de Dieu & dans la négligence de vos devoirs, vous vivez comme

si

ſi vous ne deviez jamais mourir. Ah ! je ne puis me perſuader que vous croyez ce que vous dites, en voyant le peu de conformité de votre conduite à votre croyance : *Oſtende, &c.*

Vous croyez ce que dit l'Evangile, que le Ciel n'eſt que pour les pauvres d'eſprit, pour ceux qui renoncent aux honneurs, aux plaiſirs de la terre, qui portent continuellement leur Croix après J. C. & vous n'avez d'empreſſement que pour ces vains honneurs, ces biens fragiles, & ces plaiſirs paſſagers : vous fuyez les croix & les ſouffrances ; vous accordez à une nature corrompue tout ce qu'elle vous demande ; tout ce qui l'incommode vous fait peur : vous cherchez en tout vos aiſes & vos commodités ; vous ne regardez donc pas l'Evangile comme la regle de vos mœurs : *Oſtende, &c.*

Vous croyez que J. C. le Roi des Rois repoſe dans nos ſacrés tabernacles, qu'il s'immole pour votre ſalut dans l'auguſte ſacrifice de nos autels ; & vous n'adorez pas ce Dieu caché, vous ne paroiſſez dans ſa maiſon que pour l'outrager par votre irréligion : hélas ! vous vous comportez dans le lieu ſaint avec autant d'immodeſtie que dans un lieu profane ; ſi vous y entrez quelquefois pour participer aux ſaints myſteres, auſſi-tôt l'ennui vous en fait ſortir au grand ſcandale de ceux qui vous voient. Qui eſt-ce qui vous prendra pour un homme qui croit ce qu'il dit ? Un Payen même qui ſeroit témoin de votre conduite, ne

pourroit se le persuader; quel déshonneur ne faites-vous pas à la Religion que vous professez ? *Ostende, &c.*

La foi vous apprend que les pauvres sont les membres de J. C., que c'est par eux qu'il veut recevoir le tribut des biens qu'il vous a donnés ; & vous laissez languir ces pauvres dans la misere sans leur donner aucun secours ; vous n'avez pour eux que des entrailles de fer, tandis que vous pourriez les soulager sans vous incommoder : votre conduite en ce point s'accorde-t-elle avec votre croyance ? *Ostende, &c.* Elle vous apprend, cette foi, que ni les impudiques, ni les intempérans n'entreront jamais dans le Royaume des Cieux ; & vous n'avez pas honte de souiller vos corps par des voluptés brutales, & de vous livrer aux excès de l'intempérance dans toutes les occasions qui se présentent. N'est-ce pas contredire par vos mœurs, les vérités que la foi vous enseigne ? *Ostende, &c.* Ah ! que le Sauveur du monde avoit bien raison de dire à ses Apôtres, que s'il venoit encore sur la terre, il ne trouveroit plus de foi parmi les hommes ! Reconnoîtroit-il dans les mœurs des hommes, l'Evangile qu'il a prêché, la Religion qu'il a enseignée ? ne verroit-il pas au contraire, l'Eglise sa sainte épouse toute défigurée par les désordres de ses enfans ? reconnoîtroit-il dans cette Eglise, le beau lustre qu'elle recevoit des mœurs des premiers Chrétiens ? Quelle différence au contraire ne verroit-il pas dans la conduite de ceux-là, & dans celle des Chrétiens de nos jours ? Ces premiers

disciples de la Religion lui faisoient honneur par une vie sainte & réguliere, par la pratique de toutes les vertus ; leur conduite étoit pour les Payens une preuve de la Religion qui les attiroit en foule dans son sein ; & les Chrétiens d'aujourd'hui la déshonorent par une vie toute payenne, par les mêmes vices qui regnoient parmi les Idolâtres, par des dissolutions, des injustices, des vengeances qui seroient capables d'en dégoûter ceux qui voudroient l'embrasser.

Les premiers Chrétiens ont conservé le précieux dépôt de la foi ; parmi les guerres les plus sanglantes, & les persécutions les plus cruelles, ils ont soutenu cette foi contre la rage des tyrans ; ils ont mieux aimé perdre leur vie que leur foi : & les Chrétiens d'aujourd'hui, dans un temps de paix, où ils n'ont plus de persécutions à souffrir, déshonorent leur foi par les désordres d'une vie molle & sensuelle ; souvent le respect humain les fait rougir de l'Evangile ; & pour éviter le mépris des méchans, ils contredisent leur foi par les œuvres : *Et nunc frangunt otia quos bella non fregerunt.*

Eh ! de quoi sert, M. F., d'avoir reçu le trésor de la foi, si vous vivez comme vivoient autrefois les idolâtres ? De quoi sert d'avoir changé de Religion, si vous n'avez pas changé de mœurs ? Qu'importe que vous ne soyez pas idolâtres d'esprit comme ceux qui encensoient des idoles, si vous êtes idolâtres de cœur, comme tant de mondains qui donnent leurs affections aux créatures,

au préjudice de l'amour qu'ils doivent au Créateur ? Qu'importe que vous soyez Chrétiens par le Baptême, si vous ne l'êtes pas par vos œuvres ? vous serez même plus sévérement punis que ceux qui n'ont pas été éclairés du flambeau de la foi, parce que vous péchez avec plus de connoissance & de lumiere. Cette foi que Dieu vous a donnée pour être l'instrument de votre prédestination, ne servira qu'à votre condamnation. Il vaudroit mieux pour vous ne l'avoir pas reçue, que d'en avoir fait un si mauvais usage. Il faut donc faire honneur à votre foi par la pratique des bonnes œuvres. C'est uniquement par-là que votre foi aura, avec les maximes de l'Evangile, la conformité nécessaire pour être un principe de salut. Car ne vous attendez pas que la foi seule vous sauve; elle ne vous ouvrira les portes du Ciel qu'autant qu'elle vous rendra exempts des vices qui la déshonorent dans un grand nombre de Chrétiens, & en même-temps qu'elle ornera votre ame des vertus que les Saints ont pratiquées : ainsi, M. F., ce seroit une erreur grossiere, de croire que Dieu ne vous demande qu'un simple acquiescement aux vérités que l'Evangile contient, sans vous mettre en peine d'en observer les maximes : or, l'Evangile ne dit pas seulement qu'il faut croire, il dit encore qu'il faut agir, & que pour entrer dans la vie éternelle, il faut garder les commandemens. Tantôt c'est la priere, tantôt c'est l'aumône qui nous y est recommandée, & par-tout la mortification des passions, l'abnégation de soi-même, le

crucifiement de la chair. Ici je vois le figuier stérile frappé de malédiction, parce qu'il n'a pas porté du fruit ; figure du Chrétien stérile en bonnes œuvres. Là j'apperçois le serviteur inutile condamné aux ténebres extérieures, parce qu'il n'a pas fait valoir son talent ; figure de la foi que le Chrétien doit faire agir. Dans un autre endroit, je lis l'arrêt de condamnation porté contre les réprouvés, parce qu'ils n'ont pas donné à manger & à boire aux pauvres, & qu'ils ne les ont pas revêtus, ni visités dans leurs maladies ; je vois au contraire les Elus récompensés, parce qu'ils ont fait ces bonnes œuvres.

Et certes, M. F., si la seule foi suffisoit pour gagner le Ciel, les Saints avoient-ils besoin de faire tout ce qu'ils ont fait pour mériter ce bonheur ? C'étoit donc en vain qu'ils passoient les jours & les nuits en prieres, qu'ils donnoient leurs biens aux pauvres, qu'ils se livroient à toutes les rigueurs de la pénitence & de la mortification ; ils n'avoient qu'à croire, & ils se seroient épargné bien de peines : mais non, les Saints n'étoient point dans l'erreur, ils étoient bien instruits des maximes de l'Evangile ; ils savoient que le Ciel n'est promis qu'à une foi pratique, qu'il faut agir, qu'il faut souffrir pour être sauvé.

Qui sont donc ceux qui se trompent à ce sujet ? Ce sont non seulement les impies, les libertins qui déshonorent leur foi par une vie déréglée, mais encore une infinité de Chrétiens qui se croient fort assurés de leur salut, parce qu'ils ne sont pas sujets

à des vices groſſiers, que la ſeule raiſon condamne ; mais qui ne ſe mettent guere en peine de pratiquer la vertu. Ce ſeront, ſi vous voulez, de gens integres qui ne font tort à perſonne, qui ne ſe livrent pas aux excès des paſſions, qui donnent même beaucoup de marques extérieures de Religion, qui font profeſſion de dévotion, car on trouve encore bien des perſonnes de ce caractere ; mais tout cela ne ſuffit pas. Ce n'eſt pas aſſez de fuir le mal, d'être exempt de vices, il faut faire le bien pour être ſauvé ; il faut vivre d'une maniere conforme à l'Evangile, c'eſt-à-dire, captiver ſes ſens, mortifier ſes paſſions, porter ſa croix. Hélas ! qu'il eſt peu de perſonnes qui comprennent cette doctrine, & qui en conſéquence ſuivent le parti de la dévotion qui humilie l'eſprit & qui crucifie la chair ! On veut avoir ſon bien-être, vivre dans l'indépendance ; on laiſſe languir ainſi la foi dans la molleſſe & l'oiſiveté, ſans ſe faire aucune violence pour faire le bien que cette foi nous inſpire & nous apprend. Or, eſt-ce-là marcher dans le chemin qui conduit au Ciel ? Il faut, dit J. C., faire beaucup d'efforts pour y entrer ; il faut, dit Saint Pierre, rendre ſa vocation certaine par les bonnes œuvres : *Satagite ut per bona opera certam veſtram vocationem faciatis.* (2. *Petr.* 1.)

PRATIQUES. Ainſi, M. F., voulez-vous que votre foi vous ſauve ? prenez en main l'Evangile, & voyez ſi votre conduite y eſt conforme. Voyez ce que vous dit l'Evangile, de la priere, de l'aumône, de la mortifi-

cation, du pardon des injures de l'humilité, de la patience & des autres vertus, & réglez vos mœurs sur ses maximes. Ne vous contentez pas de croire ce qui vous est révélé; soyez encore fideles à faire tout ce qui est commandé. Si votre foi est ferme & agissante, vous trouverez dans cette foi les plus solides avantages; elle sera votre lumiere, votre force, votre consolation, votre joie, votre bonheur. Cette foi sera votre lumiere; toute obscure qu'elle est, elle vous apprendra plus de choses en un moment, que les plus habiles de l'antiquité profane n'en ont su, malgré leurs études profondes: elle sera aussi votre force dans vos combats.

Cette foi qui a rendu les Saints victorieux des Royaumes, comme dit S. Paul, qui a fait monter les Martyrs sur les échafauds, qui les a rendus insensibles aux traits de la douleur, vous rendra invulnérables aux traits de vos ennemis: elle vous servira de bouclier pour repousser tous les efforts du Démon, du monde, & de la chair. Si vous avez soin de l'appeller à votre secours dans les tentations où vous serez exposés, elle vous soutiendra par la vue des récompenses que Dieu vous promet, si vous lui êtes fideles; & par la crainte des châtimens, si vous lui êtes rebelles. A cette vue tous les charmes des plaisirs tomberont à vos pieds: uniquement occupés du bonheur éternel qui vous attend dans le Ciel, vous regarderez le monde comme une figure qui passe; les biens & les maux de la vie vous seront indifférens; la foi répandra même sur vos

afflictions une onction salutaire, qui en tempérera l'amertume, en vous faisant voir qu'un moment de tribulation opérera dans vous un poids immense de gloire. Puissiez-vous comprendre la nécessité & les avantages de cette foi vive & agissante ! puissiez-vous éprouver en vous ses admirables effets !

Hélas ! sans la foi nous serions, dit l'Apôtre, les plus misérables des hommes dans cette vallée de larmes, où nous sommes exposés aux revers de la fortune, sans trouver aucune consolation de la part des créatures. Mais la foi nous soutient par l'espérance des biens futurs qui seront le terme de nos souffrances. Elle sera donc désormais notre consolation, notre joie, notre bonheur pendant la vie ; elle le sera encore plus à la mort, temps auquel les ténebres de la foi passeront pour faire place à la lumiere de la gloire éternelle qui lui succédera. Ainsi soit-il.

PRÔNE

POUR LE DIMANCHE DE LA SEPTUASÉSIME.

Sur le Salut.

Ite & vos in vineam meam.
Allez-vous-en travailler à ma vigne. (Matth. 20.)

LE Royaume des Cieux, dit J. C. dans l'Evangile de ce jour, eſt ſemblable à un pere de famille, qui ſortit de grand matin pour louer des ouvriers qui travailloient à ſa vigne. Lorſqu'il eut fait marché avec les ouvriers à un denier d'argent par jour, il les envoya à ſa vigne. Etant ſorti à la troiſieme heure, il en vit d'autres ſur la place qui ne faiſoient rien : Allez auſſi, leur dit-il, travailler à ma vigne, je vous donnerai ce qu'il faudra : *Ite & vos in vineam meam, & quod juſtum fuerit dabo vobis.* Il ſortit encore ſur la ſixieme, ſur la neuvieme, enfin ſur la onzieme heure, & ayant trouvé d'autres ouvriers : Pourquoi, leur dit-il, reſtez-vous tout le jour à ne rien faire ? *Quid hic ſtatis totâ die otioſi ?* allez encore travailler à ma vigne : *Ite, &c.* La journée finie, il fit

assembler les ouvriers pour payer à chacun le salaire dont il étoit convenu avec eux ; tous reçurent également un denier, quoique tous n'eussent pas travaillé aussi long-temps les uns que les autres, ce qui excita parmi eux quelque murmure ; là-dessus le pere de famille leur fit remarquer qu'il ne faisoit tort à personne, en donnant à chacun ce qu'il leur avoit promis. C'est ainsi, conclut J. C., que les derniers seront les premiers, & les premiers seront les derniers ; car beaucoup sont appellés, & peu sont élus.

Cette vigne, M. F., qui fait le sujet de cette parabole, est la figure de notre ame, au salut de laquelle nous devons travailler avec soin & sans discontinuer. C'est un fonds que nous devons cultiver, dès-que nous avons atteint l'usage de raison, jusqu'au dernier moment de notre vie ; c'est ce que J. C. a voulu nous apprendre par les différentes heures auxquelles le pere de famille envoya des ouvriers à sa vigne. Enfin le denier qui fut donné pour récompense aux ouvriers à la fin de leur journée, nous représente la gloire éternelle qui nous est promise à la fin de notre vie, qui n'est qu'un jour en comparaison de l'éternité.

Il faudra donc, M. F., si nous voulons mériter cette récompense, cultiver cette vigne que Dieu nous a confiée ; c'est-à-dire, travailler au salut de notre ame. Il l'appelle sa vigne, parce qu'elle lui appartient, par une infinité de titres, par celui de la création & de la rédemption. Il l'a plantée, il l'a achetée au prix du sang de son Fils. Cette

vigne nous appartient auſſi, parce que c'eſt nous qui en devons tirer le profit, & y donner par conſéquent tous nos ſoins.

Mais hélas ! combien de Chrétiens négligens, qui abandonnent cette vigne comme une terre en friche, à qui on peut faire le même reproche que le Pere de famille faiſoit à ces ouvriers oiſifs : Pourquoi demeurez-vous là tout le jour ſans travailler ? *Quid hic ſtatis totâ die otioſi* ? Avides, empreſſés pour tout ce qui regarde leur corps, ils oublient entiérement le ſalut de leur ame. Ce malheur vient ſans doute de ce qu'ils ne font pas aſſez d'attention à l'importance de cette affaire ; c'eſt ce qui m'engage à vous en parler aujourd'hui, & à vous propoſer les deux réflexions ſuivantes : Rien n'eſt plus important que le ſalut ; premier Point. Rien cependant de plus négligé que le ſalut ; ſecond Point.

PREMIER POINT. Rien de plus commun parmi les hommes, que d'entendre dire aux uns, qu'ils n'ont rien à faire, & aux autres qu'ils ont trop à faire. Les premiers ſont des gens oiſifs qui ne ſavent à quoi s'occuper, qui paſſent leurs jours dans la molleſſe & le repos, & qui ne penſent pas plus au Ciel que s'il n'y en avoit point. Les autres ſont des hommes embarraſſés de mille affaires étrangeres, qui abſorbent tellement leurs ſoins, qu'ils oublient entiérement leur propre affaire, qui eſt celle du ſalut Les uns & les autres ſont dans une erreur déplorable, dont il faut les tirer aujourd'hui, en leur faiſant connoître l'importance du ſalut.

Vous vous trompez donc, vous qui dites n'avoir rien à faire, puisque vous avez une affaire importante à laquelle vous devez nécessairement travailler ; c'est votre salut : *Necessarium.* Vous ne vous trompez pas moins, vous qui dites avoir trop d'affaires, puisque vous n'en avez qu'une qui mérite votre attention ; c'est votre salut : *Unum necessarium.* (*Luc.* 10.) en deux mots, le salut est notre importante affaire, puisque c'est dans le salut que consiste tout l'homme, comme dit le Sage : *Hic est enim omnis homo.* (*Eccles.* 12.) Le salut est notre unique affaire, puisque sans le salut, tout l'homme n'est rien, conclut Saint Bernard : *Ergo absque hoc nihil est omnis homo.*

Une affaire qui a mérité l'estime de Dieu, & dont le succès doit faire le bonheur éternel de l'homme, que vous ensemble, M. F. ? n'est-ce pas une affaire bien importante ? Telle est celle du salut ; soit qu'on l'envisage du côté de Dieu, soit qu'on la regarde du côté de l'homme, tout conspire à nous faire sentir son extrême importance.

Pourquoi Dieu vous a-t-il créés & mis au monde, vous demande-t-on, dans les premiers élémens de la Doctrine Chrétienne ? Est-ce pour faire fortune, pour amasser du bien, parvenir aux honneurs, jouir des plaisirs de la vie ? Votre Religion ne vous permet pas de penser ainsi. Elle vous apprend au contraire cette sainte Religion, que Dieu ne vous a tirés du néant, que pour le connoître, l'aimer, & le servir ; & par ce

moyen mériter un bonheur éternel. Oui, M. F., vous n'êtes sur la terre que pour gagner le Ciel ; en effet, Dieu qui ne peut rien faire que pour sa gloire, n'a pu vous créer que pour le glorifier ; vous devez donc le servir comme votre Créateur & votre souverain Seigneur. Mais comme c'est un maître infiniment libéral, il n'a pas voulu laisser vos services sans récompense, il vous a promis pour salaire un bonheur éternel. Tels sont les desseins que Dieu a eus sur vous de toute éternité.

Comme sa gloire a été de toute éternité l'objet de ses vues & de ses décrets, il faut dire aussi que de toute éternité il a pensé à vous, il s'est occupé de votre bonheur, il a eu à cœur votre salut ; en vous créant, il ne vous a confié d'autres soins que celui de votre salut : c'est pour vous faciliter le succès dans cette grande affaire, qu'il vous a fourni tous les secours qui vous étoient nécessaires dans l'ordre de la nature, & dans celui de la grace. C'est pour cette fin qu'il vous a donné une ame raisonnable formée à son image & ressemblance, capable de le connoître & de l'aimer ; qu'il a uni cette ame à un corps si bien composé, dont tous les sens & tous les membres doivent servir à glorifier Dieu & à vous sanctifier. Dans cette même vue, il a soumis à votre usage toutes les créatures, comme autant de moyens qui peuvent vous conduire au souverain bonheur. De sorte que la création de l'univers, le bel ordre que l'on voit regner dans toutes ses parties, le soin continuel que

Dieu prend de le conserver, tous les avantages que l'homme en peut retirer, tout se rapporte au salut de l'homme, tout est destiné à cette fin : *Omnia propter electos.*

Mais si de l'ordre de la nature nous passons à celui de la grace, que des preuves n'y trouvons-nous pas de l'estime que Dieu a faite de notre salut ? Notre ame étoit perdue par le péché, qui en la défigurant l'avoit rendue esclave du démon : dépouillée du droit qu'elle avoit au céleste héritage, elle étoit devenue la victime des vengeances éternelles ; c'étoit une vigne en friche qui étoit devenue la proie des bêtes féroces : *Singularis ferus depastus est eam.*

Qu'a fait le Seigneur pour la rétablir dans son premier état ? Il a envoyé, non un de ses Prophetes, ni même un des Princes de sa Cour, mais son propre Fils, l'objet de ses complaisances éternelles, pour se revêtir d'une chair mortelle, pour se charger de nos infirmités & nous en guérir : *Misit Deus Filium suum in mundum, ut salvetur mundus per ipsum.* (*Joan.* 3.) C'est pour sauver cette ame, que ce Fils adorable, obéissant aux volontés de son Pere, est descendu sur la terre ; c'est pour notre salut qu'il s'est humilié, qu'il s'est même anéanti : *Propter nostram salutem descendit de cœlis.* C'est pour sauver notre ame qu'il est né dans une crêche, qu'il a vécu dans la pauvreté, qu'il a livré son corps aux rigueurs des saisons, qu'il a enduré la faim & la soif ; qu'il a souffert toutes sortes de mépris & de douleurs ; qu'il a sué sang & eau ; qu'il s'est abandonné à la

fureur des Juifs & des Gentils ; qu'il a été flagellé & mis à mort sur une croix : *Venit ille pati, venit ille mori, hæc ille pro te.* Voilà ce que le Fils de Dieu a fait pour le salut de notre ame ; pour rétablir cette vigne défolée.

Comprenez-vous à présent, M. F., l'estime que Dieu a faite de votre salut ? Cet ouvrage lui a plus coûté que la création du monde entier ; car pour créer le monde, il n'a fallu qu'une parole ; mais pour vous sauver, il a fallu qu'un Dieu s'humiliât, s'anéantît, devint obéissant jusqu'à la mort de la croix. Tel est, dit S. Augustin, le prix que vous valez : *Tanti vales.* Ah ! qu'il est grand, ce prix ! qu'il est digne de votre attention ! C'est le sang & la vie d'un Dieu, qui a estimé votre ame, pour ainsi dire, autant que lui-même : *Empti estis pretio magno.* (1. *Cor.* 6.) Qu'a-t-il pu faire pour cette vigne qu'il n'ait pas fait ? & que ne fait-il pas encore pour lui faire porter du fruit ? Il fait tomber sur elle les rosées de sa grace, il lui en ouvre les sources dans les Sacremens qu'il a institués, il envoie tous les jours ses ouvriers pour y travailler par les instructions qui vous donnent la science du salut, & par les exhortations qui vous animent à la pratique des vertus. A voir ce que Dieu a fait & ce qu'il fait encore pour nous sauver, ne diroit-on pas que son bonheur dépend de notre salut ? Quel intérêt cependant y a-t-il, puisqu'il se suffit à lui-même, & que quand tous les hommes périroient, il n'en seroit pas moins heureux : mais il a voulu nous faire voir

l'eſtime qu'il faiſoit de notre ſalut, & l'eſtime que nous en devons faire nous-mêmes par le grand intérêt que nous y avons, puiſqu'il ne s'agit de rien moins dans ce ſalut que de notre bonheur éternel : quoi de plus important par rapport à nous ?

Quand on voit les gens du ſiecle ſe donner bien de mouvemens pour leurs affaires temporelles, on juge que ce ſont des affaires de conſéquence, ou du moins qu'ils les croient telles. Il y va, dit-on, de l'honneur, de la fortune, de l'établiſſement d'une famille, il ne faut donc rien épargner pour y réuſſir. Ah! ſi les enfans de lumiere étoient auſſi prudens pour l'affaire de l'éternité, que les enfans du ſiecle le ſont pour les affaires du temps, que ne feroient-ils pas pour leur ſalut, où il s'agit d'un bien infiniment au deſſus de toutes les fortunes du monde ?

De quoi s'agit-il donc dans cette affaire ? Eſt-ce de quelques profits temporels ? de quelque établiſſement avantageux ſelon le monde ? de gagner un procès conſidérable ? de conſerver ſon bien, ſon honneur, & même ſa vie ? Ah ! M. F., tout cela n'eſt rien en comparaiſon du ſalut. Il eſt ici queſtion de ſe procurer un bonheur éternel, c'eſt-à-dire, un bonheur qui ſurpaſſe tout ce que le monde peut nous offrir de plus grand dans ſes honneurs, de plus étendu dans ſes biens, de plus attrayant dans ſes plaiſirs, de plus amuſant dans ſes jeux, de plus agréable dans ſon commerce ; il s'agit d'un honneur qui renferme des biens que l'œil n'a

point vus, que l'oreille n'a point entendus, que l'esprit de l'homme ne peut comprendre, dit l'Apôtre ; en un mot, il s'agit de la possession d'un bien infini, qui est Dieu même : voilà ce que vaut le salut, & voilà ce que nous perdrons, si nous ne nous sauvons pas. Ce n'est pas tout ; ce qui doit nous faire encore sentir l'importance du salut, c'est que si nous perdons le souverain bien, nous devons nous attendre à un souverain malheur, à des maux qui surpassent tout ce qu'on peut endurer ici bas de plus affligeant ; à des maux, dis-je, excessifs dans leur rigueur, & éternels dans leur durée.

Voilà la terrible alternative qui se trouve dans le salut : être éternellement heureux, ou éternellement malheureux, il n'y a point de milieu, point de neutralité à garder. Pendant la vie, nous marchons entre les deux éternités de bonheur ou de malheur ; mais après la mort, l'un ou l'autre sera notre partage, le Ciel ou l'Enfer ; il faut nécessairement se déterminer à l'un ou à l'autre.

Voilà, M. F., de quoi il s'agit dans l'affaire du salut ; il faut tout perdre ou tout gagner : il s'agit de votre ame, il s'agit de vous-mêmes ; si vous la perdez, cette ame, vous perdez tout, & pour toujours : *Periisse semel æternum est.* Qu'en pensez-vous ? Le salut, n'est-ce pas une affaire bien importante ? importante dans l'estime de Dieu qui a tant fait pour nous sauver ; importante au jugement des Saints, qui jamais ne croient en faire assez pour gagner le Ciel ; importante en elle-même, puisqu'il s'agit de tout

perdre ou de tout gagner; je n'en dis pas même assez : oui, le salut est une affaire non seulement importante, mais nécessaire, *necessarium* ; mais la seule nécessaire, sans laquelle l'homme n'est rien : *Unum necessarium.*

Il n'en est pas, M. F., de l'affaire du salut comme des autres affaires qui partagent la vie des hommes. Celles-ci, à proprement parler, sont des affaires étrangeres, dont on peut se passer, & dont le bon succès n'est pas toujours pour celui qui en est chargé. Pour réussir dans les affaires du monde, on peut se reposer sur le secours d'autrui. Mais il en va tout autrement dans l'affaire du salut. C'est une affaire personnelle, dont le bon succès est pour nous seuls, & dépend de nous seuls; c'est donc notre unique affaire, *unum necessarium.* Oui, M. F., on peut se passer des biens, des honneurs, de science, & même de santé, qui est le premier des biens dans l'ordre de la nature, parce que rien de tout cela ne nous est nécessaire pour être heureux. Mais notre souverain bonheur est attaché au salut, c'est le seul bien qui nous reste après la mort; eussions-nous réussi dans toutes les affaires du monde, si nous avons échoué dans celle du salut, nous n'avons rien fait : eussions-nous possédé toutes les richesses de la terre, tous les empires du monde; eussions-nous été élevés aux plus grands honneurs; eussions-nous goûté tous les plaisirs des sens, si la mort nous surprend dans le péché, nous sommes les plus misérables des hommes?

De quoi nous serviront dans l'Enfer, nos richesses, nos honneurs, nos plaisirs ? De quoi nous servira-t-il, dit le Sauveur, d'avoir gagné tout le monde, si nous avons perdu notre ame ? *Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur ?* (*Matth.* 16.) Nous n'emporterons rien avec nous après cette vie, nous laisserons tous les biens de fortune que nous aurons possédés sur la terre ; & si nous avons perdu notre ame, je le répete, je ne saurois trop le dire, nous avons tout perdu ; jamais nous ne pourrons nous dédommager de cette perte : *Quam dabit homo commutationem pro anima sua ?* (*Ibid.*)

Interrogez là-dessus ces heureux du siecle, qui autrefois ont fait tant de bruit, & dont la mémoire a été ensevelie dans le même tombeau qu'eux : interrogez là-dessus ces riches avares qui ont vécu autrefois dans l'abondance & la prospérité, & à qui aujourd'hui il ne reste qu'un sépulcre : interrogez là-dessus ces infâmes voluptueux qui autrefois coulerent leurs jours dans les joies & les plaisirs du monde, & qui sont maintenant dans l'Enfer. Hélas ! M. F., que leurs réponses du milieu des brasiers ardens sont éloquentes & instructives ! De quoi nous servent, disent-ils dans l'amertume de leurs cœurs, les biens que nous avons possédés, ces honneurs, ces plaisirs où nous avons mis notre félicité ? Ils ont passé comme une ombre, & comme un songe dont il ne nous reste qu'un triste souvenir : *Quid nobis profuit superbia aut divitiarum jactantia ? quid*

contulit nobis ? Ne vaudroit-il pas bien mieux avoir été accablés de miseres sur la terre, pour être heureux maintenant dans le Ciel, que d'avoir goûté une félicité passagere qui a été suivie d'un malheur éternel ?

Vous entendez parler quelquefois, M. F., de ces fameux conquérans, qui ont fait retentir la terre du bruit de leurs armes, qui ont gagné des batailles, emporté des villes d'assaut, soumis des provinces, des royaumes entiers à leur domination ; mais de quoi leur servent toutes leurs conquêtes, s'ils n'ont pas conquis le Royaume des Cieux ? *Quid prodest ?* Nous admirons les ouvrages de ces Savans de l'antiquité, qui se sont acquis par leur érudition une espece d'immortalité ; mais de quoi leur sert cette réputation ? les louanges qu'on leur donne où ils ne sont pas, peuvent-elles adoucir les peines qu'ils souffrent dans le lieu qu'ils habitent maintenant ? *Quid prodest ?* De quoi vous servira à vous-mêmes d'avoir rempli une charge avec honneur, d'avoir bien géré les affaires dont vous êtes chargés, si vous avez manqué celle qui vous regarde uniquement ? *Quid prodest ?* De quoi vous servira d'avoir réussi dans le commerce, d'avoir établi avantageusement des enfans par votre travail & votre industrie, de leur avoir bâti des logemens commodes, si vous n'avez pas thésaurisé pour l'éternité, si vous n'avez pas travaillé à vous bâtir une demeure dans la maison du Pere céleste ? *Quid prodest ?* Au contraire, quand vous

échoueriez dans toutes les autres affaires, quand vous perdriez tous vos biens par des revers de fortune, que vous seriez réduits à la derniere misere, abandonnés, mépriſés, perſécutés des hommes, ſans appui, ſans amis, ſans crédit, conſolez-vous; ſi vous ſauvez votre ame, ſi vous gagnez le Ciel, vous avez tout gagné, vous n'avez beſoin de rien, votre fortune eſt faite pour l'éternité.

Le ſort du pauvre Lazare, qui du ſein de la miſere où il avoit paſſé ſa vie, fut tranſporté dans le ſein d'Abrahâm, n'eſt-il pas bien à préférer à celui du mauvais riche, qui du centre des délices & des biens, fut précipité dans le fond des enfers? Lazare voudroit-il avoir été le mauvais riche, ou plutôt le mauvais riche ne voudroit-il pas avoir été le pauvre Lazare? Songez, ſongez donc à vous les premiers, avant que de penſer aux autres: le ſalut eſt votre unique affaire, vous en aurez ſeuls tout l'avantage. Dans les affaires du monde, on peut faire ſociété avec un autre pour en partager la perte ou le profit: mais dans le ſalut il n'y a point de ſociété, point de partage; chacun portera ſon fardeau, dit l'Apôtre; chacun recevra la récompenſe du bien, ou le châtiment du mal qu'il aura commis: *Referet unuſquiſque prout geſſit, ſive bonum ſive malum.* (2. *Cor.* 5.) Vous moiſſonnerez ce que vous aurez ſémé; ſi vous avez ſemé dans les bénédictions, les fruits ſeront pour vous ſeuls; ſi vous avez ſemé dans l'iniquité, vous ſeuls en porterez la peine.

C'eſt donc pour vous ſeuls que vous travaillez dans l'affaire du ſalut, parce que vous ſeuls en aurez toute la perte ou le profit : c'eſt pourquoi Dieu a voulu que le ſuccès ne dépendît que de vous ſeuls.

Pour réuſſir dans les affaires temporelles, on peut ſe repoſer ſur le travail & ſur l'induſtrie d'autrui. Un homme qui a un procès à vuider, en confie le ſuccès aux lumieres d'un habile Juriſconſulte. On peut par des mains étrangeres cultiver une vigne, un héritage, élever un bâtiment, mais pour réuſſir dans le ſalut, il faut mettre la main à l'œuvre ; c'eſt une vigne qu'il faut cultiver par ſoi-même, parce que le fruit eſt pour nous ſeuls ; en vain d'autres ouvriers y travailleroient, ſi nous demeurons oiſifs au lieu d'arracher les ronces & les épines, qui ſont nos péchés, nos inclinations perverſes ; ſi nous-mêmes nous ne remuons, pour ainſi dire, la terre de nos cœurs pour y planter, y édifier les ſemences des vertus qui doivent produire des fruits pour l'éternité, l'ouvrage des autres ne nous ſervira de rien. Qu'un Prédicateur zélé nous annonce les vérités de l'Evangile avec force & véhémence, qu'un Directeur prudent & éclairé nous donne des avis pleins de ſageſſe, notre ſalut n'en ſera pas plus avancé, ſi nous manquons de fidélité à pratiquer ce qu'on nous enſeigne. En vain les juſtes qui ſont ſur la terre, les Saints qui ſont dans le Ciel, prieroient-ils pour nous, offriroient-ils à Dieu pour nous le fruit de leur pénitence, de leurs travaux, de leurs bonnes œuvres ; en vain offriroit-

on pour nous dans tous les lieux du monde la précieuse victime du salut ; jamais nous ne serons sauvés, si nous ne prions nous-mêmes, si nous n'agissons nous-mêmes, si nous-mêmes ne faisons pénitence, & si nous n'assurons notre prédestination par nos bonnes œuvres. Dieu lui même, tout-puissant qu'il est, qui a bien pu nous créer sans nous, ne nous sauvera jamais sans nous, dit S. Augustin : *Qui creavit te sine te, non salvabit te sine te.*

C'est ainsi qu'il a réglé l'économie de notre salut ; le succès en dépend en quelque maniere autant de nous que de lui : sa grace nous est nécessaire, elle ne nous manque pas ; mais nous aurions toutes les graces les plus abondantes qui ont été données aux plus grands Saints, ces graces ne nous sauveront jamais sans notre coopération. Le salut, en un mot, est notre unique affaire ; ce doit être aussi notre ouvrage : *Salutem vestram operamini.* Cependant, le croiroit-on ? quelque importante que soit l'affaire du salut, quoiqu'elle soit l'unique nécessaire, c'est l'affaire la plus négligée : second Point.

II. Point. On appelle une affaire négligée, celle à laquelle on ne pense point du tout, à laquelle on ne veut pas même penser, à laquelle on ne travaille que d'une maniere imparfaite, ou enfin que l'on remet à la derniere extrêmité : c'est ainsi que les hommes en agissent à l'égard du salut ; leur conduite en fait la preuve.

Qui sont ceux en effet qui pensent sérieu-

ſement à leur ſalut ? Il n'en eſt preſque pas un, dit le Prophete, qui y faſſe de ſérieuſes réflexions : *Nullus eſt qui recogitet corde.* (*Jerem.* 2.) Je ne parle pas ſeulement de ces hommes déſœuvrés dont toute l'occupation eſt de ne rien faire, qui paſſent les journées entieres à des amuſemens frivoles, à rendre des viſites, à débiter des nouvelles, & à mille autres bagatelles où ils cherchent à ſe déſennuyer; on diroit que le temps leur eſt à charge : je parle de ceux même qui paroiſſent le plus occupés. Or, parmi ceux-là, qui ſont ceux qui penſent ſérieuſement à leur ſalut ? Eſt-ce cet homme ambitieux qui ne s'occupe que des moyens de s'élever, & de parvenir à un poſte qui flatte ſon ambition, qui paſſe ſes jours à pourſuivre des fantômes d'honneurs qui l'enivrent ? Eſt-ce cet homme public chargé de mille affaires étrangeres qui abſorbent tellement ſon temps, qu'elles ne lui laiſſent pas même celui du repos ? qui toujours hors de lui-même, n'y rentre jamais pour ſonger à la grande affaire qui mérite tous ſes ſoins ? Qui eſt-ce qui penſe à ſon ſalut ? Eſt-ce cet homme avide de biens qui ne ſonge qu'à entaſſer richeſſes ſur richeſſes, à faire des acquiſitions, à bâtir des maiſons, à faire des profits, & qui pour réuſſir dans ſes deſſeins, ſe livre aux embarras d'une vie tumultueuſe qui ne le laiſſent jamais à lui-même ? *Nullus eſt qui recogitet* Qui eſt-ce qui penſe à ſon ſalut ? Eſt-ce cet homme de travail, cet artiſan, qui ſans ceſſe courbé vers la terre, ne penſe qu'à en tirer la graiſſe

graisse pour avoir de quoi subsister, mais qui n'éleve jamais les yeux vers le Ciel, pour en attirer sur lui la rosée, & pour en obtenir ce pain qui nourrit l'ame, & qui conduit à la vie éternelle ? *Nullus est qui recogitet.*

Qui est-ce qui pense, encore une fois, à son salut ? Sont-ce ces hommes de plaisirs, qui ne cherchent qu'à contenter leurs passions & à satisfaire leurs sens ; dont les momens ne sont variés que par une diversité d'amusemens qui se succédent les uns aux autres ? Ah ! bien loin de penser à leur salut, ils le sacrifient à des divertissemens criminels, à l'intempérance, à la volupté, à des liaisons funestes, à la crapule & à mille autres excès où leurs passions les entraînent. Ils disent, comme les impies dont il est parlé dans l'Ecriture : Profitons du temps présent, goûtons les plaisirs de la vie, nous ferons demain comme aujourd'hui, & nous continuerons toujours de même ; peu nous importe, quoi qu'il en arrive dans la suite : *Nullus est qui recogitet corde.*

O enfans des hommes ! puis-je ici m'écrier avec le Prophete : jusqu'a quand, le cœur appesanti vers la terre, chercherez-vous la vanité & le mensonge ? Ne penserez-vous jamais à la fin pour laquelle Dieu vous a créés ? Il vous a donné une ame raisonnable pour le connoître & l'aimer, & mériter par ce moyen un bonheur éternel ; il s'est occupé de toute éternité du salut de cette ame, & vous ne vous en êtes pas encore occupés peut-être un seul

jour de votre vie. Il a estimé cette ame jusqu'au point de sacrifier sa vie pour la sauver. Quelle estime en faites-vous vous-mêmes? vous la sacrifiez à un fade plaisir, à un vil intérêt auquel vous ne voulez pas renoncer. Que faites-vous donc en ce monde? pourquoi y êtes-vous venus? Si vous négligez ainsi votre principal intérêt, si vous oubliez une affaire où il s'agit de tout perdre ou de tout gagner, n'auroit-il pas mieux valu pour vous de rester dans le néant, que d'être venus au monde pour vous perdre & vous damner? Vous vous donnez mille soins, pour des objets qui ne vous regardent pas: *Turbaris erga plurima;* (*Luc.* 10.) & vous vous oubliez vous-mêmes dans l'unique nécessaire qui vous regarde personnellement: *Porrò unum necessarium.* Vous n'épargnez rien pour donner à vos corps toutes les satisfactions qu'ils vous demandent, & vous abandonnez votre ame, comme si elle vous étoit étrangere; vous la traitez comme si vous étiez son plus cruel ennemi, tandis que cette ame est la plus noble partie de vous-mêmes, & qu'elle est destinée à jouir des délices éternelles, qu'il ne tient qu'à vous de lui procurer. Où est votre foi? où est votre raison; Si du moins ces réflexions faisoient quelque impression sur vos esprits, il y auroit quelque espérance pour vous; mais la plupart les rejettent comme des pensées importunes qui les inquiétent, qui les troublent dans la jouissance de leurs plaisirs; c'est-à-dire, que bien loin de

travailler à leur salut, ils n'y veulent pas même penser.

De-là cet éloignement, ce dégoût pour tous les moyens qui peuvent contribuer à leur sanctification; la priere, les Sacremens, la parole de Dieu, la société des gens de bien. Dégoût de la priere si nécessaire pour obtenir les graces du salut; mais dont ils n'ont presque aucun usage, ou qu'ils ne font qu'à la hâte & sans attention. Dégoût des Sacremens; qui sont des sources du salut; mais dont il ne s'approchent que rarement, & qu'il ne recevroient pas même au temps marqué par l'Eglise, si elle ne les y forçoit par ses anathêmes. Dégoût de la parole de Dieu, où l'on apprend la science du salut; mais qu'ils ne veulent point entendre, ou qu'ils n'entendent qu'avec ennui & sans profit; c'est pourquoi ils s'absentent si souvent des divins Offices, & mépriſent ces assemblées de piété, où l'on trouve tant de moyens de salut, soit dans les entretiens pieux que l'on y donne, soit dans les saintes lectures que l'on y entend, dans les prieres que l'on y fait en commun, dans les graces abondantes qui s'y communiquent.

C'est pour cette même raison qu'ils évitent la société des gens de bien, qui par leurs entretiens, leurs bons exemples, leur montreroient la voie du salut; mais ils craignent de trouver en eux des censeurs de leur conduite; c'est pourquoi ils préferent la compagnie de leurs semblables, qui les autorisent dans leurs désordres: de-là aussi

ces détours dont ils se servent pour faire tomber le discours sur toute autre matiere que celle du salut, & pour écarter un bon avis qui les feroit rentrer en eux-mêmes, & les rendroit fideles à leurs devoirs. De-là ces excuses qu'ils alleguent pour se dispenser de quelques jours de retraite qu'on leur propose, où débarrassés des soins des affaires du temps, ils auroient tout le loisir de penser à celle de l'éternité. Ils ont, disent-ils, d'autres affaires qui les occupent, & qu'il leur importe de terminer. A leur avis, ces jours de salut ne sont que pour ceux qui n'ont rien à faire.

En un mot, tout ce qui a rapport au salut leur est insipide, & les rebute au point de ne vouloir pas même en entendre parler. Mais ils ont beau vouloir s'étourdir sur un point si important; pour peu qu'il leur reste de foi, ils ne peuvent disconvenir que le salut est d'une conséquence infinie; ils ne pourront jamais s'appaiser sur la juste crainte où ils seront toujours d'échouer dans cette affaire : heureux, si fideles aux impressions de la grace, ils prenoient les moyens pour en assurer le succès! Mais ce qui prouve encore combien le salut est négligé, c'est que ceux-mêmes qui y pensent, n'y travaillent que d'une maniere imparfaite.

Non, M. F., on ne perd pas entiérement de vue le salut; il en est peu, parmi les libertins même, qui ne pensent quelquefois, qu'ils ont une ame à sauver, & qui ne veuillent même être sauvés. Mais on se

contente de le penſer & de le vouloir, ſans prendre les meſures efficaces pour en venir à bout : on penſe à ſon ſalut, on veut être ſauvé ; mais on ne veut pas faire ce qui eſt preſcrit par la loi de Dieu, on ne veut pas ſuivre la route qui conduit au ſalut. Quelle eſt cette route ? Elle eſt marquée dans l'Evangile : renoncer à ſoi-même, mortifier ces paſſions, porter ſa croix, ſouffrir patiemment toutes les adverſités de la vie ; voilà en peu de mots le chemin du Ciel On veut vivre à ſon aiſe, ne rien ſe refuſer de tout ce qui flatte les paſſions, ne rien ſouffrir ; & avec cela on veut être ſauvé. Abus, illuſion ! Vouloir la fin, & ne pas vouloir les moyens, c'eſt ne rien vouloir. Dira-t-on qu'un malade veut ſe guérir & recouvrer la ſanté, s'il ne veut prendre les remedes néceſſaires ? Dira-t-on qu'un homme veut gagner un procès, quand il ne fait aucune démarche pour conſulter, pour ſolliciter ſon affaire ? Diſons donc que vouloir être ſauvé & reſter dans l'inaction, c'eſt négliger, c'eſt ne pas vouloir ſon ſalut.

Je conviendrai encore qu'il y en a beaucoup qui ſe donnent quelques mouvemens, qui font quelques efforts pour être ſauvés. On fait des prieres, des aumônes, on fréquente les Sacremens, on aſſiſte aux divins Offices, on ſe fait aggréger dans quelques Confrairies, on donne des marques de religion, mais ſous ces belles apparences, on conſerve un ſecret attachement pour l'objet d'une paſſion criminelle ; on retient

le bien d'autrui, on ne veut point pardonner à un ennemi : est-ce là vouloir efficacement être sauvé ? Non sans doute ; il ne suffit pas pour cela de garder quelques commandemens, il faut les observer tous ; la transgression d'un seul est capable de faire échouer l'affaire du salut ; une seule passion épargnée peut nous empêcher d'arriver au port. Or, quel est celui qui ne se connoît pas coupable en quelque point de la loi ? quel est celui qui ne se laisse pas dominer par quelque passion ? quel est celui qui se fait toutes les violences nécessaires pour les dompter, pour observer tous les commandemens, pour suivre toutes les maximes de l'Evangile ? Ah ! qu'il en est peu qui puissent se rendre ce témoignage ! Preuve certaine que le salut est bien négligé.

Ce qui prouve enfin la négligence des hommes sur ce point, c'est que la plupart remettent l'affaire de l'éternité à la derniere extrémité. Ils veulent bien travailler efficacement à leur salut ; mais ils sont trop chargés d'affaires pour y penser ; il faut ; disent-ils, être tout à soi-même, il faut donc attendre que ce procès soit terminé, que ce bâtiment soit achevé, que ces enfans soient établis : après quoi nous penserons sérieusement à notre salut, nous mettrons entre la vie & la mort un intervalle qui ne sera employé qu'à cette grande affaire.

Pour être sauvé, il faut faire des restitutions, il faut payer ses dettes ; mais les restitutions incommoderoient maintenant,

dérangeroient les affaires; on veut jouir d'un bien injuſtement acquis, & après en avoir joui pendant la vie, on ſe promet de le reſtituer à la mort; or, ſouvent il arrive que la mort n'en donne pas le temps, & on meurt ſans avoir réparé ſes injuſtices.

Pour être ſauvé, il faut ſe convertir, il faut changer de vie; mais combien y en a-t-il qui different leur converſion à la mort, & qui ſe nourriſſent de la flatteuſe eſpérance d'y être toujours à temps? Ainſi, les hommes prétendent diſpoſer à leur gré d'un temps qui eſt déja ſi court, & que Dieu ne leur a donné que pour travailler à leur ſalut. Ils attendent que le feu des paſſions ſoit éteint, pour donner à Dieu les miſérables reſtes d'une vie paſſée dans le crime. Mais auſſi combien y en a-t-il qui ſont trompés dans leur eſpérance? Dieu punit leur négligence, par la ſouſtraction du temps & des graces dont ils n'ont pas voulu profiter.

Ecoutez donc, M. F., ce que vous dit à ce ſujet S. Auguſtin, dans la belle Homélie qu'il a faite ſur notre Evangile. Lorſque le Pere de famille alla chercher des ouvriers pour travailler à ſa vigne, ceux qu'il appella à la troiſieme heure, ne lui dirent point d'attendre qu'ils iroient à la ſixieme; ni ceux de la ſixieme, à la neuvieme; ni ceux de la neuvieme, à la onzieme, ſous prétexte qu'ils auroient tous la même récompenſe; mais ils allerent à l'heure qu'ils furent appellés. Il ne faut donc pas croire, dit S. Auguſtin, que ſi vous êtes appellés

dans votre jeuneſſe pour travailler à votre ſalut, vous puiſſiez différer à un âge plus avancé, dans l'eſpérance d'avoir la même récompenſe. Dieu qui vous a promis le ſalaire à l'heure que vous viendrez, ne vous a pas promis de vous attendre au temps que vous voudrez; il faut donc aller à la vigne, quand vous êtes appellés. Il faut cultiver cette vigne en tout temps; c'eſt-à-dire, que l'affaire du ſalut n'eſt pas l'affaire d'un ſeul jour, d'une année; elle demande tout le temps de la vie. Cette vigne eſt différente de celles qu'on cultive ſur la terre, qui laiſſent un temps de repos: mais celle ci n'en ſouffre aucun; ce n'eſt qu'après la mort, & dans l'eternité qu'on peut en eſpérer. Pour y avoir donné ſes ſoins dès la premiere heure, c'eſt-à-dire, dès la jeuneſſe, on n'eſt pas exempt d'y travailler à la onzieme heure, c'eſt-a-dire, dans un âge avancé; ni l'eſpérance d'y travailler dans un âge avancé, ne peut exempter d'y employer le temps de la jeuneſſe. Quand on a négligé ſon ſalut au commencemende la vie, on peut & on doit réparer cette faute dans les autres temps: prenez donc garde, conclud S. Auguſtin, de perdre par vos délais, le ſalaire qui vous eſt promis: *Vide ne quod tibi ille daturus eſt promittendo, tu tibi auferas differendo.*

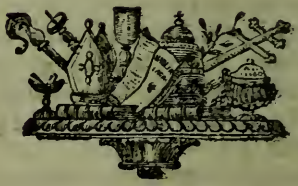
Ah! M. F., ſi vous n'avez pas encore penſé à votre ſalut, ne différez pas davantage d'y penſer, & de mettre la main à l'œuvre. Voici peut-être la onzieme heure, ayez pitié de votre ame, puiſque c'eſt de

vous seuls après Dieu que dépend sa perte ou son salut : *Miserere animæ tuæ.* Pour en venir à la pratique.

PRATIQUES. Demandez-vous quelquefois à vous-même, au moins une fois le jour, sur-tout le matin après votre priere : Pourquoi suis-je en ce monde ? *Ad quid venisti ?* Car enfin, je n'y suis pas pour toujours ; le temps finira, & il sera suivi de l'éternité. Mais quelle sera pour moi cette éternité ? Sera-t-elle heureuse ? C'est ma conduite qui en décidera. Si la passion pour l'intérêt ou le plaisir vous demande la préférence sur la loi de Dieu, opposez-lui cette pensée salutaire : J'ai un ame à sauver, & je veux la sauver quoi qu'il m'en coûte : *Volo salvare animam meam.* Que ce soit là votre devise, votre cri de guerre dans tous les combats que vous aurez à soutenir de la part du monde, du Démon & de la chair.

Si pour avoir ce bien, contenter cette passion, il faut perdre mon ame : cette ame, devez-vous dire, est plus que tout cela ; je veux, quoi qu'il m'en coûte, la sauver. Tout doit céder au salut, & le salut doit l'emporter sur tout. Dussé-je perdre tout ce que j'ai au monde, dussé-je passer ma vie dans la pauvreté, la misere, les afflictions, peu m'importe, pourvu que je sois sauvé ; les biens & les maux de la vie me deviendront indifférens, dès que je les comparerai à l'éternité : *Quid hæc ad æternitatem ?* J'éviterai avec soin tout ce qui peut être un obstacle à mon salut,

j'embrasserai avec joie tout ce qui peut contribuer au succès de cette grande affaire ; pénitences, mortifications, vertus chrétiennes, vous serez mes plus cheres délices, puisque vous assurez mon salut éternel. *Amen.*



PRÔNE

POUR LE DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME.

Sur les moyens du Salut.

Quid hîc ſtatis totâ die otioſi ?

Pourquoi demeurez-vous-là tout le long du jour ſans travailler ? (Matth. 20.)

A COMBIEN de Chrétiens, M. F., pourroit-on faire le même reproche que le Pere de famille fait dans notre Evangile à ces ouvriers qu'il trouva ſans occupation ? *Quid hic ſtatis ?* Ce ſont ces Chrétiens lâches & pareſſeux, qui paſſent toute leur vie dans l'inaction ſur la plus importante affaire qu'ils aient au monde, qui eſt leur ſalut. Ce n'eſt pas au reſte qu'ils ne ſoient bien occupés de mille affaires qui rempliſſent tout leur temps. Non, ils ne ſont point oiſifs pour les choſes du monde ; & la vie inutile n'eſt pas le vice le plus commun qu'on peut leur reprocher. Ils travaillent dès le matin juſqu'au ſoir ; les uns pour amaſſer du bien, les autres pour s'élever aux honneurs, ou ſe procurer des plaiſirs : mais le ſalut n'a aucune place dans leurs occupations ; ils

oublient, ils négligent cette affaire, comme si elle étoit de nulle conséquence, ou qu'elle ne les regardât pas. Ainsi, on peut leur dire ce que le Pere de famille disoit à ces ouvriers oisifs : *Quid hic, &c.*

Mais d'où vient, M F., cette criminelle oisiveté des Chrétiens à l'égard de leur salut ? J'en remarque deux causes ordinaires ; la pusillanimité & la présomption. Les timides, qui se représentent le salut plus difficile qu'il n'est en effet, se rebutent des difficultés qu'il faut surmonter, & ne veulent rien entreprendre pour en assurer le succès. Les présomptueux, au contraire, qui regardent le salut comme une affaire facile & aisée, ne font pas les efforts nécessaires pour réussir, & faute de cette sainte violence que l'on doit se faire pour arriver au Royaume des Cieux, n'y parviennent pas. Il s'agit de détromper les uns & les autres : mais à Dieu ne plaise que, pour encourager les premiers, & intimider les seconds, nous représentions la voie du salut plus large ou plus étroite qu'elle l'est en effet ! Nous dirons donc aux timides, que le salut n'est pas si difficile qu'ils se l'imaginent ; & aux présomptueux, qu'il y a plus de difficultés qu'ils ne croient. De-là je tire deux propositions qui partageront cet entretien. Il faut travailler au salut avec confiance : I. Point. Il faut y travailler avec crainte : II. Point.

I. Point. Une des plus dangereuses illusions dont le Démon se sert pour détourner les hommes de la voie du salut, est de leur représenter cette voie impraticable. Il en

coûte trop, disent-ils, pour être sauvé ; il n'est pas possible de faire tout ce que l'Evangile prescrit pour gagner le Ciel, il faut pour cela vivre dans une gêne continuelle, il faut s'interdire tout plaisir, toute société avec le monde; les affaires auxquelles on est occupé, les embarras d'un état dans lequel on est engagé, les compagnies qu'on est obligé de voir, les occasions continuelles de péché auxquelles on est exposé, tout cela est incompatible avec le plan d'une vie réguliere qu'il faut suivre pour arriver au Royaume de Dieu. Tels sont les spécieux prétextes dont les hommes se servent pour excuser leur indolence sur l'affaire du salut. Semblables aux Israélites qui craignoient d'entrer dans la Terre promise, parce qu'ils s'y représentoient des monstres qui dévoroient ses habitans ; ces lâches Chrétiens se figurent que la voie du salut est remplie d'obstacles insurmontables : ainsi rebutés, ils ne font aucun effort, & ne veulent point combattre pour faire la conquête de cette Terre promise ; ils sont effrayés des premiers abords du chemin qui doit les y conduire ; ou s'ils font quelques pas, la moindre difficulté les fait retourner en arriere.

Qui que vous soyiez, qui ne pouvez vous résoudre à franchir les bornes d'une coupable indolence pour votre salut, tandis que d'ailleurs vous êtes si actifs pour les biens de la terre, sachez que le chemin qui conduit à ce bienheureux sejour, n'est pas si difficile à trouver, ni si pénible à tenir que vous vous l'imaginez ; qu'il est au contraire bien

applani, & que vous y trouvez de grandes facilités, soit du côté de Dieu qui vous donne toutes les graces nécessaires au salut, soit du côté de vous-mêmes qui n'avez qu'à coopérer aux graces du salut que Dieu vous donne. Tels sont les motifs qui doivent vous engager à travailler à votre salut avec confiance.

Dieu veut sauver tous les hommes : *Deus vult omnes homines salvos fieri ;* (1. *Tim.* 2.) & il ne veut la perte d'aucun. J. C. est mort pour le salut de tous, dit l'Apôtre S. Paul : ce sont-là, M. F., des vérités de foi si clairement marquées dans les saintes Ecritures, si conformes à la droite raison, que les révoquer en doute, c'est avoir perdu la foi. Car dire, comme les hérétiques l'ont osé avancer par un horrible blasphème : que Dieu ne veut sauver qu'une partie des hommes qu'il a choisis pour sa gloire, tandis qu'il destine les autres à une damnation éternelle, sans aucun démérite de leur part ; quelle idée seroit-ce se former d'un Dieu infiniment bon, infiniment juste, tel que celui que nous adorons ? Ne seroit-ce pas plutôt en faire un tyran cruel, qui puniroit des hommes sans l'avoir mérité ?

Loin de nous, M. F., des sentimens si injurieux à la divine bonté : *Sentite de Domino in bonitate.* (*Sap.* 1.) Il est notre Pere commun, nous sommes tous ses enfans : il n'y a personne sur la terre qui ne puisse & qui ne doive l'invoquer sous cette aimable qualité, & lui dire mille fois le jour, notre Pere qui êtes aux Cieux : *Pater noster qui es*

in Cœlis. Or, si Dieu est notre Pere, il nous aime comme ses enfans; aussi il ne nous a pas créés pour nous perdre, mais pour nous sauver. Pourquoi donc auroit-il envoyé son Fils sur la terre? pourquoi l'auroit-il livré aux supplices & à la mort de la croix? pourquoi ce Fils adorable se seroit-il sacrifié lui-même jusqu'à répandre la derniere goutte de son sang, s'il n'avoit voulu sauver tous les hommes? Ce Sauveur adorable auroit-il envoyé ses Apôtres prêcher l'Evangile à toutes les Nations de la terre: *Docete omnes gentes*, (*Matth.* 28.) s'il n'avoit voulu leur appliquer à tous les fruits de ses mérites?

Ne raisonnons pas davantage sur une vérité si clairement révélée de la part d'un Dieu; mais tirons-en les conséquences capables de nous inspirer de la confiance pour le salut. Si Dieu veut sauver tous les hommes, si J. C. est mort pour le salut de tous, il faut donc convenir que tous les hommes ont les graces nécessaires au salut, sans quoi la volonté de Dieu seroit une volonté stérile; la mort de J. C leur seroit inutile. Il n'est aucun homme, de quelque nation qu'il soit, qui ne puisse espérer au salut; il n'est point de pécheur si aveuglé, si endurci, qui doive en désespérer.

En quelque état que vous soyiez donc, M. F., quelque sujet que vous ayiez de craindre pour votre salut, il ne tient qu'à vous d'en assurer le succès: vous avez toutes les graces nécessaire pour cela; vous les avez même en plus grande abondance que le reste des hommes qui n'ont pas eu, comme

vous, le bonheur de naître dans le sein de l'Eglise, où vous trouvez la source des graces dans les Sacremens que J. C. a institués pour votre sanctification, où vous trouvez beaucoups de secours, soit dans les instructions que vous entendez, soit dans les bons exemples que vous voyez, soit dans les sociétés saintes où vous êtes agrégés. Que de vives lumieres qui éclairent vos esprits! que de bons mouvemens qui touchent & embrasent vos cœurs, soit pour vous détourner du mal, soit pour vous porter au bien! Tels sont les secours du salut que Dieu vous donne dans toutes les occasions où vous en avez besoin; c'est à vous à y répondre. Dieu a fait de son côté tout ce qu'il falloit pour vous sauver; & vous le feriez sûrement, si votre salut ne dépendoit que de lui seul: c'est à vous à faire de votre côté ce qu'il vous demande; si vous ne le faites pas, c'est à vous seuls que vous devez attribuer votre perte.

Mais enfin, que faut-il faire pour arriver au port du salut? Est-ce un ouvrage au dessus de vos forces? Non, M. F.; Dieu est trop bon & trop juste pour vous commander quelque chose d'impossible. Il veut que vous soyiez sauvés, & en conséquence il vous ordonne d'y travailler; l'affaire est donc en votre pouvoir: il est même plus facile de réussir dans cette affaire, qu'en mille autres qui se présentent dans le monde. Il n'est pas nécessaire de faire de longs voyages, de traverser les mers, d'exposer sa vie, comme on fait souvent, pour une fortune périssable; quoique les récompenses que Dieu vous pro-

met soient infiniment au dessus de toutes les fortunes de la terre, celles-là coûtent moins cher que celles-ci : il s'agit principalement d'une bonne volonté ; pour être sauves, il n'y a qu'à le vouloir, & le vouloir sincérement. Le Royaume de Dieu est au dedans de nous, comme dit J. C. ; nous en sommes en quelque façon les maîtres.

Si Dieu avoit confié cette affaire à quelqu'autre, nous aurions pu nous plaindre du mauvais succès ; mais nous ne pourrons nous en plaindre qu'à nous mêmes si nous ne réussissons pas, parce que le succès dépend de nous, & il n'y aura aucun réprouvé dans l'Enfer, qui ne connoisse que c'est par sa faute, qu'il est malheureux. On peut nous ravir nos biens par des injustices, notre honneur par des calomnies, notre vie par des attentats ; mais personne ne peut nous ravir le bien le plus précieux, qui est le salut. Tout le monde, tout l'Enfer même ligué contre nous ne pourroit venir à bout de nous perdre, si nous ne le voulons pas ; notre ame est toujours entre nos mains : *Anima mea in manibus meis. semper.* (*Psal.* 118.) Ainsi, M. F., nous pouvons nous sauver, si nous le voulons bien sincérement.

Mais qu'est-ce que vouloir efficacement ce salut, ce bonheur éternel ? C'est, en deux mots, éviter les obstacles qui peuvent nous en fermer l'entrée ; c'est prendre tous les moyens qui peuvent nous en assurer la possession. Le péché est le seul obstacle au salut ; & l'observation des commandemens,

dit J. C., est la voie sûre pour entrer dans la gloire. Fuyez donc le péché, observez les commandemens de Dieu, & vous serez sûrement sauvés. Or, tout cela ne dépend-il pas de votre volonté? vous pouvez sans contredit éviter tout péché qui vous damneroit, puisqu'il ne peut y avoir de péché, que votre volonté n'y ait part; point donc d'obstacles au salut que ceux que vous y mettez vous-mêmes: en effet, qui est-ce qui pourroit arrêter cet ouvrage? Seroit-ce les tentations? mais n'avez-vous pas la grace pour les surmonter? Seroit-ce les mauvais exemples que vous voyez, les occasions que vous trouvez dans le monde? mais ne tient-il pas à vous de les éviter? Seroit-ce les embarras de l'état où vous êtes engagés? mais vous n'avez qu'à en remplir fidellement les obligations, & sans quitter votre état vous ferez votre salut. Car, Dieu qui veut sauver tous les hommes, a établi tous les états de la vie; il veut par conséquent que l'on se sauve dans tous, que chacun en trouve les moyens dans son état: & certes, n'y a-t-il pas eu des Saints dans tous les états? faites ce qu'ils ont fait, & vous vous sanctifierez comme eux.

Tous les hommes ne peuvent pas remplir les mêmes emplois, avoir la même occupation; la diversité de condition est un effet de la sagesse de Dieu, qui a voulu entretenir la société & la subordination parmi les hommes. Il n'est donc pas nécessaire, pour être sauvé, de quitter le genre de vie, la profession où l'on est engagé, à moins qu'elle ne soit un obstacle au salut, par les occasions de péché

auxquelles on seroit exposé. Il n'est pas nécessaire à un Magistrat, pour faire son salut, de quitter son emploi, à un marchand son négoce, à un artisan son travail, à un pere, une mere de famille le soin de leurs enfans; mais il faut que chacun remplisse les devoirs de son état. Ainsi, Magistrats, vous vous sanctifierez, si vous vous servez de votre autorité pour réprimer le vice & soutenir la vertu : vous, artisans, si vous cherchez plutôt la rosée du Ciel que la graisse de la terre; vous, marchands, si vous négociez plutôt pour l'éternité que pour le temps; vous, peres & meres de famille, si vous élevez vos enfans dans la crainte de Dieu & si pour les établir, vous ne prenez que des voies conformes à ses volontés; vous, riches, si vous faites un saint usage de vos richesses, en donnant le superflu aux pauvres; vous, pauvres, si vous souffrez patiemment la misere où vous êtes réduits; vous tous enfin qui m'écoutez, vous vous sanctifierez, vous vous sauverez dans votre condition, si vous cherchez premiérement le Royaume de Dieu & sa justice, en marchant dans la voie de ses commandemens.

Or, est-il bien difficile de marcher dans cette voie? Demandez-le au Roi Prophete, qui y couroit dans la joie de son cœur : *Viam mandatorum tuorum cucurri.* Demandez-le à tant de vertueux Chrétiens, dont les exemples doivent être pour vous une preuve sans réplique, que l'observation de divers commandemens n'est pas une chose si difficile que vous vous imaginez; il vous

diront au contraire, que le joug du Seigneur eſt léger, & qu'il ne paroît peſant qu'à ceux qui ne l'ont pas porté. Il ne tient qu'à vous d'en faire l'épreuve. Pourquoi ne feriez-vous pas ce que font tant d'autre de la même profeſſion que vous, ſujets aux mêmes foibleſſes que vous, & qui n'ont pas plus d'intérêt que vous à ſe ſauver? Pourquoi les voies du ſalut ſeroient elles plus impraticables pour vous qu'elles ne ſont pour eux? Hélas! pour marcher dans ces voies, il ne vous faudroit que la bonne volonté de ceux qui y entrent & qui y perſéverent, parce qu'en conſéquence de cette bonne volonté, vous vous feriez violence pour reprimer vos paſſions, & vous abſtenir des choſes défendues par la loi de Dieu; vous vous aſſujettiriez aux exercices de la vie chretienne, à la priere, à la fréquentation des Sacremens, & aux autres pratiques de piété qui peuvent contribuer à votre ſanctification.

Ah! M. F., ſi pour vous enrichir, pour vous élever dans le monde, il ne vous en coûtoit pas plus que ce que l'on vous demande pour votre ſalut, il n'y auroit parmi les hommes aucun miſérable. Ne vous expoſez-vous pas à bien plus de dangers; ne ſouffrez-vous pas bien plus de travaux & de fatigues pour les biens du monde, qu'on ne vous demande pour les biens du Ciel? Vos aſſiduités auprès d'un Grand dont vous ménagez la protection, auprès d'une créature dont vous cherchez la trompeuſe amitié, ne vous coûtent-elles pas plus cher que celles que vous auriez auprès de J. C. pour avoir

son amitié ? Pour parvenir aux honneurs du monde, pour conserver votre santé, ne faites-vous pas bien des efforts que vous pourriez également faire pour votre salut ? Pour conserver votre honneur & votre santé, vous évitez certains excès qui pourroient vous nuire, vous renoncez aux plus douces sociétés, vous vous privez des choses les plus agréables au goût, vous gardez un régime de vie le plus austere, pourquoi ne seriez-vous pas aussi tempérans pour votre ame, que vous l'êtes pour votre corps ? Quelques jeûnes, quelques mortifications que vous feriez, sont-ils plus difficiles qu'un régime de vie que vous gardez ?

Convenez donc que vous ne voulez pas aussi efficacement votre salut que votre santé. S'il y avoit quelque profit temporel à faire en observant quelques pratiques de piété, comme à fréquenter les Sacremens, à visiter l'Eglise, n'est-il pas vrai que votre empressement pour le bien vous y rendroit assidus ? Et des biens éternels vous touchent moins qu'un bien caduc & périssable ! N'est-il pas vrai au contraire, que si ce péché que vous commettez étoit suivi de quelque perte de bien, vous cesseriez bientôt de le commettre, votre intérêt l'emporteroit sur votre passion ? Et des maux infinis qui seront la peine de votre péché, ne sont pas capables de vous retenir ! il faut que vous manquiez de foi ou de raison : s'il faut réussir dans une affaire, contenter une passion, vous prenez tant de mesures, que vous en venez à bout, parce que vous le voulez efficacement.

Si vous ne faites pas votre salut, ne dites donc pas qu'il vous est impossible ; mais que vous ne le voulez pas, puisque le succès dépend plus de vous, que celui de toutes les autres affaires. Etrange aveuglement ! on ne trouve rien de difficile pour les choses du monde, & tout paroît impossible, quand il est question du salut ! Disons mieux, tout coûte pour se sauver, & rien ne coûte pour se damner. Ah ! M. F., si vous perdez votre ame, ce sera bien votre faute ; ce malheur ne viendra pas de la difficulté du salut, mais d'un défaut de volonté de votre part, qui vous rendra inexcusables devant Dieu. Vous avez tous les secours & tous les moyens nécessaires pour assurer votre prédestination ; il ne tient qu'à vous d'en profiter. Dieu veut vous sauver, veuillez-le autant que lui, & infailliblement vous le serez : en voilà bien assez pour inspirer de la confiance aux timides ; mais il est temps d'inspirer de la crainte aux présomptueux.

II. Point. Tout homme doit craindre de ne pas réussir dans une affaire qui est par elle-même difficile, où il y a beaucoup de dangers, & dont le succès est incertain. Telle est l'affaire du salut ; sa difficulté ; ses dangers, sont incertitude, sont de grands sujets de crainte à tout hommes qui veut y penser sérieusement. C'est pourquoi l'Apôtre S. Paul exhortoit si fort les fideles à travailler à leur salut, non seulement avec crainte, mais avec tremblement : *Cum metu & tremore salutem vestram operamini.* (*Phil.* 2.) Cette crainte, au reste, ne doit point abattre le courage

aux timides ; elle doit seulement réveiller l'attention des présomptueux : car si le salut est difficile, il faut donc se faire violence pour y réussir ; si le salut à ses dangers, il faut de la vigilance pour les éviter ; si le salut est incertain, il faut prendre les moyens les plus efficaces pour en assurer le succès. Voilà ce qu'on appelle faire son salut avec crainte : *Cùm metu & tremore, &c.*

Non, M. F., il ne faut pas le dissimuler, le salut est une affaire difficile, il en coûte pour se sauver ; J. C. la vérité même nous l'apprend dans son Evangile : ne nous dit-il pas que le Royaume du Ciel ne s'acquiert que par violence, qu'il n'y a que ceux qui se la font qui peuvent y parvenir, que le chemin qui y conduit est étroit, que la porte par où on y entre est bien petite, qu'il faut faire de grands efforts pour y avoir accès ? *Contendite intrare per angustam portam.* (*Luc.* 13.) La récompense des Saints, dit le grand Apôtre, est une couronne qui ne sera donnée qu'à ceux qui auront bien combattu : *Non coronabitur nisi qui legitimè certaverit.* (2. *Tim.* 2.)

Que faut-il faire en effet pour gagner le Ciel, & quel chemin nous prescrit l'Evangile pour y arriver ? Il faut vivre dans un entier détachement des biens, des honneurs, des plaisirs du monde, renoncer à soi-même, porter sa croix, pardonner les injures, aimer ses ennemis, remplir jusqu'à la mort tous ses devoirs à l'égard de Dieu, du prochain & de soi-même Or, que n'en coûte-t-il pas pour faire tout cela ? & que d'obstacles

ne trouvons-nous pas au dedans de nous-mêmes à l'accompliſſement de toutes ces obligations ? Il faut dompter nos paſſions, combattre nos inclinations les plus naturelles, réduire nos ſens en ſervitude, ſacrifier l'amour propre, en étudier les ruſes, en réprimer les mouvemens. Hélas ! que de victoires à remporter ! que de violences à ſe faire ! toujours veiller ſur ſoi-même, toujours ſe roidir contre ſoi-même, ſe haïr ſoi même, ſe traiter avec rigueur ; quoi de plus contraire aux inclinations d'une nature qui n'aime que ſes aiſes & ſes commodités ? S'humilier, aimer le mépris & l'abjection ; quoi de plus oppoſé aux deſirs que nous avons de paroître, d'être honorés, eſtimés des hommes ? Tout cela coûte, il faut l'avouer, & tous les Saint ont éprouvé les difficultés qui ſe rencontrent dans le chemin du Ciel.

Mais de-là, M. F., quelle concluſion tirer ? Faut-il, comme les lâches, ſe rebuter de l'entrepriſe, & ſe décourager comme ce jeune homme de l'Evangile, qui, après avoir entendu parler J. C. ſur la voie étroite du ſalut, s'en alla triſte & abattu : *Abiit triſtis.* (*Matth.* 19.) Eſt-ce ainſi qu'on ſe comporte dans les affaires de ce monde ? parce qu'une affaire eſt difficile, ſe décourage-t-on pour cela ? Dès qu'elle eſt de conſéquence, ne prend-on pas au contraire tous les moyens poſſibles pour en venir à bout ? La difficulté donne de l'induſtrie aux plus ignorans, de l'activité aux plus pareſſeux. A-t-on un procès conſidérable à terminer, on conſulte des gens habiles, ou ſollicite des Juges ; on fait des

des voyages, des dépenſes pour avoir un heureux ſuccès.

Si donc l'affaire du ſalut eſt difficile, & la plus importante de toutes, la difficulté, bien loin de nous abattre, doit nous engager à prendre toutes les précautions poſſibles pour la terminer heureuſement. Si c'étoit une affaire indifférente, comme bien d'autres dont nous pouvons nous paſſer, nous pourrions l'abandonner; mais le ſalut eſt d'une conſéquence infinie pour nous, parce que de ſon bon ou mauvais ſuccès dépend notre bonheur ou malheur éternel. Il faut donc, quoi qu'il en coûte, tout entreprendre pour y réuſſir; il ne faut donc pas, comme les préſomptueux, demeurer tranquilles ſur l'événement, ſe contenter de ſimples deſirs qui ne produiſent aucun effet; il faut au contraire faire de grands efforts: *Contendite, &c*

Car, ſi pour être ſauvé, il ſuffiſoit ſimplement de le vouloir, il n'y auroit aucun réprouvé; puiſqu'il n'eſt même aucun impie qui de ſang froid ſe détermine à la réprobation éternelle.

Vous aurez beau, M. F., penſer à votre ſalut, vous aurez beau vouloir être ſauvés; en vain même craindrez-vous de ne pas l'être, vous ne le ſerez jamais, ſi vos deſirs & vos craintes vous laiſſent dans l'inaction ces deſirs, ces craintes ne ſerviront qu'à vous conduire à la mort éternelle; *Deſideria occidunt pigrum.* (*Prov.* 19) L'Enfer eſt tout rempli de gens de bons deſirs, de gens qui ont craint d'y tomber; vous aurez

le même sort, si vos desirs sont inefficaces, & si la crainte d'être réprouvés ne vous engage à cette sainte violence qu'il faut se faire pour arriver au Ciel ; car, M. F., le Ciel ne se donne qu'à titre de conquête, il faut combattre pour le posséder ; il ne se donne qu'à titre de salaire, il faut travailler pour l'obtenir ; il ne se donne qu'à titre de récompense, il faut le mériter par des bonnes œuvres pour y regner un jour ; ainsi ne vous y trompez pas, le salut demande de grands efforts ; c'est une vigne où il faut porter le poids du jour & de la chaleur, c'est une terre promise, où l'on ne peut entrer qu'après bien des combats : ne vous imaginez donc pas que vous y arriverez sans souffrir beaucoup de peines, sans vous livrer à une guerre continuelle, & sans faire tous les sacrifices que Dieu exige de vous.

Dussiez-vous, pour entrer dans la gloire, faire ce que vous dit le Sauveur, vous arracher un œil, vous couper un pied, une main ; vous devez le faire, si cette main, ce pied & cet œil vous sont un sujet de chûte & de perdition. C'est-à-dire, M. F., que si vous voulez être sauvés, vous devez renoncer à cette liaison dangereuse, rompre avec cette personne, quitter cette maison, qui sont pour vous une occasion de péché, quand elles vous seroient aussi cheres que votre œil, votre pied & votre main ; c'est-à-dire, qu'il faut vous défaire de cet emploi, abandonner cette profession, quelque lucrative qu'elle puisse être pour

vous, si vous n en êtes pas capables, & si elle est pour vous une occasion de péché ; c'est-à-dire, que vous devez rendre le bien qui ne vous appartient pas, quelque avantage que vous trouviez à le posséder, pour vivre à votre aise ; c'est-à-dire, que vous devez domter cet orgueil qui vous domine, étouffer ce ressentiment qui vous aigrit ; vous détacher de ces biens même qui vous sont propres ; renoncer à cette vie molle & sensuelle qui vous perd, réprimer en un mot toutes vos passions, traiter rudement votre corps, détourner vos yeux des objets dangereux, retenir votre langue si libre en paroles, fermer vos oreilles aux discours des impies & des médisans ; enfin, renoncer à vous-mêmes par une continuelle mortification.

Voilà les sacrifices que le salut demande : car tout ce qui est incompatible avec le salut, quelqu'agréable, quelqu'avantageux qu'il vous soit d'ailleurs, doit lui être sacrifié. Quelque durs au contraire que soient les moyens qui peuvent y contribuer, il faut les embrasser avec joie : telle est la sainte violence que doit produire en vous la difficulté du salut ; & les dangers auxquels votre salut est exposé, doivent exciter votre vigilance.

En effet, M. F., de quelque côté qu'on jette la vue dans le monde, on n'y apperçoit que des dangers ; on y voit des objets, qui tentent ; des exemples qui entraînent, des précipices dont il est bien difficile de se garantir. On respire dans le monde un

air contagieux qui infecte la plupart de ceux qui l'habitent. A chaque pas que l'on fait, on trouve des pierres d'achoppement. Il n'est guere d'état où l'on ne trouve des écueils qui font périr tant d'ames ; écueils dans la prospérité qui aveugle, & rend presque toujours criminels ceux qui en jouissent ; écueils dans l'adversité qui fait succomber la patience de ceux qui la souffrent : & combien de fois ne cherche-t-on pas à en sortir aux dépens de la justice & de l'honnêteté ? Ecueils dans le négoce, où l'on s'écarte souvent des régles de la bonne foi & de la droiture, où l'on se rend coupable de tant d'usures palliées, jusques-là qu'on se sert des fléaux & des miseres dont Dieu afflige son peuple, pour augmenter ses profits : écueils dans le travail le plus pénible, où l'on se livre au murmure, à l'impatience, & où l'on ne garde pas toujours les regles de l'équité Que de dangers ne trouve-t-on pas dans les compagnies que l'on frequente, dans les mauvais discours qu'on y entend, dans les objets seduisans qu'on y voit, dans les plaisirs du jeu & de la table auxquels on se livre souvent sans modération,

Si à tous ces dangers que l'on trouve dans le monde pour le salut, nous y joignons ces attaques que nous livre l'ennemi commun du salut, qui tourne sans cesse autour de nous comme un lion rugissant, pour nous porter au mal : & si à tout cela vous ajoutez encore le mauvais penchant qui nous entraîne, quel sujet de crainte ne devons-

nous pas avoir de périr & de faire naufrage ? Nous marchons au travers des pieges & des précipices ; les traits volent de tous côtés : le moyen de ne pas tomber, & de n'être pas bleſſé à mort ? C'eſt pour éviter ces dangers que tant d'ames généreuses prennent le parti de la retraite, pour ne s'occuper que du ſoin de leur ſalut : & on verra des Chrétiens tranquilles au milieu de ces dangers ; des préſomptueux qui vivent ſans crainte, & comme s'ils étoient ſûrs d'arriver heureuſement au port. Ah ! qu'il faut de vigilance pour n'être pas ſurpris ! Que de precautions pour ne pas tomber dans les pieges dont nous ſommes environnés ! Hélas ! M. F., ſi nous craignons véritablement pour notre ſalut, nous prendrons ces précautions, nous fuirons ces dangers & ces occaſions qui nous expoſent à périr ; & ſi nous ſommes obligés par état de demeurer dans le monde, nous aurons ſoin de nous bâtir au dedans de nous-mêmes une retraite qui nous mette à couvert d'un malheur qui nous menace. Telle eſt le fruit que doit produire la crainte de ne pas réuſſir dans l'affaire de notre ſalut : *Cum metu*, *&c.* Enfin, M. F., ce qui redouble cette crainte, c'eſt l'incertitude du ſuccès.

Le ſalut eſt incertain, ſoit qu'on le regarde du côté du paſſé, ſoit du côté de l'avenir. Incertitude du ſalut du côté du paſſé. Nous avons péché, nous en ſommes ſûrs ; mais avons-nous fait une pénitence ſalutaire qui ait effacé notre péché ? Nous n'en ſavons rien, & cette incertitude nous

accompagnera jusqu'au tombeau. Vous vous êtes approchés du sacré Tribunal de la pénitence ; mais y avez-vous apporté les dispositions requises pour recevoir votre pardon? Avez-vous accusé vos péchés avec simplicité ? en avez-vous eu une douleur sincere dans son principe ; une douleur surnaturelle dans son motif, efficace dans son propos ? Qui est-ce qui peut le savoir ? Vos rechûtes dans le péché ne vous donnent-elles pas au contraire sujet de croire que votre pénitence a été vaine ? Tout au moins devez-vous en douter.

Personne ne peut donc savoir s'il est digne de haine ou d'amour : *Nemo scit an amore aut odio dignus sit.* Quand par une sincere pénitence nous aurions obtenu le pardon de nos péchés, ce qui mettroit notre salut en assurance du côté du passé, il seroit encore incertain du côté de l'avenir. Car, pour être sauvé, il faut persévérer jusqu'à la fin, il faut mourir en état de grace : or, qui peut s'assurer de cette persévérance qui renferme deux choses, une volonté constante dans le bien, & une grace spéciale qui couronne nos vertus à la mort ? Or quel est l'homme qui peut compter sur sa volonté ? Cette volonté si foible, si inconstante, qui se rebute si aisément des difficultés qu'il faut surmonter, qui succombe aux premieres attaques de l'ennemi, qui passe bientôt de la plus grande ferveur à la tiédeur la plus relâchée.

Je ne dis rien, M. F., dont on n'ait vu, & dont on ne voie encore de funestes

exemples, dont vous-mêmes, n'ayiez fait la triste expérience. Combien de saints personnages qui avoient bien commencé, qui avoient fourni pendant long-temps une sainte & heureuse carriere, & qui malheureusement ont fait naufrage au port ? Combien de fois ne vous êtes-vous pas démentis vous-mêmes? combien de fois n'avez-vous pas abandonné de saintes résolutions que vous aviez formées, un plan de vie que vous vous étiez prescrit ? Ah! qu'il n'y a guere à compter sur l'homme! plus foible qu'un fragile roseau qui plie à tous vents, plus léger que la feuille que le moindre souffle agite, il n'a point de constance fixe & immuable: le salut ne peut donc être en assurance du côté de la volonté. Son plus grand appui, c'est la grace de Dieu ; elle ne lui manque pas ; mais qui peut s'assurer d'avoir cette grace finale qui couronne toutes les autres, que nous pouvons bien obtenir, mais que Dieu ne doit à personne, que les plus grands Saints même n'ont pas méritée en rigueur de justice ? Les plus fervens Solitaires, les Apôtres les plus zélés ont craint, ont tremblés de ne pas l'avoir, cette grace. Comment est-ce que des ames imparfaites, des pécheurs ne craindront pas sur leur éternelle destinée? Tremblons, M. F., tremblons sur cette terrible incertitude de salut. Serons-nous du nombre des prédestinés, ou du nombre des réprouvés ? nous n'en savons rien. Tout ce que je viens de vous dire là-dessus, vous le prouve assez : quel motif pressant

d'opérer notre salut avec crainte & tremblement ! *Cum metu & tremore, &c.*

PRATIQUES Or, à quoi doit nous engager cette crainte ? C'est à prendre toutes les précautions possibles, les moyens les plus efficaces pour mettre notre salut en assurance ; c'est de suivre l'avis du Prince des Apôtres, lorsqu'il nous exhorte à faire de bonnes œuvres pour assurer notre prédestination : *Satagite ut per bona opera certam vestram vocationem & electionem faciatis.* (2. *Petr* 1.) Il ne faut donc rien épargner, rien omettre de ce que nous croirons capable de consommer ce grand ouvrage, prieres, aumônes, jeûnes, mortifications, fréquentations des Sacremens, visite des Eglises & des pauvres, pratiques de toutes les vertus chrétiennes, fidélité à remplir tous les devoirs de notre état : *Satagite, &c.* Ne comptons point sur nos pénitences passées, ni sur le bien que nous avons fait ; ne cessons de faire pénitence, & appliquons-nous toujours aux bonnes œuvres, pour assurer de plus en plus notre pardon & notre persévérance : on ne peut prendre trop de précautions, où il s'agit de l'éternité.

Ecoutons encore à ce sujet la leçon que nous fait le grand Apôtre dans l'Epître de ce jour. Il nous propose l'exemple de ceux qui courent dans la lice, qui combattent pour avoir le prix ; quelle mesure ne prennent-ils pas pour remporter la victoire ? Ils s'abstiennent de tout ce qui peut diminuer leur force, ou les rendre moins agiles ; ils gardent un régime de vie propre à endurcir

& à fortifier leur corps : *Omnis qui in agone contendit, ab omnibus se abstinet.* (1. *Cor.* 9.) Ils s'accoutument aux travaux, aux incommodités des saisons. Pourquoi tout cela ? Pour avoir une couronne qui flétrit : *Ut corruptibilem coronam accipiant.* Et nous, qui attendons une gloire immortelle, nous ne ferons aucun effort pour la mériter ? *Nos autem incorruptam* Courons donc à cette couronne, conclut l'Apôtre, non pas à l'avanture & en battant l'air, c'est-à-dire, en se contentant de quelques bons desirs, en combattant quelques passions : en prennant quelques moyens pour être sauvés ; mais réprimons toutes nos passions, mortifions tous nos sens ; soumettons-nous à tout ce que la loi de Dieu a de pénible, embrassons les croix, les austérités, souffrons patiemment toutes les afflictions de la vie ; car c'est ainsi que le grand Apôtre en agissoit : je châtie mon corps, je le traite rudement : *Castigo corpus meum* ; de crainte qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois du nombre des réprouvés. Tels sont les effets que la crainte produisoit dans son cœur, & qu'elle doit produire en nous.

Cette crainte, en nous faisant agir de la sorte, nous donnera de la confiance pour le succès du salut ; pour cela il faut préférer le salut à tout, rapporter tout au salut, & que tout cede au salut. Préférer le salut à tout, en sorte qu'il soit le premier objet de nos vues & de nos desirs, qu'il soit le mobile de nos entrepriſes, qu'il tienne le premier rang dans nos occupations.

Rapporter tout au salut, c'est-à-dire, ne rien faire que dans cette vue. Ainsi, M. F., si vous pensez, si vous desirez, si vous parlez, si vous agissez, si vous vous reposez il faut que vos pensées, vos desirs, vos paroles, vos actions, vos délassemens mêmes ne servent qu'à vous unir plus étroitement à Dieu, & par là tout entrera dans l'économie de votre salut. Sur le point d'entreprendre quelque affaire, il faut se demander : Quel rapport cela a-t-il avec l'éternité? *Quid hæc ad æternitatem?* Et si elle est incompatible avec le salut, l'abandonner, parce que tout doit céder à cette grande affaire ou il s'agit de tout perdre ou de tout gagner. Quoi qu'il en coûte, il faut en venir à bout; si nous sommes rebutés des difficultés qui se trouvent dans le salut, pensons qu'il en coûtera infiniment plus d'être damné; il vaut donc bien mieux se faire violence, souffrir quelque temps en cette vie, pour regner éternellement dans le séjour de la gloire. *Amen.*

PRÔNE

POUR LE DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME.

Sur la Parole de Dieu.

Semen est verbum Dei.
La semence, c'est la parole de Dieu. (Luc. 8.)

TELLE est, M. F., l'explication que J. C. donne lui-même à la parabole qu'il nous propose dans l'Evangile de ce jour, où il nous fait voir d'une maniere bien sensible les effets différens que sa parole produit dans les ames, suivant les différentes dispositions de ceux qui l'entendent.

Il n'est pas besoin de chercher ailleurs que dans l'Evangile, ni d'apprendre d'autre bouche que de celle de J. C. l'explication de cette parabole, puisqu'il veut bien lui-même nous la donner.

Il se compare à un homme qui s'en alla semer du grain; & comme il le semoit, une partie de ce grain tomba le long du chemin, fut foulée aux pieds & mangée par les oiseaux du Ciel. Une autre partie tomba sur un endroit pierreux, & le grain

sécha dès qu'il fut levé, parce qu'il manquoit d'humeur. Une autre tomba au milieu des épines, & les épines venant à croître en même temps, elles l'étoufferent. Enfin, la quatrieme partie du grain tomba en bonne terre, & le grain ayant levé, rapporta du fruit au centuple. Les Apôtres ayant demandé au Sauveur l'explication de cette parabole, pour leur faire sentir l'importance du sujet qu'il avoit à traiter, il leur dit, que celui-là entende qui a des oreilles pour entendre : voici donc, ajouta-t-il, quel est le sens de cette parabole. La semence, c'est la parole de Dieu : *Semen est verbum Dei.* Ceux qui sont marqués par ce qui tombe le long du chemin, sont ceux qui écoutent la divine parole ; mais le démon vient ensuite qui enleve de leur cœur cette parole, de peur qu'en croyant, ils ne soient sauvés. Ceux qui sont marqué par ce qui tombe sur la pierre, sont ceux qui ayant ouï la parole de Dieu, la reçoivent avec joie ; mais comme ils n'ont point un cœur assez disposé où elle puisse prendre racine, ils croient pour un temps, & succombent lorsqu'ils sont tentés. Ce qui tombe dans les épines, sont ceux qui ont entendu la parole de Dieu, mais en qui elle est étouffée par les sollicitudes & par l'attachement aux richesses & aux plaisirs de la vie. Enfin, ce qui tombe en bonne terre, marque ceux qui ayant entendu la parole avec un cœur droit & bien disposé, la conservent, & qui par la patience produisent du fruit.

Il est aisé de voir, M. F., par l'expli-

cation de cette parabole, que le plus grand nombre de personnes qui entendent la parole de Dieu, bien loin d'en profiter, en abusent. Ce n'est pas que cette divine semence n'ait toute la vertu nécessaire pour produire du fruit; car, si le grain dont il est parlé dans parabole, ne fut pas également fertile dans tous les endroits où il fut répandu, ce ne fut point par défaut de sa qualité, mais plutôt de celle de ses différens terrains: de même si la parole de Dieu ne produit pas son effet dans le cœur de tous ceux qui l'entendent, ce malheur ne vient que de leurs mauvaises dispositions à l'entendre, & des obstacles qu'ils opposent à sa fertilité.

Que ne puis-je aujourd'hui, M. F., détruire ces obstacles, & vous engager à apporter à la divine parole les dispositions qu'elle exige de nous! Pour cet effet il faut les connoître Quels sont donc ces obstacles au fruit de la divine parole? c'est ce qui fera le sujet de mon premier Point. Quelles sont les dispositions qu'il faut apporter à la parole de Dieu? ce sera le sujet du second Point.

Il n'appartient qu'à vous, Seigneur, de rendre fertile la précieuse semence de votre parole dans le cœur de mes auditeurs; car ce n'est pas celui qui plante ni qui arrose, mais à vous de donner de l'accroissement.

I. Point. Dieu a fait entendre aux hommes sa divine parole en différens temps & en différentes manieres. Il leur a parlé autrefois, dit l'Apôtre, par ses Prophetes, & en ces

derniers temps par son propre Fils, qu'il a envoyé sur la terre pour leur manifester ses volontés. C'est pour cela que ce Fils adorable s'est revêtu de notre nature pour nous communiquer d'une maniere plus intime & plus sensible la doctrine celeste qu'il a puisée de toute éternité dans le sein de son Pere ; c'est pour cela qu'il a conversé avec les hommes, qu'il leur a expliqué les vertus du Royaume de Dieu, qu'il en a marqué les routes dans son saint Evangile. Ce Verbe incarné, après avoir répandu par lui-même la semence de sa divine parole, en a voulu perpétuer la fécondité jusqu'à la consommation des siecles. C'est pourquoi il choisit des Apôtres ; il les chargea du soin d'enseigner toutes les nations de la terre, & de leur apprendre ce qu'ils avoient appris de lui-même : *Euntes docete omnes gentes.* (*Matth.* 28.) On les vit, ces glorieux Apôtres, envoyés de leur divin Maître, répandre la semence de cette sainte parole qu'il leur avoit confiée, & c'est par la force de cette parole qu'ils ont soumis le monde entier à l'empire de J. C. On a vu les statues des fausses divinités tomber au son de leur voix, comme autrefois on vit les murailles de Jéricho tomber au son des trompettes, & la Religion du vrai Dieu prendre la place de l'idolâtrie, qui regnoit presque par toute la terre. C'est donc la parole de Dieu qui a établi la Religion sainte que nous professons : c'est par elle que cette Religion s'est conservée jusqu'à nous, & qu'elle se conservera jusqu'à la fin des siecles. D'où vient donc, M. F., que cette sainte parole qui a été

assez puissante pour convertir le monde entier, fait aujourd'hui si peu d'impression sur la plupart de ceux qui l'écoutent ? Est-ce faute d'être annoncée aux hommes ? Mais jamais cette précieuse semence fut-elle répandue avec plus d'abondance qu'elle l'est aujourd'hui ? Jamais tant de prédications, tant d'instructions ! Les Eglises & les chaires chrétiennes retentissent de toute part de la voix des Ministres évangéliques qui annoncent la parole de Dieu.

D'où vient donc, encore une fois, le peu de fruit qu'elle produit sur les esprits & sur les cœurs ? A-t-elle perdu quelque chose de cette force toute divine qu'elle avoit dans la bouche des Apôtres ? Non, M. F., la longueur du temps qui s'est écoulé depuis eux jusqu'à nous, n'a rien diminué de la vertu & de la pureté du saint Evangile : nous prêchons ce même Evangile que J. C. & les Apôtres ont prêché au monde. Ce n'est donc, M. F., que par la faute de ceux qui écoutent la parole de Dieu, qu'elle leur devient inutile. Ce qui empêche ce bon grain de germer dans leurs cœurs, ce sont les obstacles qu'ils opposent à sa fécondité. Quels sont ces obstacles ? Nous ne pouvons mieux les connoître qu'en faisant après J. C. l'application de la parabole de l'Evangile aux différens caractères de ceux qui écoutent la parole de Dieu. Que celui qui a des oreilles entende donc cette application que nous en allons faire, pour reconnoître s'il est coupable, & pour se corriger : *Qui habet aures audiendi audiat.* (*Luc.* 8.).

Reprenons, M. F., les circonſtances de notre parabole, qui nous repréſentent dans les différens terrains où la ſemence fut répandue les différentes diſpoſitions de ceux qui entendent la parole de Dieu. Les grands chemins où tomba la ſemence qui fut enlevée par les oiſeaux du Ciel, nous repréſentent ceux qui écoutent la parole de Dieu avec un eſprit tout diſſipé. Les endroits pierreux où la ſemence ne put croître, ſont une figure de la dureté & de l'inconſtance des autres qui ne profitent point de la parole de Dieu. Enfin les épines qui empêcherent le bon grain de croître dans les endroits où il fut ſemé; ſont une image ſenſible de ceux en qui l'attachement aux richeſſes & aux plaiſirs du ſiecle étouffe la précieuſe ſemence de la divine parole, diſſipation d'eſprit, dureté & inconſtance de cœur, attachement aux biens & aux plaiſirs de la terre, tels ſont les obſtacles ordinaires qui arrêtent la vertu & l'efficacité de la parole de Dieu; *Qui habet aures audiendi audiat.*

Je ne parlerai pas ici de ceux qui ne veulent pas écouter la ſainte parole, qui ne daignent pas même entrer dans nos Egliſes pour l'entendre, ou qui ſortent pour ne pas en profiter; qui négligent de s'inſtruire de leurs devoirs, mépriſent les avis qu'on leur donne, fuient la compagnie de ceux qui s'efforcent de les remettre dans les voies du ſalut. Il eſt évident que ceux-là portent déja un caractere de réprobation: car ſi c'eſt une marque de prédeſtination d'aimer a entendre la parole de Dieu: *Qui ex Deo eſt;*

verba Dei audit : (*Joan* 8.) c'eſt auſſi une marque de réprobation de ne vouloir pas l'écouter, comme J. C. le reprochoit aux Juifs : *Propterea vos non auditis, quia ex Deo non eſtis,*

Je ne parle pas non plus de ceux qui viennent écouter la parole de Dieu, mais qui l'entendent toujours avec dégoût, qui trouvent toujours trop long le temps des inſtructions : ce ſont, dit l'Apôtre, des terres de malédictions ſur leſquelles tombe la roſée du Ciel : mais qui ne produiſent que des ronces & des épines : auſſi coupables que les Iſraëlites qui ſe dégoûterent de la manne que Dieu leur donna dans le déſert : *Anima noſtra nauſeat ſuper cibo iſto leviſſimo* ; (*Num.* 21. ils aiment mieux les oignons d'Egypte : c'eſt-à-dire, les vanités du ſiecle, que la bonne nourriture qu'on leur donne. Ils ſont dans un état auſſi dangereux, dit S. Grégoire, qu'un malade qui ne trouve rien de bon de ce qu'il mange, ou qui ne peut garder aucun aliment ; c'eſt une marque d'une mort prochaine.

Oui, M. F., le dégoût de la parole de Dieu ſera toujours un ſentiment des Saints, une maladie très-dangereuſe pour le ſalut ; craignez-en les ſuites, & ceſſez de vous éloigner des inſtructions ou de les écouter avec dégoût Quoi qu'il en ſoit de ceux qui négligent la parole de Dieu, ou qui l'écoutent ſans goût, nous n'en parlerons pas ici, nous parlerons ſeulement de ceux que J C. nous a déſignés plus particuliérement dans l'explication de ſa parabole. Les premiers repré-

sentés par ces grands chemins, où la semence tomba, sont ceux qui, à la vérité, écoutent la parole de Dieu, mais qui l'entendent avec un esprit tout dissipé, tout rempli d'idées profanes & terrestres; qui assistent aux instructions, mais qui y viennent par tout autre motif que celui d'en profiter. Les uns y viennent pour voir ou pour être vûs, les autres pour y passer leur temps; attirés par la réputation du Prédicateur, ou par la curiosité de l'entendre, ou engagés par la compagnie qui les y conduit, ils pensent à s'amuser, & non point à s'édifier. Comme les grands chemins sont ouverts & fréquentés par toutes sortes de personnes, de même leur esprit est ouvert au premier objet qui se présente; & il n'est point de pensée étrangere à laquelle il ne s'applique. Tel est le premier obstacle à la parole de Dieu; obstacle qui se rencontre dans la plupart de ceux qui l'écoutent. Uniquement occupés des bagatelles & des amusemens du siecle, ils sont toujours hors d'eux-mêmes. Ils reconnoîtront les autres au portrait que l'on aura fait d'un vice; ils en feront même l'application au sortir d'un discours, en répandant sur celui-ci & sur celui-là, la malignité de leur censure; mais jamais ils ne s'y reconnoissent eux-mêmes; ce n'est point pour eux que le Prédicateur a parlé. Ainsi un avare, un usurier qui entend parler du vice dont il est atteint, le condamne dans les autres; mais son sordide attachement pour les biens du monde ne passe dans son esprit que pour une prudente économie. Ses oreilles remplies du son d'un mé-

tal, ſont inacceſſibles à celui de la divine parole, dit S. Ambroiſe. Tel eſt l'effet de la paſſion, elle aveugle tellement les hommes, qu'ils la méconnoiſſent dans le temps même qu'on la leur dépeint avec les plus vives couleurs; ſi leur conſcience leur en fait quelquefois ſentir les deſordres, ah! ils ſavent bien ſe défaire de ces penſées importunes qui les inquiétent, pour s'occuper d'autres objets qui les diſſipent & qui émouſſent les pointes qui les ont piqués. C'eſt pourquoi ils ſortent ordinairement d'un diſcours tels qu'ils y ſont entrés. Ils croupiſſent toujours dans le vice, & ne veulent point ſe corriger. La divine ſemence n'ayant point pénétré dans leur cœur, le démon l'enleve bientôt, pour y ſubſtituer les ſemences fatales du péché: ou s'il ne peut pas lui-même enlever cette ſemence, il ſe ſert de ſes ſuppôts, de ces ennemis de la vérité qui ne peuvent ſouffrir qu'on la prêche; de ces pêcheurs hardis & décidés, qui par leur pernicieux diſcours s'efforcent de détruire dans les cœurs, les ſalutaires impreſſions de la divine parole; qui élevent des chaires de peſtilence où ils ont la hardieſſe d'oppoſer à la vérité, les maximes d'un monde corrompu & corrupteur. Malheureux organes de Satan, qui ne ſont que trop communs dans le ſiecle! Cruels oiſeaux de rapines qui tuent & perdent plus d'ames que tous les Prédicateurs n'en peuvent ſauver! Puiſſiez-vous, M. F., vous garantir de leurs coups meurtriers! non ſeulement il ne faut pas les écouter, mais il faut les fuir comme d'autres Antechriſts.

Venons maintenant a ceux que J. C. nous a dépeints sous la figure de ces endroits pierreux où tomba la semence, & où elle ne put croître, parce qu'il n'y avoit pas d'humidité. Ce ne sont pas seulement ces cœurs durs & insensibles comme la pierre, que rien peut toucher, qui ne sont ni attirés par les promesses ni épouvantés par les menaces, que les exhortations les plus fortes ne peuvent résoudre à quitter le péché, à restituer un bien mal acquis, à pardonner à un ennemi, mettons-les au nombre de ceux dont nous avons déja parlé, qui sont marqués au sceau de la réprobation. Ce sont donc ceux qui reçoivent d'abord avec joie, comme dit le Sauveur, la semence de la divine parole, qui forment quelque bonne résolution de changer de vie, de pratiquer le bien; mais qui ne persévérent pas dans leurs bons desirs, parce qu'il faudroit se faire violence pour les rendre efficaces. Ce sont des terres qui produisent des fleurs & non pas des fruits; ils ressemblent à ces herbes, qui ayant pris racine dans des endroits pierreux, sont d'abord séchées par les ardeurs du soleil, parce qu'il n'y avoit pas suffisemment de terre & d'humidité pour les entretenir & les soutenir contre la chaleur; ou qui sont renversées par les vents, parce qu'elles n'ont pas assez de racine: ces personnes, dit J. C., croient pour un temps, mais elles succombent dans la tentation. Les bons desirs qu'elles avoient formés, s'évanouissent à la présence des objets qui réveillent les passions. Le feu profane que l'on n'a pas eu soin d'é-

teindre dans son cœur, brûle & desséche la divine semence jusques dans son germe ; un respect humain qu'il faudroit mépriser, une difficulté qu'il faut surmonter, anéantit bientôt les meilleurs projets. Cet homme qui aura entendu parler sur la fragilité des biens du monde, sentira dans le moment ses liens se rompre, il condamnera son avarice, & se déterminera à donner le superflu aux pauvres ; mais en proie à l'inconstance, il oubliera dans peu ses bons sentimens, & se laissera éblouir par l'éclat de ses biens, où il trouve de quoi contenter ses passions ; de sorte que quelques momens après il y sera aussi attaché qu'il l'étoit auparavant. Cet autre entendant parler des avantages de l'humilité, de la patience & de la douceur, prendra la résolution de pratiquer ces vertus dans l'occasion ; mais un mépris, une parole désobligeante rallumant bientôt le feu de la colere, il s'y laisse emporter, parce qu'il n'a pas soin de rappeller les motifs qui doivent le tenir dans le devoir On est doux & patient, quand on n'a rien à souffrir ; mais la moindre disgrace jette dans l'impatience la plupart de ceux dont Dieu veut mettre la vertu a l'épreuve. Après un sermon sur les malheurs d'une mauvaise mort, on est effrayé, & plein d'ardeur pour son salut, il semble qu'on renonce pour toujours au péché. on en quitte même pour un temps l'occasion: mais dans peu on retourne à ces commerces criminels : tout le mal vient d'un défaut de constance dans les bonnes résolutions que la parole de Dieu avoit fait naître.

Ainſi, faute de racine & d'humidité, cette divine ſemence devient ſtérile dans les cœurs pierreux qui la reçoivent.

Enfin, M. F., le troiſieme obſtacle qui rend inutile la parole de Dieu en ceux qui l'écoutent, eſt l'attachement aux richeſſes & aux plaiſirs de la terre. C'eſt ce que J. C. nous a repréſenté par ces épines qui étouffeſent le bon grain qu'on y jeta. Ce grain avoit bien pris racine dans cet endroit plus que dans le précédent qui étoit rempli de pierres, mais les épines dont il étoit environné, l'empêcherent de venir à maturité, elles l'étoufferent entiérement. Tel eſt l'effet funeſte que produiſent les richeſſes & les plaiſirs de la vie. Ce ſont des épines qui tourmentent & inquiétent nos eſprits par leurs pointes meurtrieres; c'eſt-à-dire, par les ſoins & les embarras qu'elle nous cauſent, ſoit pour les amaſſer quand on n'en a pas, ſoit pour les conſerver quand on en a. De-là vient, M. F., que la ſemence de la parole de Dieu, quelque bien enracinée qu'elle ſoit dans le cœur des riches, ne peut venir à maturité: elle croît juſqu'à un certain point; elle donne quelque eſpérance de récolte; mais les ſollicitudes de la vie l'étouffent: en effet, on voit encore des gens du ſiecle qui ſe font honneur de la vertu, qui par la pratique de quelques bonnes œuvres, témoignent avoir quelque déſir pour leur ſalut; mais ſouvent diſtraits de leur devoir, par les ſoins qu'ils ſe donnent pour faire une fortune ſelon le monde, ces premieres impreſſions de grace ſont bientôt affoiblies, & ne

produisent presque jamais une vie véritablement chrétienne. Tantôt ce sont des voyages qui les détournent du service de Dieu les jours qui lui sont destinés ; tantôt ce sont des procès qu'il faut soutenir, où la charité fraternelle est ordinairement blessée, & mille autres embarras inséparables de la condition des riches, qui ne leur laissent guere le loisir de penser à leur salut; s'ils y emploient quelque temps, ce n'est qu'un temps bien court ; s'ils s'acquittent de quelques devoirs de Religion, c'est par coutume & par bienséance; & dans le temps qu'ils paroissent être occupés de Dieu, n'ont-ils pas l'esprit tout rempli de leurs affaires temporelles ? Eh ! le moyen, M. F., que la semence de la parole divine ne soit pas étouffée dans ses terres toutes remplies de ronces & d'épines? Ajoutez à cela que les richesses, en fournissant de quoi contenter les passions, sont pour la plupart de ceux qui les possedent, la source funeste d'une infinité de crimes. Non seulement ces richesses accablent l'esprit par le poids des inquiétudes qu'elles produisent ; mais encore elles amollissent le cœur par le charme des plaisirs qu'elles nous font goûter; car quand on est riche, on veut avoir ses aises & ses commodités : & comme on a de quoi se les procurer, on ne refuse rien à une nature toujours ennemie de ce qui peut la gêner. Or comment, je le demande encore une fois, ce bon grain de l'Evangile qui ne parle que de croix & de mortification, pourroit-il croître dans des cœurs esclaves de la molleſſe & de la sensualité? Je n'y vois

qu'un moyen de lui faire porter du fruit; c'eſt de détruire les obſtacles qui arrêtent ſa fécondité; c'eſt de ſe détacher de ces épines qui embarraſſent & qui cauſent des plaies meurtrieres à ceux qui s'en approchent de trop près; c'eſt de renoncer au moins de cœur & d'affection à ces richeſſes pour en faire un ſaint uſage. C'eſt à quoi, riches de la terre, vous devez vous déterminer, ſi vous voulez écouter avec fruit la parole de Dieu; ce que je vais vous apprendre plus au long en vous parlant des diſpoſitions qu'il faut apporter. (*)

II. POINT. La quatrieme partie de la ſemence dont il eſt parlé dans la parabole de l'Evangile, tomba dans une bonne terre, & elle produiſit du fruit au centuple. Quelle eſt cette bonne terre? Ce ſont, dit J. C., ceux qui reçoivent la divine parole avec un cœur droit & bien diſpoſé, & qui par la patience en produiſent des fruits ſalutaires: *Qui verbum retinent & fructum afferunt in patientiâ.*

Ce n'eſt donc pas aſſez d'écouter la parole de Dieu, il faut l'écouter avec reſpect & attention, la méditer avec aſſiduité, la pratiquer avec conſtance. Reſpect & attention pour la divine parole, oppoſés au mépris que l'on en fait, & à la diſſipation avec laquelle on l'entend. Méditation aſſidue de la divine parole, qui fixe l'inconſtance, qui la fait oublier. Fidélité conſtante à pratiquer la parole de Dieu, qui éloigne de nous tout ce qui peut en arrêter l'efficacité.

(*) Si l'on ne traite que le premier Point, on prendra les Pratiques à la fin du ſecond.

Il

Il faut écouter la divine parole avec respect & attention. C'est la parole de Dieu ; quoi de plus respectable ? *Verbum Dei.* C'est la parole du salut ; quoi de plus digne de notre attention ? *Verbum salutis.* Savez-vous, M. F., quelle est notre fonction auprès de vous, lorsque nous vous annonçons la divine parole ? Nous faisons, dit l'Apôtre la fonction d'Ambassadeurs de J. C. ; & quand nous vous parlons, quand nous vous exhortons, c'est comme si Dieu lui-même vous parloit, vous exhortoit : *Pro Christo legatione fungimur, tanquam Deo exhortante per nos.* (2. *Cor.* 5.) Auguste ministere qui honore infiniment ceux qui en sont revêtus, & dont ils doivent se bien reconnoître indignes ! ministere infiniment respectable à ceux à qui nous sommes envoyés ! car ce n'est, M F., ni la parole d'un homme, ni les qualités de celui qui vous parle, que vous devez regarder ; mais c'est la parole de Dieu, c'est assez vous en dire : dès qu'elle vient de Dieu, elle mérite tous vos respects. Ecouter les Ministres de cette sainte parole, c'est écouter J. C. même ; les mépriser, c'est mépriser J. C. *Qui vos audit, me audit ; qui vos spernit, me spernit.* (*Luc.* 10.)

Quel respect n'a-t-on pas pour la parole des Rois de la terre, de quelque part qu'elle nous soit annoncée, & de quelque qualité que soient ceux qui nous intiment les ordres du Souverain ? Il suffit de savoir qu'ils nous parlent de sa part, pour que nous les écoutions avec respect. Le mépris que l'on en feroit, retomberoit sur le Souverain lui-même.

A combien plus forte raiſon devez-vous reſpecter la parole de votre Dieu, le Maître de tous les Souverains ? Avec quelle ſoumiſſion ne devez-vous pas recevoir ſes ordres & ſes jugemens qui vous ſont intimés par l'organe de ſes Miniſtres ? de quelque qualité qu'ils ſoient, ils ſont revêtus de l'autorité de Dieu ; c'eſt aſſez pour mériter une reſpectueuſe docilité aux vérités qu'ils vous annoncent de ſa part. Que cette parole, comme une eau ſalutaire, coule par des canaux ſouillés, elle a toujours la même dignité & la même vertu; elle mérite par conſéquent tous vos reſpects. S. Auguſtin la met en parallele avec le corps de J. C. ; car de même, dit ce Pere, qu'un homme ſe rendroit coupable de ſarilege, qui laiſſeroit tomber la divine Euchariſtie, celui qui mépriſe la parole de Dieu, qui la laiſſe tomber par terre, eſt auſſi criminel que lui.

De-là, M. F., quelles funeſtes conſéquences à tirer, non ſeulement contre ceux qui ne veulent pas écouter ſa ſainte parole, qui la négligent ; mais même contre ceux qui l'entendent ſans reſpect, qui ne l'écoutent que par curioſité, qui ne viennent entendre les Prédicateurs que pour les critiquer, les uns ſur le ſtyle, les autres ſur le débit ? Car que cherchent aujourd'hui la plupart de ceux qui aſſiſtent à la prédication ? On ne veut plus de cette ſimplicité évangélique qui faiſoit le caractere des Apôtres; mais on veut la ſublimité dans les penſées, l'élégance dans les paroles, des tours ingénieux & délicats, des portraits brillans,

des figures hardies; on veut tout ce qui amuse l'esprit sans toucher le cœur, & si l'on ne trouve tout cela dans un Prédicateur, on s'en dégoûte, on mépriſe ſon diſcours comme ſa perſonne; s'il lui échappe quelque faute légere ſeulement contre la diction, il devient l'objet de la cenſure d'un grand nombre d'auditeurs. Tant il eſt vrai qu'il ne faut pas dans le ſaint Miniſtere chercher à plaire aux hommes; tout ce qu'on en peut eſpérer de récompenſe dans les meilleurs ſuccès, ſe termine à une ſtérile approbation qui paſſe comme l'ombre & la fumée.

A Dieu ne plaiſe, M. F., que nous bornions nos vues à une récompenſe ſi peu digne de notre ambition. Vous devez auſſi vous propoſer d'autre fin, que de chercher ce qui peut vous plaire dans les diſcours ſacrés que vous venez entendre. Ce que vous y devez rechercher, c'eſt votre converſion, votre édification, votre ſalut; car c'eſt la fin pour laquelle on vous annonce la parole de Dieu, c'eſt auſſi ce qui la rend digne de toute votre attention : *Verbum ſalutis.*

Que faut-il faire pour être ſauvé? il faut croire les vérités que Dieu a révélées, & obſerver les commandemens qu'il nous a faits. Or qui eſt-ce qui nous apprend ces vérités qu'il faut croire, ces commandemens qu'il faut obſerver? C'eſt la parole de Dieu. Le monde n'a pu croire en J. C. ſans avoir entendu parler de lui; or, comment auroit-il entendu parler de lui, dit l'Apôtre, ſi on ne lui avoit prêché? *Quomodò audient ſine*

prædicante? C'eſt donc par la parole de Dieu que la foi s'eſt établie ; c'eſt auſſi par elle qu'elle ſe ſoutient : ſans elle, elle ſe perdroit bientôt, le monde ſeroit plongé dans les ténebres de l'erreur & du menſonge. C'eſt elle qui inſtruit les ignorans, qui corrige les pécheurs, & qui forme, comme dit l'Apôtre, les ames à la piété, à la juſtice : *Utilis ad docendum, ad arguendum, ad erudiendum in juſtitiâ.* (2. *Tim.* 3.) Où eſt-ce que vous apprenez, M. F., les devoirs de votre Religion, ce que vous devez à Dieu, au prochain & à vous-mêmes ? N'eſt-ce pas en écoutant la parole de Dieu ? Qui eſt-ce qui vous a appris les grands & profonds myſteres de la ſainte Trinité, de l'Incarnation du Verbe, de la Paſſion & de la mort d'un Dieu fait Homme pour votre ſalut, & toutes les autres vérités néceſſaires à ſavoir pour être ſauvés ? N'eſt-ce pas la parole de Dieu ? D'où avez vous ſu que vous aviez un Paradis à gagner, un Enfer à éviter, ce qu'il falloit faire pour mériter l'un & éviter l'autre ? N'eſt-ce pas de la parole de Dieu ? C'eſt d'elle encore que vous apprenez vos devoirs à l'égard du prochain : oui, c'eſt en écoutant la parole de Dieu que vous vous inſtruiſez, peres & meres, de vos devoirs à l'égard de vos enfans ; c'eſt là où vous puiſez, maîtres & maîtreſſes, la connoiſſance de vos devoirs à l'égard de vos domeſtiques. C'eſt enfin la parole de Dieu qui vous inſtruit des devoirs à l'égard de vous-mêmes, qui vous enſeigne l'humilité, la ſobriété, la patience, la douceur, & toutes les autres vertus qu'un

Chrétien doit pratiquer : *Utilis ad docendum.* Non seulement elle vous instruit, cette sainte parole, mais elle vous ramene de vos égaremens : *Utilis ad arguendum.* Elle vous apprend les moyens de vous corriger de vos vices, de retourner à Dieu par de ferventes prieres, par une sincere pénitence, par de saintes dispositions à recevoir les Sacremens. En un mot, c'est à la parole de Dieu que vous serez redevables d'une vie sainte & d'une mort précieuse qui décidera de votre bonheur éternel.

Quelles raisons n'avez-vous donc pas de l'écouter avec toute l'attention dont vous êtes capables ? Car comment produira-t-elle en vous ces admirables effets, si vous ne recueillez cette divine semence avec un esprit attentif & un cœur docile ? Comment vous instruira-t-elle de vos devoirs, vous corrigera-t-elle de vos défauts, si vous ne lui prêtez une oreille attentive ? Cette trompette évangélique aura beau se faire entendre, si vous restez toujours dans un sommeil léthargique, vous ne saurez jamais la route qu'il faut suivre pour arriver au port du salut.

Mais quelle attention, M. F., faut-il donner à la parole de Dieu ? L'esprit & le cœur doivent ici agir de concert. L'esprit, pour s'appliquer les vérités que l'on entend ; le cœur, pour s'en laisser toucher, pénétrer. Cette attention ne consiste donc pas à suivre précisément un Prédicateur dans tout ce qu'il vous dit, sans vous laisser distraire par aucun objet étranger. Il se trouve encore bien

des auditeurs de ce caractere. On écoute avec assez d'attention les vérités saintes qui sont débitées par les Ministres de l'Evangile, mais on ne s'en fait point l'application : on ne peut pas même se la faire, sur-tout quand les passions n'y trouvent pas leur compte. On aime à entendre des vérités qui plaisent, & non pas celles qui reprennent : *Loquimini nobis placentia.* (*Isaïe.* 3.)

Le Prédicateur fera-t-il de séveres reproches contre les vices de ses Auditeurs ? C'en est assez pour mériter leur indignation, c'est toucher des montagnes qui par leurs noires exhalaisons forment des tonneres qui grondent & qui éclatent sur les censeurs des vices : *Tange montes, & fumigabunt.* (*Psal.* 143.) On ne veut point être repris, & quelque attention d'esprit que l'on donne à ceux-mêmes que l'on écoute avec plaisir, le cœur a toujours soin de se mettre à l'abri des traits qui peuvent le blesser. On cherche encore à s'instruire ; mais on ne veut pas se convertir. C'est donc la docilité du cœur qu'il faut particuliérement apporter, pour écouter avec fruit la divine parole Ce n'est pas même assez que le cœur soit ému, comme les plus grands pécheurs mêmes le sont quelquefois au récit des terribles jugemens de Dieu ; mais il faut que ce cœur se convertisse, renonce au péché, & forme la sincere résolution de changer de vie, de marcher constamment dans les voies du salut. Telles sont, M. F., les dispositions avec lesquelles vous devez écouter la sainte parole ; vous devez lui donner toute l'attention de votre esprit

pour vous en appliquer les vérités, & toute la docilité de votre cœur pour vous résoudre à faire tout ce qu'elle vous enseigne.

Mais comme les meilleures résolutions sont sujettes au changement, ce n'est pas encore assez de l'attention à votre esprit, & de la docilité de vos cœurs à la sainte parole; pour rendre vos résolutions efficaces & constantes, il faut la méditer, & entretenir cette divine semence dans votre cœur par des sérieuses réflexions qui lui fassent prendre de profonnes racines & produire des fruits abondans.

D'où vient, M. F., que la plupart de ceux qui ont écouté avec attention les discours touchans qui les ont émus jusqu'aux larmes, jusqu'à leur faire prendre les meilleures résolutions, se démentent si facilement de leurs projets; succombent à la premiere attaque des ennemis de leur salut? Ce malheur vient d'un défaut de réflexions sur les vérités saintes qu'ils ont entendues; ce sont des canaux qui reçoivent les eaux qui leur sont communiquées & qui n'en conservent point: ou, pour me servir de la comparaison de S. Jacques, ils ressemblent à des personnes qui se regardent dans un miroir, & qui oublient bientôt après leur figure. Ces personnes ont connu leurs défauts dans le portrait qu'on en fait; elles ont fait la résolution de changer de vie; mais comme elles n'ont pas eu soin de garder le régime qui devoit opérer leur guérison, leur résolution a été sans effet. La nourriture céleste qu'elles ont prise n'étant pas bien digérée,

ne leur sert à rien ; la précieuse semence n'étant pas bien enracinée, est devenue stérile & n'a porté aucun fruit.

Il ne faut donc pas se contenter M. F., d'écouter avec attention & même avec docilité la parole de Dieu ; il faut à l'exemple du Prophete, la cacher dans son cœur comme dans un réservoir, pour la méditer à loisir & en faire son profit dans l'occasion : *In corde meo abscondi eloquia tua.* (*Psal.* 118.) C'est ainsi que Marie Mere de Dieu la conservoit : *Conservabat omnia verba hæc in corde suo* ; (*Luc.* 2.) & c'est ainsi, M. F., que vous devez la garder. Puisque la parole de Dieu est un pain, vous devez faire votre provision de ce pain quand on vous le distribue ; imitant en cela ceux qui demandent leur pain & qui s'en réservent ce qui leur est nécessaire pour vivre plusieurs jours. Si vous emportez ce pain dans vos maisons, si tous les jours vous en nourrissez votre ame, si chaque matin vous faites de sérieuses réflexions sur les vérités qu'on vous aura annoncées le Dimanche, ce pain vous soutiendra, il vous fortifiera dans les occasions périlleuses auxquelles vous serez exposés. Si vous avez soin de rappeller de temps en temps dans votre souvenir les vérités saintes que vous avez entendues, qui vous ont le plus touchés, elles seront votre défense contre les tentations, votre consolation dans les disgraces ; elles vous serviront de préservatif contre le venin des plaisirs que le monde vous présentera.

Car, M. F., soyez-en assurés, on ne tombe

dans le péché, que parce qu'on perd de vue les vérités saintes: on seroit impeccable, si, méditant jour & nuit la loi de Dieu, on n'oublioit jamais les châtimens réservés au pécheur & les récompenses promises au juste: comment pourroit-on vivre au gré de ses passions, & devenir le partisan du monde, si l'esprit étoit toujours rempli de cette pensée: que l'Enfer sera le séjour éternel des libertins & des mondains? soyez donc assidus à méditer la parole de Dieu. Il faut enfin mettre en pratique la parole de Dieu: c'est à cette fin que doivent se rapporter toutes les dispositions avec lesquelles on l'entend. En vain l'écouteroit-on avec tout le respect, toute l'attention & la docilité qu'elle demande; en vain la méditeroit-on; si l'on n'accomplit tout ce qu'elle ordonne, on ne peut espérer la béatitude que J. C. a promise à ceux qui l'entendroient comme il faut. Car remarquez, M. F., qu'il ne dit pas seulement, heureux sont ceux qui écoutent la parole de Dieu; mais il ajoute incontinent, & qui la mettent en pratique. *Beati qui audiunt verbum Dei & custodiunt illud.* (*Luc.* 11.) Ce fut la réponse qu'il donna à une femme qui s'étant levée du milieu de la troupe à qui il prêchoit son Evangile, lui dit avec admiration: Heureuses sont les entrailles qui vous ont porté & les mamelles qui vous ont allaité; *Beatus venter qui te portavit, & ubera quæ suxisti.* (*Luc.* 12.) Dites plutôt, répartit le Sauveur, heureux sont ceux qui écoutent la parole de Dieu, & qui l'observent dans la pratique: *Beati, &c.*

Il semble par-là, M. F., que cette pratique de la sainte parole l'emporte en quelque façon sur le privilege de Marie, qui porta le Verbe Divin dans ses sacrés flancs. Aussi cette Reine des Vierges fut-elle plus heureuse, dit S. Augustin à ce sujet, de l'avoir conçu dans son esprit & dans son cœur, par l'observation de sa sainte Loi, que de l'avoir conçu selon la chair; parce que l'un faisoit son mérite, & l'autre étoit une faveur émanée de la pure libéralité de son Dieu. C'est à ce mérite & à ce bonheur que vous pouvez & devez même aspirer par votre fidélité à faire agir dans vous la divine parole, en évitant ce qu'elle vous défend, & en faisant ce qu'elle vous ordonne. Car c'est à ces deux points que se termine toute sa pratique.

Vous entendez déclamer contre les vices, contre l'orgueil, l'avarice, l'impureté, la colere, la vengeance, l'injustice; si vous en êtes coupables, il faut vous en corriger, & prendre toutes les précautions nécessaires pour n'y plus retomber. Vous écoutez avec plaisir & admiration les éloges qu'on donne à la vertu, à l'humilité, à la charité, à la tempérance, à la douceur, à la patience, & autres vertus chrétiennes; vous ne devez point rester dans les bornes d'une stérile spéculation; mais vous devez, dans toutes les occasions qui se présentent, produire des actes de ces vertus.

Au récit que l'on vous fait des récompenses magnifiques que le Seigneur promet à ceux qui observent sa sainte loi, vous sentez

votre cœur enflammé du desir de posséder un jour ce bonheur éternel ; mais il faut vous résoudre à prendre les voies que sa sainte parole vous enseigne pour y arriver, qui sont le détachement des biens & des plaisirs du monde, la mortification des passions, la patience dans les adversités, & les autres points de morale dont l'Evangile est rempli. Vous l'entendez si souvent prêcher, ce saint Evangile, vous ne pouvez en ignorer les maximes ; mais c'est-là, M. F., ce qui vous rendra bien plus condamnables au jugement de Dieu, si vous ne les pratiquez pas. Hélas ! une infinité de peuples barbares se seroient convertis, & seroient devenus des Saints, s'ils avoient entendu, je ne dis pas toutes les instructions, mais une partie de celles que l'on vous a faites ; & vous êtes toujours les mêmes ; toujours aussi vicieux, aussi orgueilleux, impudiques, vindicatifs, coleres, médisans, que si vous n'aviez jamais entendu la sainte parole qui devoit vous sanctifier : or, sachez que si cette précieuse semence n'est pas pour vous un germe de salut, elle deviendra le sujet de votre réprobation. Elle aura son effet d'une façon ou d'une autre ; car elle ne retournera point à son principe sans avoir rien produit : *Non revertetur vacuum.* (*Isa.* 55.) Si elle n'a pas servi à votre sanctification, elle servira à vous faire condamner avec plus de rigueur au terrible jugement de Dieu.

Prévenez ce malheur, M. F., & pour cela ne vous contentez pas d'écouter la divine parole avec respect, attention, docilité,

pour ne pas reſſembler à ces grands chemins d'où la ſemence fut enlevée; ne vous contentez pas même de la méditer, pour n'être pas comme ces endroits pierreux où la ſemence ne put prendre racine; mais arrachez de votre eſprit & de votre cœur ces épines qui vous embarraſſent, & qui empêchent la ſainte ſemence d'y croître. Détachez-vous de ces biens frivoles & périſſables qui emportent tous vos ſoins. Terminez au plutôt ces affaires qui abſorbent tout votre temps, & ne vous permettent pas de penſer à vous; renoncez à ces occaſions, à ces engagemens criminels qui vous empêchent de goûter la manne céleſte qui eſt cachée dans la divine parole. Allez encore plus loin; ſoyez fideles à obſerver tout ce que cette divine parole vous enſeigne & vous apprend ſur la loi de votre Dieu, ſur le chemin qu'il faut tenir, & la violence qu'il faut ſe faire pour arriver au Ciel: que cette divine parole ſoit la regle de vos mœurs; en tout temps, en tout lieu, conformez-y vos penſées, vos deſirs, vos actions, toute votre conduite: mettez votre gloire & votre conſolation dans une fidélité conſtante à la pratiquer, & cela pendant tout le cours de votre vie, dans la jeuneſſe, dans un âge plus avancé comme dans la vieilleſſe; à la campagne comme à la ville; en ſecret comme en public: *Eſtote factores verbi, & non auditores tantùm.* (*Jacob.* 1.) Et pour vous diſpoſer à bien profiter de cette divine nourriture.

PRATIQUES. Imitez la conduite des la-

boureurs, qui préparent leurs champs avant que d'y semer le grain ; ils en arrachent les mauvaises herbes, les ronces & les épines. Préparez de même vos esprits & vos cœurs à recevoir la divine parole, en éloignant de vous toutes les pensées profanes, tous les objets capables de vous distraire, & tous les obstacles qui pourroient s'opposer à la fertilité de la sainte parole.

Ayez soin d'attirer sur vous la rosée céleste par quelque priere que vous adresserez à Dieu pour lui demander la grace de bien profiter de la parole que vous allez entendre. Pendant les instructions auxquelles vous assistez, ranimez votre foi, & regardez celui qui vous parle comme l'Ambassadeur de J. C. qui vous est envoyé de sa part pour vous intimer ses ordres & vous apprendre ses volontés. Appliquez-vous les vérités que vous entendez : c'est de moi, devez-vous dire, que l'on parle ; c'est à moi de me corriger : *Tu es ille vir.* Tâchez de bien graver dans votre mémoire quelques-unes de ces vérités qui vous auront le plus touchés, pour vous en servir dans l'occasion.

Après avoir entendu la parole sainte, bénissez le Seigneur de vous avoir instruits de vos devoirs ; méditez quelque temps sur ce que vous avez entendu ; ne vous dissipez point au sortir de l'instruction, & pendant la semaine, rappellez de temps en temps dans votre souvenir ce que vous avez appris, ce qui vous a touchés, sur-tout lorsque vous serez exposés dans l'occasion d'offenser Dieu, ou lorsqu'il se présentera quelque tribulation

capable de vous abattre & de vous décourager. Lorſque vous ſerez tentés, cette divine parole vous apprendra à vous humilier, à recourir ſouvent à Dieu, à l'exemple de l'Apôtre, afin de diſſiper la tentation : *Ter Dominum rogavi.* Lorſque vous ſerez dans l'infirmité & dans les ſouffrances, elle vous apprendra non ſeulement à les ſupporter, mais encore à vous en réjouir : *In infirmitatibus meis gloriabor.* (2. *Cor.* 11.) Enfin, ne vous contentez pas d'entendre la divine parole à l'Egliſe, meditez-la dans vos maiſons par la lecture de quelque bon livre, dont vous devez faire uſage, ſur-tout lorſque vous ne pouvez aſſiſter aux inſtructions. Un bon livre eſt un Prédicateur, d'autant plus capable de faire de bonnes impreſſions dans les ames, qu'il ne cherche pas à plaire, & qu'on ne s'offenſe pas de ce qu'il dit. Il eſt bon que chaque famille en ſoit pourvue, & que le chef ait ſoin de le faire lire à ſes enfans & à ſes domeſtiques, ſur-tout les jours de Fêtes. Quand on veut efficacement ſon ſalut, on prend tous les moyens d'y réuſſir ; l'attention & la fidélité à obſerver la parole de Dieu en eſt un bien sûr.

Faſſe le Ciel, M. F., que vous le mettiez en pratique ; la divine ſemence produira en vous des fruits dignes de l'immortalité bienheureuſe. *Amen.*

PRÔNE

POUR LE DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME.

Sur le péché mortel.

Tradetur enim Gentibus, & illudetur. & flagellabitur; & conſpuetur, & poſtquam flagellaverint, occident eum.

Le Fils de l'homme ſera livré aux Gentils, on ſe moquera de lui, on le flagellera, on lui crachera au viſage, & après qu'ils l'auront flagellé, ils le feront mourir. (Luc. 18.)

TELLE eſt, M. F., la prédiction que le Sauveur faiſoit à ſes Apôtres ſur ce qui devoit lui arriver dans la ville de Jéruſalem. L'événement a vérifié cette prédiction. On l'a vu, ce Fils de l'homme, ce Sauveur adorable, livré à la fureur des Juifs & des Gentils qui, malgré leur antipathie, ſe ſont réunis pour lui faire ſouffrir les outrages les plus ſanglans, les ſupplices les plus rigoureux, la mort la plus cruelle. Telle fut la reconnoiſſance qu'il reçut d'un peuple qu'il avoit comblé de ſes graces & de ſes faveurs Ah! du moins ſi la malice & l'ingratitude des hommes ſe fût bornée aux outrages qu'il reçut pendant ſa paſſion; mais hélas! nous

voyons encore de nos jours la continuation des événemens prédits par le Sauveur; tous les jours les pécheurs renouvellent, autant qu'il eſt en eux, comme dit l'Apôtre, la paſſion & la mort d'un Dieu qui les a rachetés au prix de ſon ſang. Non, ce n'eſt pas ſeulement par les Juifs qui étoient ſes ennemis, & par les Gentils, qui ne le connoiſſoient pas, que J. C. a été outragé, perſécuté, mis à mort; mais il l'eſt encore par ſes propres enfans. Quoiqu'aient pu faire pour ce ſujet les Apôtres par leur zele infatigable, les Martyrs par leurs ſouffrances; quoique puiſſent faire encore les ouvriers évangéliques par la guerre continuelle qu'ils font au péché; quoique faſſe Dieu lui-même par les châtimens, par les calamités dont il afflige ſon peuple, pour arrêter le cours du libertinage, le péché néanmoins, ce monſtre affreux, ſubſiſte toujours pour déclarer la guerre à Dieu, pour renouveller la mort de J. C. & pour perdre les hommes. Ce poiſon mortel infecte toutes les conditions du monde, l'iniquité ſemble avoir inondé toute la terre. Pourrois-je aujourd'hui eſpérer d'arrêter ce torrent, en lui oppoſant quelque digue? Ah! que je m'eſtimerois heureux! C'eſt donc au péché que je viens déclarer la guerre, malgré l'empire qu'il a pris ſur les hommes, ſur-tout dans ce malheureux temps de débauche, où il leve plus hardiment l'étendard, par les excès honteux auxquels les mauvais Chrétiens s'abandonnent avec plus de liberté, comme s'il étoit un temps ou le péché fût moins énorme.

C'eſt pour cela même que nous devons encore plus nous élever contre cet ennemi de la gloire de Dieu & du bonheur de l'homme. C'eſt ſous ces deux traits qu'il faut vous le repréſenter pour vous en inſpirer toute l'horreur qu'il mérite. Le péché eſt l'ennemi de Dieu, par l'injure qu'il lui fait : premier Point. Le péché eſt l'ennemi de l'homme, à cauſe des grands maux qu'il attire ſur celui qui le commet : ſecond Point. En deux mots, le péché eſt le ſouverain mal de Dieu, & le ſouverain mal de l'homme. Comme cette matiere eſt d'une grande étendue, nous nous bornerons aujourd'hui au premier Point, où nous traiterons de l'injure que le péché fait à Dieu. Donnez-moi toute votre attention.

I. Point et I. Prône. Qu'eſt-ce que le péché ? C'eſt, dit S. Auguſtin, une penſée, une parole, une action contre la loi de Dieu : ou, comme dit S. Ambroiſe, une tranſgreſſion des divins commandemens : *Cæleſtium inobedientia mandatorum.* Or, ſavez-vous, pécheurs, quelle eſt l'injure que vous faites à Dieu par le péché, & en quoi conſiſte ſa malice ? Le même S. Auguſtin, & après lui S Thomas, nous en fourniſſent l'idée, lorſqu'ils nous diſent que le péché eſt un éloignement de Dieu, & un attachement déréglé à la créature : *Averſio ab incommutabili bono, & converſio ad creaturam.* Celui qui commet un péché mortel s'éloigne de Dieu, par la révolte la plus audacieuſe ; il s'attache à la créature, par la préférence la plus indigne & la plus injurieuſe ; c'eſt-à-dire, que le pécheur ſe rend coupable envers Dieu de

l'ingratitude la plus noire, du mépris le plus outrageant, de la révolte la plus audacieuse; trois caracteres du péché mortel qui en font connoître toute la malice, & qui doivent nous en inſpirer une extrême horreur.

I. RÉFLEXION. Il eſt de l'ordre que le ſerviteur ſoit ſoumis à ſon maître, l'enfant à ſon pere, le ſujet à ſon Roi, la créature à Dieu. C'eſt ce que reconnoiſſoit autrefois un Roi impie, accablé ſous les coups de la divine juſtice : Il eſt juſte, diſoit-il, que l'homme ſoit ſoumis à Dieu : *Juſtum eſt ſubditum eſſe Deo.* (2. *Macch.* 9.) La dépendance eſt auſſi eſſentielle à la créature, que l'indépendance au Créatur; dépendance ſi univerſelle, que comme la créature ne peut ſubſiſter ni agir ſans Dieu, elle ne peut non plus & ne doit agir que pour Dieu. Elle doit lui obéir en tout, & s'appliquer ſans ceſſe à accomplir toutes ſes volontés. Que fait donc une créature quand elle peche ? elle veut ſortir de ſon état de dépendance; c'eſt un ſerviteur qui veut ſe ſouſtraire à l'autorité de ſon maître, un enfant qui ne connoît plus ſon pere, un ſujet qui ſe révolte contre ſon Roi. C'eſt, dit S. Ambroiſe, un néant qui prend les armes contre le Tout-puiſſant pour s'égaler à lui : *Nihilum armatum.* Peut-on concevoir une révolte plus audacieuſe que celle de l'homme qui ne veut pas obéir à Dieu ? Les ſerviteurs ſont ſoumis à leurs maîtres, ils s'empreſſent d'exécuter ponctuellement leur volonté. Et que penſeriez-vous vous-mêmes d'un domeſtique qui vous manqueroit de ſoumiſſion ?

Quel respect les sujets n'ont-ils pas pour leur Roi ! Non seulement les petits, mais encore les grands se font un devoir de lui rendre les hommages d'une entiere soumission. Faut-il pour cela dépenser son bien, sacrifier son repos, exposer sa santé & même sa vie aux plus grands dangers ? On quitte tout, on sacrifie tout, pour marquer sa soumission à l'autorité du Souverain. Et l'homme, qui de sa nature est serviteur de Dieu, qui dépend plus de lui que le serviteur de son maître, le sujet de son Roi, refusera d'obéir à Dieu, le plus grand de tous les Maîtres, le Souverain de tous les Rois ; à Dieu, devant qui tous les Potentats de l'univers ne sont que cendre & que poussiere ! N'est-ce pas là le comble du désordre, & l'entier renversement de toute subordination ? voilà cependant ce que vous avez fait, M. F., & ce que vous faites toutes les fois que vous tombez dans le péché.

Quand un serviteur est rebelle aux ordres de son maître, un sujet à ceux de son Roi, il désobéit, à la vérité, à un homme qui est au dessus de lui par son état & sa condition ; mais dans le fonds, c'est à un homme semblable à lui, sujet à la même destinée que lui. Mais, ô homme ! qui êtes-vous à l'égard de Dieu ? *O homo ! tu qui es* ? Moins qu'un ver de terre en comparaison du plus grand Roi du monde. Comparez votre bassesse avec la grandeur de cet Etre suprême, qui par une seule parole a tiré ce vaste univers du néant, & qui peut l'y réduire avec la même facilité ; devant qui toutes les Nations sont

comme si elles n'étoient pas. Comment osez-vous donc, cendre & poussiere que vous êtes, vous soulever contre cette Majesté souveraine devant qui vous n'êtes rien ? Comment osez-vous secouer le joug qu'il vous impose, & dire comme cet impie dont parle l'Ecriture : Je ne veux point me soumettre : *Confregisti jugum, dixisti : Non serviam.* (*Jerem.* 2.) Quelque autorité que Dieu ait de me défendre cette action criminelle, cette vengeance, je ne veux point lui obéir, je veux contenter ma passion : *Non serviam.*

Quoi ! tandis que toutes les créatures exécutent les ordres de Dieu, que les colonnes du Ciel tremblent au moindre signe de sa volonté, que les élémens obéissent à sa voix sans le connoître ; vous qui le connoissez, vous vous servez de la connoissance & de la liberté qu'il vous a donnée, pour lui résister ; quoi ! serez-vous le seul qui ne veuille point de subordination, & qui trouble l'ordre ? Vous êtes donc un monstre dans la nature, qui ne méritez pas que le soleil vous éclaire, que la terre vous porte & vous nourrisse ; mais qui méritez plutôt qu'elle ouvre ses abymes pour vous engloutir. Vous êtes encore d'autant plus coupables, que vous l'offensez en sa présence, que vous lui résistez en face. Car ne savez-vous pas que ce Dieu que vous outragez est présent par tout, qu'il a les yeux ouverts sur vous, que c'est dans lui que vous vivez, & que vous n'avez de mouvement que par lui ? *In ipso vivimus, movemur, & sumus.* Comment osez-

vous donc violer sa sainte loi, & faire devant lui des actions que vous n'oseriez faire devant le dernier des hommes ? comment osez-vous faire servir sa puissance & son secours à l'offenser ? *Servire me fecistis iniquitatibus vestris.* (*Isai.* 43.) Ne savez-vous pas aussi que ce Dieu de toute majesté peut dans le moment que vous l'offensez, vous réduire en poudre, vous précipiter dans le fond de l'abyme ? quelle est donc votre audace & votre témérité de vous révolter contre lui, de l'irriter par vos péchés ?

Que penseriez-vous d'un sujet, d'un vil esclave qui iroit insulter son Roi, son Maître, jusques sur son trône, armé de toute sa puissance pour le punir ? Il n'y auroit point, diriez-vous, de châtimens assez rigoureux pour punir son insolence. La vôtre est encore plus grande, pécheurs, qui offensez votre Roi, votre Dieu, sans respecter sa présence, & sans craindre les châtimens de sa justice. Mais pourquoi vous révolter ainsi contre l'Auteur de votre être ? pourquoi vous éloigner de votre Dieu ? Reconnoissez ici l'injure que vous lui faites ; c'est pour vous attacher à la créature, à qui vous donnez une injuste préférence sur le Créateur. Quelle horreur ! quelle indignité ! quel mépris ! en connoissez-vous de plus outrageant ?

II. RÉFLEXION. Dieu mérite la préférence dans notre cœur sur tout autre objet, soit par l'excellence de son être, soit parce que lui seul peut nous rendre heureux, & qu'il le veut en effet. Il la mérite par excellence

de son être ; c'est l'objet le plus aimable, la plus accompli, le plus digne par conséquent de notre amour. Il renferme en lui les perfections les plus capables de gagner notre cœur ; grandeur, bonté sagesse, beauté : notre cœur n'est fait que pour lui, & ne peut trouver qu'en lui de quoi satisfaire ses desirs. Aussi Dieu veut-il faire notre bonheur, & se donner lui-même pour récompense d'un amour sur lequel il a les droits les plus inconteſtables. Si nous lui refusons cet amour, il nous menace de nous priver de cette récompense, de nous rejeter pour jamais de sa divine face.

Que fait donc l'homme en péchant ? Voici, M. F., ce que peut-être vous n'avez jamais compris, en quoi consiste le mépris souverain que l'homme fait de son Dieu en l'offensant. D'un côté Dieu se présente à l'homme avec tous les charmes de ses perfections, avec toute la magnificence de ses récompenses ; de l'autre, se présente la créature avec ses imperfections, la caducité de ses biens, le vuide de ses plaisirs. Dieu demande à l'homme la préférence sur la créature, & lui promet de se donner lui-même pour récompense de sa fidélité à le servir : il le menace au contraire de le priver pour toujours de la possession de sa gloire, en punition de sa désobéissance. Que fait le pécheur ? Dans l'impuissance où il est de servir deux maîtres, Dieu & sa passion, il renonce au service de Dieu pour contenter sa passion. Un vil intérêt, un fade plaisir, un point d'honneur qui se trouve en

concurrence avec la loi de Dieu, l'emporte sur l'obéissance qu'il lui doit. Il aime mieux renoncer à la possession du souverain bien, que de se priver de ce plaisir, de cet intérêt, de ce point d'honneur. N'est-ce pas là, M. F., préférer la créature à Dieu ? faire plus d'estime d'un objet créé, que d'un objet infini ? N'est-ce pas là le comble du désordre ? Car au lieu que les créatures doivent nous servir de moyens pour arriver à notre fin derniere, qui est Dieu, le pécheur met sa fin derniere dans les créatures, il fait des moyens sa fin ; il fixe sa jouissance & son bonheur dans ce qui ne lui est donné que pour son usage, dit S. Augustin ; & il fait son usage de l'objet qui devroit faire sa jouissance : *Omnis perversitas humana, frui utendis, & uti fruendis.*

Pensez-y sérieusement, opiniâtre pécheur ; que faites-vous en transgressant la loi du Seigneur ? Il vous commande, & vous désobéissez ; il vous menace, & vous ne craignez point ses châtimens ; il vous promet des biens éternels, & vous mépriser ses récompenses : vous aimez mieux obéir à vos passions qu'à celui dont vous tenez la vie ; quel mépris ! en fut-il de plus outrageant ? Hélas ! M. F., Dieu demande votre cœur, il le demande en qualité de Pere, & vous lui refusez ce cœur qu'il a créé, ce cœur qu'il a racheté, ce cœur qu'il a tant de fois sanctifié, & vous le donnez à la créature. O cieux ! étonnez-vous, & frémissez d'horreur à la vue d'un tel renversement ! Portes célestes, soyez dans la désolation, en voyant votre Dieu mis au

dessous du néant ! *Obstupescite, cœli, super hoc; & portæ ejus, desolamini vehementer.* (*Jerem.* 2.) C'est Dieu lui-même qui parle en ces termes, par un de ses Prophetes. mon peuple, dit-il, a fait des maux; il m'a abandonné, moi qui suis la source d'eau vive, & il s'est creusé des citernes entr'ouvertes qui ne peuvent retenir les eaux. Je suis le seul grand, le seul bon par excellence, qui mérite tout le respect & l'amour de l'homme, le seul bien capable de contenter ses desirs; & cet homme m'a préféré un vil objet, un fantôme dont il fait son Dieu & sa félicité! *Me dereliquerunt fontem aquæ vivæ, & foderunt sibi cisternas dissipatas, quæ continere non valent aquas.* (*Ibid.*) Oui, pécheurs, vous prodiguez à ce monde périssable un encens qui devroit sans cesse s'élever vers le Ciel; vous faites votre Dieu de la créature. Avare, ton Dieu est ton argent : impudique, ton Dieu est l'idole de ta passion : sensuel, ton Dieu est ton ventre : *Quorum Deus venter est.* Quelle indignité, pécheurs! & quelle espece de Divinité vous faites-vous ! Les Nations barbares changent-elles leur Dieu comme vous changez le vôtre, en lui préférant des objets créés qui sont infiniment au dessous de lui ? Aussi votre péché portoit-il le caractere de la plus noire ingratitude.

III. RÉFLEXION. Oublier les bienfaits que l'on a reçus, c'est ce que les hommes ont bien de la peine à pardonner. Rendre le mal pour le bien, c'est ce qui révolte encore plus les sentimens de la nature. Mais se servir des biens mêmes que l'on a reçus pour

pour outrager son bienfaicteur, c'est un monstre d'ingratitude que l'on ne voit pas même parmi les bêtes féroces. Tels sont néanmoins les degrés d'ingratitude du pécheur à l'égard de Dieu. Il faut en effet, pécheurs, que vous ayiez bien perdu le souvenir des biens que Dieu vous a faits, pour en agir comme vous faites avec lui. Eh quoi! ignorez-vous que celui que vous offensez est celui qui vous a donné l'être; qu'il vous conserve à chaque instant; & que s'il cessoit un moment de vous conserver, vous tomberiez dans le néant? Rappellez, si vous pouvez, tous les maux dont il vous a délivrés, tous les dangers dont il vous a préservés, tous les biens dont il vous a comblés; il n'est aucun moment de votre vie qui ne soit marqué de quelque trait de sa bonté. Si aux biens de la nature vous ajoutez ceux de la grace, quels plus grands sujets de reconnoissance n'y trouvez-vous pas? consultez pour cela votre Religion; elle vous apprendra que Dieu, non content de vous avoir créés à son image & ressemblance, vous a donné son Fils pour vous racheter de l'esclavage du péché & du démon; qu'il a livré ce Fils à la mort pour vous donner la vie, que par les mérites de ce Fils adorable il vous a adoptés pour ses enfans; il vous prodigue ses graces, il vous appelle à son Royaume. Mais quelle reconnoissance lui rendez-vous pour tant de bienfaits? vous n'y répondez que par une noire ingratitude. Est-ce donc là, disoit autrefois Moïse à un peuple ingrat & pervers comme vous, est-ce donc là le paiement

que le Seigneur devoit attendre de ſes bontés ? *Hæccine reddis Domino, populeſtulte & inſipiens ?* (*Deut.* 32.) N'eſt-ce pas lui qui eſt votre Pere, qui vous a donné l'être, & à qui vous appartenez par une infinité de titres ? *Numquid non ipſe eſt Pater tuus, qui poſſedit te & fecit te ?* (*Ibid.*)

Conſultez les temps paſſés, ces heureux momens où il vous a fait naître dans le ſein de la véritable Religion, préférablement à tant d'autres qui n'ont pas eu le même bonheur que vous. Rappellez toutes les graces dont il vous a prévenus, toutes les lumieres dont il vous a éclairés, tous les bons ſentimens qu'il vous a inſpirés, toutes les démarches qu'il a faites pour vous rechercher dans le temps même que vous étiez ſes ennemis, toutes les marques de tendreſſe qu'il vous a données, tous les moyens de ſalut qu'il vous a fournis : *Memento dierum antiquorum.* (*Deut.* 32.) Il vous a choiſis comme ſon héritage ; il vous a tirés d'une terre déſerte & affreuſe, pour vous conduire par divers chemins, & vous inſtruire de ſa loi ; il vous a gardés comme la prunelle de ſes yeux : *Circumduxit, docuit, cuſtodivit quaſi pupillam oculi ſui.* (*Ibid.*) Comme une aigle voltige ſur ſes petits, & les excite à voler, ainſi le Seigneur a étendu ſes ailes ſur vous, il vous a porté ſur ſes épaules, comme l'aigle fait à ſes aiglons : *Expandit alas ſuas, atque portavit in humeris ſuis* : (*Ibid.*) il vous a établis dans une excellente terre, où vous avez trouvé le miel diſtillant de la pierre, & l'huile des plus durs rochers, où

il vous a nourris de la fleur du froment & du vin le plus exquis, dans les Sacremens qu'il a institués pour le salut de votre ame : *Ut jugeret mel de petra..... cum medullâ tritici, & sanguinem uvæ biberet meracissimum.* (*Ibid.*)

Mais comment avez-vous répondu à tant de faveurs ? comblés des biens de Dieu, engraissés de ses dons, vous vous êtes révoltés contre lui : *Incrassatus est dilectus, & recalcitravit.* Vous avez sacrifié à des Dieux étrangers, & vous avez rendu au Démon un culte que vous ne deviez qu'à Dieu seul : *Immolaverunt Dæmoniis, & non Deo, Diis quos ignorabant.* Vous avez abandonné le Dieu qui vous a donné la vie du corps & de l'ame, vous avez oublié le Seigneur qui vous a formés : *Deum qui te genuit dereliquisti, oblitus es Domini creatoris tui.* (*Ibid*) Comme des enfans dénaturés, vous avez payé les caresses de ce tendre Pere par l'indifférence la plus marquée : ingrats, vous lui avez rendu le mal pour le bien. N'a-t-il donc pas droit de vous faire les mêmes reproches qu'il faisoit autrefois par un de ses Prophetes à un peuple dont vous imitez la conduite ? J'ai élevé, dit-il, des enfans, je n'ai cessé de répandre sur eux mes faveurs les plus signalées : *Filios enutrivi & exaltavi ;* (*Isaï.* 1.) & je n'ai eu pour récompense de mes bontés que des mépris outrageans : *Ipsi autem spreverunt me.* Vit-on jamais pareille ingratitude dans les animaux ? Ils connoissent leurs maîtres, ils leur rendent service pour les biens qu'ils en reçoivent :

Bos cognovit possessorem suum. (*Ibid.*) Mais vous méconnoissez votre Dieu, vous ne lui rendez que des outrages pour les biens qu'il vous a faits : *Israël me non cognovit.* (*Ibid.*) Et ce qui met le comble à votre ingratitude, c'est que vous vous servez de ces biens mêmes pour l'offenser.

Quel usage en effet faites-vous des dons naturels & surnaturels dont Dieu vous a combles ? A quoi employez-vous, riches du siecle, ces richesses qu'il vous a données, sinon à contenter vos passions, à entretenir votre mollesse, votre luxe, votre cupidité ? Comment vous servez-vous de la santé, sinon pour vous livrer à la débauche ? Ces membres qu'il a formés pour vous aider, ne les employez-vous pas à commettre des injustices, ou d'autres crimes dont le détail seroit trop long ? Ces yeux qu'il vous a donnés pour vous conduire, vous les arrêtez sur l'objet d'une passion criminelle. Cette langue qu'il vous a donnée pour demander du secours dans vos besoins, de la consolation dans vos afflictions, vous en faites, comme dit S. Jacques, un monde d'iniquité, par les juremens, les paroles obscenes que vous proférez, les médisances, les calomnies, les injures, & tous les traits malins que vous lancez contre le prochain. Quel abus ne faites-vous pas aussi des dons surnaturels, des graces, des Sacremens, de la parole de Dieu ? Les graces, vous les foulez aux pieds par vos résistances à la voix de Dieu ; les Sacremens, vous les profanez par les mauvaises dispositions avec lesquelles vous les

recevez; la parole de Dieu, vous ne daignez pas l'écouter, ou vous ne l'écoutez qu'avec dégoût, le temps que Dieu vous a donné pour faire pénitence, vous en abusez pour vous livrer à vos passions; c'est-à-dire, que vous vous servez des moyens que Dieu vous a donnés pour le servir & le glorifier, vous vous en servez pour lui faire la guerre, vous tournez contre lui ses propres dons. N'est-ce pas là porter l'ingratitude à son comble? Ne seriez-vous pas vous-mêmes révoltés de la conduite d'une personne qui en agiroit ainsi à votre égard, qui emploiroit contre vous-mêmes vos bienfaits, qui s'en serviroit pour vous détruire & vous ôter la vie? Car voilà, pécheurs, jusqu'à quel excès se porte votre ingratitude envers Dieu. Ce n'est pas que votre péché puisse lui ravir quelque portion de son bonheur & de ses perfections infinies; Dieu est toujours égal à lui-même quelqu'outragé qu'il soit des pécheurs, son trône est inaccessible à leurs traits: mais il n'est pas moins vrai de dire que le pécheur veut, autant qu'il est en lui, détruire l'Auteur de son être, parce qu'il voudroit qu'il n'y eût point de vengeur de son crime, & par conséquent qu'il n'y eût point de Dieu, afin de pécher plus librement: *Dixit insipiens in corde suo, non est Deus.* (*Psal.* 13.)

Oh! qui pourroit comprendre combien cette ingratitude, jointe au caractere de révolte & de mépris qui accompagne le péché, est injurieuse à Dieu? l'injure que lui fait le péché, lui ravit plus de gloire que toutes les vertus des Saints ne lui en

ont pu procurer, & ne lui en procureront jamais. Non, M. F., tout le zele des Apôtres, toutes les souffrances des Martyrs, toutes les pénitences des Anachoretes, tout l'amour des Anges, toutes les vertus de la très-sainte Vierge, n'ont pas tant glorifié Dieu, qu'un seul péché le déshonore; parce que la même raison qui diminue le mérite de la créature, c'est-à-dire, son extrême bassesse, augmente la malice du péché, & la rend infinie, par la distance infinie qui se trouve entre Dieu & l'homme. Par conséquent Dieu a plus d'horreur d'un seul péché mortel, qu'il n'a de complaisance dans toutes les vertus des Saints.

Aussi a-t-il fallu, pour réparer l'injure que le péché fait à Dieu, que Dieu lui-même devînt une victime de propitiation pour l'homme: il a fallu qu'un Dieu s'humiliât; s'anéantît, devînt obéissant jusqu'à la mort de la croix, pour appaiser la colere de Dieu, irrité par le péché. Tous les hommes & tous les Anges ensemble n'auroient jamais pu, par toutes les vertus les plus héroïques, donner à Dieu la satisfaction qu'il demandoit, si le Fils de Dieu lui-même ne s'étoit fait notre caution auprès de son Pere.

Concevez-vous, pécheurs, l'énormité de l'outrage que le péché fait à Dieu? Ah! si vous ne l'avez pas encore compris, jetez un moment les yeux sur J. C. attaché en croix, & dites-vous à vous-mêmes: Voilà donc ce qu'il en coûte pour réparer l'injure que le péché fait à Dieu! Un Dieu fait

homme, un Dieu souffrant, un Dieu mourrant, un Dieu immolé à la colere de son Pere, parce qu'il s'est revêtu de la ressemblance du péché, parce qu'il a voulu porter le poids de nos iniquités; ah! c'est maintenant que je conçois la malice du péché, la haine qu'il porte à Dieu, & la haine que je dois avoir pour lui.

Mais ce qu'on ne peut concevoir, M. F., c'est que le péché, qui est si détestable par les traits de malice qui l'accompagnent, et néanmoins si commun dans le monde; c'est qu'on se fait du péché un amusement, un jeu, un agrément. Le soleil semble n'éclairer que des coupables; la terre ne porte que des criminels; elle ne réunit que des rebelles aux ordres de Dieu. Par-tout on renouvelle la Passion de l'homme-Dieu; je ne vois que Calvaires, où l'on crucifie de nouveau J. C. Oui, pécheurs, vous le crucifiez dans le lieu saint par vos irrévérences, comme dans les assemblées profanes, par vos libertés criminelles; vous le crucifiez dans votre esprit par vos mauvaises pensées, comme dans votre cœur, par vos desirs déréglés; vous le crucifiez dans vos yeux par vos regards lascifs, comme dans votre bouche, par vos discours obscenes: *Ibi crucifixerunt eum.* Cependant ce Dieu Sauveur ne vous a fait que du bien, & vous foulez aux pieds le prix de son sang, les mérites de sa passion & la vertu de sa croix: ô ingratitude sans exemple! Le Seigneur est le meilleur de tous les Peres, & il est le plus mal obéi; c'est le plus grand de tous les Rois, & c'est

le plus mal servi ; le Souverain de tous les Maîtres est le moins respecté. Que dis-je ? Il n'est point d'ennemis que les hommes outragent d'une maniere plus sensible que le Seigneur, le meilleur de tous les amis. C'est sur-tout, je le répete, dans ces malheureux temps de débauche où il est plus exposé aux insultes des pécheurs qui se livrent à la dissolution, qui font un Dieu de leur ventre, qui par mille intempérances se préparent à la sainte quarantaine, qui par leurs excès semblent vouloir se dédommager de la pénitence qu'ils vont faire malgré eux, qui changent l'image de Dieu en celle du Démon, & qui renouvellent dans les veillées, dans les assemblées nocturnes, les outrages que J. C. reçut la nuit de sa passion de la part des Juifs.

PRATIQUES. Evitez, M. F., ces assemblées détestables, pleurez amérement sur de tels désordres, & pendant qu'une infinité de Chrétiens fléchissent le genoux devant Baal, allez vous prosterner aux pieds de J. C. dans son saint Temple, pour lui faire amende honorable, lui demander pardon pour ceux qui l'offensent, & le dédommager en quelque façon par vos respects & votre amour, des outrages qu'il reçoit de ses ennemis. Approchez-vous des Sacremens, pour effacer par la pénitence les péchés que vous avez commis, & vous unir à J. C. dans la sainte Communion. Protestez-lui, comme S. Pierre, que vous ne voulez pas le quitter, quand tous les autres l'abandonneroient. Où pourrois-je aller, Seigneur, pour être

mieux qu'auprès de vous? *Domine, ad quem ibimus?* Je veux être avec vous pendant le temps, pour y être pendant l'éternité. *Amen.*

Second Point.

POUR UN SECOND PRÔNE.

Sur le péché mortel.

Domine, ut videam.
Seigneur, faites que je voie. (Luc. 18.)

Telle est, M. F., la priere pleine de confiance qu'un aveugle adressa à J. C., lorsqu'il passoit sur le chemin de Jéricho; suivi d'une foule de peuple qui vouloit entendre ses discours, & être témoin de ses miracles. Cet aveugle qui mendioit sur le chemin, entendant passer cette troupe nombreuse, demanda ce que c'étoit; & comme on lui dit que c'étoit Jesus de Nazareth, animé de confiance, il s'écria: Jesus, Fils de David, ayez pitié de moi: *Jesu, Fili David, miserere mei.* Jesus touché de la priere de ce pauvre malheureux, le fit amener, & lui demanda ce qu'il souhaitoit. Faites, Seigneur, que je voie, répliqua l'aveugle: *Domine, ut videam.* Priere courte, mais bien efficace, qui obtint dans le moment ce que cet homme demandoit. Regardez, dit le Sauveur, votre foi vous a guéri: *Respice, fides tua te salvum fecit.*

Quelque triſte & déplorable que fût l'état de cet aveugle, celui du pécheur privé de la lumiere de la grace, l'eſt encore bien davantage. Le pauvre de Jéricho, privé de la lumiere du jour, connoiſſoit ſon malheur; mais le pécheur aveuglé par les ténebres du péché, ne connoit pas ſa miſere. Il croit qu'il eſt riche, & il eſt pauvre; il s'eſtime heureux, & il eſt réduit au dernier malheur; car il n'y en a point de plus grand que celui du péché. Ce pécheur a donc bien plus beſoin de s'adreſſer à J. C. que l'aveugle de notre Evangile, & de lui dire: Faites, Seigneur, que je voie: *Domine, ut videam.* Deſſillez mes yeux par un rayon de votre grace, qui me faſſe connoître mon malheureux état, & m'engage à prendre toutes les meſures pour en ſortir. Puiſſiez-vous pécheurs, ouvrir les yeux ſur votre miſere, & ſur les maux que le péché vous attire. Peut-être que ſi vous n'avez pas été ſenſibles à l'injure que le péché fait à Dieu, vous le ſerez à vos propres intérêts; & comment pourriez vous ne pas faire un divorce éternel avec le péché, quand vous réconnoîtrez qu'il eſt votre plus grand ennemi, le ſouverain & l'unique mal que vous devez craindre & éviter? C'eſt ce qui ſera le ſujet de cette Inſtruction, qui vous mettra ſous les yeux la haine que Dieu porte au péché & la punition qu'il en tire.

S'il eſt vrai de dire que l'homme par le péché s'éloigne de Dieu pour s'attacher à la créature, Dieu à ſon tour s'éloigne de

l'homme qui peche, par la haine qu'il porte au péché & au pécheur. Il se sert aussi des créatures pour punir d'une maniere sensible l'abus que le pécheur en a fait. Deux peines du péché qui répondent aux deux traits de malice qui le caractérisent; savoir, à l'aversion que le pécheur a pour Dieu, & à la préférence qu'il donne à la créature.

I. RÉFLEXION. Dieu hait le péché; mais comment le hait-il? Il le hait nécessairement, souverainement, infiniment. Dieu hait le péché, & l'on peut dire que le péché est la seule chose qu'il haïsse: il aime ses ouvrages, & il ne hait rien de ce qu'il a fait: *Nihil odisti eorum quæ fecisti.* (*Sap.* 11.)

Mais le péché n'est point l'ouvrage de Dieu, c'est votre ouvrage, pécheurs, c'est l'ouvrage d'une volonté contraire à la volonté de Dieu; par conséquent il ne peut l'aimer ni le souffrir. Dieu approuve les autres maux qui affligent l'homme, parce qu'ils servent dans les desseins de sa Providence, à faire éclater sa justice & sa miséricorde sur les hommes. Sa justice s'en sert pour le punir, & sa miséricorde pour l'attirer à lui. Mais le péché est entiérement opposé aux perfections de Dieu; il les détruit même, autant qu'il est en lui. Ainsi l'amour que Dieu a pour lui-même est la mesure de la haine qu'il porte au péché. Or, Dieu s'aime d'un amour nécessaire, ensorte qu'il ne peut pas ne pas s'aimer, sans cesser d'être Dieu; il ne peut par conséquent s'empêcher de haïr le péché. Dieu s'aime d'un amour souverain & infini; ensorte qu'il ne peut pas s'aimer

davantage: il hait donc le péché d'une haine infinie, & ne peut en avoir plus d'horreur qu'il en a. Or, si Dieu hait le péché d'une haine nécessaire, souveraine & infinie, il hait le pécheur de la même maniere, c'est-à-dire, qu'il ne peut s'empêcher de le haïr comme pécheur, ni le haïr davantage : *Odio sunt Deo impius & impietas ejus.* (*Sap.* 14.)

Qu'en pensez-vous, M. F., cette seule idée ne suffit-elle pas pour vous faire concevoir le malheur du pécheur? Etre l'objet de la haine de Dieu, de l'abomination de Dieu, peut-on concevoir un sort plus triste & plus funeste? Car il n'en est pas de la haine de Dieu contre le pécheur, comme de celle des hommes les uns contre les autres. La haine des hommes est souvent sans effet, ou par l'impuissance du sujet qui la conçoit, ou par la résistance de celui à qui elle porte ses coups : mais la haine de Dieu contre le pécheur est une haine qui porte des coups d'autant plus terribles, qu'ils partent d'un bras tout-puissant, qui s'appesantit sur la foiblesse même, & que toutes les forces créées ne sont pas capables d'arrêter. Pouvez-vous, pécheurs, penser sans frémir aux suites du péché? Quand vous l'avez commis, vous pouvez dire que vous avez un ennemi tout-puissant qui peut dans un instant vous perdre, & contre lequel tous les hommes & tous les Anges ensemble ne pourroient vous défendre. Ah! comment pouvez-vous de sang-froid commettre le péché? & comment, après l'avoir commis, pouvez-vous y rester un moment sans prendre les mesures pour en sortir?

Peut-être, pécheurs, que Dieu ne vous faisant pas éprouver d'une maniere sensible les effets de sa colere, vous vous imaginez qu'il est insensible à vos outrages, & qu'il les laissera impunis : peut-être même avez-vous la hardiesse de dire, comme cet impie dont parle l'Ecriture : J'ai péché, & que m'est-il arrivé de fâcheux ? *Peccavi, & quid mihi accidit triste ?* (*Eccli.* 5.) Mais que vous penseriez bien autrement, si ouvrant les yeux de la foi sur votre malheur, vous voyiez l'état déplorable où votre ame est réduite depuis que Dieu s'en est séparé en haine de votre péché ! par-là vous connoîtriez les effets terribles de la haine qu'il vous porte. Sachez donc qu'au moment que vous vous révoltez contre Dieu, il vous dépouille du don précieux de la grace sanctifiante qui vous unissoit à lui ; il cesse par-là d'habiter en vous, comme il y habitoit auparavant : vous n'êtes plus animés de son esprit, vous tombez dans un état de mort.

Pour vous faire comprendre ce malheur, il faudroit pouvoir vous faire connoître le bonheur d'une ame qui est unie à Dieu par la grace. Ah ! si vous connoissiez, M. F., le prix de cette grace, & les privileges qui lui sont attachés, *si scires donum Dei*, (*Joan.* 4.) quelle estime n'en feriez-vous pas, & quelle crainte n'auriez-vous pas de la perdre ? Elle est si estimable, cette grace, que toutes les richesses de la terre, toutes les couronnes les plus brillantes lui étant comparées sont moins que la boue. Lorsque Dieu vous sanctifia par la grace, ame chrétienne, il

vous ennoblit de l'auguſte qualité d'enfant adoptif, il vous fit héritiere de ſon Royaume, il vous choiſit pour ſon épouſe : *Sponſabo te mihi in juſtitiâ.* (*Jerem.* 2) Devenue l'objet de ſes complaiſances, vous étiez toute belle à ſes yeux : *Tota pulchra es, amica mea.* (*Cant.* 4.) Ornée de la robe nuptiale, vous étiez digne d'entrer, au ſortir de cette vie, dans le feſtin des noces de votre divin Epoux. O qu'heureux étoit votre état ! il étoit préférable à celui de tous les Rois du monde. Mais depuis que vous avez voulu vous ſouſtraire d'une dépendance qui faiſoit votre bonheur, votre iniquité a rompu le lien qui vous uniſſoit à Dieu. Dès-lors le Seigneur ne vous regarde plus comme ſon Enfant, comme ſon peuple choiſi : *Vos non populus meus* ; (*Oſeæ.* 1.) il a perdu pour vous le nom de pere & d'ami : *Et ego non ero veſter*; vous voilà dépouillée des ornemens qui vous faiſoient regarder comme ſon épouſe chérie : *Egreſſus eſt à filia Sion omnis decor ejus.* (*Thren.* 1.) Cet or, qui vous rendoit toute brillante aux yeux du Créateur, a perdu ſon éclat : *Obſcuratum eſt aurum ; mutatus eſt color optimus.* (*Thren.* 4.) L'affreuſe image du démon a pris la place des beaux traits qui vous rendoient participante de la nature de Dieu même ; d'enfant & d'amie de Dieu que vous étiez, vous êtes devenue ſon ennemie ; d'héritiere du Royaume des Cieux, vous êtes devenue la victime des vengeances éternelles ; en un mot, vous êtes réduite dans un état de mort, parce que vous êtes privée de cette vie ſurnaturelle dont

la grace est le principe : *Anima quæ peccaverit, ipsa moritur.* (*Ezech.* 18.) Car de même, dit S. Augustin, que le corps meurt, quand l'ame s'en sépare, ainsi l'ame meurt, lorsque Dieu se retire d'elle en punition de son péché : *Moritur corpus, cùm recedit anima; moritur ergo anima, cùm recedit Deus.* O mort plus fatale que la mort du corps la plus affreuse, mort digne d'être pleurée par des larmes de sang !

Représentez-vous ici un cadavre privé de la vie naturelle, pâle, livide, tombant par morceaux : quels objet d'horreur ! en soutiendrez-vous la vue ? Hélas ! l'expérience apprend assez que sa laideur, sa puanteur, en font un spectacle qu'on ne peut souffrir. Tel & plus affreux encore est l'état d'une ame séparée de Dieu & morte par le péché ; elle est insupportable aux yeux de Dieu ; & si vous pouviez vous-mêmes voir son état, sa seule vue seroit capable de vous faire mourir. Dites après cela qu'il ne vous est rien arrivé de fâcheux après votre péché : *Quid mihi accidit triste ?* (*Eccli.* 5.) Parce que vous jouissez des mêmes biens de fortune, des mêmes plaisirs, de la même santé dont vous jouissiez auparavant, vous êtes tranquilles sur votre sort ; vous vous croyez riches, vous vous estimez heureux, parce que vous ne vous conduisez que par des vues charnelles qui ne pénetrent point les choses de Dieu : *Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritûs Dei.* (1. *Cor.* 2.) Mais, aveugles que vous êtes, vous ne voyez pas que votre pauvreté & votre misere vous réduit aux plus affreux mal-

heurs, parce que vous avez perdu le plus grand de tous les biens, qui eſt Dieu. Vous avez plus perdu que ſi l'on vous avoit enlevé tous vos biens, votre ſanté, votre vie même; ainſi l'ont entendu tant de Saints, qui pour conſerver la grace, ont mieux aimé tout perdre, & ſouffrir toute ſorte de maux, plutôt que de tomber dans le péché: & certes de quoi peuvent vous ſervir tous vos biens, la réputation la plus brillante, la ſanté la plus parfaite, ſi vous êtes ennemis de Dieu; puiſque ſi vous mourez dans cet état, vous êtes perdus pour l'éternité. De quoi vous ſert une ſanté, une vie qui vous eſt commune avec les animaux, ſi vous êtes morts par la perte de la grace, qui eſt la vie de l'ame, & qui vous fait vivre de la vie de Dieu? Voilà, M. F., ce qui devroit être le ſujet de vos pleurs & de vos gémiſſemens. Vous pleurez amérement la mort de vos proches? que dis-je, celle d'un animal, la perte d'un bien frivole, & vous ne pleureriez pas la perte de la grace, qui eſt la plus grande de toutes les pertes; la mort de votre ame, la plus funeſte de toutes les morts! une telle inſenſibilité ne pourroit venir que d'un manque de foi ou de raiſon.

Voici encore, M. F., un ſujet qui mérite toute votre douleur, parce que c'eſt une ſuite de la diviſion que le péché met entre Dieu & l'ame péchereſſe. Dieu a une telle averſion pour cette ame, qu'il n'a plus d'égard à tout ce quelle a fait de bien; il ne lui tient plus compte de toutes les vertus qu'elle a pratiquées, de tous les tréſors de mérites qu'elle

pourroit avoir amaſſés. Qui eſt-ce qui vous en aſſure ? Dieu lui-même par un de ſes Prophetes. Si le juſte, dit-il, ſe détourne de la juſtice, & commet l'iniquité, toutes ſes juſtices ſeront oubliées : *Si averterit ſe juſtus à juſtitiâ, ... omnes juſtitiæ ejus non recordabuntur.* (*Ezech.* 18.) Euſſiez-vous, M. F., comprenez bien ceci, euſſiez-vous vécu dans l'innocence la plus parfaite ; dans la pénitence la plus auſtere ; euſſiez-vous paſſé la vie la plus longue dans l'oraiſon la plus fervente, dans les jeûnes les plus rigoureux ; euſſiez-vous par votre zele acquis tous les mérites des Apôtres, par votre patience celui des Martyrs, par vos mortifications celui des Anachoretes ; euſſiez-vous, en un mot, pratiqué toutes les vertus des Saints qui ont été dès le commencement, & qui ſeront juſqu'à la fin du monde : ſi vous commettez un ſeul péché mortel, & que vous mouriez ſans l'avoir effacé par une ſincere pénitence, toutes ces bonnes œuvres, toutes ces vertus ſeront perdues pour vous, & ne vous garantiront point d'une éternité de ſupplices. O cruel péché, que tes coups ſont redoutables ! Dites après cela, pécheurs, qu'il ne vous eſt rien arrivé de fâcheux après votre péché : *Quid mihi accidit triſte ?*

Ce n'eſt pas encore tout : Dieu eſt tellement irrité à l'égard du pécheur, que non ſeulement il ne lui tient aucun compte de toutes ſes bonnes œuvres paſſées ; mais qu'il rejette encore comme indignes de récompenſe, toutes celles qu'il fait en état de péché ; parce que toutes les actions du pé-

cheur, quelque bonnes qu'elles soient d'ailleurs par leur motif, viennent d'un ennemi de Dieu, & que Dieu n'agrée ni n'accepte rien de la part de son ennemi. Ce sont des œuvres mortes, parce qu'elles ne sont point animées du principe de vie, qui est la grace sanctifiante, & qui ne peut être dans une ame esclave du péché. C'est ce que J. C. nous fait comprendre dans son Evangile, lorsqu'il nous dit qu'il est la vigne dont nous sommes les branches. Or, comme la branche de la vigne ne peut produire du fruit, si elle n'est entée sur le cep, & qu'en étant séparée, elle n'est plus propre qu'à être jetée dans un feu; de même, dit-il, si vous ne demeurez en moi, si vous en êtes séparés par le péché, vous ne pouvez produire aucun fruit pour le Ciel. Ainsi, pour parler le langage de l'Apôtre, quand vous auriez assez de foi pour faire changer de places aux montagnes, assez de charité pour donner tous vos biens aux pauvres, assez de force pour livrer vos corps jusqu'à être brûlés, quand vous feriez, en un mot, tout ce que les Saints ont fait de plus grand & de plus héroïque, si vous manquez de charité, si vous n'êtes en état de grace, tout cela ne vous sert de rien: vous n'êtes qu'un airain qui retentit, qu'une cymbale qui fait du bruit: *Si charitatem non habuero, factus sum velut æs sonans, vel cymbalum tinniens....* (1. *Cor.* 13.) Vous donnez bien des signes de vie, vous avez bien des apparences de mérites; mais parce que vous êtes dans un état de mort, vos actions ne sont d'aucune valeur

pour le Ciel : *Nomen habes quòd vivas ; & mortuus es.* (*Apoc.* 3.) Vous avez toute la peine de la vertu, sans espérance de récompense : semblables aux Apôtres qui avoient bien travaillé toute la nuit sans rien prendre ; vous travaillez dans les ténebres du péché, & vous ne retirez aucun profit de vos travaux : *Per totam noctem laborantes, nihil cepimus.* (*Luc.* 5.)

A Dieu ne plaise cependant, M. F., que je prétende ici décourager le pécheur, & le dégoûter de faire de bonnes œuvres : non seulement les vertus, les bonnes actions du pécheur sont louables, & malheur à quiconque diroit le contraire ; mais elles sont encore d'une grande utilité pour le salut, parce que ses bonnes œuvres faites par le mouvement de la grace, disposent le pécheur à la conversion ; elles lui attire de nouvelles graces qui l'aident à sortir du péché. Le pécheur ne doit donc pas cesser de faire le bien ; il doit toujours prier, pour fléchir la colere de Dieu ; toujours frapper à la porte, pour qu'on lui ouvre ; toujours pratiquer la vertu pour satisfaire à la justice de Dieu. Mais il n'est pas moins vrai de dire que ses actions ne seront jamais récompensées de la gloire éternelle, comme celles qui sont faites en état de grace. Donnez, dans cet état, un verre d'eau aux pauvres de J. C., il aura sa recompense dans le Ciel : donnez, en état de péché, tous vos biens aux pauvres, vous n'en serez jamais récompensés. Dites après cela qu'après votre péché il ne vous est rien arrivé de fâcheux :

Quid mihi accidit triſte? Pour peu qu'il vous reſte de foi, vous en voyez les funeſtes ſuites, puiſqu'il éloigne Dieu de votre ame, en vous privant de ſa grace & de tous vos mérites. Il l'engage encore à punir d'une maniere ſenſible la préférence que vous donnez à la créature. Seconde peine du péché, qui fera peut-être plus d'impreſſion ſur vous que celles dont je viens de parler.

II. RÉFLEXION. C'eſt un arrêt porté par la juſtice de Dieu, que l'homme ſoit puni par les choſes mêmes qui ont ſervi de matiere à ſon péché. Le pécheur abuſe des créatures pour ſe révolter contre Dieu; Dieu à ſon tour ſouleve les créatures contre le pécheur; il s'en ſert comme des inſtrumens de ſes vengeances, pour le punir avec toute la ſévérité qu'il mérite. Le Ciel, la terre & l'enfer nous en fourniſſent des exemples & des preuves des plus tragiques. Si je monte d'abord juſqu'au Ciel, j'y vois les Anges, les plus parfaites productions de la toute-puiſſance de Dieu, qui pour avoir tourné contre l'Auteur de leur être les dons qu'ils en avoient reçus, ſont tout-à-coup privés des avantages qui étoient l'objet de leur complaiſance & la matiere de leur orgueil. Eblouis de leur beauté, ils veulent s'égaler à Dieu; mais cette beauté ſe change en laideur épouvantables; ces ſublimes intelligences deviennent d'horribles démons; & parce qu'ils ont voulu monter ſur le trône de Dieu même, ils ſont à l'inſtant précipités dans le fond de l'abyme, pour être la proie des flammes dévorantes, qui, quoique matérielles, ont la vertu d'agir, &

de tourmenter de purs esprits, en punition de leur révolte. Or, si Dieu n'a pas épargné ces vases précieux qui renfermoient tant de richesses, épargnera-t-il des vases d'argile qui oseront combattre contre leur Auteur ? épargnera-t-il de foibles mortels qui auront l'audace de se soulever contre lui ?

Si je descends ensuite sur la terre, je vois le premier homme, à qui Dieu, pour éprouver son obéissance, a défendu de toucher au fruit d'un certain arbre, & qui, pour avoir transgressé le commandement du Seigneur, est condamné à la mort, & aux autres miseres qui accompagnent notre triste condition. Dès-lors la terre, qui d'elle-même lui fournissoit tout ce qui étoit nécessaire à la vie, devient pour lui stérile, ne produit que des ronces & des épines à la place des fruits dont il a abusé ; il ne peut plus en tirer de nourriture que par un travail assidu & pénible, & il est obligé de manger son pain à la sueur de son front. Telle est encore la peine que tous les descendans de ce pere infortuné doivent porter en punition de son péché. Mais que de châtimens leurs propres péchés ne leur ont-ils pas attirés dans la suite ? Si nous parcourons les différens âges du monde, quels affreux spectacles se présentent à nos yeux ? Je vois le monde entier, à l'exception d'une famille, périr dans un déluge universel. Ici j'apperçois des villes réduites en cendres par le feu du Ciel ; là, des provinces, des Royaumes entiers désolés par les guerres,

les peſtes, les famines, & par-tout les plus terribles effets de la colere de Dieu.

Ainſi ſe ſont vérifiées & ſe vérifient encore les menaces que le Seigneur fait de ſévir contre le pécheur, dans le même endroit où il ſe plaint de ſon ingratitude. Il a vu les iniquités de ſes enfans, & il en a été ému de colere : *Vidit, & ad iracundiam concitatus eſt.* (*Deut.* 32.) Je leur cacherai, dit-il, ma face, & je les verrai périr ſans leur donner du ſecours : *Abſcondam faciem meam, & conſiderabo noviſſima eorum.* (*Ibid.*) Je les accablerai de maux, & j'épuiſerai ſur eux tous les traits de ma colere : *Congregabo ſuper eos mala, & ſagittas meas complebo in eis.* (*Ibid.*) Ils ſeront conſumés par la faim, & ils deviendront la proie des bêtes ſauvages, en punition du mauvais uſage qu'ils ont fait des biens que ma Providence leur a fournis : le glaive au dehors, & la peur au dedans, les immoleront à ma vengeance ; jeunes hommes, filles, enfans, vieillards, rien ne ſera épargné : *Foris vaſtabit eos gladius, & intùs pavor, juvenem ac virginem, lactantem cum homine ſene.* (*Ibid.*) N'éprouvons-nous pas nous-mêmes tous les jours l'effet de ces menaces, dans les calamités qui nous arrivent ? Quelle eſt la cauſe des guerres qui nous épuiſent, des maladies qui nous accablent, des tempêtes qui ravagent nos campagnes, des pertes des biens, & de tous les maux qui nous affligent ? N'en cherchons point d'autre que nos révoltes contre la loi de Dieu. Si nous

sommes malheureux, c'est parce que nous sommes criminels. Heureux encore, si nous n'éprouvons qu'en cette vie les fléaux de la colere de Dieu ! Tout châtiment qui doit avoir une fin, laisse au coupable quelque ressource de consolation ; mais hélas ! la justice de Dieu sera bien plus sévere dans l'enfer, qui est le lieu destiné à punir les coupables.

Oui, M. F., l'enfer est le châtiment du péché, c'est le terme fatale où il aboutit : si jamais il n'y avoit eu de péché, jamais il n'y auroit eu d'enfer. Descendons en esprit dans ce lieu d'horreur, pour y voir la maniere dont Dieu traite les criminels. C'est là, M. F., que sa justice, pour punir l'abus que le pécheur a fait des créatures, se sert de tout ce qu'il y a de plus terrible dans les créatures-mêmes pour le tourmenter ; là, sa fureur se fait sentir par un feu dévorant qui sert d'instrument à ses vengeances : *Ignis succensus est in furore meo.* (*Ibid.*) Oh ! qui pourroit exprimer les douleurs cuisantes que ce feu fait souffrir à ceux qui en sont les victimes ? Ce sont des douleurs universelles, des douleurs qui n'auront jamais de fin. Ce sont des douleurs qui affligeront tous les sens, à proportion des plaisirs qu'ils auront eux dans le mauvais usage des créatures. C'est sur-tout aux ames sensuelles & voluptueuses que ce feu s'attachera pour venger Dieu des désordres infâmes où elles se sont plongées. Là, les intempérans seront abreuvés du fiel des dragons & du venin des aspics, en

punition des excès où ils se sont livrés : *Fel draconum, vinum eorum, & venenum aspidum insanabile.* (*Ibid.*) Là, en un mot ; tout pécheur éprouvera que l'on ne se moque pas de Dieu impunément, & qu'il est bien terrible de tomber entre ses mains.

Ne croyez donc pas, pécheurs, que si Dieu ne vous punit pas en ce monde d'une maniere sensible, vous en serez quitte pour la perte de son amitié ; vous êtes peu touchés de cette perte, parce que vous ne connoissez pas le prix du bien que vous perdez ; mais vous le connoîtrez dans l'enfer ; vous verrez combien il est triste & amer d'avoir abandonné son Dieu, & de s'en voir abandonné ; bien plus, vous souffrirez toutes les douleurs les plus sensibles, en punition de l'indigne attachement que vous avez eu aux créatures. Ah ! M. F., puisque vous craignez si fort la douleur, craignez une douleur éternelle, qui doit-être la peine de votre péché. Vous ne voudriez pas commettre le péché, si vous saviez qu'il dût vous causer quelque perte ou quelque maladie ; si vous saviez être privés de l'amitié de cette personne qui vous protege, être déshérité de ce pere qui vous aime ; votre intérêt l'emporteroit sur votre passion : & la crainte de perdre le céleste héritage, le plus grand de tous les biens, la crainte d'un feu éternel, ne sera pas capable de vous retenir ? Il faut que vous n'y pensiez pas, ou si vous y pensez, que vous soyiez un insensé.

PRATIQUES

PRATIQUES. Faites donc reflexion, lorsque vous êtes tentés de commettre un péché, qu'il y a sous vos pieds un enfer dans lequel vous pouvez tomber, & dans lequel vous tomberez infailliblement, si vous mourez dans votre péché. Si vous avez eu le malheur de succomber à la tentation, ne restez pas un moment dans le péché, parce que la mort peut vous surprendre à chaque instant; & si elle vous surprend, vous êtes perdus sans ressource. Allez au plutôt vous prosterner aux pieds de J. C dans son saint Temple, & lui dire dans l'amertume de votre cœur: Il vient, Seigneur, de m'arriver un grand malheur, plus grand que si j'avois perdu mes biens, ma santé, puisque j'ai perdu votre amitié. Je vous la demande avec un cœur pénétré de douleur, résolu que je suis de ne plus vous offenser. Ne différez pas de vous approcher du tribunal de la pénitence, pour mieux assurer votre pardon. Ne vous endormez jamais dans le péché; ayez soin auparavant de vous réconcilier avec Dieu par un acte de contrition. Quelque disgrace qu'il vous arrive, estimez-vous heureux, si vous êtes sans péché; regardez-vous au contraire comme les plus malheureux des hommes, quelque bien que vous possédiez, si le péché regne en vous. Tous les hommes ensemble ne peuvent nous faire autant de mal que vous vous en faites vous mêmes, en commettant un péché. Fuyez-le donc comme le plus grand de tous les maux; comme l'unique mal que vous devez craindre;

évitez les occasions de le commettre, pour vous conserver dans l'innocence & pour arriver au bonheur éternel, persuadés que si vous vivez sans péché, vous mourrez sans péché. Ainsi soit-il.

PRÔNE

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARÈME.

Sur la Tentation qui eſt la cauſe du péché.

Ductus Jeſus in deſertum à ſpiritu, ut tentaretur à Diabolo.

J. C. fut conduit dans le déſert par l'eſprit, pour y être tenté par le Démon. (Matth. 4.)

QUEL étrange ſpectacle, M. F., que celui que l'Évangile de ce jour nous préſente? On y voit J. C. la ſainteté même aux priſes avec le tentateur. L'auroit-on jamais cru, que le pere du menſonge osât meſurer ſes forces avec celle d'un Dieu, & qu'il eût entrepris de ſolliciter au péché celui qui de ſa nature eſt impeccable? Tel eſt cependant le projet que ſa hardieſſe lui inſpire. Cet ennemi commun de la gloire de Dieu, & du ſalut des hommes, voyant J. C. exténué par un jeûne de quarante jours, s'approche de lui, & lui dit: Si vous êtes le Fils de Dieu, dites que ces pierres deviennent du pain. Il ne tenoit ſans doute qu'au

Sauveur de faire ce miracle pour soulager sa sainte humanité, comme il en fit beaucoup d'autres en faveur de ceux qui s'adressoient à lui dans leurs besoins. Mais il ne voulut point en cela satisfaire son ennemi ; il se contente de lui répondre que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de la parole de Dieu. Le démon vaincu par cette réponse fit une autre tentative; il le transporta, dit l'Evangile, dans la ville sainte, & l'ayant mis au dessus du Temple, il lui dit de se jeter en bas, parce qu'il est écrit que Dieu a commandé à ses Anges de prendre soin de lui. Il est aussi écrit, répartit J. C. : Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu. Le tentateur vaincu pour la seconde fois, devoit, ce semble, se retirer ; mais il ne se rebute point de cette seconde défaite. Il transporte encore J. C. sur une haute montagne, & lui montrant les Royaumes du monde : je vous donnerai toutes ces choses, lui dit-il, si vous vous prosternez devant moi pour m'adorer. Retire-toi, Satan, répliqua J. C., parce qu'il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, & ne servirez que lui seul.

Ce récit, M. F., vous paroîtroit incroyable, s'il ne vous étoit rapporté aussi fidellement dans le saint Evangile. N'en soyons pas surpris ; car comme tout ce que J. C a souffert, il l'a souffert pour nous, il a permis au démon de le tenter, pour nous empêcher, dit S. Augustin, d'être vaincus par la tentation. Il étoit notre chef, il a voulu par-là nous engager & nous donner les moyens de

vaincre la tentation. Nous n'avons pas, dit S Paul, un Pontife qui ne puiſſe compatir à nos infirmités, puiſqu'il a éprouvé toutes ſortes de tentations, hors le péché. Ce n'eſt donc pas un mal d'être tenté, puiſque J. C. & les Saints l'ont été ; mais le ſouverain malheur de l'homme eſt de ſuccomber à la tentation. Il faut donc apprendre à y réſiſter, & pour cela connoître les différentes tentations auxquelles l'homme eſt plus ſujet ; I. Point : quels ſont les moyens de les vaincre : II. Point.

I. POINT. La vie de l'homme ſur la terre eſt une tentation, une guerre continuelle, dit le ſaint homme Job, il eſt attaqué en toute part, en tout temps, en tout lieu ; il eſt obligé de combattre & de réſiſter. Conçu dans l'iniquité, il porte au dedans de lui un principe de corruption & de péché ; tantôt il ſent dans ſes membres une loi qui combat contre celle de l'eſprit ; tantôt il trouve dans les créatures des objets qui irritent & enflamment la funeſte convoitiſe qui lui reſte du péché d'origine, & toujours le démon qui tâche de tirer avantage de ſes foibleſſes, tourne autour de lui comme un lion rugiſſant pour le dévorer. Il n'y a ni âge, ni ſexe, ni état de vie, quelque parfait qu'il puiſſe être, qui ſoit à l'abri de ſes attaques ; les ſolitudes même les plus impénétrables, les lieux les plus ſaints ne ſont pas inacceſſibles à cet ennemi commun du ſalut des hommes. Il n'y a ni ruſes, ni artifices qu'il n'emploie pour les perdre ; ſans jamais ſe rebuter de ſes défaites, il dreſſe toujours de nouvelles

batteries contre ceux-mêmes qui l'ont vaincu. Que le sort de l'homme est donc à plaindre, M. F., dans cette misérable vie où il est toujours en danger de périr ! Mais ce qui doit nous consoler, c'est que Dieu, qui ne permet la tentation que pour notre avantage, nous donne tous les secours nécessaires pour y résister. Il combat lui-même avec nous pour nous faire remporter la victoire. Oui, M F., c'est pour notre bien que Dieu permet que nous soyions tentés, parce que la tentation nous donne occasion de nous humilier & de recourir à Dieu ; elle sert à éprouver notre vertu, elle nous fait mériter la couronne que Dieu nous a promise. tels sont les avantages que vous pouvez en retirer.

Quoi de plus propre en effet à humilier l'homme que la tentation, qui lui fait connoître sa misere, ce qu'il est ; & de quoi il est capable ? Peut-on avoir bonne opinion de soi-même ; quand on connoît sa foiblesse ? De-là vient que l'homme se connoissant si foible & si rempli de miseres, recourt à Dieu dans la tentation : il sent le besoin qu'il a de son secours sans lequel il ne peut rien ; il lui demande avec confiance la grace de triompher dans ses combats. Tels furent, M. F., les avantages que le grand Apôtre retira des attaques humiliantes qu'il ressentoit de la part d'une chair rebelle à la loi de son Dieu : de peur, dit-il, que la grandeur de mes révélations ne me donne de hautes idées de moi-même, l'aiguillon de ma chair m'a été donné comme un Ange de Satan. C'est

pourquoi j'ai prié trois fois le Seigneur de l'éloigner de moi : *Propter quod ter Dominum rogavi.* (2 *Cor.* 12.)

La tentation sert encore à éprouver, à purifier la vertu de l'homme. Comme on connoît dans la guerre la valeur du Soldat, ainsi dans la tentation le Chrétien fait paroître l'attachement qu'il a pour son Dieu. Quand est-ce, en effet, que l'on produit des actes de vertu plus héroïques & plus fervens ? n'est-ce pas quand on combat les vices qui leur sont contraires ; quand on résiste aux tentations qui les attaquent ? Quand est-ce que votre foi est devenue plus vive, votre espérance plus ferme, votre charité plus ardente, votre pureté plus solide ? n'est-ce pas quand vous avez résisté au combat que l'ennemi du salut vous a livrés pour vous ravir ces vertus ? Auriez-vous acquis tant de mérites, remporté tant de victoires, si la tentation ne vous avoit animés à combattre ? Vous avez trouvé votre salut dans les guerres que vos ennemis vous ont suscitées, & vos victoires vont ont assuré la couronne que Dieu promet à ceux qui auront légitimement combattu. Car, pour mériter cette couronne, il faut vaincre ; pour vaincre, il faut combattre ; & pour combattre, il faut être attaqué : ce n'est qu'après avoir résisté aux attaques, remporté la victoire, que vous serez couronnés.

Grand sujet de consolation, M. F., pour les ames timides & peu expérimentées dans les voies du salut, qui s'inquiétent & s'affligent des tentations, qui croient que tout

eſt perdu quand ils ſont tourmentés de penſées importunes, de repréſentations ridicules, de mouvemens contraires à la loi de Dieu. Ne vous troublez point, peut-on leur dire après J. C., la vertu ne conſiſte pas à être exempt de tentation, mais à vaincre les tentations; c'eſt cette victoire qui a fait les Saints & qui vous rendra Saints vous-mêmes. Mais quelles ſont les tentations ordinaires que vous avez à combattre?

Parmi les différentes tentations auxquelles la vie de l'homme eſt ſujette j'en remarque trois principales dont le démon ſe ſert le plus ſouvent pour perdre les hommes, ſavoir la tentation du plaiſir, la tentation de vaine gloire, la tentation d'intérêt; tels furent les trois objets que l'eſprit malin propoſa à J. C. pour le tenter dans le déſert: je les rappelle en peu de mots, pour les appliquer à mon ſujet. Le démon tenta J. C. par l'attrait du plaiſir, lorſqu'il lui dit de changer des pierres en pain pour ſoulager la faim extrême qui l'avoit exténué. Il le tenta de vaine gloire & de préſomption, ſelon la remarque de S. Cyprien, en l'incitant de ſe jeter en bas du Temple, dans la confiance que les Anges le ſoutiendroient dans l'air, & que par-là il deviendroit au peuple un objet d'admiration; enfin il eſſaya de le gagner par des vues d'intérêt & par l'éclat des richeſſes en lui promettant les royaumes du monde, en récompenſe des hommages qu'il lui demandoit. Tels ſont, M. F., les appas funeſtes dont le démon ſe ſert pour faire tomber les hommes dans ſes pieges: ce ſont

ces trois sources de la corruption générale dont parle le disciple bien-aimé dans sa premiere Epître : Tout ce qui est dans le monde, nous dit-il, se réduit à la concupiscence de la chair, à la concupiscence des yeux, & à l'orgueil de la vie. Par la convoitise de la chair, il entend l'amour des plaisirs criminels ; par la convoitise des yeux, l'avidité qu'on a pour les richesses ; enfin l'orgueil de la vie est le desir de s'élever aux honneurs. Voilà, M. F., les ennemis redoutables que nous avons à combattre, & dont le démon se sert pour nous tenter & nous vaincre. Puissions-nous en connoître toutes les ruses & toute la force, pour nous mettre à couvert de leurs coups & remporter sur eux une entiere victoire !

L'ennemi le plus à craindre que nous ayons, est l'attrait du plaisir. Il est d'autant plus dangereux pour nous, qu'il sympathise, pour ainsi dire, avec notre nature. Nous portons au dedans de nous un poids qui nous y entraîne, & contre lequel il est bien difficile de nous défendre ; car étant composés, comme nous sommes, d'une nature sensible, nous cherchons volontiers ce qui peut la flatter ; & comme nous trouvons dans les plaisirs de quoi satisfaire nos sens, nous nous y livrons aisément, quand ils se présentent à nous : d'ailleurs ce qui augmente notre malheur, c'est que par la chûte de notre premier pere, notre nature a été tellement déréglée, qu'au lieu de se contenter des plaisirs permis, elle se porte maintenant à des plaisirs défendus ; nous éprouvons au dedans de

nous-mêmes une funeste convoitise, qui se révolte sans cesse contre la loi de l'esprit, qui nous détourne du bien que nous voudrions faire, & qui nous sollicite au mal que nous ne voudrions pas. C'est aussi par-là que le Démon qui connoît notre foible, nous attaque le plus souvent, comme un conquérant qui, pour s'emparer d'une place, dresse ses batteries du côté le moins fortifié, & s'en rend bientôt maître, quand les habitans sont d'intelligence avec lui pour la lui livrer: ainsi le Démon qui connoît notre penchant pour les plaisirs criminels, irrite nos passions; & par l'intelligence qu'il a avec elles, il s'assure la conquête de notre cœur. En quoi il est bien plus à craindre, dit S. Augustin, qu'un ennemi qui nous attaque à force ouverte; car on se tient plus sur ses gardes contre celui qui nous persécute avec fureur, que contre celui qui nous trahit par ses caresses.

Or, combien de victoires cet ennemi si dangereux n'a-t-il pas déja remportées, & ne remporte-t-il pas encore tous les jours de cette maniere sur le foible cœur de l'homme? N'est-ce pas par l'attrait du plaisir que le serpent infernal est venu à bout de séduire nos premiers parens, en leur faisant manger le fruit défendu? N'est-ce pas aussi par ce moyen qu'il fit périr les habitans de la terre dans un déluge universel, qui fut le châtiment dont Dieu punit les plaisirs d'une chair qui avoit corrompu ses voies, & qui ne méritoit plus de posséder l'esprit de Dieu. Cinq grandes villes sont réduites en cendres pour avoir été souillées des voluptés brutales, qui

furent la suite de la bonne chere & de la débauche où leurs habitans s'étoient plongés. Un David, un Salomon, ces hommes si remplis de l'esprit de Dieu, tombent dans de grands désordres, pour avoir été vaincus par les charmes d'une volupté qui a irrité leurs passions.

Mais ne cherchons point, M. F., d'autres preuves des impressions funestes que l'attrait du plaisir fait sur le cœur, que les crimes & les désordres qui regnent aujourd'hui parmi les hommes. On ne cherche que les plaisirs d'une vie molle & sensuelle, & c'est pour se contenter sur ce point, que l'on forme tant de parties dans le monde, que l'on noue tant de commerces criminels, que l'on fait tant d'assemblées, de jeux, de repas, de spectacles. Mais quelles en sont les suites? vous le savez, M. F., par une triste expérience. N'est-ce pas en recherchant vos plaisirs dans ces assemblées, dans ces repas, dans ces spectacles, que vous vous êtes rendus coupables de mille désordres? N'est-ce pas là que vous êtes devenus, ou que vous avez fait la conquête d'un cœur perverti? N'est-ce pas là que la mort est entrée dans votre ame par autant de fenêtres que vous avez de sens qui ont eu leurs plaisirs? N'est ce pas pour contenter ces sens & sur tout celui du goût, que vous vous êtes livrés à des excès d'intémperance dans ces repas, où l'abondance & la délicatesse des mets irritoient un appétit que vous n'avez pas su modérer? C'est ainsi que le démon se sert de l'appas du plaisir pour aveugler & pervertir les hommes, ou plutôt

c'est ainsi que les hommes aveuglés par des passions qui ne cherchent que le plaisir, tombent dans les pieges du démon ; car il faut l'avouer, quelque puissant, quelque redoutable que soit cet ennemi de notre salut pour tenter & perdre les hommes, il n'en viendroit jamais à bout, si les hommes ne vouloient bien eux-mêmes céder à la tentation : mais non seulement les hommes succombent aisément à la tentation qui se présente, ils vont encore la chercher ; il n'est pas nécessaire que le démon les sollicite à se jeter dans le précipice, comme il tenta J. C. de se jeter en bas du Temple : *Mitte te deorsùm* : ils y courent d'eux-mêmes, & affrontent le péril, en s'exposant à l'occasion d'offenser Dieu dans la fausse confiance qu'ils auront des secours, ou pour se soutenir ou se relever de leur chûte en faisant pénitence.

Ah ! M. F., n'est-ce pas assez que vous ayiez de rudes combats à soutenir de la part des puissances de l'enfer, sans que vous augmentiez leur force par votre facilité à chercher l'occasion de vous perdre ? Faut-il que vous soyiez vos propres tentateurs, en vous précipitant de plein gré dans les pieges qui vous sont tendus par vos ennemis ? Ah ! soyez plus vigilans sur vous-mêmes, pour les éviter & ne pas vous exposer témérairement au danger de périr.

Un autre écueil bien dangereux qui détourne les hommes des voies du salut, & où la vertu la plus solide fait souvent naufrage, c'est la vaine gloire. C'est par elle que l'Ange rebelle s'est perdu, en voulant s'égaler à Dieu ;

c'eſt auſſi par elle qu'ils s'efforce de perdre les hommes : il ne leur dit pas comme à J. C. de ſe jeter en bas ; il les incite au contraire de s'élever au deſſus du pinacle, de chercher la gloire ; de briguer les honneurs, les emplois dont ils ne ſont pas capables, parce qu'il ſait bien que ces hommes environnés de gloire, élevés à ces emplois, à ces dignités, ne pourront pas ſoutenir le point d'élévation où ils ſeront placés, & qu'ils tomberont d'eux-mêmes, accablés par le poids dont ils ſeront chargés : *Dejeciſti eos dùm allevarentur.* (*Pſal.* 72.) Que fait donc le démon ? ou plutôt que font les hommes pour s'élever à la gloire, aux honneurs où ils prétendent ? ils ſe perſuadent qu'ils ont le mérite & les talens néceſſaires pour remplir un poſte diſtingué dans le monde : dans cette perſuaſion, ils remuent tous les reſſorts imaginables pour y parvenir. Sont-ils venus à bout de leurs deſſeins ? ébiouis de la gloire qui les environne, ils perdent de vue le néant & les miſeres qui devroient les humilier ; ils ne penſent pas à remplir les devoirs dont ils ſont chargés : n'en étant pas capables, ils ne ſongent pas même à le devenir ; de-là ces fautes conſidérables qu'ils commettent dans leur emploi dont l'orgueil ne leur permet pas même de s'appercevoir. Ce même orgueil qui les a élevés, leur fait regarder avec dédain ceux qui ſont au deſſous d'eux ; & tout remplis d'un mérite qu'ils croient avoir, ils n'ont que du mépris pour les autres : de-là ces airs de hauteur qu'ils affectent à l'égard de ceux qui ſont dans une condition inférieure, ces

vengeances qu'ils méditent contre ceux dont ils se croient insultés, ou qui ne leur rendent pas les honneurs qu'ils croient mériter. C'est ainsi que l'orgueil & la vaine gloire perdent les hommes qui se laissent aveugler par ce faux brillant que le démon leur présente pour les gagner. Le croiroit-on, M. F., ce poison de la vanité est si subtil, qu'il fait souvent tomber la vertu même la plus solide. Que fait l'ennemi du salut pour faire perdre aux hommes le mérite de leurs meilleures actions? Il leur ménage & leur procure des louanges, des applaudissemens de la part de ceux qui les connoissent; il les engage à faire leurs actions dans cette vue, ou du moins à se complaire dans les éloges qu'on leur donne; afin qu'ils perdent la récompense que Dieu leur promet. Ah! combien de vertus ont échoué à cet écueil fatal de la vaine gloire? Combien de jeûnes, d'aumônes, de prieres ont perdu leur mérite & leur couronne, parce que l'amour-propre en étoit le principe: de sorte qu'il faut être sur ses gardes dans le temps même que l'on fait les meilleures actions.

Enfin la troisieme source de la dépravation du cœur de l'homme, est la tentation de l'intérêt. Quel est celui en effet qui ne se laisse pas éblouir par l'éclat des richesses, qui ne cherche pas du bien quand il n'en a pas, ou qui ne s'attache pas à celui qu'il a? *Quis est hic, & laudabimus eum?* (*Eccl.* 31.) Le bien, l'intérêt est le motif de la plupart des actions des hommes. On veut en avoir par quelque voie que ce soit, qu'elle soit juste ou injuste; c'est de quoi on ne se met pas en peine; on

veut vivre dans le monde d'une maniere aisée & commode : on veut établir avantageusement des enfans, & pour cela il faut du bien. Si on n'en a pas, on veut en acquérir beaucoup, & en acquérir en peu de temps ; mais pour en venir là, que d'injustices à l'égard du prochain ? Faut-il accabler la veuve & l'orphelin, user de vexation contre les foibles? Trouve-t-on l'occasion de s'emparer du bien d'autrui, d'aggrandir ses héritages au préjudice des autres, d'acheter bien à vil prix, à raison de la nécessité où ils sont, de grossir le capital des intérêts d'un argent que l'on prête; d'employer enfin tous les artifices que la cupidité peut inspirer & dont le détail ne finiroit point ? On met tout en usage, pourvu que l'on amasse du bien & que l'on fasse sa fortune. A combien d'autres désordres ne conduit pas cette malheureuse avidité ? Que de noirs attentats n'a-t-elle pas fait commettre ? de combien d'intrigues criminelles, d'impuretés, l'argent n'est-il pas l'attrait & le soutien ? n'est-ce pas souvent en vue d'un intérêt sordide, d'un prétendu établissement, que l'on sacrifie son honneur, sa vertu, son salut ? Combien de fois la foible vertu a-t-elle succombé sous l'espérance flatteuse d'un bien qu'on lui a promis, & dont on a payé sa malheureuse facilité à se livrer au crime ? *Hæc omnia tibi dabo.*

Mais c'est sur-tout par l'amour du bien que le démon tient l'avare captif dans ses chaînes. Que ne lui fait il pas faire pour en avoir ? *Hæc omnia tibi dabo, si procidens adoraveris me.* Il adore le démon dans cet argent dont

il fait son idole ; l'attachement qu'il a pour ce bien, lui fait transgresser en mille occasions la loi du Seigneur, le rend insensible aux miseres des pauvres qui lui demandent de la part de Dieu, la portion qui leur est due. Il préfere donc son argent à son Dieu ; & voilà ce qui s'appelle adorer le démon en vue du bien & de l'argent : *Hæc omnia.* Malheureux esclaves d'un maître si cruel, vous paierez bien cher les hommages que vous lui rendez ; vous serez réduits à la plus affreuse indigence dans l'enfer qui sera votre demeure.

J'aurois encore, M. F., bien des choses à vous dire sur les différentes tentations que le démon suscite aux hommes. Il tente les uns par désespoir de leur salut, & les autres par présomption ; il détourne ceux-ci de leurs devoirs par les mauvais exemples & les conseils pernicieux des suppôts dont il se sert pour les pervertir ; il endort ceux-là dans le péché, parce qu'ils n'ont point de vices grossiers à se reprocher : & combien de fois ne se transforme-t il pas en Ange de lumiere pour faire prendre le faux pour le vrai en fait de dévotion ? mais il est temps de vous apprendre les moyens de résister à la tentation.

II. Point. Je l'ai dit, M. F., quelque puissant que soit l'ennemi de notre salut pour nous tenter & nous perdre, nous ne sommes jamais vaincus que par notre faute ; nous pouvons toujours sortir avec avantage de la tentation. Dieu est fidele, dit l'Apôtre S. Paul, & il ne souffre jamais que nous soyons tentés au-delà de nos forces ; il proportionne son

secours aux forces de notre ennemi : comme il ne permet la tentation que pour éprouver notre vertu, le tentateur n'a de pouvoir sur nous qu'autant qu'il nous connoît plus ou moins de forces pour lui résister : *Non patietur tentari vos supra id quod potestis.* (1. *Cor.* 10.)

C'est pourquoi S. Augustin compare le démon à un chien enchaîné, qui peut bien aboyer & faire du bruit, mais qui ne peut mordre que ceux qui s'en approchent : *Latrare potest, mordere non potest nisi volentem.* Il peut bien nous solliciter au mal, mais non pas nous y contraindre. Tous les démons même ligués ensemble contre nous pour nous perdre, ne sauroient en venir à bout si nous ne voulons. Notre sort est toujours entre nos mains ; soutenus par la grace de notre Dieu, nous pouvons découvrir toutes leurs ruses, résister à tous leurs efforts : *Omnia possum in eo qui me confortat.* (*Phil.* 4.) Nous sommes faciles, il est vrai, à être surpris, foibles à résister, dit S. Bernard ; mais nous n'avons qu'à coopérer à la grace qui soutient notre foiblesse, & nous ne serons jamais vaincus. Quels sont donc ces moyens? Il y en a deux principaux auxquels tous les autres peuvent se réduire, qui sont la vigilance & la priere. Veillez & priez, dit J. C., pour ne point entrer en tentation, c'est-à-dire, comme l'explique S. Jérôme, pour n'y pas succomber : *Vigilate & orate ut non intretis in tentationem.* (*Matth.* 26.)

En quoi consiste cette vigilance si nécessaire pour n'être point surpris & vaincu par la tentation? Elle consiste, M. F., à se pré-

parer à la tentation, à s'éloigner des objets de la tentation, à réprimer, à mortifier nos passions qui fournissent des armes à nos ennemis pour nous vaincre par la tentation. Tels sont les moyens que J. C. nous apprend dans notre Evangile par sa retraite dans le désert, par l'éloignement du monde, par le jeûne de quarante jours qu'il y pratiqua.

Le premier devoir de la vigilance chrétienne est de se préparer à la tentation : c'est celui que le S. Esprit lui-même nous apprend, quand il nous avertit de persévérer dans la justice & la crainte, & préparer notre ame à la tentation : *Fili, accedens ad servitutem Dei, sta in justitia & timore, & prepara animam tuam ad tentationem* (Eccl 2) Qu'est ce donc que de se préparer à la tentation ? C'est la craindre, & en même temps se tenir ferme contre ses attaques : *Sta in justitia & timore.* Pour se préparer au combat, il faut craindre & se défier de soi même : mais il ne faut pas se décourager. La crainte & la vigueur sont également nécessaires, l'une arrête la témérité, & l'autre bannit la pusillanimité : l'une nous empêche d'attaquer de front l'ennemi, & l'autre de succomber quand il nous attaque. Il faut craindre la tentation, se défier de ses forces, se tenir sur ses gardes quand elle vient : tout nous engage à cette crainte ; le genre du combat, notre propre foiblesse, la force de nos ennemis, l'importance de la victoire. Quand il s'agit dans une guerre d'une place importante, & que l'on a affaire à de puissans ennemis, on craint avec raison de perdre la

victoire ; celui qui occupe cette place, ne va pas le premier au combat ; il se tient seulement sur la défensive s'il est attaqué, pour ne pas perdre ce qu'il possede. Il en faut faire de même dans les guerres du salut, d'autant plus, M. F., qu'il ne s'agit pas ici de perdre une ville, une province, un royaume, mais le salut éternel, qui vaut plus que toutes les couronnes de la terre. Nous avons affaire à de puissans ennemis ; car nous n'avons pas seulement à combattre contre la chair & le sang, dit l'Apôtre ; mais contre les principautés & les puissances de l'enfer ; contre les maîtres de ce monde, de ce lieu de ténebres, contre les malins esprits qui sont dans l'air : *Non est nobis colluctatio adversùs carnem & sanguinem ; sed adversùs principes, & potestates, adversùs mundi rectores tenebrarum harum* (*Ephes.* 6) Ah ! qu'ils sont puissans, ces ennemis, qu'ils sont rusés, qu'ils sont redoutables par leur malice & leur nombre ! malheur à celui qui les iroit attaquer de front ; il ne pourroit s'attendre qu'à une honteuse défaite. Defions-nous donc de nous-mêmes ; convaincus de notre foiblesse, contentons-nous de nous tenir sur la défensive : quand Dieu ne demande pas de nous des attaques, il nous suffit pour lors de résister courageusement, & de nous armer de courage pour nous défendre contre leurs efforts, comme dit l'Apôtre : *Confortamini in Domino & in potentia virtutis ejus.* (*Ephes.* 6.) Quelque puissans qu'ils soient dans leurs attaques, ne craignons rien, nous pouvons en triompher avec le secours de Dieu qui ne nous

manque jamais. Si nous combattions seuls, nous n'aurions aucune espérance de triompher de nos ennemis ; mais le Dieu qui a vaincu pour nous, combat encore avec nous, il nous soutient par la force de son bras tout puissant ; & si Dieu est pour nous, qui est ce qui pourra être contre nous ? *Si Deus pro nobis, quis contra nos ?* Vérité bien consolante, M. F., qui doit nous encourager, nous réjouir dans les guerres que nous avons à soutenir de la part du démon. Nous pouvons lui résister, le mépriser, le fouler aux pieds avec la même facilité dit S. Grégoire, que nous ferions d'une fourmi ; c'est assez, pour le déconcerter, de lui montrer de la résolution, en lui faisant voir que nous sommes toujours prêts à nous défendre, & que nous ne le craignons pas. C'est ainsi, M. F., qu'il faut nous préparer à la tentation ; & comme notre force vient principalement de la grace de Dieu qui nous soutient, il faut la mériter cette grace par un grand éloignement de tout ce qui peut nous porter à la tentation : second devoir de la vigilance que J. C. nous a appris par sa fuite dans le désert.

Ce Dieu Sauveur n'avoit pas besoin de se retirer dans la solitude ; il pouvoit également vaincre le tentateur dans le monde ; il n'avoit pas à craindre les mauvaises impressions des objets qu'on y voit, & qui portent à la tentation ; mais comme il étoit venu pour être notre modèle, & qu'il connoissoit notre foiblesse, il a voulu nous apprendre par son exemple à fuir les occasions du péché pour n'être pas vaincus. Car en vain, M. F.,

prétendriez-vous triompher de votre ennemi, si vous vous exposez au danger d'être vaincus? Dieu vous a promis à la vérité de vous soutenir dans les tentations inséparables de votre état, que la malice de vos ennemis vous suscite, & que Dieu permet pour éprouver votre vertu. Mais croire qu'il vous soutiendra dans celles où vous vous livrerez vous-mêmes de plein gré, & qu'il commandera à ses Anges d'avoir soin de vous, lorsque vous vous jeterez dans le précipice; c'est une illusion, c'est une préso mption qui en a perdu plusieurs, & qui vous perdra, si vous n'y pensez. Remarquez, M. F., que quand le démon sollicita J. C. de se jeter en bas du temple, dans la confiance que les Anges auroient soin de lui, J. C. lui répondit qu'il ne falloit point tenter Dieu: *Non tentabis Dominum.* (*Matth.* 4.) Or voilà ce que fait le pécheur téméraire qui s'expose dans l'occasion de tomber. Il tente Dieu en attendant un secours dont sa témérité le rend indigne, & que Dieu lui a fait entendre qu'il lui refuseroit. Et certes, quelle grace devez-vous espérer dans ces tentations qu'il vous est libre d'éviter? C'est une grace de fuir; fuyez donc, point d'autres moyens pour vaincre votre ennemi: *Fuge & vicisti.* Car si vous vous approchez de trop près du loup infernal, quoiqu'il soit attaché, il vous mordra, & vous deviendrez sa proie. Combien de fois n'avez-vous pas deja éprouvé ce malheur? La plupart de vos péchés ne viennent que de votre facilité à vous exposer au péril & à l'occasion d'offenser Dieu. Oui, M. F., si

vous vous rendez justice, vous conviendrez que vous n'avez perdu la grace de votre Dieu, que parce que vous avez fréquenté ces personnes qui ont été un écueil funeste à votre vertu : vous conviendrez que si vous êtes tombés dans ce désordre, & que si vous avez contracté une telle habitude, c'est pour avoir voulu être de ces parties de plaisir où vous avez trouvé des objets qui ont séduit votre esprit & corrompu votre cœur. Fuyez donc, M. F., fuyez, & vous remporterez la victoire sur la tentation : *Fuge & vicisti.*

Mais cette victoire ne sera pas encore complette, si vous ne mortifiez les passions qui vous portent au péché. Vous pouvez fuir les ennemis étrangers, mais ceux-ci sont des ennemis domestiques, que vous ne pouvez éviter ; il faut donc les contenir, en arrêter les saillies par une mortification constante : c'est à quoi vous oblige encore la vigilance chrétienne.

C'est aussi la leçon que J. C. a voulu nous donner en se préparant, par un jeûne de quarante jours, au combat & à la victoire qu'il remporte sur l'esprit tentateur. Ce n'est pas qu'il eût besoin de souffrir cette abstinence rigoureuse, pour vaincre son ennemi ; mais comme il voulut par l'exemple de sa retraite, nous apprendre le secret d'éviter les coups des ennemis du dehors, il a voulu aussi par celui de la mortification nous enseigner le moyen de triompher des ennemis du dedans. Ces ennemis, comme vous le savez, sont nos passions, c'est notre chair

sujette à la convoitise qui la porte sans cesse à se révolter contre la loi de Dieu : *Unusquisque tentatur à concupiscentia sua.* (*Jacob.* 1.) Il faut donc mortifier ces passions, châtier cette chair & la réduire en servitude, afin qu'elle n'ait point d'ascendant sur l'esprit. Car le moyen de vaincre un ennemi, c'est de l'affoiblir ; or nous n'affoiblirons nos passions, qu'en mortifiant notre chair, & en la traitant avec rigueur. Vous le savez, M. F., par une fatale expérience ; quand vous accordez à vos passions tout ce qu'elles vous demandent, quand vous ne refusez rien à votre corps de tout ce qui peut contenter ses appétits, c'est alors que la tentation se fait sentir avec plus de violence : une chair engraissée & nourrie délicatement est bien plus propre à seconder les desseins du démon, que celle qui est affoiblie par les austérités de la pénitence ; parce que l'aiguillon de cette chair immortifiée lui sert d'instrument pour allumer le feu des passions : *Impugnatus recalcitrabit.* (*Deut.* 31.) Voulez-vous donc affoiblir le démon, affoiblissez votre chair, dont la trop grande vigueur lui fournit des armes contre vous ; par ce moyen vous trouverez votre force dans votre foiblesse même. C'est pour vous donner cette force que l'Eglise, en vous proposant l'exemple de notre divin Maître, vous ordonne ce jeûne de quarante jours qui doit vous servir de remede contre les vices, & d'aliment pour toutes les vertus : *Vitia comprimis, mentem elevas, virtutem largiris & præmia.* Nul moyen plus propre pour vous soutenir

contre les révoltes de la chair, que de la domter par le jeûne. Auſſi le démon ne craint-il rien tant, dit S. Auguſtin qui l'avoit éprouvé, que les jeûnes, les veilles, & les auſterités des ſerviteurs de Dieu : *Credite mihi experto, pertimeſcit Satanas rectè viventium vigilias, orationes, jejunia.* Entrez donc avec joie dans cette ſainte quarantaine. & paſſez-la dans toute la ferveur dont vous ſerez capables.

C'eſt un temps favorable pour le ſalut, comme l'Egliſe nous l'annonce dans l'Epître de S. Paul : *Ecce nunc tempus acceptabile.* Employez des momens ſi précieux à gémir ſur vos iniquités, faites-en pénitence, & obſervez le jeûne preſcrit, ſans écouter les plaintes d'une nature toujours ingénieuſe à trouver des prétextes pour s'en diſpenſer. Eſſayez vos forces, vous verrez qu'elles ſont plus grandes que vous ne penſez : *Exhibeamus nos, in vigiliis, in jejuniis.* Si la maladie ou quelque autre excuſe légitime vous en diſpenſe, ſoyez plus aſſidus à la priere : *in orationibus.* Offrez à Dieu toutes les peines attachées à votre état, ſouffrez patiemment les tribulations de la vie : *in tribulationibus, in multa patientia.* Suppléez au jeûne que vous ne pouvez ſoutenir, par les aumônes que vous ferez aux pauvres : *multos locupletantes.* Donnez à la charité, dit S. Paul, ce que vous retranchez à la cupidité : *tanquam nihil habentes.* Détachez-vous de tout ce que vous poſſédez ; par là vous remporterez la victoire ſur l'amour des biens de la terre. Mais le jeûne le plus ſalutaire, &

& dont personne n'est exempt, est celui des passions. Faites mourir ces passions, en les sevrant des plaisirs qui les nourrissent, & des objets qui les flattent : *Quasi morientes, ut castigati.* C'est un moyen sûr de parer les coups de vos ennemis, & de vaincre les tentations. Veillez sur tous vos sens pour les rendre inaccessibles à tout objet dangereux ; mortifiez vos yeux par la modestie, votre langue par le silence, vos oreilles en les fermant aux discours des impies & des médisans ; quand vous aurez réduit par la mortification tous vos sens en servitude, vous pourrez vous flatter d'avoir remporté une victoire complette sur vos ennemis, soit étrangers, soit domestiques. Les étrangers ne pourront avoir d'accès chez vous pour vous nuire, & les domestiques ne pourront s'échapper pour vous livrer aux objets séduisans qui sont dans le monde, & vous soumettre à leur empire. Etudiez sur-tout vos inclinations dominantes, pour en arrêter les saillies & les mouvemens ; car ce sont celles-là que le Démon lui-même étudie particuliérement pour vous tenter & vous perdre. Il vous présente des objets qui flattent votre humeur, il vous ménage des occasions où il fait que vous vous laissez gagner ; si vous aimez la gloire & l'honneur, il vous offrira les moyens de l'acquérir : mais pour le vaincre en ce point, soyez, comme dit le grand Apôtre, aussi indifférens pour la gloire, comme pour le mépris : *Sicut qui ignoti & cogniti.* Si vous vous laissez posséder par le desir des richesses

& par l'amour des plaisirs, il en présentera à votre cupidité ; & pour la satisfaire, il vous fera transgresser la sainte loi de votre Dieu. Mais pour vous garantir de ses ruses & de ses embûches, que devez-vous faire ? C'est de recourir à cette sainte loi, comme J. C. nous l'apprend dans l'Evangile : *Scriptum est.* Si vous êtes tentés de donner votre cœur à d'autres qu'à celui qui l'a formé, lisez, méditez la loi, il est écrit que c'est Dieu seul qu'il faut aimer de tout son cœur : *Scriptum est, diliges Dominum Deum tuum.* (*Matth.* 22.) Etes-vous sollicités, menacés même comme la chaste Susanne ? vous voyez-vous réduits à de fâcheuses extrêmités, ou de pécher contre Dieu, ou d'être en butte à la calomnie des méchans ? si vous ne succombez à la passion de ce débauché, ou si vous ne violez en quelqu'autre point les commandemens de Dieu, dans cette circonstances critique, quelle conduite tenir ? Lisez la loi, vous y verrez qu'il vaut mieux tomber entre les mains des hommes qu'entre les mains du Dieu vivant, encourir la disgrace des hommes que celle de Dieu. Etes-vous tentés par un esprit d'orgueil de vous élever au dessus des autres ? mais il est écrit, *Scriptum est*, que Dieu humilie les superbes, & donne sa grace aux humbles. Etes-vous tentés par un esprit d'intérêt de vous enrichir aux dépens de votre prochain ? mais il est écrit, *Scriptum est*, que bienheureux sont les pauvres, & qu'on n'entre point dans le Ciel avec le bien d'autrui. La haine s'empare-t-elle de votre cœur, & la colere vous

porte-t-elle à tirer vengeance d'un ennemi ? mais il écrit : *Scriptum est*, que bienheureux sont les pacifiques, & que Dieu ne pardonnera qu'à ceux qui auront pardonné. Des pensées contraires à la saine vertu troublent-elles votre imagination ? sentez-vous l'aiguillon mortel qui vous porte à des plaisirs défendus ? mais il est écrit, *Scriptum est*, qu'il faut avoir le cœur pur pour voir Dieu : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.* C'est ainsi, M. F., que vous devez en agir à l'égard de toutes vos passions ; il faut leur opposer toujours les vérités éternelles, comme un bouclier invincible qui vous mettra à couvert de tous leurs coups, & qui en arrêtera les saillies. Il faut sur-tout résister dès les premieres attaques : on tue bien plus facilement le serpent quand il est petit, que quand il est dans toute sa force ; dès que sa tête est entrée, il est difficile de le faire sortir, dit S. Grégoire de Nicée. On éteint plus aisément une étincelle qu'un incendie qui a déja gagné tout le bâtiment. Ayez donc grand soin d'étouffer jusqu'aux premieres étincelles de vos passions, de renoncer aux inclinations naissantes, de résister aux premiers desirs, & même à la premiere pensée qui est toujours péché, dès qu'elle est volontaire. Mais en vain, M. F., combattrez-vous, si le Seigneur ne combat avec vous ; en vain veillerez-vous, vous tiendrez-vous sur vos gardes contre la tentation, si le Seigneur ne vous donne son secours pour remporter la victoire : *Nisi*

Dominus custodierit civitatem, frustrà vigilat qui custodit eam. (*Psal.* 126.)

Il faut donc lui demander ce secours par de ferventes prieres; vous devez, comme le Prophete, élever vos yeux vers la sainte montagne, pour attirer sur vous ces graces puissantes qui vous rendront victorieux dans le combat : *Levavi oculos meos ad montes undè veniet auxilium mihi.* (*Psal.* 120.) Le Seigneur est tout prêt à vous secourir, il s'est même engagé à vous tenir sous l'ombre de ses ailes, pour vous mettre à couvert de la fureur de vos ennemis : *Scapulis suis obumbrabit tibi.* Mais à quelle condition vous promet-il son secours? A condition que vous le lui demanderez avec une vive confiance, & que vous éleverez votre voix vers lui pour invoquer son saint Nom : *Clamabit ad me, & ego exaudiam eum.* (*Psal.* 90.) C'est aussi ce que J. C. nous a appris dans la priere qu'il nous a enseignée par ses Apôtres : *Et ne nos inducas in tentationem*; ne souffrez pas, Seigneur, que nous succombions à la tentation. Hélas! M. F., si vous avez éprouvé votre foiblesse dans tant d'occasions, si vous avez succombé à telle ou telle tentation, ne vous en prenez qu'à votre négligence à prier : il est impossible d'éviter le péché & de vivre saintement, si on n'est assidu à la priere. Il faut prier avant la tentation pour vous préparer au combat, prier pendant la tentation pour vous y soutenir, prier après la tentation pour remercier Dieu des victoires remportées. Il faut donc prier souvent pour

vaincre le tentateur. Mais en quoi consiste l'exercice de la priere si nécessaire pour remporter cette victoire ?

PATIQUES. C'est 1°. M. F., de vous rappeller souvent de la présence de Dieu. Souvenez-vous, dans vos tentations, que Dieu vous voit, qu'il est témoin de vos combats, & qu'il en sera la récompense ; cette pensée, Dieu me voit, est très-efficace pour vous empêcher de céder à la tentation ; plusieurs Saints s'en sont servi utilement : on devient bientôt parfait, quand on a l'habitude de marcher devant Dieu : *Ambula coram me, & esto perfectus.* (*Gen.* 17.) 2°. Pensez souvent à vos fins dernieres, qui sont la mort, le jugement, l'enfer, le paradis, & vous ne pécherez jamais : *Memorare novissima tua ; & in æternum non peccabis.* (*Eccl.* 7.) Pourriez-vous en effet vous résoudre à commettre cette action criminelle, cette injustice, si vous pensiez sérieusement qu'après l'avoir commise, la mort peut vous surprendre dans cet état ; & que si vous mouriez en état de péché, vous seriez perdus pour toujours ? 3°. Elevez souvent dans la tentation votre cœur à Dieu, suivant les circonstances où vous vous trouvez, & le genre de péché dont vous êtes tentés ; rendez-vous familieres les oraisons jaculatoires. Dans les tentations contre la foi, protestez à Dieu que vous croyez fermement tout ce qu'il vous a révélé par son Eglise. Etes-vous tentés par de mauvaises pensées contre la pureté ? demandez à Dieu ce cœur pur que lui demandoit le Roi

Prophete : *Cor mundum , &c.* (*Pſal.* 50.) Etes-vous ſaiſis d'un mouvement de colere ? rappelles-vous la pénitence de J. C. dans les douleurs qu'il a ſoufferts pour vous , & dites-lui avec les Apôtres : Appaiſez , Seigneur , cette tempête ; ſauvez-moi , car autrement je périrai : *Domine , ſalva nos , perimus* ; ainſi de tant d'autres. Tenez-vous ſur-tout attachés aux pieds de J. C. , embraſſez-les étroitement , & dites-lui ſouvent que vous ne voulez point le quitter. Renouvellez cette proteſtation autant de fois que la tentation reviendra ; après lui avoir été unis ſur la terre , vous le ſerez éternellement dans le Ciel ; après avoir remporté la victoire , vous recevrez la couronne immortelle. *Amen.*

PRONE

POUR LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME.

Sur l'habitude du Péché, qui eſt l'effet du Péché.

Miſerere meî, Domine, Fili David, filia mea malè à dæmonio vexatur.

Ayez pitié de moi, Seigneur, fils de David, ma fille eſt cruellement tourmentée du démon. (Matth. 23.)

C'Est ainſi, M. F., qu'une femme Cananéenne demandoit à J. C. la guériſon de ſa fille poſſédée du démon; ſa priere fut accompagnée d'une foi ſi vive, & d'une confiance ſi conſtante, qu'elle obtint ce qu'elle deſiroit; cette fille fut délivrée du démon qui l'obſédoit, & rendue à ſa mere. C'étoit ſans doute un état bien déplorable; mais celui d'un homme en qui le démon a fixé ſa demeure par le péché, eſt encore plus à plaindre, ſur-tout quand le démon y regne par un péché d'habitude. Quand on commence à pécher, le démon fait ſon entrée dans l'ame, & il eſt facile de l'en faire ſortir. Mais quand on eſt habitué au mal, & que le vice eſt enraciné dans une

ame par une suite de péchés qu'elle a commis, le démon fixe tellement sa demeure dans cette ame, il la captive par des liens si forts, qu'il est bien difficile d'en secouer le joug; il faut un miracle de la grace pour délivrer cette ame du triste esclavage où elle est réduite. Ah! c'est pour lors que le pécheur doit recourir à J. C., & lui demander instamment sa délivrance. Seigneur, doit-il dire, en élevant sa voix comme la Cananéenne de notre Evangile, cette ame qui est votre fille créée à votre image & ressemblance, à qui vous avez donné une nouvelle vie, en mourant pour elle sur la croix, que vous avez purifiée dans votre sang précieux; cette ame est devenue la demeure du démon, elle est esclave d'une mauvaise habitude qui lui a porté les coups les plus meurtriers: *Malè à dæmonio vexatur*; ayez donc pitié de sa misere, brisez ses chaînes, & mettez en fuite le démon qui s'en est rendu maître. Voilà pécheurs, ce que vous devez faire pour sortir de vos mauvaises habitudes: pour vous qui n'y êtes pas encore engagés, craignez-en les malheurs, & que les uns & les autres apprennent aujourd'hui la conduite qu'ils doivent tenir, ou pour se corriger, ou pour se préserver.

Si vous voulez ne jamais contracter de mauvaises habitudes, connoissez-en les pernicieux effets. Premier Point.

Si vous desirez sincérement vous corriger de vos habitudes vicieuses, appliquez-vous à en connoître les moyens les plus efficaces. Second Point.

En deux mots, ce que l'habitude fait contre l'habitude : voila tout le plan de ce discours & le sujet de vos favorables attentions.

I. POINT. L'habitude du péché est une facilité que l'on a de le commettre, qui s'acquiert par les actes réitérés que l'on en produit. Cette habitude peut même se contracter par un seul péché qui viendroit d'une passions véhémente, & qui laisseroit dans le cœur de fortes impressions du mal. Il n'est donc pas toujours nécessaire pour juger qu'une habitude est formée, que les actes en soient souvent répétés ; on le connoît par l'affection à commettre certains péchés quand l'occasion s'en présente. Ainsi l'on peut dire qu'un impudique, un intempérant qui se livrent à leurs passions dans les occasions qui ne se trouvent que rarement, sont des pécheurs d'habitude, parce que ce n'est que faute d'occasion, & non d'inclination, qu'ils ne pechent pas fréquemment. Or, de quelque nature que soit l'habitude, de quelque maniere qu'elle se contracte, elle est très-pernicieuse dans ses effets ; elle rend le pécheur plus criminel, sa conversion plus difficile ; & sa mort dans le péché plus certaine.

Plus la volonté est déterminée au mal & multiplie ses fautes, plus elle est criminelle devant Dieu. Or, comme l'habitude est l'effet d'une volonté opiniâtrément attachée au mal, & qu'elle est une source féconde de péchés, il faut convenir qu'elle rend le pécheur plus criminel.

L'ignorance, la fragilité, la surprise, une

tentation violente, une occasion imprévue, tout cela diminue l'énormité du péché, parce que tout cela suppose moins de détermination dans le pécheur: mais rien n'excuse celui qui peche par habitude, parce qu'il le fait avec connoissance de cause; bien loin de résister à la tentation, il se livre de plein gré à son ennemi; bien loin de fuir l'occasion, il la cherche de propos délibéré, il s'en fait une gloire & un honneur, il peche avec mépris de la loi de Dieu; ce qui est le comble de la malice. Il peche sans presqu'aucune résistance; car l'habitude une fois formée devient la cause d'une infinité de péchés; péchés de même espece, péchés de différentes especes. Il n'y en a point qu'un habitudinaire ne commette; l'habitude est une tige empoisonnée d'où sortent mille funestes rejetons: un péché en attire un autre; on tombe d'abyme en abyme: *Abyssus abyssum invocat.* (*Psal.* 41.) On entasse, on accumule péchés sur péchés, desirs sur desirs, actions sur actions: par ce moyen, la passion se fortifie; la passion fortifiée domine la raison, & la conduit comme elle veut: on avale l'iniquité comme l'eau, sans presque s'en appercevoir; en sorte que le pécheur se trouve lié & comme enveloppé des chaînes du péché; il fait autant de chûtes que de pas: *Iniquitates suæ capiunt impium, & funibus peccatorum suorum constringitur.* (*Prov.* 5.)

Oh! qui pourroit comprendre jusqu'à quel excès l'habitude conduit le pécheur? Qui pourroit découvrir au juste toutes les pensées criminelles qu'un impudique roule dans son

esprit, tous les desirs grossiers auxquels se livre son cœur, tous les regards lascifs qu'il permet à ses yeux, toutes les voluptés brutales où il n'a pas honte de se plonger? Qui pourroit compter tous les juremens qu'un jureur prononce seulement dans un jour? Il n'est pas un de ses discours qui n'en soit empoisonné; lui même ne pourroit les nombrer. Voyez cet homme livré à l'intempérance, qui ne sait plus garder de modération dans ses repas; il s'abandonne à la débauche toutes les fois qu'il en trouve l'occasion; il la recherche même avec empressement, & il n'est jamais plus content, que quand il peut s'associer des compagnons de débauche avec qui il passe des journées entieres à la table, & souvent une grande partie de la nuit; perverse & funeste société, où on se fait gloire à qui boira le plus; de-là quels excès! la raison en est troublée, & la santé altérée.

L'habitude est encore la cause de beaucoup de péchés de différentes especes. Un homme sujet à une passion met en jeu toutes les autres pour satisfaire celle qui domine en lui: ainsi un vindicatif emploie la médisance, la calomnie, l'injustice, les attentats pour exécuter les noirs desseins que sa passion lui inspire. De combien de désordres l'impureté, l'intempérance ne sont-elles pas la cause? Combien d'autres passions ne font-elles pas marcher après elles pour parvenir au but qu'elles se proposent? N'est-ce pas aussi l'habitude qui est la cause des sacrileges dont un grand nombre de pécheurs se rendent coupables? Car d'où vient qu'après

tant de confessions & de communions, on voit si peu de changement dans la plupart de ceux qui s'approchent des Sacremens? C'est qu'ils n'y apportent point les dispositions nécessaires : ils reçoivent les Sacremens sans douleur du passé, & sans bon propos pour l'avenir : c'est ainsi que l'usage des choses saintes les rend plus criminels, au lieu de les sanctifier. En effet, M. F., ils n'ont point de douleur du passé, parce que leur péché est un péché favori auquel ils ne veulent point toucher, & que, bien loin de le détester, ils en rappellent avec plaisir le souvenir. Ils n'ont point de bons propos pour l'avenir, parce qu'ils ne veulent point changer : de-là, trouvent-ils un Confesseur zélé qui tente de les guérir par des remedes salutaires? s'il les met à l'épreuve, & s'il exige d'eux de sages délais que la prudence lui inspire, ils se rebutent, ils ne reviennent plus au temps qu'on leur a marqué, ils aiment mieux croupir dans leur désordre, que de se mettre en état de profiter de la grace des Sacremens. Cependant dans un temps de Pâque, ou dans d'autres solemnités, comme ils veulent sauver les apparences, & conserver dans le monde leur réputation, ils vont chercher d'autres Confesseurs dans l'espérance de les trouver plus indulgens, ou à qui ils déguisent le triste état de leur ame, pour avoir une absolution dont ils sont indignes : c'est ainsi que pour paroître chrétiens devant les hommes, ils deviennent sacrileges devant Dieu, & n'étant plus retenus par aucun motif, ils abusent de tout ce que

la Religion a de plus sacré. Car après avoir profané le Sacrement de la réconciliation, ils franchissent le pas, du Tribunal à la sainte Table, où ils vont encore profaner le corps & le sang de J. C. qu'ils reçoivent dans un cœur esclave du péché. Voilà, M. F., quel est le désordre & la suite de l'habitude; voilà ce qui fait que la vie d'un grand nombre de pécheurs, n'est qu'un tissu de sacrileges; & voilà peut-être le triste état de ceux qui m'écoutent. Ne vous y trompez pas, il faut entiérement renoncer à vos mauvaises habitudes, si vous voulez recevoir dignement les Sacremens; autrement vous les profanerez; & ce qui doit servir à votre sanctification, ne servira qu'à votre condamnation. Ouvrez donc les yeux, & remédiez à un si grand mal par une bonne confession qui répare tout le passé, & qui vous dégage pour toujours du poids de vos mauvaises habitudes; vous le devez d'autant plus, que si vous tardez davantage, vous rendrez votre conversion plus difficile.

Je n'aurois besoin, M. F., d'autres preuves que le témoignage même du pécheur d'habitude, pour faire voir combien il lui est difficile de se convertir. Tous les jours ne se plaignent-ils pas, ces pécheurs d'habitude, de cette grande difficulté? Je voudrois bien, dit ce jureur, me corriger de ces juremens qui offensent mon Dieu, scandalisent mon prochain; mais je ne puis me retenir. Je voudrois bien, dit cet impudique, rompre cette attache criminelle que j'ai pour cette personne; mais ma passion a pris sur

moi un tel empire, que je ne puis me résoudre à la quitter. Il ne faut pas, M. F., être surpris de cette difficulté. Jugeons de l'habitude du péché comme des autres. L'habitude, dit-on, est une seconde nature; on fait avec plaisir & par une espece de nécessité ce que l'on a coutume de faire. Cela est encore plus vrai du péché; dès qu'on se livre à sa passion, on passe à la coutume, dit saint Augustin, & de la coutume à une espece de nécessité de faire le mal: *Dùm servitur libidini, fit consuetudo, & dùm consuetudini non resistitur, fit necessitas.* Nécessité au reste qui n'ôtant point la liberté, ne diminue point la malice du péché, soit parce que le pécheur s'est engagé de son propre choix dans cette fatale nécessité, soit parce qu'il ne tient qu'à lui de s'opposer à son mauvais penchant avec le secours de la grace, & par les efforts qu'il doit faire pour y résister: mais ne faisant aucun effort, il se met dans une espece d'impuissance de se convertir; car pour se convertir, il faut détruire ce corps de péché que l'habitude à formé, il faut amollir un cœur qui est endurci dans le crime, ce qui est aussi difficile, dit le saint-Esprit, que de faire changer de couleur à un léopard: *Si potest Æthiops mutare pellem suam, & pardus varietates suas, & poteritis benefacere, cùm didiceritis malè.* (*Jerem.* 13.)

Ah! M. F., s'il est déja si difficile de résister aux mauvais penchans de la nature, quand l'habitude n'est point encore formée, si les plus grands Saints eux-mêmes ont éprouvé cette difficulté, que sera-ce lors-

que l'habitude joindra ſes forces à celles de la nature, & que l'on ſe ſera accoutumé à faire ce à quoi on étoit déja porté par ſon inclination ? Auſſi voit-on bien peu de pécheurs ſe convertir. En vain pour réveiller ce pécheur d'habitude de ſon aſſoupiſſement, ferez-vous gronder le tonnerre ſur ſa tête, & lui annoncerez-vous la terreur des jugemens de Dieu, il s'étourdit à la voix de ces menaces ; comme un autre Jonas, il reſte dans un ſommeil profond au milieu des orages dont il eſt agité, ou s'il eſt frappé, ce n'eſt que pour un moment : ſemblable, dit S. Auguſtin, à un homme qui s'éveille, & qui ſe laiſſe bientôt aller au ſommeil. En vain voudrez-vous encore attirer ce pécheur par la beauté des récompenſes que le Seigneur promet à la vertu ; il eſt inſenſible à toutes les promeſſes qu'on lui fait. En vain l'exhortez-vous à s'approcher des Sacremens, il s'en éloigne ; ou s'il approche de ces ſources de graces, ſes mauvaiſes diſpoſitions en arrêtent le cours. En vain encore emploierez-vous les remontrances, les reproches de ſes amis qui lui repréſentent ſes déſordres, qui le prennent par les ſentimens d'honneur, il ne veut rien écouter : ſa paſſion l'emporte ſur tout, ſon habitude eſt comme un torrent qui renverſe tout ce qu'on lui oppoſe ; ni la honte, ni la crainte, ni les remords de ſa conſcience ne ſont point en état de le retenir : ce ſont des barrieres trop foibles ; elles peuvent bien arrêter certains pécheurs qui ne ſont pas encore familiariſés avec le crime ;

mais le pécheur d'habitude s'eſt fait un front d'airain ; il ne ſait plus rougir ; rien n'eſt capable de le contenir dans ſon devoir : *Frons meretricis facta eſt tibi.* (*Jerem.* 3.) Auſſi point de converſion plus difficile, que celle des pécheurs d'habitude.

Que Dieu lui-même cherche à ramener ces pécheurs, qu'il coupe la racine du mal, en leur enlevant l'objet de leurs paſſions criminelles, ils portent bientôt leur vue ailleurs, & pour changer d'objets, ils ne changent pas pour cela d'inclination. Ah ! que ces malades ſont dans une triſte ſituation, puiſque tant de remedes ne leur ſervent de rien ! Il faut pour les guérir un miracle de la grace que Dieu accorde rarement.

C'eſt ce que J. C. a voulu nous repréſenter dans la réſurrection du Lazare Il y avoit quatre jours que Lazare étoit dans le tombeau, pieds & mains liés, couvert d'une groſſe pierre qui fermoit ſon ſépulcre : ſon corps commençoit déja à pourrir, & répandoit une odeur inſupportable. Voilà l'état du pécheur d'habitude ; il eſt mort & enſeveli dans le tombeau du péché, attaché à mille objets par des liens criminels, accablé ſous le poids de ſes inclinations perverſes : il a des yeux, & il ne voit pas, il perd de vue ſon Dieu, ſon ſalut, ſon éternité : il a des oreilles, & il n'entend pas ; il n'a du goût que pour ce qui peut le flatter, & non le changer ; une grace puiſſante a beau frapper à la porte de ſon cœur, l'exciter, l'attirer, le poids de ſon habitude

le retient & l'empêche de s'élever à Dieu: ah! il faut un auſſi grand miracle pour le tirer de cet état, que celui que fit J. C. pour reſſuſciter Lazare. Ce Dieu Sauveur qui avoit déja rendu la vie à pluſieurs morts par une ſeule parole, pouvoit de même la rendre à celui-ci; mais il fait plus de démarches, il ſe trouble, il frémit, il pleure, il éleve ſa voix & pouſſe un grand cri: *Lazare, veni foras;* (*Jean.* 11.) Lazare, ſors du tombeau! Pourquoi tout cela? C'eſt pour nous apprendre, diſent les Peres, combien il eſt difficile de faire ſortir un pécheur d'habitude du tombeau du péché; ce pécheur ſe trouve même dans des diſpoſitions qui rendent ſon retour à la vie plus difficile que celui du Lazare. Celui-ci ne fit aucune réſiſtance à la voix de J. C., il ſortit d'abord du tombeau: *Statim prodiit.* (*Ibid.*) Mais le pécheur dont je parle, qui doit faire des efforts pour reſſuſciter, forme par ſa réſiſtance un obſtacle à ſa réſurrection; il ſe rend indigne non ſeulement d'un miracle de la grace, mais des graces mêmes communes que Dieu accorde aux hommes; auſſi ſon état le conduit aux portes de la mort éternelle.

Et voilà, pécheurs, le troiſieme, mais le plus triſte effet de votre habitude; elle rend votre mort dans le péché plus certaine, & cela, pour deux raiſons que je vous prie de bien remarquer, parce qu'elles doivent faire ſur vous de ſalutaires impreſſions.

1°. L'habitude vicieuſe vous expoſe à être ſurpris par la mort dans l'état du peché.

2°. Quand vous ne seriez pas surpris, & que vous auriez le temps de vous reconnoître vous ne vous convertirez pas, & vous mourrez dans votre péché : *In peccato vestro moriemini.* (*Joan.* 8.)

Nous voyons quelquefois des morts subites causées par des accidens imprévus, ou par quelque maladie cachée à laquelle on ne peut parer. Mais la mort, pour être subite, n'est pas toujours imprévue. Un homme peut être surpris par la mort, & se trouver dans l'heureux état de la grace qu'il a eu soin de conserver après qu'il l'a recouvrée par la pénitence ; en ce cas la mort n'est pas imprévue, quoiqu'elle soit subite. Celui par conséquent qui peche rarement, qui se releve promptement, & qui persévere dans la grace, a moins de sujet de craindre d'être surpris par la mort dans l'état du péché, qu'un pécheur d'habitude qui n'est presque jamais dans la grace de Dieu. Car tel est, pécheurs, le triste état où vous réduit votre habitude, de pouvoir à peine trouver un seul jour dans votre vie où vous ne soyez en péché. Si par un coup miraculeux de la grace, & par quelque effort extraordinaire de votre part, vous vous relevez quelquefois, combien de temps êtes-vous debout ? Hélas ! souvent le même jour qui vous a vus relever, vous voit retomber. Votre vie est donc comme un tissu de crimes, où il n'y a presque aucune interruption. Si donc vous devez mourir d'une mort subite, n'est-il pas vraisemblable que la mort vous surprendra dans le péché, puisque votre habitude vous

y tient presque toujours engagés? Or, qui peut vous assurer que vous ne mourrez pas de quelqu'un de ces genres de morts que vous avez vus arriver à tant d'autres qui n'ont pas eu le temps de se reconnoître? Et si cela vous arrive, n'est-il pas evident que vous êtes perdus pour l'éternité? Quoi! M. F., il y a dix, vingt ans que vous êtes dans le péché; depuis que vous avez contracté cette habitude, tous vos jours sont des jours d'iniquité, & vous espéreriez que le jour de votre mort seroit un jour de sainteté? Etrange aveuglement! je ne conçois pas comment vous pouvez vivre tranquilles, étant continuellement sur le bord du précipice. Si un aussi grand danger ne vous fait pas rentrer en vous-mêmes, vous avez perdu la foi ou la raison.

Mais supposons que vous ne soyez pas surpris par la mort, & que vous ayez le temps sur lequel vous comptez pour vous convertir; je soutiens encore que vous ne vous convertirez pas ni dans un âge avancé, ni à l'heure de la mort. La raison en est bien sensible, je veux vous en convaincre par vous-mêmes. Vous ne pouvez, dites vous, maintenant rompre cette mauvaise habitude, à cause de l'empire qu'elle a pris sur vous; & comment romprez-vous vos chaînes, lorsqu'elles seront devenues plus fortes? Vous ne pouvez vous décharger d'un poids qui vous accable; comment vous en déchargerez-vous, lorsqu'il sera devenu plus pesant? Vous n'avez pas voulu déraciner ces mauvaises habitudes, lorsqu'elles étoient encore comme de jeunes arbres que l'on peut aisément arra-

cher ; comment les arracherez-vous, lorſqu'elles ſeront devenues de gros arbres qui auront pris de profondes racines dans votre cœur ? Car ne croyez pas que le retour de l'âge, la caducité du tempérament énerve la force de la mauvaiſe habitude ; vous ſerez dans votre vieilleſſe tels que vous avez été dans votre jeuneſſe, & vous porterez dans un corps caduc & mourant toute la vigueur de vos paſſion ; vous aurez à la mort les mêmes inclinations que pendant la vie : vous ne vous ſéparez de l'objet de vos paſſions que malgré vous ; & ſi Dieu prolongeoit vos jours, vous prolongeriez vos crimes ; ainſi votre attachement pour les biens du monde ne diminuera point à la mort Si vous faites alors quelques pieuſes diſpoſitions, ce ſera ou par mécontentement contre ceux qui prétendoient à vos biens, ou parce que vous ne pourrez les emporter avec vous. Vous n'avez pas voulu pardonner à votre ennemi pendant la vie ; vous ne le ferez à la mort que pour ſauver les apparences : en un mot, vous mourrez tels que vous aurez vécu ; vous avez vécu dans le péché ; vous mourrez dans le péché : *In peccato veſtro moriemini.*

Telles ſont, M. F., les fâcheuſes ſuites de l'habitude vicieuſe ; qui de vous ne craindra ? Si vous n'êtes pas ſujets au péché d'habitude, craignez d'y tomber, & que cette crainte vous rende plus vigilans ; ſi vous y êtes ſujets, craignez d'y mourir, & que cette crainte vous engage à vous en corriger. Car à Dieu ne plaiſe que nous déſeſpérions du ſalut de ces pécheurs ! quelque

difficile que soit leur conversion, elle n'est pas impossible; mais il faut pour cela se servir des moyens que je vais leur prescrire dans le second Point.

II. Point. Pour se corriger d'une mauvaise habitude, il faut sur-tout une bonne volonté; il n'y a rien dont on ne vienne à bout quand on le veut bien, & que le succès dépend de nous. Dieu dont la miséricorde est infinie, invite les pécheurs d'habitude, comme les autres à retourner à lui; il leur offre son secours, il ne veut pas qu'ils restent dans leur esclavage; il est donc en leur pouvoir d'en sortir. N'a-t-on pas vu, & ne voit-on pas encore des hommes esclaves des passions les plus violentes, & sujets à des habitudes les plus invétérées? ne les voit-on pas en secouer le joug, & devenir des modeles de conversion pour les plus grands pécheurs? Témoin un S. Augustin, que l'on peut proposer pour un vrai modele de pénitence. Qui fut jamais plus asservi à l'empire de l'habitude, qu'il l'étoit avant sa conversion? Cependant, M. F., quelque dures que fussent ses chaînes, il vint à bout de les rompre, & quelqu'inflexible que fût le penchant qui le dominoit, il en fut triompher; dès-lors un amour souverain pour le Créateur regna dans son cœur à la place de celui qu'il avoit eu pour les créatures; & il se fit un devoir de renoncer sincérement & pour toujours à tous les plaisirs qu'il avoit goûtés en suivant la route de ses passions. Et pourquoi, pécheurs, ne triompheriez-vous pas, comme ce grand Saint, de vos habitudes? Pourquoi

ne briseriez-vous pas comme lui les chaînes qui vous tiennent captifs ? Vous n'avez qu'à le vouloir aussi efficacement que lui, & bientôt vous en viendrez à bout. Or, pour en venir à l'effet, il faut d'abord aller à la source du mal. Ou les habitudes viennent de l'occasion, ou elles sont l'effet de vos mauvais penchans: si elles viennent de l'occasion, il faut vous en éloigner, parce que l'occasion entretiendra toujours l'habitude: si vos habitudes viennent de vos penchans, il faut recourir aux remedes capables d'opérer votre guérison, tels que sont la priere, la pénitence, les Sacremens; il faut combattre ces penchans par les actes des vertus qui leur sont contraires.

En effet, M. F., si pour rompre une habitude, il faut des graces fortes & puissantes, c'est la priere qui vous les obtiendra. Dieu ne vous doit pas ces graces; il faut donc les mériter par la priere. La Cananée de notre Evangile nous donne une preuve de l'efficacité de ce moyen; elle s'adresse à Jesus-Christ, pour demander la délivrance de sa fille; & quoique d'abord rebutée, elle ne cesse point de prier, elle crie toujours: *Clamat post nos*, & mérite par sa persévérance dans la priere, la grace qu'elle demandoit. Ce fut par la priere que les sœurs de Lazare obtinrent la résurrection de leur frere: adressez-vous donc au Seigneur avec ferveur & confiance; lui seul peut vous guérir & vous ressusciter; il ne refuse rien à une priere qui part d'un cœur humilié. Elevez, comme le Roi Prophete, votre voix

du profond de l'abyme où vous êtes plongés: *De profundis clamavi ad te, Domine.* (*Psal.* 129.) Ou bien, dites avec la Cananée : Seigneur, ayez pitié de moi, mon ame eſt cruellement tourmentée du démon qui la tient aſſervie ſous ſon empire : *Filia mea malè à dæmonio vexatur.* Ou enfin comme les ſœurs de Lazare : Seigneur, celui que vous aimez eſt malade : *Ecce quem amas, infirmatur.* (*Joan.* 11.) Non ſeulement il eſt malade, mais il eſt dans les ombres de la mort ; il eſt dans le tombeau accablé ſous le poids d'une mauvaiſe habitude ; venez donc lui rendre la vie qu'il a perdue par ſon péché : *Ecce quem amas, &c.*

Mais la priere ſeule n'opérera pas votre guériſon, elle ne vous tirera pas des liens de la mort, ſi vous n'y ajoutez un autre moyen, qui eſt la pénitence. Car il y a cette différence entre la réſurrection des morts & celle du pécheur, que la premiere ſe fait ſans coopération de leur part ; au lieu que pour reſſuſciter le pécheur, Dieu demande ſa coopération. C'eſt ce que J. C a voulu nous faire connoître dans les circonſtances de la réſurrection du Lazare. Car pourquoi ce Dieu Sauveur verſa t-il des larmes & frémit-il avant que de faire ce miracle ? ſi ce n'eſt pour apprendre au pécheur qu'il doit pleurer, gémir, que ſon cœur doit ſe briſer par la douleur de ſes péchés : pourquoi J. C. ordonna-t-il qu'on déliât les bandes qui l'attachoient ? c'étoit pour apprendre au pécheur qu'il doit briſer les chaînes qui l'attachent à la créature. Remarquons encore que

J. C. voulut que les Apôtres déliassent les bandes qui tenoient attaché Lazare, pour apprendre aux pécheurs à s'adresser aux Ministres de la pénitence qui ont reçu le pouvoir de délier dans le Sacrement qu'il a institué pour ce sujet : *Solvite eum.*

Le fréquent usage du Sacrement de pénitence est donc un excellent moyen pour guérir une mauvaise habitude, soit par les graces qu'il communique, soit par les avis salutaires que l'on reçoit d'un sage Directeur. Venez donc, malades, vous plonger dans cette piscine salutaire qui doit vous rendre la santé. Mais avant que de vous présenter, faites un examen sérieux de toute votre vie, au moins depuis que votre habitude a commencé, pour réparer par une confession générale toutes celles que vous avez faites dans la mauvaise habitude, qui rend ordinairement les confessions nulles & sacrileges? N'attendez pas même, pour vous corriger, que vous vous approchiez du sacré Tribunal; venez-y après avoir renoncé de cœur à tout péché, à toute habitude criminelle : c'est le premier pas que vous devez faire vers Dieu; car on ne sauroit trop vous le dire, le saint ministere dont nous sommes chargés, ne nous permet pas de dispenser les choses saintes aux indignes; quoique munis du pouvoir de délier les pécheurs, nous avons nous-mêmes les mains liées, quand ils ne sont pas disposés à recevoir la grace de notre ministere : or, l'habitude qu'on n'a pas rétractée, dont on ne s'est pas corrigé, est un obstacle à cette grace. Eprouvez-vous donc vous-mêmes avant

avant de vous présenter au Tribunal de la réconciliation ; ou si vous en approchez, demandez d'être éprouvés pendant quelque temps pour mettre en pratique les avis que l'on vous donnera. Nous ne demandons pas mieux, M. F., que de plonger les pécheurs dans les bains sacrés qui doivent les purifier ; il nous en coûte autant qu'à eux de les renvoyer ; épargnez-nous donc cette peine ; en levant les obstacles qui nous arrêteroient, ensorte que vous puissiez dire, quand vous vous confesserez à Pâques, que depuis un certain temps, au moins pendant ce Carême, vous n'êtes pas tombés dans vos péchés ; pour lors nous vous recevrons à bras ouverts, ou plutôt J. C vous recevra dans le sein de ses miséricordes.

Or, pour détruire vos habitudes vicieuses, il faut, comme je vous l'ai dit, produire des actes des vertus contraires. Voyez donc quelles sont les maladies de votre ame, quels sont vos mauvais penchans ; opposez-leur les vertus qui les combattent ; opposez à cet orgueil qui vous éleve, l'humilité qui vous abaisse ; à cette avarice qui vous domine, la libéralité qui aime à se communiquer ; à cette envie qui s'afflige du bien d'autrui, la charité qui s'en réjouit ; à cette colere qui vous emporte, la douceur qui vous retient ; à cette intempérance qui vous dérange & vous abrutit, la sobriété, le jeûne, l'abstinence qui vous mortifient ; car Dieu qui veut votre sanctification, comme dit l'Apôtre, prétend que vous évitiez tout ce qui peut ternir la beauté de cette vertu : *Hæc est vo-*

luntas Dei, sanctificatio vestra, ut abstineatis à fornicatione. (1. *Thess.* 4.) Opposez enfin à la paresse qui vous amollit, la ferveur qui vous anime à remplir tous vos devoirs de Chrétien. Car s'il y a des habitudes qui portent au mal, il y en a qui détournent du bien; des premieres naissent les péchés de commission, & des autres les péchés d'omission. On combat les premiers en les réprimant, en les privant des objets qui les flattent, & on combat les autres par les violences que l'on se fait pour agir, pour faire le bien que Dieu nous commande. Vous êtes négligens à faire vos prieres, à fréquenter les Sacremens, à assister aux divins offices, à remplir les obligations de votre état; pour vaincre cette négligence, il faut de l'activité, de la ponctualité à faire ce à quoi vous êtes obligés.

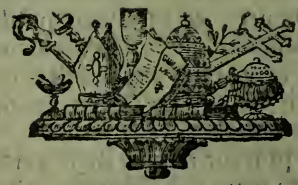
Pour ce qui est de certaines habitudes qui sont très-difficiles à corriger, comme celles de jurer, de se mettre en colere, il faut beaucoup d'efforts; mais on vient à bout de tout, quand on est rempli de bonne volonté & de zele pour son salut. S'il y avoit quelque profit à faire, si votre fortune dépendoit de la victoire d'une mauvaise habitude, vous en viendriez sûrement à bout; preuve certaine que la victoire dépend de vous.

PRATIQUES. Pour réussir à vous corriger de quelque habitude que ce soit, imposez-vous quelque pénitence toutes les fois que vous tomberez dans ce péché, comme de donner une aumône aux pauvres, de faire quelques mortifications; dès que vous vous

appercevrez de votre chûte, gémissez-en devant Dieu, faites un acte de contrition qui parte d'un cœur qui desire sincérement sa conversion: tous les matins rétractez votre habitude, & proposez-vous de passer le jour sans péché: faites de même le lendemain, & vous viendrez à bout de vous corriger entiérement; tous les soirs, faites votre examen de conscience, & si vous découvrez quelque infidélité dans la journée, punissez-vous sévérement des moindres fautes. Voudriez-vous, M. F., à l'heure de la mort, être chargés du poids d'une mauvaise habitude, qui vous entraîneroit dans l'abyme; si vous l'emportiez avec vous au jugement de Dieu? N'attendez donc pas à la mort de vous en corriger, faites en sorte qu'il y ait un intervalle entre vos désordres & votre derniere heure, & que vous puissiez dire alors: Depuis un tel temps, depuis tant d'années, je me suis corrigé: j'ai commencé à mieux vivre; ce sera pour vous un grand sujet de consolation.

Mais le plus sûr moyen de se garantir des suites d'une mauvaise habitude, c'est de ne point s'y engager, c'est de la prévenir en évitant le péché, c'est de l'étouffer dès sa naissance en réprimant ses premiers mouvemens. Ne donnez point entrée au péché dans votre cœur, mais faites-y regner la vertu; accoutumez-vous de bonne heure à la pratique du bien, soyez assidus à l'exercice des vertus chrétiennes, formez en vous de saintes habitudes, vous les contracterez aisément avec secours de la grace: une bonne habitude

dépend quelquefois d'un acte héroïque que vous ferez en certaines circonstances où vous aurez une forte tentation à surmonter. On parvient aussi à de grandes vertus par la fidélité dans les petites choses ; il est question de se faire un peu de violence : ce n'est que par la violence, dit J. C. que l'on gagne le Royaume des Cieux. Je vous le souhaite. *Amen.*



PRÔNE

POUR LE TROISIEME DIMANCHE DE CARÊME.

Sur la Confession, qui eſt le remede du péché.

Et erat ejiciens Dæmonium, & illud erat mutum.
Jeſus chaſſa un démon qui étoit muet. (Luc 11.)

CET homme que le démon rendoit muet, & qui, ſelon S. Matthieu, étoit encore aveugle, nous préſente, M. F., une triſte, mais bien naturelle figure d'un grand nombre de pécheurs, dans l'ame deſquels le démon opere les mêmes effets que cet homme éprouvoit dans ſon corps. Faut-il commettre le péché? Le démon, tout eſprit de ténebres qu'il eſt, éclaire, pour ainſi dire, les pécheurs en leur apprenant les moyens de contenter leurs paſſions; il leur ôte pour lors la honte & la confuſion qui devroient être inſéparables du péché. Mais faut-il en faire pénitence? faut-il déclarer les péchés qu'il leur a inſpiré de commettre? il les rend aveugles & muets; il leur ferme les yeux

pour ne pas voir leurs fautes, & la bouche pour ne pas les déclarer. Il répand dans leurs esprits d'épaisses ténebres qui les empêchent d'en connoître l'énormité, & leur inspire une honte criminelle qui les empêche de les dire. Par ce moyen il établit si bien son empire dans leurs ames, qu'il ne faut rien moins qu'un miracle de la grace pour l'en faire sortir.

Or, ce malheur n'est que trop commun parmi les pécheurs qui s'approchent des sacrés Tribunaux. Les uns sont des aveugles qui ne voient pas l'état de leurs ames, qui faute d'un examen suffisant ne connoissent ni le nombre ni l'énormité de leurs péchés, & par ce défaut de connoissance, ne les accusent pas comme ils doivent; les autres sont des muets à qui la honte ferme la bouche, pour ne pas déclarer certains péchés dont ils se sentent coupables. De-là vient que ces pécheurs, au lieu d'être délivrés par la vertu du Sacrement du démon qui possede leurs ames, lui donnent sur eux un nouvel empire par les sacrileges dont ils se rendent coupables, & se réduisent, pour me servir des termes de notre Evangile, dans un état pire que celui où ils étoient auparavant.

Puissions-nous aujourd'hui, M. F., apporter quelque remede à de si grands maux! puissions-nous éclairer ces aveugles, rendre la parole à ces muets, en apprenant aux premiers que, pour faire une confession entiere de leurs péchés, ils doivent auparavant se bien examiner, & aux autres qu'ils doivent déclarer tous les péchés dont ils se souvien-

nent après un examen suffisant. En deux mots, le pénitent doit s'examiner avec soin pour ne rien oublier dans la confession : I. Point. Il doit s'accuser avec sincérité pour ne rien cacher : II. Point.

C'est à vous, Seigneur, qui avez rendu la vue & la parole à cet homme de notre Evangile, à éclairer ces aveugles, à faire parler ces muets ; c'est plutôt l'ouvrage de votre grace que de nos foibles efforts.

I. Point. Comme l'examen de conscience est une condition nécessaire pour faire une bonne confession, les mêmes raisons qui prouvent la nécessité de la confession, prouvent aussi celle de l'examen ; il faut donc d'abord établir pour principe, que c'est une obligation de droit divin de confesser ses péchés pour en obtenir le pardon ; c'est une vérité de foi que J. C. a donné aux Apôtres & aux Prêtres leurs successeurs le pouvoir de remettre & de retenir les péchés, de lier & de délier les pécheurs dans le Ciel & sur la terre. Ceux, leur dit-il, dont vous remettrez les péchés, ils leur seront remis ; & ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus : *Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis ; quorum retinueritis, retenta sunt.* (*Joan.* 20.) Pouvoir admirable, M. F., qui rend les Prêtres dépositaires de celui de Dieu même sur le sort éternel des hommes : puisqu'en leur remettant leurs péchés, ils leur ouvrent le Ciel, ou ils le leur ferment en les retenant. Or, comment les Prêtres pourroient-ils exercer leur pouvoir de remettre les péchés, si l'on n'étoit pas obligé de les

leur déclarer? L'homme n'a pas assez d'humilité pour se soumettre de lui-même, sans y être obligé, à un joug si incommode à son orgueil. S'il pouvoit obtenir le pardon de son péché par un autre moyen, le pouvoir des Prêtres lui seroit bien inutile, parce qu'il n'est aucun pécheur qui ne fût bien aise de se soustraire à cette juridiction si gênante à l'amour-propre.

Ce seroit donc bien en vain, dit S. Augustin, que J. C. auroit donné aux Prêtres les clefs de l'Eglise, pour lier & délier les pécheurs : *Frustra claves Ecclesiæ datæ sunt* Les Prêtres auroient-ils jamais lieu de se servir de ces clefs pour des pécheurs qui pourroient eux-mêmes se délivrer? Comment d'ailleurs les Prêtres retiendroient-ils des péchés qu'on ne seroit pas obligé de leur déclarer? Comment retiendroient-ils des captifs dans des liens que ceux-ci pourroient eux-mêmes briser? Car en vertu de ce pouvoir les Prêtres sont établis par J. C., pour faire à l'égard des pécheurs la fonction de Juges & de Médecins : comme Juges, ils doivent juger leur cause; comme Médecins, ils doivent les guérir de leur maladies. Or, un Juge peut il prononcer sur une cause, sans en avoir la connoissance? un Médecin peut-il guérir un mal qui lui est inconnu? Non sans doute, M. F ; il faut donc, pécheurs, qui voulez obtenir le pardon de vos péchés, vous présenter aux tribunaux de ces Juges, pour vous faire connoître tels que vous êtes : chargés qu'ils sont de venger la justice de Dieu contre vos révoltes, comment pourront-

ils vous imposer des peines proportionnées au nombre & à la qualité de vos offenses, s'ils ne les connoissent par une confession entiere que vous devez faire ? Ces Prêtres sont encore des Médecins à qui J. C. a confié le soin de guérir vos blessures ; il faut donc que, comme les lépreux de l'Evangile, vous vous montriez à ces Prêtres, non pas à demi, mais dans toute la difformité où le péché vous a reduits, sans quoi vous ne recevrez jamais de guérison.

Or, M. F., pour donner à ces Juges & à ces Médecins la connoissance dont ils ont besoin, il faut vous connoître vous-mêmes, puisqu'il n'y a que vous qui puissiez les instruire ; mais pour vous connoître vous-mêmes, il faut vous examiner, il faut faire une recherche soigneuse & exacte de tous les péchés que vous avez commis, sans quoi vous manquerez à la juste déclaration que vous en devez faire. Quelle doit donc être la matiere de cet examen ? quelle doit en être la regle ? C'est à quoi vous devez donner toute votre attention. Puisque la confession est fondée sur l'examen, il s'ensuit de là que l'examen doit rouler sur tous les péchés qu'il faut accuser en confession. Or, pour rendre la confession entiere, telle que la demande le saint Concile de Trente, il faut déclarer tous ses péchés, leur nombre & leurs circonstances ; il faut accuser toutes les transgressions que vous avez faites des Commandemens de Dieu & de l'Eglise, tous les péchés de pensées, tous les desirs de votre cœur, toutes les paroles dissolues sorties de votre bouche,

toutes les actions, toutes les omissions dont vous êtes coupables envers Dieu, le prochain & vous mêmes: il faut encore manifester les causes, les effets de vos péchés, les occasions auxquelles vous vous êtes engagés, les habitudes que vous avez contractées, les péchés de votre état & de votre condition.

Il faut dire non seulement les péchés que vous avez commis, mais encore ceux que vous avez fait commettre, ou que vous n'avez pas empêchés; tous les scandales que vous avez donnés, tous les dommages que vous avez causés au prochain dans ses biens ou dans sa réputation. Vous devez encore, pour rendre la confession entiere, déclarer les circonstances du péché prises du temps, du lieu, de la quantité, de l'objet, de la qualité des personnes, à raison desquelles le péché change d'espece, c'est-à-dire, renferme en soi un autre ou plusieurs péchés de différente espece, ou devient plus grief dans son espece qu'il ne l'auroit été sans cette circonstance. Or, pouvez-vous déclarer tout cela sans le connoître? Et pouvez-vous le connoître sans vous examiner, sans faire une recherche soigneuse des endroits où vous avez péché, des objets que vous avez recherchés, des motifs qui vous ont fait agir, des inclinations qui vous ont dominés, des infidélités commises contre les devoirs de l'état où vous êtes engagés? Car tout cela, M. F., doit entrer dans la matiere de l'examen que vous devez faire avant votre confession. Il faut, pour avoir toutes les connois-

sances qui vous sont nécessaires, sonder le fond de votre cœur ; il faut fouiller dans les replis les plus cachés de votre conscience, pour y découvrir le venin dont vous êtes infectés. Il faut repasser dans l'amertume de votre cœur, à l'exemple du Roi Ezéchias, les années de votre vie, pour rappeller tous les péchés que vous avez commis chaque jour, chaque semaine, chaque mois, & les déclarer tels que vous les connoîtrez. Il faut enfin entrer dans le détail de toutes vos obligations pour reconnoître en quoi vous y avez manqué, & vous en accuser. D'où vient, M. F., qu'un grand nombre de confessions sont nulles & sacrileges? C'est parce qu'on ne s'accuse qu'à demi; & on ne s'accuse qu'à demi, parce qu'on ne s'examine pas comme il faut. Vous déclarez quelques péchés en général, qui vous sont communs avec le reste des hommes ; mais vous ne déclarez pas les péchés qui vous sont particuliers, parce que vous ne descendez pas par un examen sérieux dans le détail de vos obligations. Vous, peres & meres, vous vous accuserez bien de quelques juremens, de quelque mouvement de colere qui vous auront emportés ; mais vous ne dites rien de votre peu de soin à instruire, à corriger vos enfans. Vous, maîtres & maîtresses, vous déclarez bien vos impatiences contre la négligence de vos domestiques à vous servir ; mais vous ne dites rien de la négligence que vous avez eue vous-mêmes à les faire servir Dieu, le premier de tous les maîtres ; ni de votre indolence à souffrir leurs désordres. Vous qui êtes engagés dans le

négoce, ou dans une autre profession, vous ne manquez pas de vous confesser de vos distractions dans les prieres; mais vous n'accusez pas vos infidélités, vos tromperies, vos injustices, vos malversations. Vous qui exercez un emploi, vous déclarez quelque mauvais propos que vous avez tenus en conversation; mais vous n'accusez pas votre inapplication à vos devoirs, votre peu de vigilance & de fermeté à réformer les abus, à rendre la justice à qui elle est due. Tous cela vient non seulement d'un défaut d'examen que chacun doit faire sur les devoirs de son état, mais encore d'une grossiere ignorance où vivent la plupart des Chrétiens sur leurs obligations, parce qu'ils n'assistent point aux instructions, où l'on apprend sa Religion & ses devoirs. Ce sont des aveugles qui ferment les yeux à la lumiere qui les éclaire, qui ne veulent pas connoître leurs devoirs pour les remplir : *Noluit intelligere ut benè ageret.* (*Psal.* 35.) Aveugles infiniment plus à plaindre que celui de notre Evangile, qui n'étoit point coupable de son aveuglement; au lieu que ceux-ci sont des aveugles criminels qui restent par leur faute dans les liens & les ténebres du péché; & qui sont dans un état d'autant plus déplorable que ne se connoissant pas eux-mêmes, il ne cherchent pas les moyens d'en sortir. Esclaves des plus honteuses passions, des habitudes les plus invétérées, ils ne voient pas leur misere; de-là vient qu'ils ne découvrent pas leurs plaies aux Médecins qui pourroient les guérir. Or, combien y a-t-il de ces pécheurs d'habitude aveu-

glés par une passion dominante, qui se sont fait une fausse conscience, & qui dorment tranquillement dans le péché ? Ils sont sans remords, parce qu'ils sont sans connoissance. C'est à quoi, pécheurs, vous devez donner toute votre attention dans vos examens, pour bien connoître votre mauvais penchant, la passion qui domine en vous, & la découvrir au Medecin de votre ame ; parce que cette passion étant la cause de vos autres péchés, en la faisant connoître vous ferez voir le malheureux état de votre ame, & vous recevrez les remedes convenables pour votre guérison : examinez donc serieusement devant Dieu si c'est l'orgueil qui vous domine, ou l'envie qui vous ronge, l'avarice qui vous tyrannise, la volupte qui vous charme & vous séduit, la colere qui vous emporte ; & vous verrez que c'est de cette source empoisonnée que naissent tous vos déréglemens ; vous la connoîtrez, cette passion, par les pensées qui roulent le plus souvent dans votre esprit, par les desirs qui s'élevent dans votre cœur, par vos discours ordinaires, par les objets que vous recherchez avec le plus d'empressement. Vous aimez à paroître, vous cherchez la gloire & les honneurs, vous vous offensez d'un léger mépris, vous vous choquez d'une parole dite sans réflexion ; votre passion dominante est l'orgueil. Vous ne vous occupez dès le matin jusqu'au soir, que des moyens d'acquérir du bien ; vous n'oubliez rien pour faire un petit profit ; vous êtes aussi sensibles à la moindre perte qui vous arrive, qu'insensibles à la misere

des pauvres ; votre passion est un sordide attachement aux biens du monde, c'est l'avarice. Votre cœur est sans cesse occupé du souvenir d'un objet qui l'enflamme; vous en parlez avec plaisir, vous cherchez à voir cet objet, vous donnez toutes sortes de libertés à vos sens, vous êtes libres en paroles obscenes, vous ne rougissez point de certaines libertés contraires à la pudeur, votre passion est un amour profane qui vous conduit à mille désordres. Pour vous, jureurs, ivrognes, vindicatifs, il n'est pas besoin de vous faire votre portrait; vos paroles, vos actions manifestent assez ce que vous êtes. Combien, hélas ! s'en trouve-t-il qui sont dominés de plusieurs passions, & qui pour cette raison ont besoin de faire beaucoup plus de recherches que les autres ? Faites donc, M. F., ces recherches avec la derniere exactitude. Si vous employez à faire cet examen tout le temps que demande une affaire si importante, vous donnerez à vos confessions l'intégrité nécessaire pour obtenir votre pardon.

Mais quelle regle faut-il observer pour faire cet examen ? Et combien de temps faut-il y employer ? La regle la plus infaillible que je puisse vous prescrire, c'est, M. F., l'examen que Dieu fera lui même à son jugement des péchés des hommes ; car si le pécheur pénitent doit tenir la place de la justice de Dieu pour punir le péché, il faut qu'il la tienne aussi pour l'examiner. Or, avec quelle exactitude Dieu fera-t-il cet examen à son jugement? lors qu'appliquant les traits de sa lumiere sur toute la vie de l'homme

pécheur, il en dévoilera toutes les iniquités, il en démêlera toutes les pensées les plus secretes, jusqu'aux intentions les plus cachées. Il n'y aura rien de si caché qui échappe à ses yeux infiniment pénétrans, rien de si obscur qui ne soit manifeste dans un plein jour. C'est ainsi que vous devez en quelque façon examiner, sonder la profondeur de vos plaies. Imitez la femme de l'Evangile, qui, ayant perdu une drachme, allume la lampe, renverse tout, fouille dans tous les coins de la maison, & n'est tranquille que lorsqu'elle a trouvé ce qu'elle cherche. Et certes, est-ce trop exiger de vous? Ce que vous avez perdu est bien plus précieux que cette drachme; vous avez perdu la grace, & vous ne pouvez la recouvrer que par une confession précédée d'un examen suffisant: n'omettez donc rien pour connoître vos péchés, ranimez votre foi, & à la lueur de ce flambeau il vous sera facile de connoître vos trangressions. Oui, M. F., descendez, pour ainsi dire, le flambeau à la main, jusques dans les replis les plus cachés de vos consciences, pour y découvrir tout ce qu'il y a de plus secret, & le manifester ensuite par un aveu sincere.

Il est vrai que quoi que fasse le pécheur, jamais il ne connoîtra la laideur de son péché, telle que Dieu la connoît; il est encore vrai que malgré toutes les précautions que prendront certains pécheurs, dont les iniquités sont multipliées par dessus les cheveux de leurs têtes, il leur sera bien difficile, pour ne pas dire impossible, de connoître le

nombre de leurs péchés, & par conséquent de les déclarer tous. A Dieu ne plaise, M. F., que je veuille représenter la confession comme un joug insupportable par la difficulté de se souvenir & de déclarer tous ses péchés. Ce que J. C. demande, comme s'en explique le saint Concile de Trente, est que l'on déclare les péchés dont on se souvient après un examen suffisant; c'est-à-dire, un examen proportionné aux foibles lumieres de l'esprit humain; en sorte que si le pécheur après s'être examiné autant de temps que la prudence le demande, omettoit quelques péchés échappés à ses recherches, il ne laisseroit pas que d'en obtenir le pardon comme des autres qu'il auroit déclarés, avec obligation néanmoins de les soumettre aux clefs de l'Eglise, lorsqu'il s'en souviendra.

Mais quel temps la prudence humaine peut-elle prescrire pour faire cet examen? C'est ce qu'on ne peut pas également déterminer pour tout le monde; le nombre des péchés qu'on a commis, le temps qui s'est écoulé depuis la derniere confession, peuvent servir de régle pour faire cet examen. Qui doute qu'un pécheur qui offense Dieu souvent, & qui se confesse rarement, ne doive employer plus de temps à faire son examen qu'un autre qui offense Dieu rarement, & qui se confesse souvent? Un pécheur d'habitude qui peut à peine se souvenir des péchés qu'il commet dans un jour, ne doit-il pas employer plus de temps dans la recherche de ses péchés, que celui qui n'y tombe que quelquefois? Cependant, ce sont ces pé-

cheurs d'habitude, ce sont ces pécheurs qui passent un long temps sans s'approcher du Tribunal de la Pénitence, qui mettent le moins de temps à s'examiner : leur confession est l'affaire d'un moment ; à peine ont-ils commencé qu'ils finissent ; car ne croyez pas qu'ils s'accusent ni du nombre ni des circonstances de leurs péchés : deux ou trois mots vagues & qui ne disent presque rien, font toute leur confession. D'où vient cela ? c'est que ces pécheurs d'habitude, à force d'entasser péchés sur péchés, ne se souviennent, pour ainsi dire, plus qu'en gros qu'ils sont criminels ; en s'éloignant si long-temps du Sacrement de Pénitence, ils se sont mis dans une espece d'impossibilité de se souvenir de leurs péchés ; sur quoi leurs ignorance ne les excusera pas devant Dieu, parce qu'ils auront pu la prévenir par des examens ou des confessions plus fréquentes. Ce qui rend encore plus coupables ces pécheurs chargés de crimes & d'iniquités qui demanderoient un long & sérieux examen, c'est qu'après s'être examinés superficiellement, ils ne vont qu'à l'extrémité se presenter au Tribunal de la Confession ; ils prennent le temps où les Confesseurs sont le plus occupés, dans l'espérance qu'on les expédiera bientôt ; ils se croient fort en sûreté sur une absolution reçue d'un Confesseur qu'ils ont tâché de surprendre ; ils vont tranquillement dans cet état se présenter à la sainte Table : mais en vain se rassurent-ils : leurs confessions, leurs communions, ne sont que des sacrileges,

faute d'y avoir apporté les dispositions convenables.

Ah ! ce n'est pas ainsi, pécheurs, que vous en agissez pour les affaires temporelles qui vous intéressent. Avez vous un procès à faire juger ? Combien de temps ne mettez-vous pas à étudier vos droits, à examiner les pieces qui peuvent vous être favorables ? Vous comptez pour rien les jours entiers que vous passez à lire & à écrire, & quand il s'agit de trouver quelque nouveau moyen de défense, rien ne vous coûte. Avez-vous un compte à rendre ? combien de revues ne faites-vous pas pour n'échapper aucun article ? Quelle application n'apportez-vous pas à faire voir l'emploi des sommes qu'on vous a confiées ? Voila la regle que vous devez suivre pour le procès le plus important que vous ayiez à faire juger, pour l'affaire la plus intéressante que vous ayiez à terminer, qui est celle de votre salut, dont le succès dépend d'une bonne confession. Il s'agit dans cette affaire de tout perdre ou de tout gagner ; il s'agit de votre ame, & vous vous contentez de quelques revues superficielle ; à peine employez-vous une demi-heure, un quart d'heure à examiner, à rechercher les faits que vous devez produire au sacré Tribunal. A peine êtes-vous entrés à l'Eglise, que l'esprit encore occupé des affaires étrangeres, vous allez vous présenter à un Confesseur pour lui dire en gros quelques péchés qui se présentent d'abord à votre esprit, tandis que vous en omettez un grand nombre que vous n'avez pas examinés. Faut-il s'étonner

si vos confessions sont nulles & sacrileges, si ce sont des confessions réprouvées de Dieu, parce qu'elles n'ont pas l'intégrité qui leur est nécessaire ?

En vain direz-vous que vous ne cachez aucun de vos péchés par honte ni par malice, que vous déclarez tous ceux dont vous vous souvenez. Je le veux ; mais si vous aviez employé plus de temps à vos examiner, si vous aviez recherché avec plus d'exactitude toutes vos fautes passées, vous en auriez déclaré davantage ; vous n'êtes donc pas excusables devant Dieu, puisque cette omission de vos péchés vient de votre négligence à vous examiner, à vous préparer soigneusement à la déclaration que vous en devez faire.

Voulez-vous, pécheurs, réussir dans une affaire de cette importance ? observez les pratiques que je vous donne en finissant cette premiere partie.

PRATIQUES. Avant que de vous approcher du sacré Tribunal, adressez-vous d'abord au Pere des lumieres, élevez vos yeux vers la Montagne sainte d'où vous viendra tout secours; réclamant ensuite la bonté de J. C. comme cet aveugle de l'Evangile, priez-le avec ferveur qu'il vous éclaire, qu'il vous fasse connoître l'état de votre ame, & la profondeur de vos plaies : *Domine, ut videam.* (*Luc.* 18) Ensuite descendez en vous-mêmes, sondez le fond de votre cœur, appliquez-vous sur-tout à connoître votre passion dominante, les devoirs de votre état, pour reconnoître vos infidélités. Prenez un

temps suffisant, eu égard à celui que vous avez passé sans vous confesser, n'attendez pas le jour de votre confession pour vous examiner; mais préparez-vous quelques jours auparavant, en examinant chaque jour votre conscience sur quelques-uns des Commandemens de Dieu & de l'Eglise, & voyez en quoi vous les avez transgressés, en pensées, en desirs, en paroles, en actions & omissions. Adressez-vous à un bon Confesseur, & priez-le de vous aider à faire une bonne confession. S'il y a quelque temps que vous ne vous êtes confessés, priez ce Confesseur de vous différer l'absolution, pour avoir plus de temps d'examiner les péchés qui auroient pu vous échapper. Le moyen de rendre votre examen facile à faire, est de le faire tous les soirs, & de vous confesser souvent, parce que l'on se souvient bien plus aisément des péchés que l'on a commis depuis peu de temps. Si vous vous servez de ces pratiques, vos confessions seront pour vous des sources de graces & de salut, parce que vous n'oublierez, du moins par votre faute, aucun de vos péchés. Vous devez encore être sinceres pour ne rien cacher. II. Point.

SECOND POINT.

POUR UN SECOND PRÔNE.

Sur la Confession.

Pater, peccavi in Cœlum & coram te.

Mon Pere j'ai péché contre le Ciel & devant vous. (Luc. 15.) *

TEL est, M. F, l'aveu que faisoit l'Enfant prodigue après son retour, & prosterné aux pieds de son pere, & tel est l'aveu que doit faire un pécheur qui s'est éloigné de Dieu par le péché, & qui retourne à lui par la pénitence. Ce pécheur ingrat, comme l'Enfant prodigue, a quitté la maison du meilleur des peres, non pas pour en avoir reçu quelque déplaisir, puisqu'au contraire il n'a éprouvé que les effets de sa tendresse; mais parce qu'ennuyé d'une dépendance qui fait son bonheur, il veut vivre avec liberté dans le crime où il trouve son malheur. Heureux encore de trouver en Dieu un tendre pere qui l'a attendu avec patience, qui le reçoit avec bonté, & qui veut bien le rétablir dans les droits qu'il a perdus!

O vous donc qui avez imité l'Enfant prodigue dans ses égaremens, imitez-le dans son retour: si comme lui vous vous êtes séparés du meilleur des peres, pour aller dans

* Exorde tiré de l'Evangile du Samedi précédent

un pays éloigné, & pour servir des maîtres qui vous ont tenus dans le plus triste esclavage, rentrez en vous-mêmes comme cet enfant, formez dès ce moment la sincere résolution de retourner à ce tendre pere qui va au devant de vous, & qui vous tend les bras pour vous recevoir. Mais dans quelles dispositions devez-vous vous présenter à lui? Dans les mêmes que l'Enfant prodigue se présenta à son pere : mon pere, devez-vous lui dire le cœur contrit & humilié, j'ai péché contre le Ciel & devant vous, je ne mérite pas d'être appellé votre enfant, trop heureux que vous vouliez bien me recevoir seulement comme un de vos serviteurs. A cette condition vous pouvez espérer que le Seigneur oubliera le passé, qu'il vous rendra son amitié, & vous rétablira dans les droits que vous avez perdus. Mais devant qui devez-vous faire cet aveu? Devant les Juges à qui J. C. a donné le pouvoir de vous réconcilier : votre confession doit être accompagnée, comme celle de l'Enfant prodigue, de sincérité & d'humilité, pour ne point vous excuser, pour ne rien cacher ni déguiser.

II. POINT. Si les Prêtres sont des Juges établis par J. C dont ils tiennent la place pour prononcer sur la cause des pécheurs, il faut donc que ces pécheurs s'accusent auprès d'eux avec la même sincérité que s'ils s'accusoient à J. C. lui-même ; il faut qu'ils y paroissent comme des criminels qui, bien-loin de s'excuser, avouent leur faute avec une humilité capable de fléchir la colère du souverain Juge qu'ils ont irrité. Or, si vous

déclariez vos fautes à J C. lui-même, oseriez-vous, M. F., lui cacher quelque chose, lui à qui rien ne peut être caché? Si vous vous présentiez devant Jesus-Christ lui-même, de quels sentimens d'humilité ne seriez-vous pas pénétrés à la vue de vos crimes? C'est à quoi cependant un grand nombre de pécheurs ne font guère d'attention. Les uns avec un esprit fourbe & déguisé, un cœur double, & une bouche trompeuse se présentent au sacré Tribunal où ils cachent une partie de leurs péchés. Les autres, comme l'orgueilleux Pharisien, viennent plutôt pour s'excuser, que pour s'accuser, comme l'humble Publicain : tous veulent se confesser dans le saint temps de Pâques, parce que tous veulent passer pour des Chrétiens fideles à remplir une obligation que la Religion nous impose; & pour sauver leur honneur devant les hommes, ils ne craignent pas de se rendre sacrileges devant Dieu par la profanation d'un Sacrement qui demande de la part de ceux qui en approchent, une grande sincérité pour ne rien cacher, une profonde humilité pour ne point s'excuser; deux qualités essentielles à la confession d'un vrai pénitent. Renouvellez vos attentions.

Que prétendez-vous donc, pécheurs téméraires, qui sous le manteau de la Religion, cachez la fourberie & le mensonge; qui déclarez un certain nombre de péchés, tandis que vous en cachez d'autres que vous ne voulez pas dire? Vous pouvez en imposer aux hommes qui ne voient pas le fond de

votre cœur ; mais vous n'en imposerez jamais à Dieu, qui en connoît les replis les plus cachés. Ce n'est donc pas aux hommes que vous mentez par vos déguisemens, mais à Dieu : *Non mentitus es hominibus, sed Deo.* (*Act.* 5.)

Mais encore une fois, que prétendez-vous? Quels fruits espérez-vous tirer de ces confessions où vous n'accusez qu'une partie de vos péchés? Quelle seroit votre ignorance si vous pensiez que les uns vous seront remis sans les autres? Dieu ne fait ce que c'est que se réconcilier à demi ; il ne remet pas un péché sans l'autre, puisque la grace qui les efface est incompatible avec tous. D'ailleurs, quand vous obtiendriez le pardon de certains péchés, de quoi vous serviroit ce pardon, puisque les péchés que vous ne déclareriez pas par votre faute, & dont vous seriez toujours coupables, ne cesseroient de vous rendre l'objet de la haine de Dieu & la victime des vengeances éternelles?

Un seul péché ne suffit-il pas pour être éternellement damné? ainsi je ne saurois trop vous le répéter, tandis que vous cacherez un seul péché, vous ne recevrez la rémission d'aucun. Bien-loin de briser vos chaînes, vous y ajoutez un nouveau poids par la profanation que vous faites du Sacrement ; vous changez en poison le remede que J. C. vous présente pour vous guérir ; vous arrêtez le cours des eaux qui devroient vous laver ; & au lieu de recevoir une sentence de vie au Tribunal de la miséricorde, vous n'y recevez qu'un arrêt de mort. Sur quoi, M. F. ;

écoutez

écoutez le raisonnement convaincant que je vais vous faire : Ou vous voulez votre salut, ou vous ne le voulez pas : si vous ne le voulez pas, il est inutile de vous confesser; mais si vous voulez sincérement votre salut, comme j'ai lieu de le croire, il faut prendre les moyens d'obtenir le pardon de tous vos péchés : or, il n'y en a point d'autre que de les tous déclarer; il faut en venir là, tôt ou tard, si vous voulez vous réconcilier avec Dieu, parce que le pardon de nos fautes est attaché à cette accusation entiere : ainsi que gagnez-vous d'en cacher ? En différant de les accuser, vous ne vous déchargez pas de cette obligation, vous ne faites que la rendre plus onéreuse, puisque vous ajoutez à vos premieres iniquités autant de sacrileges que vous faites de confessions ; confessions sacrileges qu'il faudra enfin toutes répéter comme étant de nul effet. Or, que de peine ne vous imposez-vous pas ? dans quel embarras ne vous jetez-vous pas ? Et qui sait encore si vous aurez le temps dans la suite de déclarer ce péché & de remédier à toutes vos confessions sacrileges ? peut-être serez-vous surpris par la mort ; & quand vous auriez le temps, n'aurez-vous pas autant & même plus de difficultés de le dire pour lors que maintenant ?

D'ailleurs je veux guérir votre mal par lui-même, & me servir de votre propre foiblesse pour vous faire connoître votre tort. Il y a de la honte, dites-vous, de déclarer ses fautes à un homme comme moi ; pour qui passerai-je dans son esprit ? il y a de la

honte, j'en conviens; mais lequel des deux partis eſt à préférer, ou que vos péchés ſoient connus d'un ſeul homme qui doit les garder ſous un ſecret inviolable, ou qu'ils ſoient un jour, non ſeulement révélés à cet homme à qui vous craignez de les dire, mais encore à tous ceux qui vous connoiſſent? Car quelque précaution que vous preniez, vos péchés ne peuvent être cachés, dit S. Auguſtin; ou il faut les produire vous-mêmes au Tribunal de la pénitence, ou Dieu les manifeſtera un jour à tout l'univers. Or, quelle ſeroit votre confuſion, ſi Dieu à ce moment vous faiſoit connoître tel que vous êtes, ſeulement à cet auditoire? Quelle ſeroit la confuſion de cet homme qui veut paſſer pour un homme de probité, ſi l'on connoiſſoit ſes injuſtices, ſes fourberies, ſes malverſations dans le commerce? Quelle ſeroit la confuſion de cette fille, de cette femme, ſi Dieu manifeſtoit ces actions honteuſes, ces intrigues criminelles qu'elle voudroit pouvoir ſe cacher à elle-même? Quelle ſeroit la confuſion de tous tant que vous êtes, ſi vos foibleſſes étoient connues des autres ſeulement comme vous les connoiſſez vous-mêmes? Or, elles le ſeront encore dans un plus grand jour, ſi vous ne les déclarez au Tribunal de la Pénitence: *Revelabo pudenda tua.* (*Nahum.* 3.) Oui, M. F., au jour des vengeances tous les péchés, tous les crimes dont vous ſerez chargés en mourant, ſeront dévoilés à la face de toute la terre: il n'y aura point de mortel qui ne les connoiſſe; au contraire, Dieu oubliera &

perſonne ne connoîtra les péchés que vous aurez accuſés en confeſſion, & dont vous aurez fait pénitence. Ah ! ſi vous craignez ſi fort la honte & la confuſion, faites-vous connoître tels que vous êtes, à celui qui tient la place de J. C. ; puiſqu'en déclarant vos péchés, ils vous ſeront tous pardonnés ; & dès qu'ils vous ſeront pardonnés, il ne ſera plus queſtion d'en ſouffrir la honte & l'opprobre. Le moyen donc le plus ſûr de cacher votre péché, eſt de le confeſſer ingénument, dit S. Ambroiſe ; & après tout, qu'il y ait de la honte à déclarer ſon péché, faut-il pour cela reſter dans l'eſclavage & ſous l'anathème d'un Dieu vengeur du crime ?

Si vous aviez un abcès, une maladie cachée qu'il fallût montrer à un Médecin pour être guéri, vous laiſſeriez-vous mourir par la honte de le faire voir ? Non ſans doute : pourquoi ne feriez-vous pas pour la guériſon de votre ame, ce que vous faites pour la guériſon de votre corps ? Vous avez goûté la douceur d'un fruit défendu qui va vous donner la mort, n'eſt-il pas juſte que vous ſouffriez l'amertume de la médecine qui doit vous rendre la ſanté & la vie ? Par votre audace à commettre le péché, vous avez mérité une confuſion éternelle ; n'eſt il pas juſte que pour l'éviter, cette confuſion éternelle, vous ſubiſſiez la confuſion de quelques momens ? Ah ! quand la juſtice de Dieu vous demanderoit de faire pendant toute votre vie une confeſſion publique de vos fautes, ce ne ſeroit vous rien demander qui ne fût au deſſous de ce que vous méritez ; &

pour éviter les peines éternelles, vous ne devriez pas balancer de vous y soumettre. Mais, non, le Seigneur n'en demande pas tant, il se contente que vous déclariez vos foiblesses à un homme foible comme vous; si c'étoit à un Ange, à un homme parfait & impeccable qui ne connût point l'infirmité humaine, vous auriez plus de sujet d'appréhender; mais c'est à un homme qui sait de quoi le cœur humain est capable, qui ne s'attend pas qu'on lui fasse le récit d'une vie sainte, mais le détail des fautes qu'on a commises; à un homme obligé par toutes les loix divines & humaines à garder un secret inviolable sur ce qu'on lui confie; en sorte que vos péchés sont plus en sûreté dans son cœur que dans le vôtre, puisque vous avez la liberté d'en parler, & que lui ne l'a pas. Qu'est-ce qui peut donc vous arrêter & vous empêcher de faire une accusation sincere? Seriez-vous assez cruels envers vous-mêmes, que de ne pas vous épargner, à si peu de frais, un aussi grand malheur que celui de l'enfer réservé à ceux qui manquent de sincérité dans le tribunal? Avec cette sincérité qui ne vous laisse rien cacher, vous devez encore apporter au tribunal une humilité profonde qui ne vous permette pas de vous excuser.

Cacher volontairement son péché, c'est à quoi l'on a bien de la peine à se résoudre, pour peu qu'on soit instruit des conditions nécessaires pour être justifié devant Dieu. Mais se servir de déguisemens, de détours, pallier certaines circonstances, s'excuser sur

la cause ou l'occasion du péché pour en diminuer du moins la honte ou la confusion, c'est ce que l'orgueil inspire à un grand nombre de pénitens. On veut bien observer les conditions nécessaires pour obtenir son pardon, mais on voudroit se conserver l'estime dans l'esprit de son Confesseur, on voudroit allier J. C. avec Belial, se déclarer & ne pas se diffamer, ou du moins dans la déclaration de ses fautes se ménager, se concilier la réputation d'un humble pénitent; & pour cela de combien de ruses, d'artifices, n'use-t-on pas dans cette déclaration? On prend le ton & la voix de Jacob, tandis qu'on conserve les mains d'Esaü. Ah! Chrétiens auditeurs, de quoi n'est pas capable l'esprit de l'homme si ingénieux à se faire valoir ou du moins à ne pas se déprisser? On s'accuse donc de tous ses péchés; mais comment? Est-ce avec ce cœur contrit & humilié d'un Enfant prodigue, qui reconnoît ingénument sa faute : *Pater, peccavi?* Non; mais en s'accusant, on rejette son péché sur une autre cause que sur sa propre volonté; on s'excuse tantôt sur la foiblesse de son tempérament, tantôt sur la violence de la tentation, tantôt sur la misere des temps, sur l'engagement d'une profession, sur une occasion où l'on a été exposé, sur le caractere des personnes avec qui l'on est obligé de vivre.

Combien d'enfans d'Adam, qui cherchent comme lui de quoi couvrir leur turpitude, & qui veulent paroître tout autres qu'ils ne sont, cachent ou diminuent leurs fautes, par

la déclaration de celles d'autrui qui leur servent de prétextes pour excuser leur malice? Ainsi cet homme colere, emporté, jureur, s'accuse de ses juremens, de ses coleres, mais il les rejette sur sa compagne; cette femme rejette les siennes sur le serpent, sur la mauvaise humeur, sur les débauches d'un mari avec qui elle ne peut vivre. Ce vindicatif, cet homme, cette femme remplie de fiel & d'aigreur, commenceront à raconter les persécutions, les mauvais traitemens qu'ils ont reçus de cet ennemi, pour justifier en quelque façon la haine, la rancune qu'ils conservent contre lui. De tous ceux qui sont divisés par des inimitiés, en voit-on bien qui se donnent le tort? Il faut, pour ainsi dire, que le Confesseur emploie tout ce qu'il y a de plus fort dans la Religion, pour faire connoître la faute au coupable qui s'accuse, ou plutôt qui s'excuse: il y en a même qui portent l'orgueil jusqu'à disputer avec leur Confesseur pour faire valoir de faux principes sur lesquels ils appuient leur mauvaise conscience; & s'ils se rendent enfin, c'est moins l'effet de leur humilité, que des bonnes raisons qu'il faut leur donner pour les convaincre.

Combien d'autres qui avant que de déclarer un péché qu'ils ont commis, font des préambules qui ne finissent pas, racontent des histoires inutiles, & tout cela pour faire entendre à leurs Confesseurs que c'est comme malgré eux qu'ils ont commis le péché dont ils s'accusent? C'est, dira-t-on, une compagnie où l'on s'est trouvé, dont il a été bien difficile de se défendre, qui a été cause

qu'on est tombé dans le péché ; c'est une affaire qu'il a fallu terminer, qui a occasioné ces emportemens ; ce sera peut-être même un bien que l'on aura voulu faire, on s'en servira comme de prétexte pour disculper dans la confession mille infidélités. Combien encore qui dans la déclaration de leur péchés pallient certaines circonstances nécessaires à savoir pour en connoître la griéveté, qui ne s'expliquent qu'à demi-mot !

On expose ses péchés sous des termes équivoques & captieux, pour faire entendre au Confesseur toute autre chose que ce qu'on est obligé de lui dire : sous les termes généraux de mauvaises pensées, on enveloppe des libertés honteuses & criminelles, que l'on croit suffisamment déclarées ; & on s'en tiendroit là, si un prudent Confesseur n'avoit soin d'interroger à propos pour connoître à fond la plaie qu'on lui cache. C'est là, M. F., ce qui n'arrive que trop souvent à une infinité de jeunes personnes qui craignent de se déclarer ; elle veulent bien dire quelque chose de certaines fautes qu'elles ont commises, mais elles ne le disent qu'à demi. Elle s'accusent de ces fautes, mais elle les rejettent sur les pressantes sollicitations des Libertins : elles ont été attaquées, à la vérité; mais elles ne diront pas qu'elles ont été foibles à résister, ou faciles à s'exposer à la tentation, qu'elles ont donné occasion aux attaques de l'ennemi. C'est là cependant ce qu'il faut dire ingénument, sans se servir de détours & d'expressions adoucies, pour en imposer à un Confesseur. Ce libertin, ce voluptueux s'accuse d'être

tombé dans des péchés honteux ; mais il ne dira pas les démarches qu'il a faites, les sollicitations, les moyens qu'il a employés pour venir à bout de contenter sa passion. Oh! qu'il y a bien peu d'humbles pénitens qui imitent l'Enfant prodigue, dans l'aveu sincere qu'il fit de sa faute! Il dit simplement qu'il a péché, sans s'excuser, ni sur la vivacité de l'âge, ni sur la difficulté de résister aux occasions : *Pater, peccavi.* (*Luc.* 15.) A entendre au contraire un nombre de pénitens s'accuser de leurs fautes, on diroit que ce sont les péchés d'un autre qu'ils accusent ; & non pas les leurs : on se met en colere, disent-ils, on se laisse aller aux juremens, aux imprécations ; mais il est bien difficile de faire autrement parmi tant d'occasions qu'on en trouve & de sujets qu'on nous en donne. C'est l'habitude qui m'a emporté, dira un autre ; comme si l'habitude, qui est l'effet du péché & qui en augmente la griéveté, pouvoit lui servir d'excuse. Enfin parmi ceux-mêmes qui s'accusent avec sincérité & humilité, ne s'en trouve-t-il pas qui cherchent à se faire un mérite de cette sincérité, & de cette humilité à s'accuser, & qui prétendent par-là se dédommager de la confusion qu'ils reçoivent à se déclarer coupables? Je le répete encore, M. F., oh! qu'il est bien rare de trouver de vrais pénitens! Voulez-vous être de ce nombre? en vous approchant du sacré Tribunal de la réconciliation, regardez-vous comme des criminels qui avez mérité toute la colere & l'indignation de votre Juge.

PRATIQUES. Si vous sentez quelque diffi-

culté à déclarer certains péchés, commencez pas ceux-là ; quand une fois vous aurez remporté cette victoire sur le Démon, le reste ne vous coûtera plus. Déclarez ingénument & simplement vos fautes, telles que vous les avez commises, en vous donnant tout le tort que vous méritez. Faites chacune de vos confessions comme si c'étoit la derniere de votre vie. Or, si vous vous confessiez pour la derniere fois, voudriez-vous cacher quelque chose, emporter avec vous quelque péché en l'autre vie dont vous ne pourriez plus recevoir le pardon, parce qu'il n'y aura plus pour lors de Sacrement qui vous les remette? Considérez enfin que Dieu vous demande bien peu: il vous remet votre péché & vous délivre de l'enfer qu'il mérite, sur le simple aveu que vous en ferez à ses Ministres. Si vous remarquez que, dans vos confessions passées, vous n'ayiez pas bien examiné vos consciences, ou que vous ayiez caché quelque péché, il faut répéter ces confessions dans une générale que vous devez faire pour réparer les autres: examinez pour cela tous les péchés que vous avez commis chaque année, chaque mois, chaque semaine, & chaque jour; les péchés que vous avez commis avant que vous fussiez dans l'état où vous êtes engagés, & ceux que vous avez commis depuis. N'attendez pas au temps de Pâques de faire cette confession générale; commencez-la auparavant; observez les mêmes avis, s'il y a long temps que vous ne vous êtes approchés du tribunal. Ainsi, soit que vous vous disposiez à faire une confession générale, soit

que vous penſiez à en faire une ordinaire, préparez vous-y de loin, quittez dès a préſent l'occaſion du péché corrigez vos mauvaiſes habitudes, mourez entiérement & pour toujours au péché. Commencez a être plus retenus dans vos paroles, plus réguliers dans votre conduite; par là vous vous diſpoſerez à faire une bonne confeſſion qui vous procurera la paix de l'ame, la joie d'une bonne conſcience & l'entrée au Royaume éternel.

PRONE

POUR LE QUATRIEME DIMANCHE DE CARÊME.

Sur les avantages de la Communion.

Accepit Jesus panes, & cùm gratias egisset, distribuit discumbentibus.

Jesus-Christ prit les pains, & après avoir rendu graces, il les distribua à ceux qui étoient assis. (Joan. 6.)

IL falloit, M. F., une puissance aussi étendue, & une bonté aussi compatissante que celle de l'Homme-Dieu, pour rassasier cinq mille personnes avec cinq pains. La multiplication de ces pains fut sans doute un grand sujet de reconnoissance pour ce peuple qui avoit suivi J. C. dans le désert. Aussi le même Evangile qui nous rapporte ce miracle, nous apprend que ce peuple, pour marquer sa reconnoissance au Sauveur, voulut le faire Roi; ce qu'il évita, en se retirant sur la montagne.

Quelque grand que fût ce prodige, il n'étoit rien, M. F., en comparaison du miracle que ce Dieu Sauveur opere dans la sainte Eucharistie pour la nourriture de nos ames. Car ce n'est pas ici un pain matériel

& corruptible, multiplié pour la nourriture du corps; ce n'eſt pas même un pain formé miraculeuſement par la main des Anges, telle que fut la manne qui nourrit le peuple de Dieu dans le déſert; mais c'eſt un pain céleſte qui nourrit l'ame, c'eſt un pain compoſé de la chair & du ſang d'un Dieu qui n'eſt plus donné à un ſimple peuple, ni multiplié en un ſeul endroit, mais qui eſt produit dans une infinité de lieux, & donné à tous les peuples qui veulent en profiter. Admirable invention de l'amour d'un Dieu pour les hommes, qui non content de les avoir comblés de mille bienfaits, a épuiſé, pour ainſi dire, ſa magnificence en ſe donnant lui-même pour nourriture à de foibles mortels qui ne méritoient que ſes châtimens! Non ſeulement il leur permet de manger ce pain céleſte, mais par un nouveau prodige d'amour, il leur en fait un commandement exprès; commandement dont la tranſgreſſion ne va à rien moins qu'à les priver de la vie éternelle. C'eſt ce divin commandement, M. F., que l'Egliſe vous renouvelle tous les ans, en vous ordonnant de participer à la ſainte Table dans le temps paſchal. Pour engager plus fortement ſes enfans à remplir leur devoir, elle menace de ces anathêmes ceux qui refuſent d'y ſatisfaire. Faut-il, M. F., que nous ayions recours à cette voie pour vous ſoumettre? Faut-il vous dire qu'elle rejette de ſon ſein ſes enfans rebelles en ce point, qu'elle leur refuſe la ſépulture eccléſiaſtique? Non; je penſe trop bien de votre piété, pour vous

croire réfractaires à ces saints commandemens : j'ai quelque chose de plus intéressant à vous proposer ; ce sont les avantages attachés à une sainte Communion, reservant pour une autre fois de vous parler des dispositions que vous devez y apporter. Je trouve ces avantages dans l'union intime que J. C. contracte avec l'ame fidelle qui le reçoit dans la sainte Eucharistie, & dans les graces qu'il lui communique. L'ame unie à J. C. : premier avantage & premier Point. L'ame comblée de graces par J. C dans la sainte Communion : second avantage & second Point. C'est tout mon dessein.

I. POINT. Pour vous donner, M. F., une juste idée de cette union ineffable que l'ame contracte avec J. C. dans l'auguste Sacrement de nos Autels, il est important de vous proposer auparavant quelques-uns des points de foi que nous devons croire sur ce mystere, dont la connoissance doit servir à developper la vérité que je traite.

Et d'abord il faut savoir que sous les signes sensibles du pain & du vin que nous appellons les especes sacramentelles, sont véritablement renfermés le corps & le sang de J. C., qui prennent la place du pain & du vin : ce qui se fait en vertu des paroles sacramentelles que le Prêtre prononce au nom de J. C. par le pouvoir qu'il en a reçu dans la personne des Apôtres ; pouvoir admirable qui rend Dieu obéissant à la voix d'un homme mortel, non pas pour arrêter le soleil, comme fit autrefois Josué, mais pour faire descendre le Fils de Dieu sur l'Autel au moment qu'il

prononce les paroles de la consécration: *Obediente Domino voci hominis.* (*Jos.* 2.) Il n'est pas moins vrai que le sang de J. C. est, depuis sa résurrection, réuni à son sacré corps pour n'en être plus séparé: de sorte que l'un ne peut être sans l'autre, parce que le corps de J. C est un corps vivant; de-là le fidele qui sous les especes du pain mange la chair de J C, est réellement abreuvé de son sang. Il est également certain que ce corps & ce sang sont unis hypostatiquement à la divinité; de-là le fidele qui reçoit l'un & l'autre dans la Communion, reçoit véritablement toute la divinité, parce qu'il reçoit J. C. qui est Dieu & homme tout ensemble. Oui, M. F., nous croyons, & c'est ici une vérité bien consolante, nous croyons & la foi nous l'apprend, que J. C. se multiplie par un amour ingénieux, & se trouve dans toutes les hosties consacrées, & qu'ainsi, sans quitter la droite de son pere, & sans se diviser, il est dans le ciel & sur la terre, avec cette différence qu'il se montre à découvert aux Bienheureux dans le ciel, pour être l'objet de leur béatitude; au lieu qu'il se cache sous les voiles eucharistiques pour exercer notre foi. Mais nous pouvons dire que sous les symboles du pain & du vin, dans ce Sacrement d'amour, nous possédons le même objet qui fait la félicité des Saints; nous y possédons non seulement le Fils de Dieu, la seconde Personne de la sainte Trinité, unie à notre nature, mais encore les deux autres Personnes, le Pere & le S Esprit, qui étant inséparables l'un & l'autre du Fils, ne peu-

vent manquer de se trouver & de se communiquer tous les trois, où l'un se trouve & se communique : ainsi, M. F., lorsque vous communiez, votre corps devient le temple, le sanctuaire de la divinité ; la très-sainte Trinité réside au milieu de vous-mêmes ; pour lors vous possédez ce que le ciel & la terre ont de plus précieux ; & Dieu, tout puissant & tout riche qu'il est, ne peut rien vous donner de plus grand & de meilleur, dit S. Augustin : *Cùm sit potentissimus, plus dare non potuit.*

Mais comment J. C. se communique-t-il à nous dans la sainte Eucharistie, & comment y possédons-nous les trois Personnes de la sainte Trinité ? J. C., M. F., s'y communique par l'union la plus intime, par l'union la plus glorieuse pour nous : union la plus intime dont lui-même nous a donné l'idée la plus sensible & la plus touchante, lorsqu'il la compare à celle qui se fait de la nourriture avec le corps qui la reçoit. Ma chair, nous dit-il, est véritablement une nourriture, & mon sang un breuvage : *Caro mea verè est cibus, & sanguis meus verè est potus.* (*Joan.* 6.) Celui qui mange ma chair & boit mon sang, demeure en moi, & moi en lui : *Qui manducat meam carnem, & bibit meum sanguinem, in me manet, & ego in illo.* (*Ibid.*) C'est-à-dire, M. F., que comme il ne se fait qu'une substance de la nourriture, & de celui qui la prend ; de même dans la sainte communion il ne se fait plus, pour ainsi dire, qu'une substance de J. C avec le fidele qui le reçoit ; avec cette différence

encore bien avantageuse pour nous, que la nourriture corporelle que nous prenons, se change en notre chair : mais dans la sainte Communion, J. C. nous change en lui, nous devenons d'autres lui-même, dit saint Léon : ce n'est pas seulement sa chair qui se communique à la nôtre, mais elle en prend, pour ainsi dire, la place ; c'est son sang qui coule dans nos veines, c'est son ame, c'est sa divinité qui réside en nous ; ce sont les trois adorables Personnes de la sainte Trinité qui y font leur demeure, non seulement par leur immensité, comme elles font par-tout ailleurs ; non pas seulement par la grace & la charité, comme dans l'ame des justes, mais par une présence particuliere attachée à ce divin Sacrement ; en sorte que si par impossible, ces divines Personnes n'étoient pas en tous les lieux du monde, elles se trouveroient en nous par leur union avec ce divin Sacrement. O prodige de l'amour d'un Dieu qui se communique d'une maniere si intime à une chétive créature, qui s'unit à elle non pas seulement par des liens d'amitié, telle qu'elle se trouve entre des freres, entre des amis sinceres, ce seroit déja beaucoup ; mais c'est ici quelque chose de plus, c'est une union de substance, telle qu'elle se trouve, dit S Cyrille d'Alexandrie, entre deux cires fondues & si bien mêlées ensemble, qu'on ne peut plus distinguer l'une de l'autre !

Que dirai-je de plus, M. F. ? J. C. compare encore cette union à celle qu'il a avec son Pere dans la sainte Trinité : Comme je

vis pour mon Pere, dit-il, & de la même vie que mon Pere; auſſi celui qui mange ma chair vivra pour moi & de la même vie que moi : *Sicut ego vivo propter Patrem, qui manducat me, vivet propter me;* (*Joan.* 6.) c'eſt-à-dire que, comme J. C. eſt un avec ſon Pere, à raiſon de la nature divine qui leur eſt commune, il n'eſt qu'un dans un ſens avec l'ame qui le reçoit dans la ſainte Communion, ne faiſant, pour ainſi dire, qu'une ſubſtance avec elle; & comme J. C. reçoit de ſon Pere une vie toute divine, de même à proportion il devient lui-même le principe d'une vie ſpirituelle & divine, dans ceux qui s'uniſſent à lui par la participation de ſon corps & de ſon ſang; ce n'eſt donc plus le fidele qui vit, c'eſt J. C. qui vit en lui, comme dit l'Apôtre: *Vivo ego, jam non ego, vivit verò in me Chriſtus.* (*Gal.* 2.) Ce n'eſt plus le fidele qui penſe, qui parle, qui agit; c'eſt J. C. qui penſe, qui parle, qui agit en lui, ou du moins c'eſt le fidele qui doit penſer, parler, agir comme J. C.; car s'il n'agit pas comme J. C., ſi ſa vie n'eſt pas conforme à la ſienne, s'il ne vit pas pour lui, il doit dire qu'il n'a pas participé comme il faut à cette divine nourriture. Eh! comment pouvoir accorder des actions toutes animales & terreſtres avec le principe d'une vie céleſte? Tremblez à ce ſujet, vous en qui l'on remarque ſi peu de changement après tant de Communions, & qui vivez d'une vie animale & ſenſuelle, comme ſi vous n'aviez jamais reçu ce pain des Anges. Tremblez, vous qui après vous être ſi ſou-

vent nourris de la chair d'un Dieu plein d'amour & de douceur, êtes encore sujets à la haine & à la colere; tremblez, vous qui êtes si dominés par l'orgueil & si portés à la vanité, malgré les leçons d'humilité que J. C. vous donne dans son Sacrement d'amour. Mais que cette crainte vous engage à faire tous vos efforts, pour vous préparer avec plus de soin que vous n'avez fait jusqu'ici, à recevoir cette nourriture toute céleste où J. C. se communique à l'ame d'une maniere si intime & si glorieuse pour elle.

Pour comprendre la gloire qui revient à l'ame fidelle de l'union qu'elle contracte avec J. C. dans le saint Sacrement de l'Autel, il faudroit pouvoir comprendre la distance infinie qu'il y a entre Dieu & la créature, entre la toute-puissance & la foiblesse, entre la grandeur infinie & la bassesse, entre le tout & le néant. L'auroit-on jamais cru, qu'il fût un jour permis à l'homme pécheur de manger à la table de son Dieu, de se nourrir de sa chair & de son sang adorable? Si Dieu eût promis à l'homme de lui accorder quelque grace qu'il demandât, l'homme eût-il jamais osé porter jusques-là son espérance? Et certes, qui peut comprendre ce qui se passe dans la sainte Communion? La créature non seulement s'approche de son Dieu son auteur, mais encore elle se nourrit de sa substance; un vil esclave s'engraisse de la chair de son Maître. N'est-ce pas ce qui doit faire l'étonnement du ciel & de la terre? *O res mirabilis!*

manducat Dominum pauper, ſervus & humilis. (*Eccleſ.*) Qu'eſt-ce que l'homme, ô mon Dieu! pour que vous daigniez ainſi vous ſouvenir de lui & l'honorer de votre viſite? C'étoit déja beaucoup que vous l'euſſiez reçu dans votre amitié; falloit-il porter la prodigalité juſqu'à le faire manger avec vous, juſqu'à le nourrir d'un pain qui fait dans le ciel la béatitude des Anges? N'eſt-ce pas là, M. F., l'excès de la tendreſſe d'un Dieu pour ſa créature, & le comble de l'honneur où cette créature puiſſe être élevée?

Quelle ſeroit la ſurpriſe & la joie d'un ſujet qu'un grand Roi feroit manger à ſa table, qu'il ſerviroit de ſa main, ſur-tout ſi c'étoit un homme de néant, mépriſable par ſon extraction & ſon état? Combien ce ſujet ne ſe tiendroit-il pas honoré d'une telle faveur, puiſque les Grands eux-mêmes à qui elle eſt accordée ſe font une gloire de la publier? Quand le Roi David préſenta ſa table à Miphiboſeth, en conſidération de ſon pere Jonathas, qu'il lui ordonna de n'en point prendre d'autres que la ſienne: Qui ſuis-je, reprit cette humble Iſraélite en ſe proſternant juſqu'à terre, pour manger à la table de mon Roi? Seroit-il poſſible qu'un vil eſclave, un homme comme moi eût cet honneur: *Quis ego ſum ſervus tuus quoniam reſpexiſti ſuper canem mortuum ſimilem mei?* (*2. Reg. 6.*)

Quelque grande que fût cette faveur accordée par David au fils de Jonathas, quelque honoré que fût le dernier des ſujets de

manger à la table de ſon Roi ; qu'eſt-ce en comparaiſon, M. F., de l'honneur que reçoit l'ame fidelle de manger à la table de ſon Dieu ? Il y a infiniment plus de diſproportion entre Dieu & la créature, qu'entre le plus grand Roi du monde & un ver de terre. D'ailleurs ce Roi qui honoreroit ainſi ce ſujet, ne lui ſerviroit pas des mets de ſa propre ſubſtance ; ce ſeroit des viandes des animaux ou d'autres nourritures plus exquiſes à la vérité que celles qui ſont communes aux autres hommes ; mais ſe donneroit-il lui-même pour nourriture, comme le fait J. C. dans la ſainte Communion, à l'ame qui le reçoit, qui s'engraiſſe, pour ainſi dire, de la ſubſtance de Dieu même, & qui s'enrichit de ſes dons ? Dans ce moment cette ame devient l'épouſe de ſon Dieu, le temple de la Divinité ; elle participe au privilege de la ſainte Vierge dans le myſtere de l'incarnation du Verbe. Quelle gloire ! quel honneur ! Oui, M. F., toutes les fois que nous recevons J. C. à la ſainte Communion, on peut dire qu'il renouvelle en nous ce qui ſe paſſa dans le myſtere de ſon Incarnation ; ce qui a fait dire aux ſaints Peres, que la Communion eſt une extenſion de ce myſtere. Dans le myſtere de l'Incarnation, la chair de Marie devient la chair de J. C., parce que celle-ci fut formée de la ſubſtance de celle-là. Un Dieu devient homme par l'union de la divinité avec l'humanité. Ainſi dans la ſainte Communion notre chair devient celle du Sauveur par l'union qu'elle contracte avec

elle ; nous sommes en quelque façon déifiés, divinisés, parce que nous devenons les membres d'un Dieu, le corps d'un Dieu, par le changement qu'il fait de nous en lui. Quelle gloire, encore une fois ! quel honneur pour une créature !

Ce n'étoit pas assez que ce Dieu d'amour eût ennobli notre nature en l'épousant dans le mystere de son Incarnation ; il a fallu encore pour contenter cet amour, qu'il se communiquât à chacun de nous en particulier, en nous donnant pour nourriture, non seulement la nature humaine qu'il a prise, mais encore la nature divine. Que pouvoit-il faire de plus pour élever la créature ? On peut donc dire du fidele qui communie, ce que l'on disoit de la très-sainte Vierge, qui avoit porté le Fils de Dieu pendant neuf mois dans son sein virginal : Heureuses, disoit-on en s'adressant à J. C., les entrailles qui vous ont porté : *Beatus venter qui te portavit.* (*Luc.* 10) Heureux, peut-on dire aussi, le corps du fidele qui est sanctifié par la présence de J. C., en qui J. C. réside comme dans son sanctuaire : heureuses sont les levres & la langue qui sont teintes & arrosées de son sang précieux : heureux est le cœur de ce fidele qui sert de trône à la Majesté d'un Dieu : heureuse est l'ame qui est, pour ainsi dire, divinisée par l'alliance ineffable qu'elle contracte avec son Dieu ; elle peut dire qu'en le possédant, elle possede tous les biens. Oui, M. F., quand vous communiez, J. C. vous tient lieu de tout, il est votre nourriture, votre

gloire, votre tréſor, votre ami, votre pere, votre tout, comme dit ſaint Ambroiſe : *Omnia nobis eſt Chriſtus.* Mais ſi le bonheur d'une ame qui reçoit J. C. dans la ſainte Communion eſt comparable à celui de Marie, quelle pureté, quelle diſpoſition n'exige pas d'elle un don ſi précieux ? Dieu, pour l'accompliſſement du Myſtere de l'Incarnation, choiſit une Vierge toute pure ; en conſéquence de ce choix, il la remplit de ſes graces les plus ſingulieres ; elle ſe prépara à cette grande faveur par les plus ſublimes vertus : cependant, quelque pure ; quelque accomplie que fût cette Vierge incomparable, l'Egliſe eſt dans l'étonnement que le Fils de Dieu ait bien voulu deſcendre dans ſon ſein : *Tu ad liberandum ſuſceſturus hominem, non horruiſti virginis uterum.* Quelle doit donc être aux approches de la ſainte Table, la frayeur d'une créature criminelle qui ne ſait pas ſi elle a obtenu le pardon de ſon péché ? Quelles précautions ne doit-elle pas apporter pour ſe purifier, crainte de faire une alliance monſtrueuſe de Bélial avec J. C., & d'incorporer le Dieu de toute ſainteté dans un corps de péché ? Si ce corps devient par la Communion, le temple, le ſanctuaire de la Divinité, quel reſpect ne doit-on pas avoir pour ce corps, & à quels châtimens ne doivent pas s'attendre ceux qui les profanent par des voluptés brutales, par des excès d'intempérance ou d'autres paſſions où ils s'abandonnent ? Qu'il n'en ſoit pas ainſi de vous, M. F. ; puiſque J. C. s'unit à vous

d'une maniere si intime dans la sainte Communion : unissez-vous à lui, demeurez en lui, comme il demeure en vous, si vous voulez profiter des graces singulieres qu'il communique à ceux qui le reçoivent avec de saintes dispositions.

II. POINT. Puisque J. C. se communique à l'ame d'une maniere si intime dans le Sacrement de son amour, il faut convenir, M. F., qu'il a de grands desseins sur elle, & nous pouvons espérer toute sorte de graces d'une Communion sainte : J. C. y vient les mains pleines de dons propres à nous enrichir pour l'éternité ; puisqu'il se donne lui-même en personne, comment ne donneroit-il pas avec lui ses graces, ses mérites, ses trésors ? Semblable aux Princes de la terre, qui en faisant leur entrée dans les Villes, se plaisent à répandre leurs libéralités sur leurs peuples, J. C. se fait un plaisir de répandre les siennes dans nos cœurs. La manne céleste qu'il nous donne pour aliment, a toutes sortes de vertus, & s'étend à tous nos besoins. Elle nous sert tout à la fois de nourriture, & de remede ; de nourriture, pour conserver & augmenter en nous la vie de la grace ; de remede, pour nous guérir de nos infirmités & nous garantir de la mort du péché. Tels sont les avantages d'une sainte Communion.

Pourquoi pensez-vous, M. F., que J. C. a institué la sainte Eucharistie sous les symboles du pain & du vin ? C'est pour nous faire connoître les effets merveilleux qu'elle produit dans nos ames. En effet, comme le

pain & le vin font vivre nos corps, conservent en nous la vie & augmentent nos forces; de même cette viande céleste conserve en nous la grace qui est la vie de l'ame, nous fait croître en vertu, & nous éleve tellement au dessus de nous-mêmes, dit S. Cyprien, que d'hommes terrestres, elle nous rend des hommes tout célestes Le pain & le vin conservent en nous la vie du corps, parce qu'ils entretiennent la chaleur naturelle, qui s'épuiseroit par défaut de nourriture. Tel est l'effet que la sainte Eucharistie produit dans nos ames; effet d'autant plus sûr qu'elle contient l'auteur & le principe de la vie. Car il y a cette différence entre le Sacrement de l'Autel & les autres Sacremens, que les autres Sacremens donnent la grace; mais celui-ci contient l'auteur même de la grace, qui est J. C. De-là quelle force & quelle vigueur ne recevons-nous pas en mangeant ce pain descendu du Ciel? C'est, M. F., ce que vous avez tant de fois éprouvé: vous a-t-on jamais vus plus fideles à vos devoirs, que les jours où vous vous êtes nourris du pain des forts? Et certes, comme la branche d'un arbre est toujours vivante, tandis qu'elle reste unie au tronc & à la racine, l'ame antée, pour ainsi dire, en J. C. par la sainte Communion, sera toujours pleine de vie, tandis qu'elle sera attachée à lui. Il est vrai que nous portons la grace dans des vases fragiles, sujets à tout moment à se briser contre les écueils des tentations; mais l'ame nourrie de J. C., & remplie de sa vertu, n'est-elle pas en état de vaincre toutes

les

les tentations ? Puisqu'elle possede celui qui a vaincu & enchaîné le dragon, en peut-elle craindre les morsures ? Non, M. F., elle n'a qu'à demeurer unie à son Dieu, & ses ennemis ne prévaudront jamais sur elle. Le Sacrement qu'elle a reçu, lui donne un droit particulier à certains secours que nous appellons graces actuelles, pour résister à tous les efforts des ennemis du salut. Or ces graces puissantes nous sont données en temps & lieu, & dans les occasions, où il faut combattre pour conserver la vie de la grace.

Ainsi, M. F., quand tous les ennemis de notre salut s'éleveroient contre nous, quand le démon, le monde & la chair conspireroient notre perte, nous n'avons qu'à nous approcher de la sainte table pour y manger le pain des forts, & nous remporterons sur eux une entiere victoire. Pour surmonter les révoltes de la chair, nous n'avons qu'à prendre dans la coupe du Seigneur le vin qui germe les Vierges ; enivrés de cette précieuse liqueur, nous deviendrons insensibles à tous les attraits de la volupté ; une rosée salutaire qui accompagne cette manne divine, éteindra les feux de la convoitise, en réprimera tous les mouvemens. Que pourrions-nous craindre aussi des puissances infernales, à qui nous devenons terribles en sortant de la sainte table, comme des lions animés d'un feu divin, dit S. Chrysostôme : *Tanquam leones ignem spirantes, facti diabolo terribiles.* Le démon voyant nos levres teintes du sang de J. C., ne peut manquer de prendre la fuite par la terreur que lui inspire le signe qui l'a

vaincu & enchaîné : c'eſt ainſi que l'Ange exterminateur épargna les maiſons des Iſraëlites, parce qu'elles étoient teintes du ſang de l'Agneau Paſchal, figure de l'Euchariſtie. Enfin, que pourrions-nous craindre du monde, qui par ſes careſſes & ſes menaces, voudroit nous engager à ſuivre ſon parti ? Ah ! dès qu'on a goûté les douceurs de la ſainte Euchariſtie, toutes celles du monde nous deviennent inſipides & ſe changent en amertume. On trouve ſon bonheur à ſoutenir ſes plus cruelles perſécutions : témoin les généreux Martyrs, qui alloient ſe munir à la ſainte table du pain des Elus, avant que de monter ſur les échafauds, où ils devoient ſoutenir la gloire de la Religion par l'effuſion de leur ſang. C'eſt par le ſecours de ce divin froment que l'Egliſe naiſſante a triomphé de mille monſtres que l'enfer vomiſſoit pour la dévorer dans ſon berceau. Alors les fideles, comme de nouvelles plantes autour de la table du Seigneur, ſe nourriſſoient, ſe fortifioient & ſe multiploient, malgré le feu des plus ſanglantes perſécutions : *A fructu frumenti multiplicati ſunt.* (*Pſal.* 4.) Tels étoient, M. F, les effets merveilleux que la divine Euchariſtie produiſoit dans les premiers Chrétiens ; elle les conſervoit dans la ferveur d'une nouvelle vie, & les ſoutenoit contre les attaques de leurs ennemis. Nous ne ſerions pas, hélas ! ſi ſouvent vaincus par les nôtres, ſi comme eux nous avions la précaution de manger ſouvent, & avec les diſpoſitions néceſſaires, le pain céleſte de la divine Euchariſtie. Cette nourriture pré-

reuse non seulement conserveroit en nous la vie de la grace, en nous fortifiant contre les ennemis qui peuvent nous la faire perdre ; mais encore elle augmenteroit en nous cette grace, & nous feroit croître de vertus en vertus, suivant les dispositions que nous apporterions pour la recevoir.

Le propre caractere des Sacremens des vivans, est d'augmenter la grace dans les sujets qui les reçoivent. Le Sacrement de nos Autels étant de ce nombre, doit produire cet effet dans ceux qui s'en approchent avec de saintes dispositions ; mais avec cette heureuse différence que les autres Sacremens, n'étant que des canaux qui font couler sur nous l'eau salutaire de la grace, & l'Eucharistie en étant la source, ce n'est pas seulement à quelque degré de graces qu'un sujet bien disposé peut prétendre, mais à une abondance de graces, à une plénitude de graces dont l'ame est remplie : *Mens impletur gratiâ.* (*Eccles.*) Grace qui est pour cette ame un gage assuré qu'elle est déja, pour ainsi dire, dès cette vie mortelle, en possession du bonheur éternel, comme J. C. l'en assure : *Habet vitam æternam.* Ce qui a fait dire à S. Augustin & à S. Thomas que dans ce Sacrement Dieu a renfermé un moyen sûr de prédestination. De-là, M. F., quelle heureuse conséquence à tirer en faveur de ceux qui s'en approchent souvent ! mais quel fâcheux préfage de réprobation pour ceux qui s'en éloignent ! O vous qui êtes brûlés par les ardeurs d'une soif meurtriere qu'excitent en vous les passions, venez puiser

dans ces fontaines du Sauveur, cette eau salutaire qui tempérera vos ardeurs; vous aussi qui brûlez de la soif de la justice, qui desirez ardemment votre salut, venez vous désaltérer & prendre des forces dans cette citerne dont les eaux rejailliſſent jusqu'à la vie éternelle. Non seulement vous y croîtrez en graces, vous vous avancerez encore en vertu & en mérite. Car cette viande céleſte donne un nouvel accroiſſement a toutes les vertus chrétiennes; elle anime la foi, elle fortifie l'eſpérance, elle perfectionne la charité. La sainte Euchariſtie anime & augmente la foi; c'eſt pour cette raiſon qu'on l'appelle myſtere de foi, *myſterium fidei*. Nous en avons une preuve dans les deux diſciples d'Emmaüs; ils sentoient à la vérité leur cœur s'embraſer par les diſcours que J. C. leur tenoit en chemin; mais ils ne connurent ce divin maître qu'a la fraction du pain: juſqu'alors ils l'avoient pris pour un étranger, & leurs nuages ne furent diſſipés que lorſque J. C. ayant béni & rompu le pain, il leur en donna: *Cognoverunt eum in fractione panis.* (*Luc.* 24.) La même choſe arrive à une ame qui s'approche du ſoleil de juſtice renfermé ſous les voiles de l'Euchariſtie; il l'éclaire dans ſon ignorance, il la raſſure dans ſes doutes, il diſſipe ſes perplexités, il lui découvre les embûches des ennemis, & dirige ſes pas dans les voies d'une ſainte paix. O vous qui êtes tentés de doutes contre la foi, que le démon, l'eſprit des ténebres, ſuſcite en vous pour troubler la ſérénité de votre ame, recourez à celui qui peut diſſiper vos nuages

& vous affermir dans une parfaite créance à toutes les vérités qui vous ſont révélées ; priez-le d'augmenter votre foi : *Domine, adauge nobis fidem* ; (*Luc.* 17.) & bientôt les ténebres feront place à la lumiere : avec la foi vous ſentirez encore votre eſpérance ſe ranimer. En effet, que ne doit pas attendre une ame fidelle, d'un Dieu qui ſe donne tout à elle, qui lui dit, à ſon entrée chez elle, qu'il eſt ſon ſalut : *Salus tua ego ſum* ? Que ſes ennemis pour la déconcerter lui demandent, comme on demandoit autrefois au Roi Prophete, où eſt ſon Dieu ? *Ubi eſt Deus tuus ?* (*Pſal.* 42.) elle leur répondra qu'elle le tient, & qu'elle le poſſede, qu'il eſt à ſa diſpoſition, qu'elle attend tout de lui comme étant l'auteur de ſon ſalut : *Salutare vultûs mei & Deus meus* : elle répondra, cette ame, à ceux qui voudroient l'attriſter, l'épouvanter, que ſon Dieu eſt ſa lumiere, qu'il eſt ſa force, ſon protecteur ; qu'elle eſt en ſûreté à l'ombre de ſes ailes : *Dominus illuminatio mea, quem timebo ?* (*Pſal.* 44.)

Enfin, la charité ſe perfectionne & devient toute ardente & embraſée par la vertu de ce Sacrement d'amour. Car quel eſt le cœur, fût-il le plus inſenſible, fût-il plus froid que la glace, plus dur que le diamant ; quel eſt le cœur, à moins qu'il ne veuille réſiſter aux impreſſions du divin amour, qui ne s'amolliſſe, qui ne s'enflamme, qui ne ſe conſume aux approches de ce buiſſon ardent ? Comme le feu qui ſe communique au fer, le rend ſi ardent, qu'il ne ſemble plus du fer, mais du feu ; de même, diſent les Peres, J. C.

dans l'Eucharistie échauffe tellement le cœur de celui qui le reçoit, qu'il le change, pour ainsi dire, en lui même. Et pour suivre cette comparaison, disons, M. F., que comme le feu fait perdre au fer sa rouille, de même le feu divin qui se communique à l'ame dans la sainte Eucharistie, la purifie de ses taches, la rend pure & nette des souillures qu'elle a contractées par le péché. C'est dans ce sens que l'on peut dire que cette viande céleste qui sert de nourriture à l'ame, lui sert en même temps de remede, pour guérir ses blessures & ses infirmités.

En effet, si les malades qui s'approchoient de J. C. recevoient la guérison par la vertu qui sortoit de cet Homme-Dieu, si le simple attouchement de sa robe fut capable de rendre la santé à une femme atteinte d'une perte de sang, quels salutaires effets ne doit pas produire dans une ame la présence réelle de J. C.? N'en doutez pas, M. F.; le même Sauveur qui a guéri les lépreux, qui a rendu la vue aux aveugles, l'ouie aux sourds, le mouvement aux paralytiques, a le même pouvoir & la même bonté pour vous, qu'il avoit pour ceux qui s'approchoient de lui pendant sa vie mortelle. Vous reste-t-il encore quelque peine temporelle à expier? ce Sacrement vous la remettra, & achevera de vous purifier. Votre ame s'est-elle rendue difforme aux yeux de son chaste époux par les fautes journalieres, où les plus justes mêmes tombent quelquefois? ce céleste antidote vous en guérira, & rendra à votre ame sa premiere beauté; comme le charbon ardent

qui purifia les levres du Prophete, ce feu divin vous nétoiera de toutes vos souillures, de toutes vos fautes les plus légeres. C'eſt en ce ſens que l'Egliſe nous aſſure dans le ſaint Concile de Trente, que ce Sacrement opere la rémiſſion des péchés : *Antidotum quo liberemur à culpis quotidianis.*

Etes-vous enveloppés des ténebres de l'ignorance qui vous empêchent de connoître le mal que vous devez fuir, & le bien que vous devez pratiquer, les ennemis que vous devez combattre, & les devoirs que vous devez remplir ? vous avez dans ce Sacrement de lumiere le même J. C. qui rendit la vue aux aveugles, & qui vous éclairera ſur tout ce que vous devez faire. Etes-vous accablés d'une langueur mortelle qui vous donne du dégoût pour les choſes de Dieu, qui vous rend le joug du Seigneur plus peſant qu'il n'eſt en effet ? mangez ce pain qui fait les délices des Rois, vous y trouverez le même J. C. qui a guéri les paralytiques, & qui vous donnera de l'agilité, qui dilatera votre cœur pour courir dans la voie de ſes commandemens : vos dégoûts ſe changeront en ſuavité ; vous porterez non ſeulement ſans peine, mais avec une ſainte alégreſſe, l'aimable joug du Seigneur. Interrogez ces ames ſaintes à qui J. C. communique l'onction de ſa grace ; elles vous diront, que depuis qu'elles ont le bonheur de participer aux ſaints myſteres, la vertu des Sacremens adoucit toutes leurs amertumes, & les éleve au deſſus d'elles-mêmes, pour exécuter avec joie tout ce qui paroît de plus difficile au

service de Dieu : *Gustate & videte quoniam suavis est Dominus.* (*Psal.* 33.) Goûtez & éprouvez vous-mêmes ces douceurs, & vous en conviendrez aisément. Si un pain cuit sous la cendre donna assez de force au Prophete Elie, pour continuer son voyage jusqu'à la montagne d'Oreb, quelle force ne recevrez-vous pas de ce pain céleste pour continuer le grand voyage qui vous reste à faire vers l'éternité ? Mangez-le donc, car vous avez encore beaucoup de chemin : *Grandis tibi restat via* (3. *Reg.* 19.) Vous trouverez dans ce pain divin de quoi fournir toute votre carriere. Pourquoi donc, M. F., sommes-nous si foibles, si chancelans dans les voies du salut avec un si puissant secours ? Pourquoi tant de dégoût au service de notre Dieu ? pourquoi même y en a-t-il tant parmi vous qui sont accablés d'infirmités spirituelles, qui sont dans le triste état de la mort du péché ? *Inter vos multi infirmi & imbecilles, & dormiunt multi.* (1. *Cor.* 11!) Ces malheurs, M. F., ne viennent que de la négligence à s'approcher de la sainte table, ou des mauvaises dispositions que l'on apporte pour y manger le pain qui nous y est présenté. La manne que les Israëlites mangerent dans le désert ne les empêcha pas de mourir ; mais celui qui mange le pain de l'Eucharistie, vivra éternellement, dit J. C. : ce n'est donc pas la faute de ce pain si l'on meurt, ou si l'on est malade ; c'est faute des dispositions que l'on doit apporter à le recevoir. Préparez-vous donc, M. F., préparez-vous comme il faut à profiter d'un Sacrement si auguste &

si salutaire, où J. C. se donne à vous d'une maniere si intime pour être votre nourriture, votre remede, votre vie, votre salut éternel.

PRATIQUES. En quoi consiste la préparation à une sainte Communion? En voici quelques pratiques que je vous propose en finissant, réservant de les traiter plus au long dans un autre discours. 1°. La principale & la plus essentielle est la pureté d'ame, qui consiste à être exempt au moins de tout péché mortel pour ne pas communier indignement, & de tout péché véniel pour recevoir plus de graces de la Communion. Cette manne céleste ne doit être mangée que par les enfans de la promesse: il ne convient pas d'y admettre ceux de l'esclave; car le fils de l'esclavage, dit S. Paul, ne doit pas avoir part à l'héritage avec le fils de la libre: *Non hæres filius ancillæ cum filio liberæ.* (*Gal.* 4.) Ainsi, pour participer au don par excellence du testament de J. C., qui est la sainte Eucharistie, il faut jouir de la liberté des enfans de Dieu que J. C. nous a méritée, & pour cela il faut avoir secoué le joug du péché & de ses passions: *Quâ libertate Christus nos liberavit.* (*Ibid.*) Si vous n'êtes pas encore affranchis de l'esclavage de vos mauvaises habitudes, comme je vous ai exhortés dès le commencement du Carême, ne différez pas davantage à vous en corriger. Il faut surtout avoir quitté l'occasion du péché, en éloignant de vous celles qui sont chez vous, *ejice ancillam*; & en vous éloignant de celles qui sont au dehors, jamais vous ne serez admis aux saints mysteres avec l'habitude &

l'occasion du péché. 2°. Pleins d'estime & d'amour pour la sainte communion, ne négligez rien pour vous procurer les précieux avantages qu'elle renferme ; à cet effet, n'attendez pas de vous confesser le jour que vous devez communier ; il est bon qu'il y ait un intervalle entre la confession & la communion ; & il ne convient pas de s'approcher de la sainte table avec un cœur encore tout fumant du feu que les passions y ont allumé, comme font certains pécheurs qui en sortant du tribunal, vont s'y présenter. 3°. Dans cet intervalle de la confession à la communion, lisez, ou faites lire quelques livres de piété qui traitent ce sujet ; faites quelques visites à J. C., sur-tout la veille de votre communion, pour le prier de préparer au dedans de vous-mêmes une demeure digne de lui : on peut dans ces visites produire les actes avant la communion. 4°. Le jour de votre communion, ne soyez occupés que de la grande action que vous allez faire ; priez votre bon Ange de vous aider dans une affaire si importante, & de vous accompagner à la sainte table. Soyez fideles à ces pratiques, M. F., & la communion sera pour vous le germe de la bienheureuse éternité ; je vous la souhaite. *Amen.*

Les pratiques pour la préparation prochaine se trouvent à la fin du Prône pour le Dimanche des Rameaux.

PRÔNE

POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION.

Sur la Contrition.

Quis ex vobis arguet me de peccato ?
Qui de vous me convaincra de péché ? (Joan. 8.)

IL n'appartient qu'à J. C. la sainteté même, de défier ses ennemis avec autant d'assurance qu'il le fait dans l'Evangile de ce jour, de lui reprocher aucun péché. La sainte doctrine qu'il leur avoit prêchée, les exemples de vertu qu'il leur avoit donnés, le mettoient à l'abri de toute censure ; il étoit lui-même en droit de leur faire les plus justes reproches sur leur criminelle résistance à la vérité qu'il leur prêchoit, parce que sa vie sainte étoit une preuve convaincante de sa mission.

Qu'il s'en faut bien, M. F., que nous puissions-nous rendre le même témoignage que J. C. rend aujourd'hui à son innocence ! Outre qu'il n'est aucun de nous qui ne puisse & qui ne doive dire avec le Prophete, qu'il a été conçu dans l'iniquité ; en est-il aucun

qui n'ait eu le malheur de tomber dans quelque péché actuel ? En est-il aucun qui, bien loin de pouvoir dire avec J. C. : Qui me convaincra de péché ? ne doive au contraire avouer ingénument qu'il a péché, qu'il a encouru la disgrace de Dieu ?

Convenons-en, M. F., tous tant que nous sommes, avec autant de douleur que de sincérité, que nous sommes des criminels dignes de porter le poids de la colere de notre Dieu. Mais bénissons mille fois la divine miséricorde qui nous ouvre dans ses trésors une ressource à notre malheur. Quelque péché que nous ayions commis, elle nous en offre le pardon, pourvu que nous le demandions avec un cœur contrit & humilié. Ce bon Pere est toujours prêt à recevoir l'enfant prodigue qui revient de ses égaremens, & qui en fait un aveu sincere avec un cœur brisé de douleur. Voulez-vous donc, pécheurs, trouver grace auprès de Dieu, ce Pere tendre que vous avez quitté ? abandonnez vos cœurs aux sentimens d'une vive douleur : c'est un moyen sûr pour rentrer dans la maison paternelle, & pour recouvrer le droit que vous avez perdu. Dieu oublie tous nos péchés, dès que nous les détestons de tout notre cœur : je veux aujourd'hui vous entretenir de cette douleur qui efface le péché ; sujet d'autant plus important que la plupart des confessions qu'on fait, surtout dans ce temps pascal, sont nulles & sacrileges par le défaut de cette douleur. On examine ses péchés, on les accuse ; mais il y en a très-peu qui aient la douleur néces-

faire, pour en obtenir le pardon. S'il y a quelque confession défectueuse par le défaut de déclaration, il y en a beaucoup plus qui le sont par défaut de contrition. Les uns manquent tout-à-fait de contrition, les autres n'ont pas la contrition telle que Dieu la demande pour accorder le pardon au pécheur. Voyons donc aujourd'hui la nécessité de la contrition : I. Point. Les qualités de la contrition : II. Point.

I. POINT. La contrition qui tient le premier rang parmi les actes du pénitent, comme dit le saint Concile de Trente, est une douleur & une détestation du péché qu'on a commis, avec un ferme propos de ne plus le commettre à l'avenir. Ce n'est pas seulement une interruption ni même une cessation du péché, comme le prétendoient les hérétiques qui furent condamnés dans ce Concile ; c'est encore une tristesse & un brisement de cœur qui ramollit sa dureté, lui fait haïr le péché & détermine efficacement le pécheur à ne plus le commettre. Aussi la contrition a deux objets : l'un envisage le passé & l'autre l'avenir. Elle afflige le cœur sur le passé, dit S. Grégoire, & lui fait prendre des précautions pour l'avenir : *Pœnitere est perpetrata plangere, & plangenda non perpetrare.*

Or, cette contrition, cette douleur, comme dit encore le saint Concile de Trente, a toujours été nécessaire pour en obtenir le pardon. Elle est la premiere porte pour rentrer dans l'état de justice & d'innocence dont l'homme est déchu par le péché. Dieu

n'a jamais accordé & n'accordera jamais le pardon au pécheur qu'à cette condition : c'est une vérité dont l'Ecriture sainte & la raison nous fournissent des preuves sans réplique.

Ouvrons d'abord les Livres saints : qu'est-ce que Dieu demande aux pécheurs qui veulent rentrer en grace avec lui ? Jetez loin de vous, leur dit-il par un Prophete, vos iniquités, & faites vous un cœur nouveau : *Projicite à vobis omnes prævaricationes vestras, & facite vobis cor novum.* (*Ezech.* 18.) En vain donneriez-vous toutes les marques extérieures de pénitence ; inutilement couvririez-vous vos têtes de cendres & vos corps de cilices ; en vain déchireriez-vous vos vêtemens, si vos cœurs ne sont pénétrés de regrets & brisés par la douleur. *Scindite corda vestra, & non vestimenta vestra.* (*Joël.* 2.) Oui, M. F., pour sortir de l'esclavage du péché & recouvrer la liberté des enfans de Dieu, vous auriez beau châtier vos corps & les réduire en servitude par les pénitences les plus austeres, par les jeûnes les plus longs & les plus rigoureux ; vous auriez beau vous dépouiller de tous vos biens pour les donner aux pauvres ; si votre cœur aime encore l'objet de votre passion, votre pénitence est vaine, ce n'est qu'un fantôme, & vous demeurerez toujours sous l'anathême. Convertissez-vous à moi de tout votre cœur, vous dit le Seigneur, & je me convertirai à vous : *Convertimini ad me in toto corde vestro, & ego revertar ad vos.* (*Joël.* 2.)

Interrogez là-dessus, M. F., tous ceux à qui le Seigneur a fait grace & miséricorde ; ils vous diront qu'ils n'ont trouvé la paix de leurs ames que dans les pleurs & les gémissemens ; interrogez sur-tout le Roi Prophete, ce grand modele de pénitence, il vous apprendra que l'affliction du cœur est l'ame de la pénitence : aussi voyez les sentimens de douleur dont ses Pseaumes sont remplis. Il pleure & gémit tous les jours sur son péché qui est toujours devant lui. Le trouble & l'inquiétude se sont emparé de son ame jusqu'à pénétrer dans la moëlle de ses os : *Conturbata sunt omnia ossa mea.* (*Ps.* 6.) Sa douleur est si grande qu'elle interrompt son sommeil pour donner un libre cours aux larmes abondantes qui coulent de ses yeux : *Lavabo per singulas noctes lectum meum ; lacrymis meis stratum meum rigabo.* Quelle est la source de ces larmes ? d'où vient la douleur où ce grand Roi s'abandonne ? c'est qu'il a offensé son Dieu, & que tout autre sacrifice ne peut l'appaiser que celui d'un cœur contrit & humilié : *Sacrificium Deo spiritus contribulatus ; cor contritum & humiliatum, Deus, non despicies.* Aussi n'obtient-il le pardon de son péché que par la douleur qu'il a conçue ; ses larmes furent le bain salutaire qui laverent son ame de son crime, & la rendirent aussi blanche que la neige. Or si David, cet homme que Dieu avoit choisi selon son cœur, ne peut trouver grace après son péché que par la douleur qu'il en eut ; c'est bien en vain, pécheurs, que vous prétendez l'obtenir autrement ; car cette dou-

leur n'est pas moins nécessaire dans la loi de grace que dans l'ancienne loi. En effet, quoique J. C. ait institué le Sacrement de pénitence pour la rémission des péchés, il ne vous a pas pour cela dispensés de la douleur que vous devez concevoir ; il a même voulu qu'elle fût une partie essentielle du Sacrement, comme l'a déclaré le saint Concile de Trente, appuyé sur ces paroles de J. C. : Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous : *Si pœnitentiam non egeritis, omnes similiter peribitis* : (*Luc.* 13.) c'est-à-dire, si vous ne vous repentez de vos péchés, si votre cœur n'est touché, amolli, changé, jamais vous ne recevrez de pardon, jamais par conséquent de salut pour vous. Car remarquez avec S. Chrysostôme, que, quoique le nom de pénitence puisse s'étendre à toutes les œuvres pénibles & satisfactoires qui disposent le pécheur à sa réconciliation avec Dieu, la pénitence consiste principalement dans la douleur de ses péchés, dans le changement du cœur, qui sont l'ame de la pénitence, sans laquelle toutes les autres n'en sont que l'ombre & l'écorce : *Pœnitentiæ larva & umbra ista sunt.* (Chrysost.)

En vain donc, M. F., auriez-vous recours au Sacrement de la réconciliation ; en vain déclareriez-vous tous vos péchés aux Ministres que J. C. a établis pour vous les remettre ; en vain le Ministre du Seigneur prononceroit-il sur vous la sentence de l'absolution ; toutes vos confessions, toutes les absolutions que l'on vous donneroit, vous seroient inutiles, dès que vous n'auriez pas

la contrition. On peut vous dire dans un sens que la contrition est plus nécessaire au salut que la confession ; non pas que celle-ci ne soit d'une obligation indispensable : mais la contrition peut suppléer à la confession, & non pas la confession à la contrition. Si vous êtes en état de péché mortel, & que par le motif d'un pur amour de Dieu, vous en conceviez de la douleur, quelques péchés que vous ayez commis, ils vous seront tous pardonnés ; Dieu vous rendra son amitié, parce qu'il aime ceux qui l'aiment : *Ego diligentes me diligo.* (*Prov.* 8.) Si vous mourez dans cet état, sans vous être présentés au Tribunal de la pénitence, pourvu toutefois qu'il n'y ait point de votre faute, le Ciel vous est ouvert. Il faut néanmoins observer que cette contrition qui vient de la charité parfaite, doit renfermer le propos de soumettre vos péchés aux clefs de l'Eglise, sans quoi elle seroit de nul effet, comme dit le Concile de Trente. Au contraire, ne fussiez-vous coupables que d'un seul péché mortel, si vous mouriez sans l'avoir détesté, ou par une contrition parfaite hors le Sacrement, ou par une contrition imparfaite avec le Sacrement ; eussiez-vous pratiqué toutes les autres vertus les plus héroïques, vous ne pouvez vous attendre qu'à une éternelle réprobation. Concevez dès-là, M. F., la nécessité de la bonne contrition ; elle est si grande que rien n'en peut dispenser. C'est ainsi que Dieu en a ordonné pour la réconciliation du pécheur ; c'est au cœur qu'il en veut ; c'est la conversion du cœur qu'il

demande, tout autre sacrifice ne sauroit lui être agréable. En voulez-vous savoir la raison sensible & convaincante ? la voici :

Dieu ne peut accorder à l'homme le pardon de son peché, qu'en changeant de disposition à l'égard de l'homme pécheur, c'est-à-dire, en lui rendant son amitié à la place de la haine qu'il avoit conçue contre lui. Or, Dieu ne peut changer de disposition à l'égard de l'homme pécheur, que ce pécheur ne change lui-même de disposition à l'égard de Dieu. Que fait l'homme en péchant ? il se détache & s'éloigne de Dieu pour s'attacher à la créature à qui il donne une indigne préférence sur son Créateur ; cette préférence est l'ouvrage du cœur ; il faut donc que ce cœur change à l'égard de Dieu, en s'attachant à lui, en lui donnant la préférence qu'il mérite sur la créature ; il faut que ce cœur devienne un cœur nouveau, en aimant ce qu'il haïssoit, & en haïssant ce qu'il aimoit. Voilà, dit S. Augustin, ce qui fait la vraie pénitence, la haine du péché & l'amour de Dieu : *Pœnitentiam non facit nisi amor Dei & odium peccati.* Or la haine & l'amour ne peuvent venir que du cœur. Il n'y a donc point de pardon à espérer pour le pécheur, que son cœur ne soit brisé, changé par la contrition qui est tout à la fois la haine du péché & l'amour de Dieu. D'ailleurs n'est-ce pas le cœur qui a goûté le premier la douceur du fruit défendu, qui s'est livré aux plaisirs criminels en suivant l'attrait de sa passion ? Il doit oppo-

ſer la douleur au plaiſir, la triſteſſe à la joie, l'amertume de la pénitence aux fauſſes douceurs qu'il a recherchées dans le péché.

Eſt-ce ainſi, pécheurs, que vous l'avez compris, vous, qui juſqu'à préſent ne vous êtes attachés qu'à l'écorce de la pénitence, qui avez conſervé le même cœur, c'eſt-à dire, un cœur également attaché à l'objet de votre paſſion, qui n'avez conçu ni douleur ni triſteſſe ſur vos péchés? Hélas! M. F., quelle illuſion! illuſion qui vous a trompés juſqu'ici. Vous avez cru être ſuffiſamment diſpoſés à recevoir votre pardon, parce que vous avez examiné votre conſcience, accuſé vos péchés, fait des actes de contrition, pouſſé des ſoupirs, verſé quelques larmes; mais comme avec tout cela, votre cœur n'étoit point changé, & qu'il ne déteſtoit pas le péché comme il le devoit, votre pénitence a été vaine, ſtérile & infructueuſe. Si vous aviez affaire à un homme, il ſe contenteroit de ces dehors de pénitence; mais Dieu ne s'en contentera jamais, parce qu'il voit le fond du cœur; & pendant que ce cœur aimera les plaiſirs criminels, quelques larmes que vous répandiez, quelque proteſtation que vous faſſiez de ne plus retomber, vous ſerez toujours coupables devant Dieu, vous ſerez toujours chargés du fardeau de vos péchés, & vos pleurs comme vos paroles, qui ſont tout autant de fourberies & de menſonges, bien loin de vous juſtifier, ne ſerviront qu'à vous rendre plus criminels. Je veux bien que pour vous exciter à la douleur de vos péchés, vous

lisiez dans des livres quelques formules propres à vous l'inspirer ; mais de croire que ces prieres suffisent, & qu'à force de lire plusieurs formules propres à toucher le cœur, sans qu'il le soit en effet, on obtiendra le pardon de son péché, c'est une erreur. Lisez tant de prieres qu'il vous plaira, prononcez de bouche autant d'actes de contrition que l'esprit peut en former, si la douleur n'est pas dans le cœur, si le cœur n'est pénétré de repentir de son péché, si le cœur, en un mot, n'est changé, toutes les prieres ne servent à rien.

Mais en quoi, me direz-vous, consiste donc cette douleur, cette tristesse que l'on doit avoir du peché ? Cette douleur n'est pas une simple connoissance qu'on a de la difformité du péché ; les Démons ont cette connoissance, & ils n'ont pas la contrition. Ce n'est pas même un simple désaveu du péché, que tout homme raisonnable ne peut s'empêcher de condamner, dans le temps même qu'il se livre au péché. Que faut-il donc faire de plus, direz-vous encore ? faut-il que le cœur soit ému par quelque déplaisir sensible, tel que nous le ressentons lorsqu'on nous annonce quelque fâcheuse nouvelle ? Non, M. F., cette douleur que Dieu nous demande, n'est pas un sentiment de la nature, souvent il ne dépend pas de nous ; ce ne sont pas non plus des larmes qu'il exige, elles ne sont pas toujours en notre disposition : heureux cependant sont ceux qui en répandent par une vraie douleur de leurs péchés !

Voici donc en quoi consiste cette contrition nécessaire pour la justification : c'est un acte de la volonté qui rétracte, qui déteste, qui hait le péché, qui se repent de l'avoir commis, & qui met le pécheur en telle disposition qu'il voudroit ne l'avoir jamais commis ; en sorte que s'il étoit à faire, il ne le commettroit pas, & qu'il voudroit que ce qui est passé n'eût jamais été.

Jugez, M. F., de cette disposition où doit être le pécheur pénitent, par celle où vous vous trouvez, lorsque vous vous repentez d'avoir fait quelque action qui vous a causé une perte de bien, un déshonneur, la disgrace d'une personne qui vous aimoit & vous protégeoit ; vous rétractez cette action, vous avez du déplaisir de l'avoir faite, vous voudriez ne l'avoir pas faite. Telle est la disposition où vous devez être par rapport au péché ; ce n'est pas assez de ne vouloir plus le commettre, mais il faut être fâché de l'avoir commis. Or, c'est en quoi bien des pénitens se trompent aujourd'hui. On croit bien détester le péché, parce qu'on n'y veut plus tomber ; mais est-on toujours fâché pour cela de l'avoir commis ? On a quitté une occasion, une personne qu'on ne veut plus fréquenter, peut-être parce qu'on en a été rebuté, ou que l'on s'y est déterminé de son choix. Mais ne se rappelle-t-on pas avec complaisance le souvenir de l'objet de sa passion, les plaisirs que l'on a goûtés, les désordres auxquels on s'est livré ? On ne veut plus avoir de ces complaisances criminelles pour certaines personnes ; mais se repent-on bien de celles que

l'on a permises, qui ont été obtenues à prix d'argent, qui ont procuré l'amitié d'un Grand, qui ont frayé le chemin à une certaine fortune, à un établissement avantageux, où l'on est bien aise d'être parvenu ? Ah! qu'il est difficile, qu'il est rare de se repentir de ces sortes de péchés ! On ne veut plus ravir le bien d'autrui ; mais est-on fâché de s'être enrichi à ses dépens ? Si on se repentoit de ses injustices passées, on penseroit à restituer. Un vindicatif pardonne à son ennemi, parce que l'humeur est passée ; mais est-il bien marri d'avoir satisfait sa vengeance ? c'est ce qui est bien rare. Ah! ce ne sont pas là, M. F., des pénitences capables d'appaiser la colere de Dieu. Je l'ai dit, & je ne saurois trop le répéter : la pénitence du cœur qui est la contrition, a deux objets ; c'est un regret, un déplaisir du péché commis, avec un ferme propos de ne plus le commettre à l'avenir. Contrition absolument nécessaire pour obtenir la rémission du péché. Quelles en sont les qualités.

II. POINT. La contrition, pour être agréable à Dieu, & salutaire aux pécheurs, doit être surnaturelle dans son principe & son motif, universelle dans son objet, efficace & constante dans son propos. Elle doit être surnaturelle dans son principe & son motif ; c'est-à-dire, qu'elle doit être produite par un mouvement de la grace, & par un motif surnaturel. La raison est que la contrition est une disposition prochaine à la justification du pécheur ; c'est-à-dire, à cet heureux passage du péché à la grace, où le pécheur de-

vient l'ami de Dieu, l'héritier du Royaume éternel. Or la foi nous apprend que tout ce qui nous disposé prochainement à la justification doit être surnaturel ; c'est-à-dire, venir du S. Esprit ; parce que la justification elle-même est un don surnaturel qui n'est point dû à l'homme, & où il ne peut parvenir par ses propres forces : il a donc besoin d'un secours qui l'éleve au dessus de lui-même ; il doit avoir une disposition proportionnée à l'heureuse fin qu'il se propose, qui est de se réconcilier avec Dieu & de recouvrer ses droits au céleste héritage.

Il est vrai que ce secours surnaturel, ce don précieux nous vient du Pere des lumieres qui est la source de tout don parfait ; que c'est sa grace toute-puissante qui agit en nous, qui nous éleve au dessus de nous-mêmes pour nous rendre participans de la nature divine. La contrition est un mouvement du S. Esprit, à qui seul il appartient de faire couler par son souffle divin, les eaux salutaires de la componction qui doivent laver nos iniquités : *Flabit spiritus ejus, & fluent aquæ.* (*Psal.* 147.) Mais Dieu est toujours prêt à nous donner son secours, pourvu que nous le lui demandions & que nous ne formions aucun obstacle à ses opérations. Il faut donc agir de notre côté pour correspondre à la grace & nous rendre sensibles aux motifs de douleur qu'elle nous propose. Il faut de concert avec elle nous proposer nous-mêmes ces motifs de douleur, nous en laisser toucher, pénétrer, abandonner nos cœurs aux sentimens qu'ils ne manqueront pas de nous inspirer. Or

quels sont ces motifs surnaturels qui doivent produire en nous la douleur de nos péchés ? Ce sont des objets que la foi nous propose pour nous faire haïr le péché, en nous faisant considérer ce qu'il est par rapport à Dieu & à notre salut éternel.

Il faut donc que la foi agisse en cette occasion pour nous élever au dessus de toute vue humaine, & nous représenter un Dieu outragé par le péché, ses bienfaits mépriſés, la passion & la mort de J. C. dont le péché a été la cause, un bonheur infini dont il nous a privés, des châtimens éternels qu'il nous a mérités ? ce sont là les motifs surnaturels qui doivent nous faire détester le péché, ou comme le souverain mal de Dieu, ou comme le souverain mal de l'homme.

Si vous détestez le péché comme le souverain mal de Dieu, comme une injure faite à son infinie majesté, & non en vue des récompenses qu'il nous promet, ou des châtimens dont il nous menace, mais uniquement parce que le péché lui déplaît, parce qu'il est opposé à ses infinies perfections qui méritent tout l'amour de ses créatures ; c'est l'effet de votre charité parfaite qui seule peut vous justifier, comme nous l'avons déja dit, avant même que vous vous aprochiez du Sacrement de pénitence ; en vous laissant néanmoins l'obligation de soumettre vos péchés aux clefs de l'Eglise ; c'est la doctrine du saint Concile de Trente : *Et si contritionem hanc aliquando caritate perfectam esse contingat, hominemque Deo reconciliare priusquam hoc Sacramentum actu suscipiatur.* Heureux celui qui

qui porté sur les ailes de l'amour, s'éleve ainsi jusqu'à Dieu, qui déteste le péché par l'opposition qu'il a à son infinie bonté, & qui par-là s'assure de l'amitié de son Dieu qui aime ceux qui l'aiment : *Ego diligentes me diligo.*

Vous pouvez aussi & vous devez du moins détester le péché comme votre souverain mal, en ce qu'il vous prive de l'amitié de Dieu, de la possession de sa gloire, & qu'il vous rend l'objet des vengeances éternelles. Cette douleur qui vient d'un amour imparfait & de la crainte des peines, quoique d'elle-même insuffisante pour vous justifier hors du Sacrement, vous dispose néanmoins à recevoir dans le Sacrement la grace de la réconciliation ; c'est encore la doctrine du saint Concile que je viens de citer. Mais il faut pour cela qu'elle banniſſe toute affection au péché, qu'elle vous porte à Dieu par l'amour de la justice, & qu'elle soit jointe à l'espérance du pardon. Car si vous n'évitez le péché que par la crainte des châtimens, en sorte que vous ne laisseriez pas de le commettre s'il restoit impuni, cette crainte est non seulement inutile, mais encore blâmable, dit S. Auguſtin, parce qu'elle ne change point votre cœur. Il faut donc qu'elle soit accompagnée de l'amour de la justice, c'est-à-dire, d'une volonté sincere de faire en tout la volonté de Dieu, de pratiquer les vertus qu'il vous commande Il faut qu'elle vous porte à Dieu par un amour d'espérance qui vous attache à lui comme à votre souverain bien, qui mérite d'être préféré à tout autre, de telle maniere que vous fussiez disposés à per-

dre plutôt tous les biens créés, à souffrir tous les maux, que de perdre l'amitié de Dieu, sans quoi cette douleur imparfaite ne seroit pas souveraine comme elle doit être pour vous justifier même avec le Sacrement.

Loin donc d'ici, M. F., toute autre douleur qui seroit d'un ordre inférieur, qui n'auroit point de rapport à Dieu, ou au salut éternel de l'homme. Loin d'ici ces douleurs qui ne sont produites que par des motifs humains, & qui par-là sont incapables de toucher le cœur de Dieu, & d'opérer la guérison du pécheur. Telle fut la douleur d'Antiochus, qui pleuroit les maux qu'il avoit faits à Jérusalem, qui promettoit même de les réparer, & qui demandoit à Dieu son pardon avec larmes & gémissemens; mais sa douleur n'étoit que l'effet des maux dont Dieu l'avoit accablé, & il n'obtint point le pardon qu'il demandoit: *Orabat autem hic sceleſtus Dominum, à quo non eſſet miſericordiam conſecuturus.* (2 *Mach.* 9.) Telle est encore la douleur d'un grand nombre de pénitens qui sont plus sensibles aux maux temporels qui ont été la suite de leurs péchés, qu'à l'outrage qu'ils ont fait à Dieu. Plusieurs pleurent, dit S. Augustin, & je pleure aussi avec eux; mais je pleure de ce qu'ils pleurent mal. Ce débauché pleure sa vie licencieuse, parce qu'il a dérangé ses affaires, ruiné sa santé. Cette fille répand des larmes, elle seche de douleur, parce que son péché l'a déshonorée, qu'elle est devenue la fable du public. Cette femme raconte avec larmes les chagrins & les mauvais traitemens que lui

a faits à ſon mari : je vois un autre pouſſer des ſanglots & des ſoupirs que lui arrache la confuſion naturelle qu'il a d'avouer certaines actions qu'il voudroit pouvoir cacher à lui-même. Qui ne voit, M. F., que ces douleurs ſont toutes naturelles, qu'elles ſont moins l'effet de la grace que de la nature, incapables par conſéquent de réconcilier le pécheur avec Dieu : Ce ſont, dit S. Bernard, des pluies froides qui cauſent la ſtérilité, au lieu d'apporter l'abondance. Ces triſteſſes du ſiecle ne ſont capables que de cauſer la mort, dit S. Paul ; au lieu que la vraie contrition, qui eſt une triſteſſe ſelon Dieu, opere le ſalut : *Quæ ſecundùm Deum triſtitia eſt, pœnitentiam in ſalutem ſtabilem operatur, ſeculi autem triſtitia mortem operatur* (2. *Cor.* 7.) Voulez-vous, M. F., que la vôtre ſoit telle? élevez-vous par la foi au deſſus de tous les motifs humains, pour n'enviſager dans le péché, que l'offenſe de Dieu, la perte de ſon amitié, les malheurs éternels qui en ſont la ſuite.

Si votre douleur eſt animée d'un motif ſurnaturel ; elle ſera univerſelle dans ſon objet ; c'eſt-à-dire, qu'elle déteſtera tous vos péchés ſans exception. Car ſi vous déteſtez le peché ou comme ſouverain mal de Dieu, ou comme notre ſouverain mal, quelque péché que vous ayiez commis, dès qu'il eſt mortel, portant ces odieux caracteres mérite également votre haine & votre douleur. En vain donc offririez-vous à Dieu le ſacrifice d'un cœur contrit ſur certains péchés, tandis que ce cœur ſeroit attaché à d'autres objets qui

le rendroient coupable devant Dieu. En vain déteſtez-vous la vengeance par principe de charité, ſi votre cœur eſt occupé d'un amour profane pour l'objet d'une paſſion criminelle. En vain, par un principe de juſtice, ne vous emparerez-vous point du bien d'autrui; ſi vous prodiguez le vôtre en folles dépenſes, ſi vous l'employez à entretenir votre vanité, ſi vous le conſumez en débauche, Dieu réprouvera vos ſacrifices, comme il fit autrefois celui de Saül, qui dans la défaite des Amalécites en avoit épargné le Roi, contre la défenſe qu'il lui en avoit faite. Non, M. F., Dieu ne veut point de ces cœurs demi-bleſſés, comme dit S. Auguſtin, de ces cœurs demi-chrétiens, demi payens, qui offrent d'une main de l'encens au vrai Dieu, & de l'autre aux Idoles; qui déteſtent certains vices, & qui s'en pardonnent d'autres dont ils ne veulent pas ſe corriger. Le ſacrifice du cœur, pour être agréable à Dieu, doit être entier; comme il ne pardonne pas à demi, & que dans le pardon qu'il nous accorde, il remet toutes nos dettes; il faut de même que le pécheur ne réſerve aucun péché, que ſa contrition s'étende à tout, qu'elle ſoit comme une mer qui les noie, qui les abſorbe tous dans ſon ſein : *Magna eſt velut mare contritio tua.* Le glaive de la douleur les doit tous immoler. Un ſeul épargné eſt un obſtacle au pardon.

Enfin la contrition doit être efficace & conſtante dans le bon propos de ne plus pécher. Quiconque en effet eſt véritablement marri d'avoir offenſé Dieu, doit être bien

réſolu de ne plus retomber dans le péché. Si la contrition, comme nous l'avons dit, renferme la haine du péché & l'amour de Dieu, peut-on haïr le péché, ſans être réſolu de l'éviter ? peut-on aimer Dieu comme il doit être aimé, ſans être diſpoſé à obſerver ſes divins Commandemens, ce qui eſt la marque la plus certaine de l'amour qu'on a pour lui ? Telles doivent être, pécheurs, vos diſpoſitions pour l'avenir, ſi vous voulez obtenir le pardon du paſſé.

Voulez-vous donc connoître ſi votre propos a été ſincere & efficace ? jugez-en par le changement de vos mœurs & par votre fidélité à garder la loi du Seigneur. De-là ce qui fait votre ſécurité doit augmenter votre crainte ; à la vue de vos péchés, vous vous raſſurez ſur vos confeſſions, vous croyez en avoir obtenu le pardon, parce que vous les avez accuſés : erreur, M. F. ; des confeſſions ſacrileges ne ſauroient vous juſtifier devant Dieu ; des confeſſions faites ſans un bon propos ne peuvent que vous rendre plus coupables. Or, la promptitude & la facilité avec laquelle vous êtes tombés dans le péché mortel après vos confeſſions, nous prouve que peut-être jamais vous n'avez eu un ſincere propos de ne plus pécher. Mais quelle qualité doit avoir ce propos ? Il doit être accompagné de fermeté & de vigilance : de fermeté, pour réſiſter aux tentations ; de vigilance, pour fuir les occaſions. Que tous les ennemis de votre ſalut, pour vous faire changer de réſolution, ſe liguent contre vous ; que le monde pour vous gagner, vous préſente l'é-

clat de ses biens, les charmes de ses plaisirs; que le démon comme un lion rugissant tourne autour de vous pour vous dévorer; que de concert avec vos passions, il vous sollicite à leur accorder des plaisirs que la loi du Seigneur vous défend; vous devez être fermes & inébranlables pour résister & triompher dans tous ces combats: je l'ai promis, devez-vous dire avec le Prophete, j'ai résolu de garder la loi du Seigneur: *Juravi & statui custodire judicia justitiæ tuæ.* (*Psal.* 118.) Mais pour remporter une victoire sûre & complette, il faut de la vigilance pour fuir les occasions du péché. Car en vain, M. F., vous flattez-vous d'être fideles à Dieu; si vous vous engagez dans les mêmes occasions, quelques résolutions que vous ayiez prises, vous succomberez. Les mêmes causes produiront les mêmes effets; les objets qui ne vous touchoient point lorsque vous en étiez séparés, ranimeront par leur présence vos passions, & vous entraîneront dans les mêmes désordres dont vous êtes sortis.

Concevez donc, M. F., une ferme résolution de fuir le péché & les occasions du péché, de corriger vos mauvaises habitudes, en vous servant des moyens que l'on vous a prescrits au Tribunal de la pénitence; car ce n'est pas seulement pour recevoir le pardon de vos fautes que vous devez en approcher, mais encore pour vous corriger. De quoi vous serviroit de recouvrer pour quelque temps la grace de Dieu, si vous la perdiez par votre inconstance? votre état deviendroit pire qu'il n'étoit auparavant. Ah!

c'en est fait, devez-vous dire, il y a assez long-temps que j'abuse des Sacremens. Je me confesse & je retombe toujours; ma vie n'est qu'une vicissitude de péchés & de pénitence. Mais je veux que ma pénitence mette fin à mes péchés, que ce soit une pénitence ferme & durable qui ne finisse qu'avec la vie. Si votre douleur est ainsi constante dans son propos, vous aurez, M. F., une marque aussi sûre qu'on puisse l'avoir en cette vie, qu'elle a été véritable & que vous avez obtenu votre pardon.

PRATIQUES. 1. Demandez à Dieu cette douleur; puisque c'est l'effet de la grace, il faut beaucoup de prieres pour l'obtenir.

2. Pour vous exciter à la contrition de vos péchés, retirez-vous dans un lieu convenable, le plus propre c'est l'Eglise; là vous vous proposerez les motifs capables de toucher votre cœur, de le pénétrer des sentimens de la plus vive, de la plus amere componction. Vous regardant comme un enfant prodigue, qui a quitté le meilleur de tous les peres, vous vous jeterez entre ses bras, en lui disant: Mon Pere, j'ai péché contre le Ciel & devant vous, j'en suis bien marri; je voudrois ne l'avoir jamais fait. Ah! la résolution en est prise, je fais dès à présent un divorce éternel avec le péché; plutôt mourir, Seigneur, que de vous offenser, c'est la seule grace que je vous demande.

3. Représentez-vous J. C. sur la croix; (ayez, autant que vous pourrez, son image devant les yeux); imaginez-vous qu'il vous dit: Voilà, pécheur, l'état où vous m'avez

réduit par votre péché; ma mort eſt votre ouvrage; ne vous repentez-vous pas de m'avoir ainſi traité? voudriez-vous bien maintenant ne l'avoir pas fait? Enſuite répondez-lui de tout votre cœur: Oui, Seigneur, je le voudrois bien; je m'en repens ſincérement; mais c'en eſt fait, plus de péché dans ma vie; plus de tiédeur à votre ſervice. Pour rendre votre douleur plus agréable à Dieu & plus ſalutaire pour vous, uniſſez-la à celle que ce divin Médiateur conçut dans le jardin des Olives ſur les péchés des hommes, qui lui cauſa une ſueur de ſang; mêlez vos larmes avec ce ſang précieux; offrez à Dieu ſes mérites, pour ſuppléer à ce qui vous manque. Mais appliquez-vous auſſi les mérites de ce ſang adorable par la douleur que vous concevrez de vos péchés; ce n'eſt qu'à cette condition qu'il purifiera, comme dit l'Apôtre, vos conſciences des œuvres mortes, c'eſt-à-dire, des œuvres de péché, & que vous aurez part à l'héritage qui vous eſt promis. J. C. y eſt entré par ſon ſang, vous devez y entrer par vos larmes; après avoir pleuré ſur la terre, vous ſerez conſolés dans le Ciel. *Amen.*

PRÔNE

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

Sur les dispositions à la Communion.

Dicite filiæ Sion : ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.

Dites à la fille de Sion : voici votre Roi qui vient à vous plein de douceur. (Matth. 21.)

L'EGLISE, cette tendre mere, toujours attentive aux besoins de ses enfans, nous représente aujourd'hui dans l'Evangile l'entrée triomphante du Sauveur à Jérusalem : ce n'est pas sans dessein, M. F. ; elle veut par-là nous mettre sous les yeux le modele de ce que nous devons faire, pour nous préparer à la Communion paschale ; car si l'entrée de J. C. dans cette Ville est une figure de celle qu'il fait dans nos ames par la sainte Communion, on peut dire que la réception que lui firent les peuples, est une leçon de ce que nous devons faire pour le recevoir.

Or, l'Evangile nous dit qu'une grande multitude de peuples alla au devant de lui :

les uns étendoient leurs vêtemens sur son passage, les autres coupoient des branches d'arbres qu'ils mettoient sur le chemin par où il devoit passer; tous ensemble lui donnoient mille bénédictions en disant : *Hosanna*, salut & gloire au fils de David, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. Telle fut, M. F., cette pompeuse cérémonie dont l'Eglise nous rappelle le souvenir par la bénédiction des Rameaux & la procession qu'elle fait en ce jour; telle est aussi le modele des dispositions que vous devez apporter à une sainte Communion. Vous devez, non pas ôter vos vêtemens comme ces peuples, mais vous dépouiller du vieil homme, renoncer au péché, retrancher vos convoitises, porter en vos mains la palme des victoires que vous avez remportées sur vos passions, aller au devant de J. C. par une foi vive, par une ferme confiance, une ardente charité, une dévotion fervente, une profonde humilité. C'est à quoi, M. F., l'Eglise vous invite par ses Ministres, qu'elle charge de vous annoncer l'heureuse arrivée d'un Roi plein de douceur : *Ecce Rex tuus venit, &c.* voilà qu'il vient ce Roi, pour vous combler de ses graces & de ses faveurs; déja il est à votre porte, déja vous touchez au moment où vous devez le recevoir dans votre cœur : *Ecce Rex tuus venit.* Allez donc au devant de lui; préparez-vous avec soin à ce grand & auguste Sacrement, quittez pour cela les voies de l'iniquité, & approchez-vous de J. C. avec un cœur pur, & une ame ornée de toutes les vertus; cela seul peut lui

rendre agréable la demeure qu'il veut bien se choisir au dedans de vous-mêmes. Voilà, M. F., l'important sujet dont je vais vous entretenir; il me fournit les deux réflexions suivantes: Pour recevoir dignement J. C. dans la sainte Communion, il faut, 1°. être exempt de tout péché; I. Point: il faut, 2°. être occupé à la pratique des vertus; II. Point. En deux mots, la pureté de l'ame est la disposition éloignée; la ferveur dans la vertu est la disposition prochaine que demande de nous tous la sainte Communion.

I. POINT Le saint Roi David voulant bâtir un Temple au Seigneur, crut devoir préparer pour ce grand ouvrage, tout ce qu'il put trouver de plus précieux & de plus magnifique dans les richesses de la nature; parce que, disoit-il, ce n'est pas à un homme qu'il s'agit de préparer une demeure, mais c'est à un Dieu: *Neque enim homini præparatur habitatio, sed Deo.* (1. *Par.* 29.) Le grand dessein que ce pieux Roi ne put accomplir, fut exécuté par Salomon son fils, le plus sage des Rois. Or, s'il fallut faire tant de préparatifs pour placer l'arche d'Alliance qui renfermoit les tables de la Loi, & un peu de manne donnée miraculeusement aux Juifs dans le désert; que ne doit pas faire un Chrétien pour préparer dans son cœur un temple à J. C. l'auteur de la loi, & pour manger cette manne délicieuse descendue du Ciel, dont l'ancienne n'étoit que la figure? Si les Juifs devoient observer tant de cérémonies pour manger l'Agneau Paschal,

s'ils étoient punis de mort lorsqu'ils manquoient à quelqu'une de ces cérémonies ; que ne doivent pas observer les Chrétiens pour manger l'Agneau sans tâche ? quelles dispositions ne doivent-ils pas apporter en s'approchant du plus grand, du plus saint de nos Sacremens, qui est un mémorial des mysteres de notre sainte Religion ? Ah ! M. F., quand nous ne devrions participer qu'une seule fois dans notre vie à ces augustes mysteres, cette vie, quelque longue, quelque sainte qu'elle fût, ne le seroit par trop pour nous préparer à une seule Communion. Mais si nous n'employons pas à cette action autant de temps que demanderoit la grandeur & la sainteté de celui que nous devons recevoir, nous devons du moins suppléer par notre ferveur au temps qui nous manque ; & par un saint empressement, suppléer à l'impuissance où nous met notre foiblesse d'en faire davantage.

Que ne feriez-vous pas, M. F., si vous deviez recevoir chez vous un Grand du monde, un Prince, un Roi de la terre ? vous n'attendriez pas le jour de son arrivée pour vous y préparer, mais vous emploieriez plusieurs jours pour orner les appartemens où il devroit loger, de ce que vous pourriez trouver de plus précieux ; vous n'auriez pas la témérité d'y placer son ennemi, ou quelque objet qui lui déplût. Quelles précautions ne devez vous donc pas prendre pour recevoir J. C. le Roi des Rois qui veut loger, non pas dans votre maison, mais dans votre cœur ? Vous savez que le

péché est son ennemi ; vous devez donc le bannir de votre ame, en la purifiant de tout ce qui peut déplaire aux yeux de ce Roi plein de douceur. C'est là, M. F., la principale disposition qu'il faut apporter à la Communion, une grande pureté d'ame, sans laquelle toutes les autres ne vous serviront de rien. Vous la devez à J. C. votre divin hôte, vous la devez à vous-mêmes, parce que sans cette disposition, bien-loin que cette nourriture fût pour vous un principe de vie & de salut, elle seroit un principe de mort & de condamnation.

En effet, si J. C. s'unit à nous dans la sainte Communion d'une maniere si intime, ne devons-nous pas nous unir à lui par l'amour le plus sincere ? s'il veut bien demeurer en nous & nous honorer de sa présence, ne devons-nous pas demeurer en lui par sa grace ? Or, comment vous unir à J C., M. F., tandis que le péché mettra entre lui & vous une barriere & un obstacle à cette union ? comment demeurer en J. C., tandis que le péché vous en sépare, & que vous vous retranchez de sa société par celle que vous voulez avoir avec Bélial son ennemi ? *Quæ conventio Christi ad Belial ?* (2. *Cor* 6.) J. C. viendra à la vérité loger en vous, si vous communiez, dans quelque état de crime ou de sainteté que vous soyiez ; car par un prodige d'amour que nous ne saurions assez admirer, il se donne également aux bons & aux méchans ; le péché qui regne dans un cœur qui le reçoit, ne lui fait pas pour cela perdre son être sacramentel : *Sumunt*

boni, sumunt mali. Il entre & il demeure en corps & en ame dans ce cœur de péché, comme dans un cœur pure; mais que les effets qu'il y produit sont différens! les malédictions qu'il imprime dans cette ame téméraire & audacieuse sont proportionnees aux outrages qu'il y reçoit. Or, comment est-il reçu dans ce cœur de péché, comment y est-il traité, à quels mépris, à quelles insultes, à quelles indignités n'est-il pas exposé? Il s'y voit, pour ainsi dire, enchaîné comme un esclave sous les pieds du Démon son ennemi, à qui l'indigne communiant donne la préférence sur son Dieu par son attache au péché. Il souffre dans ce cœur des outrages inouis, qui lui sont plus insupportables que ne furent ceux qu'il souffrit dans sa vie mortelle; sa passion y est renouvellée, il y est trahi par Judas, mépriſé par Hérode, condamné par Pilate, mis à mort par les bourreaux; car l'indigne communiant ressemble à tous ces monstres de nature qui ont commis les plus horribles attentats sur la personne du Fils de Dieu. J. C. a plus d'horreur d'être dans ce cœur esclave du péché, que dans la fange & l'ordure.

A quoi pensez-vous donc, & que prétendez-vous faire, pécheur qui vous approchez de la sainte table avec un cœur souillé de péchés, livré aux desirs sensuels, esclave d'une habitude que vous n'avez pas corrigée, adorateur d'un objet à qui vous n'avez pas renoncé? Pensez-vous que le pain des enfans soit pour les chiens? Non, non, les choses saintes ne doivent être que pour les Saints;

& il ne convient pas de jeter les perles précieuses devant les animaux immondes, il ne convient pas de participer à la table du Seigneur & à celle des démons. L'Ecriture vous condamne trop ouvertement pour que vous trouviez quelque excuse à votre témérité. Que prétendez-vous, vindicatifs, lorsque vous venez manger la chair de l'Agneau plein de douceur avec un cœur rempli de fiel, avec une animosité secrete, avec un ressentiment opiniâtre qui vous sépare de votre frere, & qui vous rend si intraitable sur tous les accommodemens qu'on vous propose? Ah! vous venez comme Judas sous le signe de la paix, déclarer à J. C. la guerre la plus cruelle, lui plonger dans le sein le poignard que vous tenez caché sous le manteau de la piété & de la modestie. Vous êtes coupables du même attentat, vous qui n'avez pas renoncé à cette occasion qui vous perd, qui n'avez pas rompu cet engagement criminel, vous qui ne voulez pas restituer ce bien mal acquis, vous qui n'avez point eu de douleur de vos péchés, qui ne les avez point déclarés au Tribunal; vous tous enfin, qui conservez quelque attache au péché: car pour être digne de communier, il ne suffit pas d'avoir interrompu le cours de ses péchés; auriez-vous passé plusieurs mois, plusieurs années sans faire au dehors aucune œuvre de péché? si votre cœur aime encore le péché, s'il a pour lui quelque affection secrete, vous êtes dès-lors sous l'esclavage du démon, & en communiant dans cet état, vous vous rendez coupables d'une communion sacrilege.

Ah ! sachez qu'on ne peut pas boire dans le calice du Seigneur & celui des démons, dit l'Apôtre S. Paul ; mais qu'il faut vous éprouver, comme dit le même Apôtre, avant que de manger ce pain céleste : *Probet autem seipsum homo, & sic de pane illo edat.* (2. *Cor.* 11.)

Or, en quoi consiste cette épreuve que demande le saint Apôtre de celui qui veut se nourrir du corps & du sang de J. C ? Cette épreuve, dit le saint Concile de Trente, consiste à sonder le fond de son cœur, pour reconnoître s'il n'est point souillé de quelque péché ; & s'il est tel, il faut laver, purifier ce cœur dans les eaux d'une salutaire pénitence ; pénitence qui ne consiste pas seulement à détester le péché, mais encore à le déclarer par la confession : sans cette déclaration, quelque contrition qu'on ait d'ailleurs de son péché, le même saint Concile de Trente défend à tout pécheur de s'approcher de la sainte table : la raison sur laquelle il appuie cette défense, est la sainteté de ce grand Sacrement, pour la réception duquel on ne peut trop se préparer.

Eprouvez-vous donc pécheurs, qui que vous soyiez, avant que de vous approcher du Saint des Saints : *Probet autem seipsum homo.* (*Ibid.*) Ne vous contentez pas d'une revue superficielle sur l'etat de votre ame, d'une simple déclaration de vos fautes, de quelques prieres récitées qui sont moins l'ouvrage de votre cœur que d'une source étrangere ; mais sondez le fond de votre cœur pour voir s'il n'est point l'esclave de quelque

passion, s'il n'y a point quelque venin caché que votre amour-propre vous a déguisé, s'il n'est point dominé par un orgueil secret, rongé par l'envie, animé par la vengeance, asservi par la volupté. De l'examen du cœur venez à celui de vos paroles & de vos actions, voyez avec soin si cette langue qui doit être teinte du sang de J. C., n'est pas souvent l'instrument fatal dont vous vous servez pour l'outrager, par vos juremens, vos imprécations, vos médisances, vos paroles obscenes; & pour lors quelle confusion n'auriez-vous pas de loger le Dieu de toute sainteté, de toute pureté sur une langue & dans un cœur si indigne de le recevoir pour avoir servi de siege & de trône au démon son ennemi? Ah! que cette réflexion devroit bien dans la suite retenir votre langue, & bannir de votre cœur tout amour profane: *Probet autem seipsum homo.* Eprouvez-vous, encore une fois, pécheur, & voyez si toutes vos actions sont celles d'un homme qui doit être incorporé en J. C., si vos mains ne sont point chargées d'injustices, si elles ne sont point teintes du sang de la veuve & de l'orphelin, si votre corps qui à votre Baptême est devenu le temple du Saint-Esprit, n'est point profané par quelques voluptés secretes; examinez quelles sont vos occupations, quels sont les devoirs de votre état, si vous les rempliſſez; & si vous reconnoissez en vous quelque chose de défectueux, il faut le redresser; si vous y remarquez quelque tache, quelque souillure, il faut vous purifier; si dans votre cœur

regne quelque passion déréglée, il faut l'en bannir : si votre langue est un moule d'iniquité, il faut la condamner au silence : si votre conduite n'est pas réguliere, il faut la réformer : il faut par une sincere pénitence réparer le passé, régler l'avenir : il faut en un mot, par une bonne confession, accompagnée d'une vive douleur de vos péchés, vous mettre en état de participer à la table des Anges : *Probet autem seipsum homo.*

Vous vous devez vous-mêmes, M. F., cette épreuve, cette pureté d'ame qui vous rende agréables aux yeux de celui que vous voulez recevoir. Car si vous avez la témérité de vous approcher de la sainte table, de manger le froment des Elus, la nourriture des Anges & des vrais enfans de Dieu, avec un cœur de démon, avec un cœur de réprouvé, avec un cœur de péché : si comme un autre Osa, vous portez une main téméraire sur l'arche de la nouvelle alliance, si vous incorporez la chair de J. C dans une chair de péché, vous serez au même moment punis de la mort la plus terrible : le pain qui donne la vie aux bons, se changera pour vous en un poison fatal qui vous donnera la mort : *Mors est malis vita bonis.* Le calice du salut sera pour vous un calice de condamnation: C'est le même Apôtre qui vous en assure après les paroles que je viens de vous expliquer : Celui, dit-il, qui mange indignement le corps de J. C., qui boit indignement son sang, c'est-à dire, qui le reçoit sans disposition & en état de péché, celui-là boit & mange son jugement : *Qui enim manducat & bibit*

indigné, judicium sibi manducat & bibit. (1. *Cor.* 11.) Quelle expression, M. F.! qui de vous, pécheurs téméraires, n'en sera pas effrayé? Si ce jugement étoit écrit sur le papier, on pourroit le déchirer: s'il étoit gravé sur le bois, on pourroit le brûler; s'il étoit buriné sur le bronze, on pourroit l'effacer; mais il a pénétré jusques dans vos veines & la moëlle de vos os; le moyen de le révoquer, après que vous l'avez mangé, après qu'il s'est converti, pour ainsi dire, en votre substance! quel malheur! comment le réparer? Ah, qu'il est difficile! L'aveuglement, l'endurcissement, l'impénitence finale où nous voyons réduits certains pécheurs, sont, M. F., les funestes effets de leurs indignes communions; dès qu'ils ont franchi le pas pour s'approcher de la sainte table, comme le perfide Judas, le démon s'empare de leur ame comme il fit de cet Apôtre, qui ne fut point touché des bontés que J. C. eut encore pour lui malgré sa trahison, & qui alla se pendre de désespoir, & de son gibet descendit dans les enfers. Tel est le sort des indignes communians. Ils ne sont touchés de rien; ni priere, ni menace, ni graces, ni exhortations ne font sur eux aucune impression: ils s'aveuglent, ils s'endurcissent sur tout ce qu'on peut leur dire de plus frappant; ils meurent, & sont après leur mort precipités dans le fond des enfers.

Ah! M. F., s'il y a quelqu'un parmi vous qui soit dans ces mauvaises dispositions, s'il y a ici quelque Judas, c'est-à-dire, quelqu'un en état de péché, qu'il tremble à la vue

de son état, qu'il appréhende les malheurs dont il est menacé, & qu'il ne s'approche pas de la sainte table pour faire la Pâque avec les Disciples, mais qu'il s'en éloigne ; car, s'il a la témérité de commettre ce sacrilege, il vaudroit mieux pour lui, comme il est dit de Judas, qu'il ne fût jamais né : *Melius erat illi si natus non fuisset homo ille.* (*Matth.* 26.) Il ne doit s'attendre qu'à un arrêt de mort le plus terrible. Sortez donc d'ici, vindicatifs, qui n'avez pas encore fait votre paix avec votre ennemi, & allez-vous réconcilier avec lui avant que d'offrir votre don à l'Autel : *Foris canes.* Sortez d'ici, jureurs qui avez encore la langue toute noircie des exécrations que vous avez prononcées, qui n'avez fait aucun effort pour vous corriger ; parce qu'aujourd'hui même que votre langue sera teinte du sang de J. C., vous la ferez peut être encore servir à l'outrager par vos juremens. Sortez d'ici, vous dont le cœur est encore fumant du feu qu'une infâme passion y a allumé, allez auparavant éteindre ce feu par les larmes de la pénitence. Sortez d'ici enfin, vous tous qui n'avez pas encore jeté loin de vous les iniquités dous vous êtes chargés : le pain des Anges ne doit point être distribué aux esclaves du démon ; purifiez-vous auparavant par la pénitence. Il vaut bien mieux différer quelque temps votre communion, que de la faire en mauvais état : *Foris canes.* Le Dieu des miséricordes veut bien vous donner encore le temps qui vous est nécessaire, & vous y recevoir quand vous serez préparés.

Pour vous à qui la conscience ne reproche point des fautes grieves, purifiez-vous des taches même les plus légeres que vous avez contractées, parce que les fautes légeres, quoiqu'elles ne rendent pas la Communion indigne, ne laissent pas que de vous priver de beaucoup de graces que vous recevriez, si vous les aviez entiérement effacées. Si J. C. lave les pieds à ses Apôtres avant que de manger avec eux cette divine Pâque, c'étoit, M. F., pour vous faire connoître la grande pureté qu'il faut avoir pour y participer ; il faut laver votre ame & la rendre aussi blanche que la neige, pour recevoir cette abondance de graces que J. C. communique aux ames saintes & ferventes qui s'approchent de lui : à cette pureté d'ame, joignez encore la pratique des vertus chrétiennes. En peu de mots le second Point.

II. Point. Nous apprenons du texte sacré, que pour manger l'Agneau Paschal, il falloit observer beaucoup de cérémonies ; manquer à une seule, c'étoit s'exposer aux plus rigoureux châtimens. On devoit manger cet Agneau avec des laitues sauvages ; il falloit être debout, avoir les reins ceints & un bâton à la main. Tout cela, M. F., nous marquoit les dispositions où nous devons être, les vertus que nous devons pratiquer pour nous mettre en état de manger l'Agneau sans tache de la nouvelle alliance. Ces laitues sauvages qui doivent servir d'assaisonnement à l'Agneau de Pâques, nous représentoient la mortification qui nous est nécessaire pour profiter de la céleste nourriture qui nous est

préſentée dans la divine nourriture. La ſituation où devoient être les Iſraëlites en faiſant leur Pâque, étoit une figure du détachement des choſes de ce monde, où nous devons être en qualité de voyageurs, & des empreſſemens que nous devons avoir pour les biens du Ciel; quiconque n'eſt pas dans ces diſpoſitions, eſt indigne de manger le pain des Anges, qui eſt devenu, comme le chante l'Egliſe, le pain des voyageurs *Panis Angelorum factus cibus viatorum.* Pour participer à ces noces toutes divines, pour entrer à ce feſtin de l'Agneau, il faut être revêtu des vertus chrétiennes, être animé d'une vive foi, pénétré d'une crainte ſalutaire, embraſé d'un amour tout divin Ce ſont les diſpoſitions prochaines que le Miniſtre ſacré annonçoit autrefois à tous ceux qui vouloient s'approcher de la ſainte table : *Accedite cum fide, tremore & dilectione.*

Il faut, M. F., que vous ſoyiez d'abord animés d'une vive foi qui vous repreſente d'un côté, la grandeur, la majeſté, la ſainteté du Dieu que vous allez recevoir; & de l'autre votre baſſeſſe, votre miſere, votre néant : quel eſt donc celui que je vais recevoir dans mon cœur, devez-vous dire à vous-mêmes? Qu'eſt-ce qui eſt renfermé dans cette hoſtie que l'on me préſente? C'eſt le maître du ciel & de la terre, le ſouverain de tous les Rois, c'eſt mon Dieu, mon Créateur, mon Sauveur, le même J. C qui a fait tant de prodiges ſur la terre, qui a guéri les malades, qui a reſſuſcité les morts, qui eſt mort en croix pour moi, qui eſt reſſuſcité,

monté au ciel, assis à la droite de son Pere, & qui doit un jour venir dans tout l'éclat de sa majesté juger les vivans & les morts : oui, je le crois, c'est le même J. C. que je vais recevoir qui fait le bonheur des Saints dans la gloire. Ah ! quel bonheur pour moi ! mais que suis-je, pauvre & misérable pécheur, ver de terre, cendre & poussiere, pour m'approcher ainsi du Saint des Saints, du Dieu de toute majesté & de toute grandeur? Ah ! si du moins j'avois conservé mon innocence ; que je n'eusse jamais offensé un Dieu si bon à mon égard ! Mais après tant de péchés, comment ai-je la hardiesse de me présenter à sa sainte table ! Tels sont, M. F., les sentimens que la foi doit produire en vous : sentimens d'humilité qui vous fassent reconnoître avec plus de raison, que l'humble Centenier de l'Evangile, votre indignité à recevoir un si grand bienfait. Non, Seigneur, devez-vous dire comme lui, je ne mérite pas que vous entriez dans mon cœur, je suis indigne de vous recevoir ; une seule de vos paroles seroit pour moi infiniment au dessus de mes mérites ; ou bien dites avec S. Pierre : ah ! Seigneur, bien loin de m'approcher de vous, je devrois plutôt vous dire de vous en éloigner, parce que je suis un pécheur. Ce seroit déja beaucoup pour moi que vous me permissiez, comme au Publicain, de me tenir au bas de votre saint temple, & vous dire comme lui, Seigneur, soyez-moi propice : ce seroit beaucoup pour moi que vous me pardonnassiez mes péchés ; mais que je m'approche de vous, après vous avoir si sou-

vent offensé ; que je vous loge dans un cœur qui a été si souvent souillé par le péché : ah! ne je dois pas craindre qu'un feu dévorant ne sorte du sacré tabernacle pour me consumer & punir ma témérité ? Quand j'aurois toute la pureté des Anges & toutes les vertus des Saints, je devrois trembler en approchant de vous ; combien plus ne dois-je pas craindre, après tant de péchés que j'ai commis, ne sachant pas sur-tout s'ils me sont pardonnés ? ne dois-je pas craindre de boire & de manger mon jugement, de recevoir l'arrêt de ma condamnation ?

Cette crainte néanmoins, M. F., ne doit pas vous décourager, ni vous éloigner de cette source de graces, si vous avez fait ce qui dépend de vous pour vous y préparer. Elle doit être au contraire accompagnée d'une ferme confiance que J. C. lui-même a voulu nous inspirer, lorsqu'il nous invite d'aller à lui : Venez à moi, vous tous qui êtes chargés, & je vous soulagerai : *Venite ad me omnes.* (*Matth.* 11.) Venez, mes amis, manger le pain que je vous ai préparé, enivrez-vous de ce vin délicieux qui germe les Vierges : *Inebriamini, charissimi.* (*Cant.* 5.) Mais afin que ce pain délicieux vous profite, il faut le manger avec faim ; & boire ce vin avec une soif ardente ; car de même que la nourriture du corps ne profite pas à ceux qui ont du dégoût, celle de l'ame ne vous sera pas salutaire, si vous ne brûlez d'un desir ardent de la recevoir. Or, quoi de plus propre à exciter en vous ce desir, que l'ardeur que J. C. lui-même vous témoigne

témoigne de s'unir à vous ? quel empreſſement de ſa part pour vous combler de ſes faveurs & vous remplir de ſes graces ? c'eſt le meilleur de tous les peres, le plus libéral de tous les Rois, qui ſe dépouille, pour ainſi dire, de ſa Majeſté pour vous en revêtir & vous prodiguer ſes dons avec magnificence. Car remarquez, M. F., que J. C. vient à vous dans la ſainte communion pour votre bonheur : *Venit tibi manſuetus ;* il vient en qualité de conquérant faire la conquête de votre cœur, regner dans votre ame, & ſoumettre vos paſſions à ſa loi ; il vient en qualité de maître vous inſtruire de vos devoirs, diſſiper vos ténebres, & vous apprendre toutes vérités : il vient en qualité de Médecin guérir vos maladies ſpirituelles ; il vient en qualité de Paſteur pour vous ramener dans le bercail, ou comme un tendre époux pour faire une ſainte alliance avec votre ame : tout cela n'eſt-il pas capable d'exciter en vous l'amour le plus ardent pour Dieu, qui vous aime avec tant d'excès ? C'eſt par amour qu'il ſe donne à vous ; pouvez-vous lui refuſer votre cœur ? Que perſonne donc ne s'approche avec dégoût, avec tiédeur, dit S. Chryſoſtôme; mais que tous ſoient dans la ferveur & l'amour le plus ardent.

PRATIQUES. Pour vous préparer à une communion fervente, paſſez cette ſemaine ſainte dans un profond recueillement, ſoyez plus pieux dans vos prieres, plus fideles à vos devoirs, plus aſſidus à l'Egliſe : allez avec joie répandre votre cœur aux pieds des Au-

teis, & transportez-vous en esprit sur le Calvaire pour contempler l'amour excessif d'un Dieu qui s'est rendu pour vous obéissant jusqu'à la mort de la croix ; mortifiez votre chair, afin de ressentir en vous quelqu'une des douleurs que J. C. a souffert pour vous : *Hoc sentite in vobis quod & in Christo Jesu.* (*Philip.* 5.) La mortification jointe à la priere est une excellente disposition à la Communion. Produisez souvent, avant que de communier, des actes de foi, d'adoration, d'humilité, de crainte, de confiance & d'amour. Si vous n'en savez pas assez pour vous entretenir long-temps, répétez souvent les mêmes actes, insistez particuliérement sur l'acte d'humilité ; c'est celui qui convient le plus au pécheur. En recevant J. C., entrez dans les sentimens de la sainte Vierge au moment de l'Incarnation ; adorez-le, remerciez-le, aimez-le, comme elle l'aimoit, lorsqu'elle le portoit dans son sein ; offrez à J. C. les adorations & l'amour de sa divine mere, & de toutes les ames saintes, pour suppléer à ce qui vous manque ; prosternez-vous à ses pieds comme sainte Magdelaine pour les embrasser, les arroser de vos larmes ; restez quelque temps à l'embouchure de cette fournaise ardente, pour laisser embraser votre cœur des feux du divin amour. Au sortir de la Communion, fermez vos yeux & vos sens à tout autre objet, occupez-vous uniquement de J. C. rempliſſant votre cœur. Ecriez-vous, comme Sainte Elisabeth : D'où me vient ce bonheur, que non pas la mere de mon Dieu, mais mon Dieu lui-même

me soit venu visiter ? béni soit celui qui est venu au nom du Seigneur. Répétez souvent les actes de remerciement, d'offrande & de demande. Demeurez quelqué temps, au moins un bon quart d'heure, à votre action de grace ; n'imitez pas, comme font un grand nombre, le perfide Judas qui sortit d'abord après la Cene. Si vous possédiez chez vous un grand Roi prêt à vous accorder ce que vous lui demanderiez, vous profiteriez de ces momens favorables ; vous possédez le Roi des Rois & le meilleur de tous, que ne devez-vous pas en espérer ? Passez la journée dans le recueillement & la pratique des bonnes œuvres. Visitez sur-tout J. C. pour le remercier de la grace qu'il vous a faite. Répétez les actes après la communion, priez-le de demeurer avec vous pendant le temps & l'éternité. *Amen.*

PRÔNE

POUR LE SAINT JOUR DE PAQUE.

Sur la Résurrection de J. C.

Surrexit, non est hîc.
Jesus est ressuscité, il n'est plus ici. (Marc. 16.)

ESSUYEZ vos larmes, M. F., & donnez un libre cours à votre joie; celui qui a été livré à la mort pour vos péchés, est ressuscité pour votre justification; celui qui faisoit depuis peu de jours le sujet de votre tristesse, doit aujourd'hui être l'objet de votre joie: ne cherchez point J. C. parmi les morts; il n'est plus dans le tombeau, il est ressuscité. Ce fut l'heureuse & agréable nouvelle que l'Ange du Seigneur annonça à ces pieuses femmes qui vinrent au tombeau de J. C. trois jours après sa mort, pour embaumer son corps. Vous venez chercher, leur dit cet Ange, Jesus de Nazareth, qui a été crucifié, mais vous ne le trouverez pas, il n'est plus ici. Hâtez-vous seulement d'aller annoncer la résurrection de votre maître à ses disciples, & dites-leur qu'ils le trouveront en Galilée où il va les devancer: *Ibi*

eum videbitis ſicut dixit vobis. (*Marc.* 16.)

Tel eſt, M. F., le grand myſtere que nous célébrons dans ce beau jour, que le Prophete appelle le jour du Seigneur par excellence, jour de joie & d'alégreſſe pour les hommes : *Hæc dies quam fecit Dominus, exultemus & lætemur in ea.* (*Pſal.* 117.) Ce jour eſt le jour du Seigneur, parce qu'il nous en manifeſte la gloire & la puiſſance dans un prodige nouveau, qui juſqu'ici n'a point eu de ſemblable; je veux dire, dans la réſurrection d'un Homme-Dieu, qui s'affranchit lui-même des horreurs du tombeau, pour reprendre une vie plus glorieuſe que celle que la mort lui a enlevée. C'eſt en ce jour que ce Temple myſtérieux détruit par les Juifs, eſt rétabli en ſon entier; que la pierre angulaire qu'ils ont rejetée, reprend tout ſon éclat; que le ſecond Jonas ſort du ſein de la terre, comme le premier ſortit du ſein de la baleine; que le véritable Samſon briſe les portes de la mort qui le tenoient captif, & emporte avec lui ſes dépouilles, entraînant à ſa ſuite un grand nombre de captifs qu'il délivre. O mort! où eſt ta victoire? Puiſſances des ténebres, à quoi ſe ſont terminés vos efforts? ils n'ont ſervi qu'à faire connoître la gloire & la puiſſance de celui à la vie duquel vous avez oſé attenter: *Hæc dies quam fecit Dominus.* Ce jour eſt auſſi un jour de joie pour les hommes; car ſi J. C. eſt reſſuſcité pour ſa gloire, c'eſt auſſi pour notre ſalut & notre bonheur. Nous trouvons dans ſa réſurrection la cauſe & le modele de notre réſurrection à la grace:

Exultemus & lætemur in eâ. Nous trouvons dans la résurrection de J. C. la cause de notre résurrection, parce qu'elle nous en fournit les motifs les plus pressans : *Resurrexit propter justificationem nostram.* (*Rom.* 4.) nous y trouverons le modele de notre résurrection, parce que cette résurrection de J. C. nous en donne les regles les plus certaines : *Quomodò Christus surrexit à mortuis, ita & nos in novitate vitæ ambulemus.* (*Rom.* 6.) En un mot, la résurrection de J. C. est le fondement & le modele de notre résurrection : c'est tout mon dessein ; je le traiterai dans un seul point.

Je remarque dans la résurrection de J. C. deux qualités que doit avoir notre résurrection à la vie de la grace. La vérité & la constance. J. C. est véritablement ressuscité : *Surrexit verè.* (*Luc.* 24.) Il est ressuscité pour ne plus mourir : *Christus resurgens ex mortuis jam non moritur.* (*Rom.* 6.) Voilà, Chrétiens, le modele de votre résurrection spirituelle. Il ne faut pas se contenter d'une résurrection apparente ; mais il faut sincérement se convertir, il faut persévérer dans la vie nouvelle qui est le fruit d'une sincere conversion : *Quomodo Christus, &c.* (*Rom.* 6.)

1. Jesus-Christ est véritablement ressuscité : on n'en peut plus douter, après toutes les preuves que nous en avons ; le ciel & la terre, les Anges & les hommes ont rendu témoignage à cette résurrection. J. C. en a donné des preuves dans les différentes apparitions qu'il a faites à ses Apôtres après sa résurrection : *Surrexit & apparuit.* Exami-

nons toutes les circonstances de cette résurrection, pour nous instruire des qualités que doit avoir la nôtre.

Pour ressusciter il faut mourir : J. C. est mort, & pour faire voir qu'il l'étoit véritablement, il resta trois jours dans le tombeau. Mais comme la mort n'étoit point en lui la peine d'un péché qui lui fût personnel, puisqu'il étoit impeccable de sa nature, & qu'il n'a souffert la mort que pour effacer, comme dit S. Paul, la cédule du péché qui nous étoit si contraire ; la mort n'exerça point sur son corps innocent le même empire qu'elle exerce sur les coupables qu'elle réduit dans un état de corruption : *Non dabis Sanctum tuum videre corruptionem.* (*Psal.* 15.) Aussi dès qu'il eût consommé son ouvrage & accompli les oracles, il fit bien voir qu'on ne lui avoit ôté la vie que parce qu'il l'avoit voulu, & qu'il avoit le pouvoir de la reprendre quand il voudroit. Il ne fit donc, pour ainsi dire, que s'endormir dans les prisons de la mort, comme il le dit par son Prophete : *Ego dormivi & soporatus sum.* (*Psal.* 3.) Car bientôt après il triompha des horreurs du tombeau, & s'assura pour toujours l'immortalité. En signe de sa victoire il fit trembler la terre, il leva la pierre qui le couvroit, & laissa dans son sépulcre les suaires qui l'enveloppoient ; les soldats qui le gardoient se retirerent en désordre, & les pieuses femmes, comme les Apôtres, qui vinrent au sépulcre, ne l'y trouverent plus : *Non est hic.* Toutes ces circonstances sont autant de figures de ce qui doit se passer dans

la converſion du pécheur, premiérement il doit mourir. Hélas! pécheurs, il n'eſt que trop vrai que vous êtes morts par le péché qui vous a ôté la vie de la grace; vous êtes dans le tombeau du péché, couverts d'une groſſe pierre, par la mauvaiſe habitude que vous avez contractée. Or, pour ſortir de ce tombeau, & détruire la mort du péché, il faut vous condamner à un autre genre de mort, par un entier détachement du péché, par un renoncement général à tout ce qui a été pour vous l'occaſion du péché; en ſorte que vous puiſſiez dire avec le grand Apôtre, nous ſommes morts au péché, comment eſt-ce que nous pourrions vivre encore dans le péché? *Mortui ſumus peccato, quomodò adhuc vivemus in illo?* (*Rom.* 6.) Voilà le genre de mort qui doit précéder votre réſurrection à la grace, ou plutôt qui doit l'accompagner, qui en eſt la condition eſſentielle: car mourir au péché, c'eſt reſſuſciter à la grace. Mais pour en venir là, que devez-vous faire? Comme la terre trembla à la réſurrection de J. C., il faut de même que votre cœur tremble, qu'il ſoit ému, briſé par la douleur, déchiré & attriſté de regret. Ce n'eſt pas aſſez de concevoir quelque deſir de converſion qui vous laiſſeroit dans le même état; mais votre cœur doit changer d'inclination, en changeant d'objet: changement qui doit être ſi parfait, que votre cœur ne ſoit plus le même cœur; en ſorte qu'il s'en crée un tout pur & tout nouveau au milieu de vous-mêmes; comme le Prophete le demandoit pour lui: *Cor mundum crea in me Deus.* Voilà

le premier pas qu'il faut faire pour passer à une vie nouvelle. Vous devez ensuite, pécheurs, lever la pierre du sépulcre, c'est-à-dire, rompre la mauvaise habitude qui vous tient captifs dans les liens de la mort, & qui empêche la rosée du Ciel d'entrer dans votre ame. Cette pierre est grosse, il est vrai; l'habitude est si enracinée chez vous, qu'elle est devenue comme une seconde nature. Mais cette habitude, cette pierre fût-elle encore plus difficile à lever que celle qui couvroit le corps de J. C., vous devez imiter le courage de ces pieuses femmes qui allerent de grand matin pour embaumer le corps du Sauveur, sans être effrayées ni de la grosseur de la pierre, ni retenues par la crainte des Juifs & des Soldats qui gardoient le sépulcre. Il faut vous faire de saintes violences pour résister à ces habitudes, par les actes des vertus contraires. Si ces habitudes ne font encore que naître, prenez-vous-y dès le matin, c'est-à-dire, ayez soin d'en étouffer les premiers mouvemens. Elevez-vous au dessus de tous les respects humains qui seroient un obstacle à votre conversion; que la crainte de déplaire aux hommes ne vous retienne jamais dans un ouvrage où il s'agit de votre salut éternel. Il faut aussi lever le sceau du péché, c'est-à-dire, rompre ces engagemens criminels, vous éloigner de ces maisons, de ces personnes, de ces occasions de péché qui étoient comme les gardes qui tenoient votre ame captive dans les prisons de la mort; c'est à cette marque que l'on reconnoîtra que vous êtes véritablement ressuscités; en sorte que

l'on puisse dire de vous, par rapport à ces occasions ; ce que l'Ange dit de Jesus de Nazareth à ces saintes femmes qui le cherchoient dans son tombeau : *Surrexit, non est hic.* Vous cherchez ce pécheur dans ces maisons qu'il fréquentoit, avec ces personnes qui étoient un écueil à sa vertu ; mais il ne les fréquente plus. Cet ivrogne ne va plus dans ces cabarets ; ces personnes ont rompu le commerce dangereux qu'elles avoient ensemble ; on ne les voit plus l'une avec l'autre : *Non est hic.* Cet homme est vivant, il ne faut plus le chercher parmi les morts ? *Quid quæritis viventem cum mortuis?* (*Luc.* 24.) Il a laissé dans le tombeau toutes les dépouilles de la mort, il a purgé le vieux levain qui étoit en lui pour devenir une nouvelle créature en J. C. : en un mot, il n'est plus ce qu'il étoit, il est entiérement changé.

Voilà, M. F., ce qui est absolument nécessaire pour une véritable résurrection. Car autrement en vain prétendrez-vous être ressuscités à la grace & avoir part à la résurrection du Sauveur ; ce n'est pas assez d'avoir donné au temps paschal, comme le commun des fideles, des marques extérieures de Religion, de vous être approchés des Sacremens de Pénitence & d'Eucharistie, si vous n'êtes véritablement changés & convertis, si vous conservez encore quelque levain du péché, si vous avez quelque attache à l'idole de votre passion, si vous n'êtes pas encore réconciliés avec votre ennemi, & s'il reste dans votre cœur quelque fiel contre lui ; si vous n'avez pas satisfait, ou que vous ne

soyiez pas résolus de satisfaire au plutôt au prochain à qui vous avez fait tort, votre résurrection n'est qu'une résurrection apparente, qui peut bien en imposer aux hommes, mais non pas à Dieu. Vous paroissez être du nombre des vivans, mais vous êtes effectivement du nombre des morts : *Nomen habes quòd vivas, & mortuus es.* (*Apocal.* 2.) Hélas ! combien y en a-t-il peut-être parmi vous de ce caractere, qui ne sont ressuscités qu'en apparence ? Ce n'est pas à moi à en juger, Dieu seul les connoit ; mais vous pouvez bien vous juger vous-mêmes par les dispositions où vous vous trouvez à l'égard du péché & des occasions du péché ; vous connoîtrez que votre résurrection est véritable & sincere par les rapports qu'elle doit avoir avec celle de J. C. Or, comme nous l'avons dit, J. C. par sa résurrection a repris une nouvelle vie toute différente de celle qu'il avoit auparavant ; son corps est non seulement sorti du tombeau, mais il a reçu des qualités qui le rendent participant de la nature des esprits ; de passible & mortel qu'il étoit, il est devenu impassible & immortel : ce n'est plus un corps appesanti par la matiere, mais un corps agile & subtil, qui penetre & qui va par-tout où il lui plaît : c'est un corps en un mot qui, quoique sur la terre, ne tient plus à la terre ; qui est devenu tout céleste, & tout autre qu'il n'étoit auparavant.

Tel doit être le Chrétien vraiment ressuscité à la grace ; c'est un homme qui ne tient plus à la terre, qui use de ce monde comme

n'en usant pas, qui ne cherche que les choses du Ciel : *Si consurrexistis cum Christo, quæ sursùm sunt quærite.* (*Col.* 3.) Un Chrétien ressuscité avec J. C. est un homme insensible aux plaisirs & à la gloire, qui se regardant sur la terre comme un voyageur, ne respire que pour le Ciel, sa chere patrie. C'est un homme qui n'a de l'ardeur que pour faire du bien, qui se porte aisément aux bonnes œuvres & à l'accomplissement de ses devoirs, qui ouvre ses mains à l'indigent, qui visite J. C. dans le lieu saint, ou dans ses membres souffrans. C'est un homme enfin qui est devenu tout céleste, dont les pensées & les discours ne roulent que sur le Royaume de Dieu, & dont les actions ne tendent qu'à cette fin.

A ces marques, M. F., reconnoissez-vous que vous êtes véritablement ressuscités avec J. C. ? Ah ! que je crains que votre conscience ne vous rende un témoignage contraire ! Si vos pensées, vos desirs, vos paroles, vos actions n'ont pour objet que les biens de ce monde, vous êtes tout terrestres, & votre vie ne ressemble point à celle de Jesus ressuscité. Réformez-vous donc sur ce modele, en purifiant le vieux levain qui est en vous, en corrigeant vos inclinations basses & terrestres, en mortifiant vos passions, pour devenir une nouvelle créature, & pour célébrer la Pâque de J. C. avec les azymes de sincérité & de vérité, c'est-à-dire, avec les sentimens & les inclinations d'un homme entiérement renouvellé : *Expurgate vetus fermentum, ut*

sitis nova conspersio; epulemur in azymis sinceritatis & veritatis. (1. *Cor.* 5.)

Pour que votre résurrection soit véritable, il faut encore en donner des marques, comme J. C. en donna de la sienne dans les différentes apparitions qu'il fit à ses Apôtres; *apparuit.* Et pourquoi pensons-nous, M. F., que le Sauveur ressuscité demeure encore 40 jours sur la terre avant son ascension dans le Ciel, si ce n'est pour donner à ses Apôtres des preuves sensibles de sa résurrection? C'est pour cela qu'il se manifesta à eux en différentes fois, & en différens endroits; aujourd'hui à Jérusalem, demain au château d'Emmaüs, ensuite en Galilée, tantôt à quelques-uns en particulier, tantôt à tous rassemblés en un même lieu. Il ne vouloit leur laisser aucun doute de sa résurrection; mais il vouloit aussi nous apprendre que ce n'est point assez d'être convertis; qu'il faut le paroître en effet: il vouloit surtout apprendre aux pécheurs qui l'ont déshonoré devant les hommes, à réparer, par une vie exemplaire, l'outrage qu'ils lui ont fait; aux pécheurs qui par leur scandale ont engagé les autres dans les voies de l'iniquité, à les édifier par une conduite réguliere; il vouloit en un mot que tout pécheur converti se montrât devant les hommes tel qu'il est devant Dieu soit pour l'intérêt de sa gloire, soit pour l'édification de ses freres. Car si tout homme doit rendre témoignage à l'Evangile, il doit confesser J. C. devant le monde, à moins que de vouloir en être méconnu devant le Pere céleste. C'est sur-tout le pé-

cheur qui lui a ravi la gloire qui lui étoit due, parce que le témoignage de ce pécheur, en réparant l'injure qu'il a faite à Dieu, sera pour les autres un attrait puissant pour la vertu. Vous donc qui vous faites gloire d'absenter des divins Offices, qui par indévotion restez au bas de nos Eglises, vous que l'on ne voyoit presque jamais approcher des Sacremens, vous qui par vos juremens, vos paroles obscenes, portiez une odeur de mort dans vos familles & dans le cœur de ceux qui vous fréquentoient; il faut que l'on vous voie assidus auprès des saints Autels, que l'on vous voie approcher des Sacremens, que l'on ne vous entende plus prononcer que des paroles édifiantes; il faut que vous soyiez la bonne odeur de J. C. par une conduite réguliere, que vous paroissiez enfin tout autres que vous n'étiez auparavant: c'est ainsi, & non autrement, qu'on pourra dire de vous que vous êtes véritablement ressuscités, & que vous en donnez des marques: *Surrexit vere & apparuit.* (*Luc.* 24.)

2. Mais ce n'est pas assez de ressusciter à la vie de la grace; il faut que cette résurrection soit constante comme celle de J. C. l'a été. Pourquoi ne propose-t-on pas la résurrection de Lazare pour modele d'une parfaite résurrection? C'est que Lazare après avoir recouvré la vie par la puissance de J. C., fut ensuite sujet à l'empire de la mort. Mais J. C ressuscité ne meurt plus: *Christus resurgens jam non moritur.* (*Rom.* 6.) Dans ce combat admirable où la vie & la mort ont été aux prises, il a fait perdre à la mort

son aiguillon, il l'a entiérement absorbée dans la victoire qu'il a remportée sur elle : *Absorpta est mors in victoria.* (1. *Cor.* 15.) Juifs inhumains, vous avez pu exercer une fois sur lui votre fureur par les tourmens que vous lui avez fait endurer ; mais l'heure des ténebres est passée, votre puissance est finie, tous les efforts que vous pourriez faire pour attenter à sa vie seroient inutiles. Il a bien voulu souffrir la mort par l'infirmité de notre nature qu'il avoit prise ; mais il vit maintenant par la vertu de Dieu : *Crucifixus est ex infirmitate, sed vivit ex virtute* : (2. *Cor.* 13.) & sa vie égalera la durée de tous les siecles : *Ecce sum vivens in secula seculorum.* (*Apoc.* 1.) Telle doit être, M. F., votre résurrection à la grace ; elle doit porter un caractere d'immortalité qui vous rende invincibles aux traits de vos ennemis. Car de quoi vous serviroit-il d'être sortis pour un temps, comme Lazare, du tombeau, si vous retombez dans un état de mort, en retombant dans le péché qui vous fait perdre la vie de la grace ? Quelle injure ne feriez-vous pas à Dieu, & quel tort ne vous porteriez-vous pas à vous-mêmes ? injure à Dieu, parce que vous paieriez de la plus noire ingratitude la patience qu'il a eue de vous attendre à pénitence, la bonté qu'il a eue de vous recevoir, & le bien qu'il vous a fait de vous tirer des ombres de la mort pour vous rendre à la vie. Vous vous porteriez aussi à vous-mêmes un dommage considérable, parce qu'en retombant dans votre péché & en perdant la grace de Dieu,

vous vous expoſez au danger de ne jamais la recouvrer, ſoit parce que la mort peut vous ſurprendre, ſoit parce que vous aurez plus de peine à vous relever. Hélas! peut-être que le premier péché que vous commettrez, mettra le ſceau à votre réprobation, & que Dieu ne vous donnera plus le temps ni la grace de faire pénitence; penſez-y bien, afin que cette penſée vous retienne dans l'heureux état où la grace vous a rétablis. Mais hélas! combien peu de Chrétiens ſe ſoutiendront dans leurs réſolutions! combien de ceux qui m'écoutent, vont reprendre la route de leurs paſſions criminelles qu'ils ont abandonnés pour quelque temps! Ils ont voulu ſatisfaire à un devoir que la Religion impoſe; & pour être admis à la manducation de l'Agneau Paſchal, ils ſe ſont privés de certains plaiſirs auxquels leur cœur eſt toujours attaché; ils ſe ſont fait quelque violence, mais ne ſe démentiront-ils pas à la premiere occaſion? Tout le monde ſans doute ſatisfera dans cette paroiſſe au devoir paſchal; mais en ſera-t-on plus pieux envers Dieu, plus charitable envers ſon prochain, plus vigilant ſur ſoi-même? Hélas! n'eſt-il pas à craindre qu'on ne ſoit toujours également ſujet aux mêmes défauts? Voilà, M. F., ce qui eſt capable de changer la joie de ces ſolemnités en deuil & en triſteſſe, parce que nous voyons tous les ans que les fêtes ne ſont pas plutôt paſſées, que le vice & le libertinage qui ſembloient être éteints, ſe raniment & reſſuſcitent, pour ainſi dire, pour faire ſouffrir à J. C. dans le

cœur des pécheurs une ſeconde mort, en quelque façon plus cruelle que celle que les Juifs lui ont fait endurer.

Qu'il n'en ſoit pas ainſi de vous, M. F.; perdez pluiôt tout ce que vous avez de plus cher au monde, que de perdre la grace de votre Dieu.

PRATIQUES. Faites pendant ces fêtes de fréquentes viſites à J. C. pour lui demander la grace de la perſévérance; fuyez les occaſions, les aſſemblées, les parties de plaiſir que l'on a interrompues pendant le temps de la pénitence, & que l'on va reprendre pour ſe dédommager de celles dont on s'eſt privé. La gloire de la réſurrection de J. C. ne doit pas vous faire oublier ſes ſouffrances. c'eſt pour nous en faire ſouvenir qu'il a conſervé ſes ſacrées plaies; ainſi le bonheur d'une ſainte réſurrection ne doit pas mettre fin à votre pénitence. C'eſt au contraire par la pénitence, par la mortification, jointe à des prieres ferventes, que vous conſerverez la grace de la réſurrection; ce n'eſt qu'en ſuivant les traces de Jeſus ſouffrant que l'on peut eſpérer de regner avec J. C. glorieux & triomphant: *Si compatimur ut & conglorificemur.* (*Rom.* 8.) Gémiſſez, & faites amende honorable à J. C. des outrages ſanglans que tant de mauvais Chrétiens lui font par les communions ſacrileges dont ils ſe rendent coupables dans ce temps paſchal: priez le Seigneur qu'il daigne éclairer ces téméraires ſur leur malheureux ſort, & ſollicitez-le qu'il veuille conſerver précieuſement le fruit des bonnes communions, dans

ceux qui ont mangé, ou qui mangeront le pain des Anges avec de saintes dispositions : ces sentimens de zele vous mériteront des graces abondantes qui vous conduiront à la vie éternelle : Je vous la souhaite. *Amen.*

Fin du Tome second.

LES
EVANGILES
DES PRÔNES
CONTENUS DANS CE VOLUME,
AVEC DES NOTES.

LES

EVANGILES

DES DIMANCHES

ET PRINCIPALES FÊTES DE L'ANNÉE,

AVEC DES NOTES.

POUR LE CINQUIEME DIMANCHE APRÈS LES ROIS.

(*MATTH. c.* 13.)

24. JESUS leur proposa une autre parabole en ces termes : le Royaume des Cieux est semblable à un homme qui avoit semé du bon grain dans son champ.

25. Mais pendant que les hommes dormoient, son ennemi vint, & sema de l'ivraie parmi le bled, & se retira.

26. L'herbe ayant donc poussé, & étant montée en épi, l'ivraie parut aussi.

27. Alors les serviteurs du Pere de famille vinrent le trouver, & lui dirent : Seigneur,

n'avez-vous pas semé du bon grain dans votre champ ? D'où vient donc qu'il y a de l'ivraie ?

28. Il leur répondit : c'est mon ennemi qui l'y a semée. Ses serviteurs lui dirent : voulez-vous que nous allions l'arracher ?

29. Non, répondit-il, de peur qu'en arrachant l'ivraie, vous ne déraciniez en même temps le bon grain.

30. Laissez croître l'un & l'autre jusqu'à la moisson ; & au temps de la moisson, je dirai aux moissonneurs : arrachez premièrement l'ivraie, & liez-la en bottes pour la brûler ; mais amassez le bled pour mon grenier.

NOTES.

Cette façon de parler donc J. C. se sert ordinairement en proposant une parabole, ne veut pas dire que le Royaume des Cieux soit précisément semblable à la chose dont il s'agit ; mais seulement que la parabole prise en général, marque ce qui se passe dans le Royaume des Cieux. Le Pere Lallement dans ses Notes prend ici le Royaume des Cieux pour la prédication de l'Evangile. Or il arrive dans la prédication de l'Evangile quelque chose de semblable à ce qui arrive à un homme qui avoit semé de bon grain dans son champ. Nous ferons l'application de cette parabole sur ce qui est renfermé dans cet Evangile & plusieurs autres versets du même Chapitre.

Celui qui seme le bon grain, est le fils de Dieu & ses Ministres. Le champ où le grain est semé, est le monde. L'Ennemi qui seme le mauvais grain, est le Démon & ses suppôts, les Hérétiques, les

Schismatiques, les Novateurs & les Libertins; ils le sement pendant le temps du sommeil, pendant le temps où les Pasteurs ne veillent pas à la conservation des ames commises à leurs soins. La bonne semence est la bonne & saine doctrine, dont se nourrissent les enfans du Royaume de J. C., qui reçoivent avec docilité, & qui pratiquent les maximes de l'Evangile. La mauvaise semence est la mauvaise doctrine des Hérétiques & des faux Docteurs, répandue par l'esprit d'erreur, de malice & de libertinage, & qui est reçue par les enfans d'iniquité, par les impies & les amateurs du siecle.

Qu'arrivera-t-il au temps de la moisson, à la consommation des siecles? Le Souverain Juge enverra ses moissonneurs; les Anges, les Ministres de sa justice viendront; ils sépareront les méchans du milieu des justes; ils précipiteront les méchans dans la fournaise du feu. Les justes seront réservés pour le grenier du pere de famille; ils brilleront comme le soleil dans le Royaume de leur Pere céleste.

Pour le sixieme Dimanche après les Rois.

(Luc. c. 2.)

31. Jesus proposa au peuple une autre parabole, en disant: le Royaume des Cieux est semblable à un grain de senevé, qu'un homme prend & seme dans son champ.

32. Ce grain est la plus petite de toutes les semences; mais lorsqu'il est crû, il est plus grand que tous les autres légumes, & il devient un arbre; en sorte que les oiseaux

du Ciel viennent se reposer sur ses branches.

33. Il leur dit encore une autre parabole : Le Royaume des Cieux est semblable au levain qu'une femme prend, & qu'elle met dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que la pâte soit toute levée.

34. Jesus dit toutes ces choses au peuple en parabole, & il ne parloit point sans paraboles,

35. Afin que cette parabole du Prophete fût accomplie : J'ouvrirai ma bouche pour parler en paraboles ; je publierai des choses qui ont été cachées depuis la création du monde.

NOTES.

La Religion chrétienne & la prédication de l'Evangile, désignée ici sous le Royaume des Cieux, est comparée à un grain de senevé, en ce que de foible, d'obscure & de petite qu'elle étoit dans ses commencemens, elle devint très-illustre, très-vaste & très-connue dans la suite ; & cela avec une si grande rapidité qu'en peu de siecles elle effaça & fit disparoître presque toutes les autres Religions. Les oiseaux du ciel vinrent se reposer sur ses branches, lorsque les Grands du monde, les Rois, les Savans, les Philosophes entrerent dans l'Eglise, se mirent à couvert sous son ombre, & se rassasierent de ses fruits. C'est l'explication de Dom Calmet dans son commentaire sur S. Matthieu.

33. Le même Dom Calmet ajoute que cette parabole a la même signification que la précédente. La doctrine évangélique & la Religion chrétienne par des commencemens très-foibles ont insensiblement

blement causé dans le monde des changemens extraordinaires.

35 Quoique J. C. se servit souvent des paraboles, cependant il parloit souvent, même au peuple, dans un style plus simple & plus intelligible. Mais tout le discours qu'il leur fit alors, ne consistoit qu'en paraboles. Ainsi s'accomplit ce qu'avoit dit le Prophete. Ce qui est apporté du Psеaume septante-sept, étoit une narration dans un style concis des merveilles que Dieu avoit faites en faveur de son peuple. C'est dans un sens mystique que l'Evangile applique les paroles du Psеaume aux expressions figurées de J. C. par lesquelles il révéloit les mysteres & les vérités de l'Evangile cachés dès le commencement du monde, ou plutôt, dès l'éternité.

Pour le Dim. de la Septuagésime.
(MATTH. C. 20.)

1. Jesus dit cette parabole à ses Disciples : Le Royaume des Cieux est semblable à un Pere de famille qui sortit dès le grand matin, afin de louer des ouvriers pour travailler à sa vigne.

2. Et étant convenu avec les ouvriers d'un denier pour leur journée, il les envoya à sa vigne.

3. Il sortit de même sur la troisieme heure, & en ayant vu d'autres qui se tenoient dans la place sans rien faire,

4. Il leur dit : Allez-vous-en aussi vous autres à ma vigne, & je vous donnerai ce qui sera raisonnable.

5. Et ils s'y en allerent. Il sortit encore sur la sixieme & sur la neuvieme heure, & il fit la même chose.

6. Enfin il sortit sur la onzieme heure; & en ayant trouvé qui étoient là, il leur dit: pourquoi demeurez-vous là tout le long du jour sans travailler?

7. C'est, lui dirent-ils, que personne ne nous a loués. Il leur dit: allez-vous-en aussi vous autres à ma vigne.

8. Or le soir étant venu, le Maître de la vigne dit à celui qui avoit le soin de ses affaires: appellez les ouvriers & payez-les, en commençant depuis les derniers jusqu'aux premiers.

9. Ceux donc qui étoient venus sur la onzieme heure s'étant approchés, reçurent chacun un denier.

10. Ceux qui avoient été loués les premiers venant à leur tour, s'imaginerent qu'on leur donneroit davantage; mais ils ne reçurent que chacun un denier.

11. Et en le recevant, ils murmuroient contre le Pere de famille,

12. En disant: ces derniers n'ont travaillé qu'une heure, & vous leur avez donné autant qu'à nous, qui avons supporté le poids du jour & de la chaleur.

13. Mais il répondit à l'un d'eux: mon ami, je ne vous fais point de tort; n'êtes-vous pas convenu avec moi d'un denier?

14. Prenez ce qui vous appartient, & vous en allez; pour moi je veux donner à ce dernier autant qu'à vous.

15. Ne m'eſt-il donc pas permis de faire ce que je veux? Et votre œil eſt-il mauvais, parce que je ſuis bon?

16. Ainſi les derniers ſeront les premiers, & les premiers ſeront les derniers; car il y a beaucoup d'appellés, mais peu d'élus.

NOTES.

Cet Evangile tend à prouver ce qui eſt dit dans le chapitre précédent de S Matthieu: *Multi autem erunt primi noviſſimi, & noviſſimi primi.* Dom Calmet dans ſon Commentaire, croit que le ſens littéral de ce paſſage regarde principalement la réprobation des Juifs & l'élection des Gentils. C'eſt auſſi le vrai ſens de ces paroles du verſet ſeizieme de ce chapitre: *Erunt noviſſimi primi, & primi noviſſimi.* Voyez la note ſur l'Evangile du troiſieme Dimanche après les Rois. Nous nous tiendrons ici à une courte application pour le ſens moral. Ménochius dit que le pere de famille, c'eſt Dieu; Théophilacte, que la vigne eſt notre ame. Ajoutons avec Ménochius que les hommes ſont les ouvriers. Ce bon Pere de famille nous engage tous de grand matin, dès que nous avons l'uſage de raiſon, & à toute heure de notre vie, à travailler à ſa vigne, à cultiver notre ame par les vertus chrétiennes. Le jour où nous devons travailler, eſt donc toute notre vie. Le ſoir marque la mort & le jour du jugement. Dieu convient avec nous pour la récompenſe de notre travail d'un denier pour le jour, c'eſt-à-dire, de nous donner ſa gloire à la fin de la vie, qui n'eſt qu'un jour en comparaiſon de l'éternité. Etant tous appellés à la vie éternelle, puiſque Dieu veut que tous les hommes ſoient ſauvés, animons-nous

à rendre notre vocation & notre élection certaine par la pratique des bonnes œuvres, à travailler avec crainte à notre salut, à servir le Seigneur dans la sainteté tous les jours de notre vie, afin d'être du nombre des élus, qui est petit, parce que peu de Chrétiens vivent d'une maniere digne de leur sainte vocation.

Ajoutons ici une courte explication sur quelques versets.

2. On n'est pas d'accord sur la valeur d'un denier de ce temps-là; le pere Lallement dans ses Notes dit qu'il revient à dix sols de notre monnoie.

3. Les Hébreux, de même que la plupart des autres peuples, partageoient le jour en douze heures égales entr'elles; mais inégales par raport aux différentes saisons, où les jours sont tantôt plus longs & tantôt plus courts Les Juifs comptoient ces douze heures depuis le lever du soleil jusqu'au coucher. Ils partageoient aussi quelquefois le jour en quatre parties, dont chacune comprenoit trois heures. Ils appelloient ces parties Prime, Tierce, Sexte & None. La premiere duroit depuis six heures du matin jusqu'à neuf, & ainsi du reste.

L'Econome du Maître de la vigne étoit un Esclave, établi sur les autres Esclaves de la famille, qui avoit soin de leur fournir la nourriture, & de leur distribuer leur travail; il faisoit la dépense, payoit les ouvriers, & rendoit compte de tout au Pere de famille, qui lui laissoit le soin de ses affaires domestiques.

Pour le Dimanche de la Sexagéſime.

(Luc, 8.)

4. Le peuple s'aſſemblant en foule, & ſe preſſant de ſortir des Villes pour venir vers Jeſus, il leur dit en paraboles :

5. Celui qui ſeme eſt allé ſemer ſon grain ; & en ſemant, une partie du grain eſt tombée le long du chemin, où elle a été foulée aux pieds, & les oiſeaux du Ciel la mangerent.

6. Une autre partie eſt tombée ſur des pierres ; & ayant levé, elle s'eſt ſéchée, parce qu'elle n'avoit point d'humidité.

7. Une autre eſt tombée au milieu des épines ; & les épines croiſſant avec la ſemence, l'ont étouffée.

8. Une autre partie eſt tombée en de bonne terre ; & ayant levé, elle a porté du fruit, & a rendu cent pour un. En diſant ceci, il s'écrioit : que celui-là entende, qui a des oreilles pour entendre.

9. Ses Diſciples lui demanderent ce que vouloit dire cette parabole.

10. Il leur dit : pour vous, il vous a été donné de connoître le myſtere du Royaume de Dieu ; mais pour les autres, ce n'eſt qu'en paraboles ; afin qu'en voyant, il ne voient pas ; & qu'en écoutant, ils ne comprennent pas.

11. Voici donc ce que veut dire cette parabole : la ſemence eſt la parole de Dieu.

12. Ceux qui sont le long du chemin, sont ceux qui l'écoutent ; & le Démon vient ensuite, qui ôte de leur cœur la parole, de peur qu'en croyant, ils ne soient sauvés.

13. Ceux qui reçoivent la parole sur un endroit pierreux, ce sont ceux qui écoutant la parole, la reçoivent avec joie ; mais ils n'ont point de racine, parce qu'ils croient pour un temps, & qu'ils se retirent au temps de la tentation.

14. Ce qui tombe dans les épines, marque ceux qui ont écouté la parole de Dieu ; mais en qui elle est ensuite étouffée par les inquiétudes, par les richesses & par les plaisirs de cette vie ; de sorte qu'ils ne portent point de fruit.

15. Enfin ce qui tombe dans la bonne terre, marque ceux qui, écoutant la parole avec un cœur droit & bien disposé, la retiennent, & portent du fruit par la patience.

NOTES.

Cette parabole est expliquée par J. C. même. Méditons-la, afin que nous recevions sa parole, avec un cœur bon & sincere, que nous la conservions avec soin, que nous l'observions avec fidélité, & que nous fructifiions avec persévérance dans la pratique du bien, pour recueillir de l'esprit la vie éternelle.

8. J. C. se sert souvent de cette façon de parler pour rendre ses Auditeurs attentifs, pour leur faire desirer & demander à Dieu la connoissance des choses qu'il jugeoit à propos de leur envelopper

sous des figures & des similitudes. C'est la réflexion du Pere Lallement.

10. J. C. parle ici de l'aveuglement des Juifs tout volontaire de leur part. Il veut dire que par leur incrédulité ils ferment les yeux à la lumiere, pour ne pas voir; & méritent que par une juste punition Dieu, retire d'eux ses lumieres & ses graces qu'ils ont mépriſées & dont ils ont abusé. Pour ses Disciples, leur humble docilité est récompensée par la révélation qu'il leur fait du mystere du royaume de Dieu, c'est-à-dire, de tout le fond de la doctrine évangélique, de ce qu'il y a de plus caché dans la Loi nouvelle, & en particulier des desseins de Dieu & de la conduite pleine de sagesse dans l'établissement de son Eglise.

Pour le Dimanche de la Quinquagésime. (Luc, c. 18.)

31. Jesus prenant à part les douze Apôtres, leur dit: nous allons à Jérusalem; & tout ce qui a été écrit par les Prophetes, touchant le Fils de l'homme, sera accompli.

32. Car il sera livré aux Gentils, on se moquera de lui, on le fouettera, on lui crachera au visage.

33. Et après qu'on l'aura flagellé, on le fera mourir, & il ressuscitera le troisieme jour.

34. Mais ils ne comprirent rien à tout cela, & c'étoit pour eux un langage inconnu, & ils n'entendoient point ce qu'il leur disoit.

35. Comme il étoit près de Jéricho, un aveugle qui étoit assis près du chemin & qui demandoit l'aumône,

36. Entendant passer une troupe de gens, s'informa de ce que c'étoit.

37. On lui dit que c'étoit Jesus de Nazareth qui passoit.

38. En même temps il s'écria : Jesus, fils de David, ayez pitié de moi.

39. Ceux qui alloient devant, le reprenoient, en lui disant de se taire. Mais il crioit beaucoup plus fort : Fils de David, ayez pitié de moi.

4. Alors Jesus s'arrêta, & commanda qu'on le lui amenât ; & quand l'aveugle se fut approché, il lui demanda :

41. Que voulez-vous que je vous fasse ? L'aveugle répondit : Seigneur, faites que je voie.

42. Jesus lui dit : Voyez ; votre foi vous a sauvé.

43. Il vit au même instant, & il le suivit rendant gloire à Dieu. Ce que tout le Peuple ayant vu, il en loua Dieu.

NOTES.

31. Jesus étoit à Ephrem, ou à Ephraïm, petite Ville ou Bourgade, près le désert de Judée & aux environs de Bethel. Il en sortit pour aller faire la Pâque à Jérusalem ; ce fut la derniere qu'il fit sur la terre : comme il alloit à Jérusalem pour y souffrir la mort, il prit à part ses Apôtres pour leur parler de nouveau de sa passion, qu'il leur avoit prédite plus d'une fois. Après les avoir bien

affermis dans la foi de sa divinité & de sa qualité de Messie, il leur découvre de rechef ce mystere de sa passion prochaine, afin que la vue de ses souffrances & de sa mort ne les effrayât pas, & ne leur causât point de scandale.

32, 33. Les Prince des Prêtres avoient résolu dans leur conseil la mort de J. C.; l'ayant déja condamné comme coupable du dernier supplice, ils n'oserent l'exécuter, parce que le droit de vie & de mort leur avoit été ôté; ils le livrerent donc aux Romains, qui l'outragerent, le flagellerent & le crucifierent.

34. Le Sauveur avoit annoncé plusieurs fois à ses Apôtres qu'il devoit regner, paroître dans sa gloire au milieu de ses Anges, être assis sur un trône au milieu de ses Apôtres. D'ailleurs ils étoient imbus dès l'enfance que le Messie seroit un Prince puissant, qui délivreroit Israël de ses ennemis. Cela ne leur permettoit pas de démêler ce qui appartenoit au Messie souffrant & humilié, de ce qui le concernoit comme Dieu, comme dominateur & vainqueur du Démon, de la mort & du péché. Ils entendoient assez ce que vouloit dire être livré au Gentils, être exposé à la risée, aux insultes & à la mort; ils ne comprenoient pas comment le Messie pouvoit y être exposé. Cela leur paroissoit incompatible avec ce qu'ils savoient d'ailleurs: ils y concevoient du mystere; ils n'en voyoient ni les moyens, ni les raisons, ni les suites.

35. Ce miracle est différent de celui dont parlent S. Matthieu, c. 20. & S. Marc, c. 10. J. C. opéra le premier, lorsqu'il entroit dans Jéricho; & le second, il le fit le lendemain, lorsqu'il sortit de cette Ville. C'est le sentiment de Dom Calmet. Cependant plusieurs croient que les trois Evangélistes rapportent la même histoire.

38. Jesus fils de David, c'est ainsi que les Juifs appelloient le Messie.

Quoique J. C. fût le principal auteur des miracles, il attribue d'ordinaire la guérison de ceux à qui il rend la santé, à leur foi & à leur confiance en Dieu. Les guérisons s'obtiennent par la foi, elles confirment la foi des Peuples.

Pour le I. Dimanche de Carême.

(MATTH. C. 4.)

1. Jesus fut conduit par l'esprit dans le désert, pour y être tenté par le Diable :

2 Et ayant jeûné quarante jours & quarante nuits, il eut faim ensuite.

3. Et le Tentateur s'approchant, lui dit : si vous êtes le Fils de Dieu, commandez que les pierres se changent en pain.

4. Jesus lui répondit, il est écrit : l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.

5. Alors le Diable le transporta dans la Ville sainte, & le mit sur le haut du Temple.

6. Il lui dit : si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas ; car il est écrit : il a ordonné à ses Anges d'avoir soin de vous ; & ils vous soutiendront de leurs mains, de peur que vous ne heurtiez le pied contre quelque pierre.

7. Jesus lui répondit : il est aussi écrit : vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu.

8. Le Diable le transporta encore sur une montagne fort haute, & il lui montra tous les

Royaumes du monde, & la gloire qui les accompagne.

9. Il lui dit : je vous donnerai toutes ces choſes, ſi, en vous proſternant, vous m'adorez.

10. Mais Jeſus lui répondit : retire-toi, Satan, car il eſt écrit : vous adorerez le Seigneur votre Dieu, & vous ne ſervirez que lui ſeul.

11. Alors le Diable le laiſſa. En même temps les Anges s'approchoient de lui, & ils le ſervoient.

NOTES.

1. Auſſi-tôt après que Jeſus eût reçu le Baptême, il quitta le Jourdain, & ſe retira dans le déſert, conduit par l'eſprit, c'eſt-à-dire ; (comme l'explique le Pere Lallemant) par un mouvement intérieur du S. Eſprit.

On ne ſait pas diſtinctement quel eſt ce déſert. Ménochius dit que c'eſt un déſert de la Judée, entre l'Orient & le Septentrion au-deçà du Jourdain. Ce qui nous confirme dans ce ſentiment, c'eſt qu'il eſt dit au v. 12 que Jeſus ayant oui dire que Jean avoit été mis en priſon, ſe retira en Galilée.

Jeſus voulut être tenté pour nous donner la victoire, dit S. Auguſtin: (*in Pſal.* 90.) Il entra en lice avec le Démon pour le vaincre, le terraſſer, pour faire voir que le Prince des ténebres & du monde corrompu n'a aucun pouvoir à ſon égard. Il voulut auſſi nous fournir un modele de la maniere dont nous devons combattre les ennemis de notre ſalut. Il nous enſeigne la néceſſité de paſſer

par la tentation & les épreuves, pour arriver à la gloire.

2. J. C. passa les quarante jours & les quarante nuits sans boire ni manger. Car l'abstinence du boire a toujours passé dans la Synagogue, comme dans l'Eglise, pour aussi essentielle au jeûne que l'abstinence du manger. Ce jeûne de quarante jours, avant la prédication de l'Evangile, avoit été figuré par le jeûne de Moyse pendant les quarante jours qui précéderent la promulgation de l'ancienne loi. C'est pour honorer cette abstinence du Sauveur, que le Carême a été institué & observé de tout temps dans l'Eglise.

S. Chrysostôme & d'autres Peres croient communément que J. C. n'eut faim qu'après quarante jours de jeûne. De-là nous disons, avec le Pere Lallemant, que J. C. fit cesser le miracle qui l'avoit empêché de sentir la faim jusques-là. Un autre Pere croit cependant que ce jeûne fut très-pénible à J. C.; l'ayant entrepris comme une action de pénitence, pour en souffrir toute la rigueur, il suspendit l'effet de sa puissance.

3. S. Augustin a cru que ce tentateur étoit le Prince des Démons. (*lib. de civit. c. 21.*) Ce tentateur se présenta à Jesus sous une forme humaine; voyant qu'il sentoit la faim, il ne douta plus que ce ne fût un vrai homme; mais il ne connut parfaitement que J. C. étoit Dieu & Fils de Dieu, qu'après sa résurrection.

4. Ces paroles avoient été dites par Moyse, à l'occasion de la manne; & par ces paroles il vouloit dire aux Israélites que dès qu'ils avoient voulu obéir au Seigneur, ils n'avoient manqué de rien. Dieu peut donner à l'homme une nourriture dans tout ce qu'il juge à propos. Mais ce n'est pas seulement la nourriture corporelle qui nourrit l'homme, mais son obéissance & sa fidélité à tout ce que Dieu commande: que notre nourriture soit d'accomplir son adorable volonté.

5. Le Démon transporta-t-il J. C. réellement par le milieu de l'air & d'une maniere invisible, pour le placer dans Jérusalem sur le parapet d'un des édifices du Temple, comme autrefois un Ange emporta Habacuc de Judée à Babylone? Ou conduisit-il le Sauveur avec une rapidité extraordinaire, comme l'Ange du Seigneur transporta à Cigor le Diacre Philippe, après qu'il eut baptisé l'eunuque de la Reine Candace? Ou enfin l'engagea-t-il simplement à le suivre à Jérusalem? Ce dernier sentiment est assez commun; on le trouve dans quelques anciens, entr'autres l'Auteur de l'ouvrage imparfait. Plusieurs nouveaux, comme Maldonat, ont cru que c'étoit le plus conforme au texte grec, & le moins indécent à la dignité de J. C.; mais le premier est suivi presque généralement par les anciens & les nouveaux Commentateurs. Voyez Dom Calmet dans son Commentaire sur S. Matthieu.

8. On voit dans les Commentateurs la même diversité de sentimens sur la maniere dont le Démon a conduit J C. sur la Montagne. Les uns veulent qu'il y ait été transporté dans un moment; & les autres, qu'il s'y soit laissé mener volontairement. On dispute aussi sur la montagne où il fut conduit Les uns la placent près de Jéricho, & soutiennent que c'est celle qu'ils appellent la montagne de la quarantaine. D'autres croient que c'est le Mont Hermon au-delà du Jourdain, ou le Mont Tabor au-deça de ce fleuve. Voyez Dom Calmet.

10 Satan est un mot hébreu, qui signifie ennemi. On appelle ainsi le Démon, parce qu'il est l'ennemi de Dieu & des hommes.

11. Les Anges furent témoins des tentations & de la victoire de J C. Aussi-tôt qu'il eut chassé le tentateur, ils se présenterent sous une forme humaine pour rendre leurs services au suprême Dominateur.

Pour le II. Dimanche de Carême.

(MATTH. C. 17.)

1. Jesus ayant pris avec lui Pierre, Jacques, & Jean son frere, les mena à l'écart sur une haute montagne.

2. Et il fut transfiguré devant eux. Son visage devint brillant comme le soleil, & ses vêtemens blancs comme la neige.

3. En même temps ils virent paroître Moyse & Elie, qui s'entretenoient avec lui.

4. Alors Pierre prenant la parole, dit à Jesus: Seigneur, nous sommes bien ici, faisons-y, s'il vous plaît, trois tentes; une pour vous, une pour Moyse & une pour Elie.

5. Lorsqu'il parloit encore, une nuée lumineuse les couvrit; & il sortit de cette nuée une voix qui fit entendre ces paroles: Celui-ci est mon fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection; écoutez-le.

6. Les Disciples les ayant ouies, tomberent le visage contre terre, & furent saisis d'une extrême frayeur.

7. Mais Jesus s'approchant, les toucha, & leur dit: levez-vous, & ne craignez point.

8. Alors levant les yeux, ils ne virent plus que Jesus seul.

9. Lorsqu'ils descendoient de la montagne, Jesus leur fit ce commandement, & leur dit: ne parlez à personne de ce que vous avez vu, jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts.

NOTES.

Il y a dans le texte : *six jours après, Jesus ayant pris avec lui Pierre, &c* Ces six jours se prennent depuis la promesse que J. C. avoit faite à ses Apôtres, qu'il y en avoit quelques-uns parmi eux, qui ne mourroient point qu'ils n'eussent vu le regne de Dieu, en voyant le Fils de l'homme paroître dans la gloire & dans toute la puissance qui lui appartiennent, comme Fils de Dieu C'est ce qu'on entend ordinairement de la transfiguration. S. Luc dit environ huit jours; mais il compte le jour de la promesse & le jour de l'exécution; au lieu que S. Matthieu & S. Marc ne mettent que les six jours d'entre deux.

On croit communément & depuis plusieurs siecles, que J. C. se transfigura sur la montagne de Tabor, située dans la basse Galilée. Cependant la chose est très-incertaine. Il paroît par la suite du récit des Evangelistes que J. C. se transfigura fort loin de Capharnaüm. Il étoit six jours auparavant aux environs de Césarée de Philippe, c'est-à dire, dans la Trachonite, auprès du Mont Liban, à 25 ou 30 lieues du Tabor, & les Evangélistes ne font nulle mention d'aucun voyage qui ait précédé la transfiguration. D'ailleurs, S. Marc raconte qu'après la transfiguration, J. C. traversa avec ses Disciples la Galilée pour venir à Capharnaüm : ce qui semble marquer qu'il étoit auparavant hors de la Galilée. C'est pourquoi le savant Luc de Bruges, & quelques autres Critiques prétendent que la transfiguration se fit sur le Mont Liban, ou sur quelqu'autre montagne voisine de Césarée.

2. J C. parut tout d'un coup dans l'éclat de sa majesté, non plus comme un simple homme,

mais comme un Homme-Dieu. Les Peres donnent deux raisons de sa transfiguration : la premiere, pour accomplir la promesse qu'il avoit faite à ses Disciples de leur faire voir la gloire de sa Majesté ; & pour les affermir dans la créance où i's étoient, qu'il étoit le vrai Messie : la seconde, pour les prémunir contre le scandale de sa passion & de sa croix. (*Matth. c.* 16. *v.* 28.) Voyez Dom Calmet. La gloire de sa divinité éclata donc sur son visage, & la béatitude dont il jouissoit toujours intérieurement, réjaillit sur tout son corps ; sa face, son air, ses habits ne furent point changés essentiellement ; ils furent environnés d'un nouvel éclat. (*Hieronym. hîc.*) *Transformatio splendorem addidit, faciem non subtraxit.*

3. Voici un signe du Ciel, tel que les Pharisiens l'avoient demandé un peu auparavant, dit S. Jérôme. Moyse représente la Loi, & Elie les Prophetes. Le Fils de Dieu veut que ces deux grands personnages paroissent dans la transfiguration, pour montrer à ses Apôtres que la Loi & les Prophetes lui rendent témoignage, & se terminent dans sa personne. Elie étoit encore en vie : *Apparuit*, dit S. Thomas, *in proprio corpore, non quidem de cœlo empyreo allato, sed de aliquo eminenti loco, quo fuerat in curru igneo raptus.* (3. *q.* 45 *a* 3.) Moyse ressuscité ; c'est-à-dire, dit encore S. Thomas, *Anima ejus apparuit per aliquod corpus assumptum, sicut Angeli apparent.*

Le sujet de l'entretien de J. C. avec Moyse & Elie étoit de la maniere dont il devoit finir ses jours à Jérusalem. (*Luc. c.* 9. *v.* 31.) *Dicebant excessum ejus, completurus erat in Jerusalem.* Ils s'entretenoient de la passion, comme l'expliquent la plupart des interpretes.

5. Après que Moyse & Elie furent disparus, dit Dom Calmet, & qu'une nuée lumineuse les eut dérobés aux yeux des Apôtres, Dieu fit entendre

une voix qui déclara que Jesus étoit son Fils bien-aimé, & qui ordonnoit qu'on l'écoutât. Les Peres, entr'autres S. Chrysostôme, remarquent que cette voix ne se fit entendre qu'après que ces deux Saints se furent retirés, afin que Jesus étant seul, on ne pût douter qu'elle ne s'adressât à lui. Ecoutez le: cela signifie, dit Menochius, que J. C. est le Législateur, à qui il faut obéir.

9. Ce ne fut en effet qu'après la résurrection de J. C que les Apôtres publierent ouvertement sa divinité, & qu'ils déclarerent aux Juifs qu'il étoit le Messie. Mais pourquoi J. C. defend-il aux Apôtres de parler à qui que ce soit de ce qu'ils avoient vu? Disons avec S Luc, (*c. 9. v. 22.*) parce qu'il falloit que le Fils de l'homme souffrît beaucoup, qu'il fût rejeté par les Sénateurs, par les Princes des Prêtres & par les Docteurs de la Loi, & qu'il devoit souffrir le supplice de la mort.

Pour le troisieme Dimanche de Carême. (Luc, c. 11.)

14. Jesus chassa un Démon qui étoit muet, & lorsqu'il eut chassé le Démon, le muet parla, & tout le peuple en fut ravi en admiration.

15. Mais quelques-uns d'entr'eux dirent: il chasse les Démons par Belzébut, Prince des Démons.

16. Et d'autres pour le tenter, lui demanderent un prodige dans l'air.

17. Mais Jesus connoissant leurs pensées, leur dit: tout Royaume divisé contre lui-

même sera détruit ; & toute maison divisée contre elle-même, tombera en ruine.

18. Si donc Satan est divisé contre lui-même, comment son regne subsistera-t-il ? Cependant vous dites que c'est par Belzébut que je chasse les Démons.

19. Or, si c'est par Belzébut que je chasse les Démons, par qui vos enfans les chassent-ils ? C'est pourquoi ils seront eux-mêmes vos Juges.

20. Mais si c'est par le doigt de Dieu que je chasse les Démons, assurément le Royaume de Dieu est venu jusqu'à vous.

21. Lorsque le fort armé garde sa maison, tout ce qu'il possede est en paix.

22. Mais s'il en survient un autre plus fort que lui, qui le surmonte, il lui enleve toutes ses armes, dans lesquelles il mettoit sa confiance, & partagera ses dépouilles.

23. Celui qui n'est point avec moi, est contre moi ; & celui qui n'amasse point avec moi, dissipe.

24. Lorsqu'un esprit impur est sorti d'un homme, il s'en va par des lieux arides cherchant du repos ; & comme il n'en trouve point, il dit : je retournerai dans ma maison, d'où je suis sorti.

25. Et y venant, il la trouve nettoyée & parée.

26. Alors il s'en va prendre avec lui sept autres esprits plus méchans que lui ; & entrant dans cette maison, ils y font leur demeure ; & le dernier état de cet homme devient pire que le premier.

27. Lorsqu'il disoit ces choses, une femme

élevant la voix du milieu du Peuple, lui dit: heureuses sont les entrailles qui vous ont porté, & les mamelles qui vous ont nourri!

23. Jesus lui dit: mais plutôt, heureux sont ceux qui écoutent la parole de Dieu, & la pratiquent!

NOTES.

14. L'homme possédé, n'étoit pas muet de nature, mais le Démon lui ôtoit l'usage de la parole.

51. Les Pharisiens accusent ici J. C. de magie & de commerce avec les Démons. Il paroît que les Juifs d'alors reconnoissoient entre les Démons une espece d'empire & de subordination, & que le Prince de cet Empire s'appelloit Belzébut, ou le Dieu des mouches: soit qu'ils lui donnassent ce nom par dérision & par mépris, soit qu'ils crussent que le Démon adoré autrefois chez les Philistins, sous le nom de Belzébut, étoit veritablement le Roi des Enfers.

17. J. C. pénétrant dans le cœur des Pharisiens, les réfute, en leur faisant voir qu'il est impossible qu'un Prince qui sait ses intérêts, désunisse ses forces, & qu'un empire divisé subsiste long-temps, puisqu'il ne subsiste que par l'union de ses membres.

19. 20. Par le nom d'enfans, on entend ici les Juifs Exorcistes. Cependant plusieurs Peres, entr'autres S. Augustin, entendent sous ce nom les Apôtres mêmes, qui étoient sortis des Juifs, & qui étoient les freres ou les enfans de ceux à qui J. C. parloit. (*Serm* 71.) Suivons son raisonnement: vous convenez que mes Apôtres, ou vos propres Exorcistes chassent les Démons par une vertu divine; voilà ce qui vous convaincra de calomnie, puisque vous avez plus sujet de le croire

de moi. S'ils les chassent en mon nom, peuvent-ils faire quelque chose en mon nom, que je ne puisse pas moi-même? Or, si je fais de vrais miracles, si je chasse les Démons par le doigt & l'esprit de Dieu qui est en moi, je suis donc le Messie, mon regne est arrivé, l'empire du Démon est détruit, j'établis ma religion directement opposée à son regne.

Enfin, le Sauveur après avoir fait voir aux Juifs l'absurdité de leur calomnie, leur montre qu'il n'y a qu'une puissance divine qui puisse domter le fort armé, emporter ses armes & lui enlever son butin.

24 25 26. Le Pere Lallemant dans ces Notes sur S. Matthieu au douzieme chapitre, dit que par cette espece de parabole, J. C. prédit la réprobation des Juifs. Il leur déclare qu'ayant été jusqu'ici le Peuple choisi de Dieu, que rien n'ayant été omis pour les délivrer du joug de leurs pechés & de la cruelle tyrannie du Démon, ils vont enfin être abandonnés à leurs sens réprouvés, & que l'état où ils sont prêts de tomber, sera infiniment plus déplorable que celui où ils ont jamais été.

Pour le sens moral, disons que ces textes nous représentent une ame justifiée, qui négligeant & mépriſant la grace, cede aux tentations, se replonge dans ses habitudes, ajoute iniquité sur iniquité, & devient plus déréglée qu'elle n'étoit auparavant.

27. Les Peres employoient les paroles de cette femme, pour prouver que J. C. a eu un véritable corps, contre les Marcionites & quelques autres hérétiques.

J C. confirme ce que cette pieuse femme vient d'avancer. Sans insister sur le très-grand bonheur de sa sainte Mere, il dit que ceux qui ont l'avantage d'écouter & de pratiquer ce qu'il enseigne, ont encore un plus grand bonheur, puisque sa sainte Mere n'est parvenue à la gloire de Mere de

Dieu, que par sa foi & sa fidélité à obéir à Dieu & à écouter ses paroles. Il prend de là occasion de faire connoître à ses Auditeurs quel est le bonheur qui leur est propre, & auquel ils peuvent tous aspirer.

Pour le quatrième Dimanche de Carême. (JEAN, c. 6.)

1. Jesus s'en alla au-delà de la mer Galilée, qui est celle de Tibériade.

2. Et une grande foule de Peuple le suivoit, parce qu'ils voyoient les miracles qu'il faisoit sur les malades.

3. Il se retira donc sur la montagne, & s'y assit avec ses Disciples.

4. Or le jour de Pâque, qui est la fête des Juifs, étoit proche.

5. Jesus ayant levé les yeux, & voyant qu'une grande foule de peuple venoit à lui, dit à Philippe : d'où pourrons-nous acheter assez de pain pour donner à manger à tout ce monde :

6. Mais il disoit cela pour le tenter ; car il savoit bien ce qu'il devoit faire.

7. Philippe lui répondit : quand on auroit pour deux cens deniers de pain, cela ne suffiroit pas pour en donner un peu à chacun.

8. Un de ses Disciples, qui étoit André, frere de Simon Pierre, lui dit :

9. Il y a ici un petit garçon qui a cinq

pains d'orge & deux poiſſons ; mais qu'eſt-ce que cela pour tant de gens ?

10. Jeſus lui dit donc : faites aſſeoir ces perſonnes. Il y avoit beaucoup d'herbe en ce lieu-là : environ cinq mille hommes s'y aſſirent.

11. Jeſus prit donc les pains ; & ayant rendu graces, il les diſtribua à ceux qui étoient aſſis, & il leur donna de même des poiſſons autant qu'ils en vouloient.

12. Après qu'ils furent raſſaſiés, il dit à ſes Diſciples : ramaſſez les morceaux qui ont reſté, afin que rien ne ſe perde.

13. Ils ramaſſerent donc, & ils remplirent douze corbeilles des morceaux qui étoient reſtés des cinq pains d'orge, après que tous en eurent mangé.

14. Ces perſonnes ayant vu le miracle que Jeſus avoit fait, diſoient : c'eſt là véritablement le Prophete qui doit venir dans le monde

15. Mais Jeſus ſachant qu'ils devoient venir pour l'enlever & le faire Roi, s'enfuit une ſeconde fois ſur la montagne, ſans être accompagné de perſonne.

NOTES.

1. Ce qui eſt raconté dans le chapitre précédent ſe paſſa à Jéruſalem. Ainſi le mot *poſt hæc*, enſuite, par lequel commence le Chapitre, n'eſt qu'une liaiſon pour paſſer d'une narration à une autre. Il en eſt de même de ces façons de parler, *in illo tempore*, *in illâ die*, *in illâ horâ*, & autres ſembla-

bles, qui ne marquent point nécessairement que ce qui va être dit se soit passé précisément dans le même lieu & en même temps que ce qui a précédé. Remarque importante pour concilier les quatre Evangelistes.

La mer de Galilée, de Génésareth, & de Tibériade, est la même que celle qui est nommée Cinéret dans l'Ancien Testament. Elle s'appelloit plus communément le lac de Tibériade, à cause de Tiberie ou Tibériade, Ville bâtie sur le lac à l'honneur de l'Empereur Tibere. Jesus la passa peu de jours avant Pâque, comme S. Jean le remarque au quatrieme verset. C'étoit avant la troisieme Pâque que J. C. fit depuis le commencement de sa prédication & depuis son Baptême.

2. S. Jean n'a pas rapporté les miracles que le Peuple voyoit & qui l'engageoient à suivre Jesus; on les voit dans les autres Evangélistes.

3. Jesus monta sur une montagne du désert de Bethsaïde. Ce fut dans ce même désert que J. C. opéra ce miracle. Quoique Bethsaïde fût dans la Galilée, & en deça du Jourdain, le désert auquel cette Ville donnoit son nom, étoit au-delà du Jourdain & de la mer de Tibériade.

5. Jesus parle ainsi à Philippe pour éprouver sa foi & celle des autres Apôtres, pour faire voir la grandeur du miracle, & leur faire mieux sentir sa puissance.

7. Dom Calmet dit que si ces deniers marquent des sicles, les deux cens feront environ trois cens vingt-quatre livres de notre monnoie; si on prend le denier pour une monnoie Romaine d'environ huit sols, les deux cens deniers feront quatre-vingts livres, ou environ, de notre monnoie. Le Pere Lallemant dans ses Notes sur S. Jean, dit qu'on peut réduire cette somme à cinquante francs, monnoie de France; & dans ses Notes sur S. Marc, qu'elle peut monter à cent livres de notre monnoie d'aujourd'hui.

8. Les autres Evangéliſtes attribuent cette réponſe aux Apôtres en commun. Car nous liſons que J. C parloit au peuple du Royaume de Dieu, & guériſſoit les malades : comme le jour commençoit à baiſſer, les douze lui vinrent dire de renvoyer le peuple, qu'il ſe faiſoit tard, & qu'on ne trouvoit rien à manger dans ce déſert. Jeſus leur dit de leur donner eux-mêmes à manger Les Apôtres lui répondirent qu'ils n'avoient que cinq pains & deux poiſſons.

11. Jeſus fit aſſeoir le peuple, qui étoit, dit S. Matthieu, au nombre de cinq mille perſonnes, ſans compter les femmes & les petits enfans. Jeſus prit les pains & les poiſſons, levant les yeux au Ciel, ayant rendu graces, il les bénit, les rompit, il les donna à ſes Diſciples, & les Diſciples au peuple.

J. C. leve les yeux au ciel pour nous faire voir d'où il faut attendre, & où il faut demander en toutes choſes les ſecours qui nous ſont neceſſaires.

J. C. rend grace à Dieu, avant que de faire le miracle de la multiplication, parce qu'il eſt ſûr que ſon Pere l'écoute toujours ; comme il le dit en S. Jean. (*c.* 11. *v.* 42.)

J C. bénit les pains & les poiſſons. Cette bénédiction n'étoit pas ſeulement une de ſes prieres ou bénédictions ordinaires, dont on voit encore quelques formules dans les Rituels des Juifs. J. C. en béniſſant les pains, leur donna cette fécondité miraculeuſe qui les faiſoit multiplier entre les mains des Apôtres. C'eſt la Note du Pere Lallemant ſur S. Matthieu au quatorzieme Chapitre.

Eſt-ce dans les mains de J. C. ou dans celles des Apôtres que les pains ſe multiplierent ? Les ſentimens ſont partagés. S. Auguſtin, au traité 24. ſur S Jean, & S. Jérôme veulent qu'ils ſe ſoient multipliés dans les mains de J C. S. Chryſoſtôme & d'autres, dans les mains des Apôtres.

S. Hilaire

S. Hilaire n'oſe décider ; il n'eſt pas difficile de les concilier, dit Dom Calmet ſur S. Matthieu, en diſant que le Sauveur leur donna la vertu, dont les Apôtres furent le miniſtres & les diſpenſateurs par la diſtribution qu'ils en firent. Jeſus en les rompant, y répandit l'abondance, dit S. Jérôme. *Frangente Domino ſeminarium fit ciborum.*

14. C'eſt là vraiment le Prophete qui doit venir dans le monde. C'eſt ce qui fait alluſion à ce paſſage du Deutéronome. (*c.* 18. *v.* 15.) Le Seigneur votre Dieu ſuſcitera du milieu de vos freres & de votre nation un Prophete, vous l'écouterez. Les Apôtres en plus d'une occaſion ont appliqué ce paſſage à la perſonne de J. C. & à ſa miſſion.

15. Comme les Juifs attendoient un Meſſie, qui devoit régner ſur tout Iſraël, ils réſolurent de reconnoître Jeſus pour leur Souverain, & de ſecouer le joug d'Hérode & des Romains.

Jeſus connut leur réſolution par ſa pénétration, qui lui faiſoit voir le fond des cœurs ; il monta ſur la montagne, où il s'étoit retiré avec ſes Diſciples avant la multiplication des pains Mais auparavant il obligea ſes Apôtres de s'embarquer & de repaſſer la mer. Il demeura ſeul dans le déſert, & congédia les troupes.

Mais pourquoi évite-t-il la Couronne ? Cela auroit empêché l'exécution des deſſeins de Dieu, qui vouloit établir l'Egliſe par la patience & les travaux. Jeſus vouloit éviter tout ce qui avoit la moindre apparence de révolte, & d'indépendance des Puiſſances établies de Dieu. De plus, il vouloit nous donner un exemple de modeſtie, & de l'éloignement que nous devons avoir pour les dignités.

Pour le Dimanche de la Paſſion.

(JEAN, 8.)

46. Qui de vous me peut convaincre d'aucun péché ? Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ?

47. Celui qui eſt de Dieu, écoute les paroles de Dieu. Ce qui fait que vous ne les écoutez pas, c'eſt que vous n'êtes point de Dieu.

48. Les Juifs lui répondirent : N'avons-nous pas raiſon de dire que vous êtes un véritable Samaritain, & que vous êtes poſſédé du Démon ?

49. Jeſus leur repartit : Je ne ſuis point poſſédé du Démon ; mais j'honore mon Pere, & vous me déshonorez.

50. Pour moi, je ne recherche point ma propre gloire ; un autre la recherchera, & me fera juſtice.

51. En vérité, en vérité, je vous le dis : ſi quelqu'un garde ma parole, il ne mourra jamais.

52. Les Juifs lui dirent : Nous connoiſſons bien maintenant que vous êtes poſſédé du Démon. Abraham eſt mort, & les Prophetes auſſi, & vous dites : Celui qui garde ma parole, ne mourra jamais.

53. Etes-vous donc plus grand que notre Pere Abraham qui eſt mort, & que les Prophetes qui ſont morts auſſi ? Qui prétendez-vous être ?

54. Jeſus leur répondit : ſi je me glorifie

moi-même, ma gloire n'eſt rien. C'eſt mon Pere qui me glorifie, lui que vous dites qui eſt votre Dieu.

55. Cependant vous ne l'avez point connu: mais pour moi, je le connois; & ſi je diſois que je ne le connois pas, je ſerois un menteur comme vous. Mais je le connois, & je garde ſa parole.

56. Abraham votre Pere a deſiré avec ardeur de voir mon jour; il l'a vu, & il en a été comblé de joie.

57. Les Juifs lui dirent: Vous n'avez pas encore cinquante ans, & vous avez vu Abraham?

58. Jeſus leur répondit: En vérité, en vérité, je vous le dis, je ſuis avant qu'Abraham fût au monde.

59. Là-deſſus ils prirent des pierres pour lui jeter. Mais Jeſus ſe cacha, & ſortit du Temple.

NOTES.

46. Jeſus prévenant ici l'objection que la malice des Juifs auroit pu inventer, qu'il ne méritoit pas leur créance, parce qu'il décréditoit par ſa conduite les vérités qu'il annonçoit, les défie de trouver la moindre choſe à reprendre dans ſa conduite & ſes démarches; & que ſa vie répondant à ſes paroles, il prêche la vérité; & qu'eux doivent croire ce qu'il enſeigne.

47. J. C. l'avoit déja dit aux Juifs, que ſi Dieu étoit leur Pere, ils l'aimeroient, parce qu'il étoit ſorti de Dieu; qu'ils ne connoiſſoient point ſon langage, parce qu'ils ne pouvoient ouir ſa parole; qu'ils étoient les enfans du Diable, & qu'ils vouloient accomplir les deſirs de leur Pere. J. C.

ajoute ici pour les confondre, que s'ils étoient les enfans & les ſerviteurs de Dieu, ils écouteroient la parole qu'il leur annonce de ſa part; mais qu'ils ne l'entendent point, parce qu'ils n'aiment point Dieu, parce qu'ils ne goûtent point les choſes de Dieu. Voyez Maldonat.

48. Quoique les Evangéliſtes ne marquent nullement que les Juifs aient jamais appellé J. C. Samaritain hors cette occaſion, il paroît par leur aveu même, qu'ils lui ont véritablement donné cette injure, mais en ſecret & non en ſa préſence.

Appeller un homme Samaritain, étoit l'appeller profane, ſchiſmatique, hérétique, ennemi juré de la nation des Hébreux. Les Juifs avoient une haine & un mépris extrême pour les Samaritains; ils les regardoient comme les ennemis de leur Religion & de la loi de Moyſe. Le nom de Samaritain étoit auſſi odieux parmi eux, que celui des Juifs l'eſt parmi nous.

Les Juifs prenant pour prétexte de donner à Jeſus le nom de Samaritain, de ce qu'il n'avoit pas le même éloignement de ce Peuple, qu'eux en témoignoient, qu'il logeoit quelquefois dans leur Ville, & de ce qu'il leur prêchoit la parole de Dieu. Les Juifs diſent auſſi qu'il eſt poſſédé du Démon; injure qu'ils lui avoient déja dite le jour précédent. Ils vouloient dire que Jeſus ne ſavoit ce qu'il diſoit, qu'il étoit en fureur & hors de lui-même.

49. J. C. ne répond point à la premiere injure, parce qu'on ne pouvoit raiſonnablement douter qu'il ne fût Juif de naiſſance & de religion. Mais il répond à la ſeconde avec une douceur toute divine. Je ne ſuis point poſſédé du Démon, dit-il; mes diſcours ne ſont pas les diſcours d'un inſenſé & d'un furieux.

52. Tout ce raiſonnement des Juifs roule ſur un faux principe; ils ſuppoſent que J. C. parle d'une vie temporelle; il parle de la vie de l'ame & de la vie éternelle.

56. Abraham votre Pere a desiré avec ardeur de voir mon jour, ma venue dans le monde, comme l'explique S. Bernard : (*Serm. 6. in vigil. nat. Domini.*) Maldonat & d'autres ; de voir mon incarnation, ma naissance, ma manifestation dans Israël, ou même ma mort & passion, comme l'explique S. Chrysostôme. Il a attendu avec empressement le temps de la delivrance de tout le monde.

Il l'a vu, & il s'en est réjoui ; il l'a vu en esprit, Dieu le lui a révélé. La vivacité de sa foi lui a rendu présent un événement si éloigné. Quelques-uns, comme Maldonat & Cornelius *à Lapide*, croyoient que ce Patriarche & les autres qui étoient détenus dans les Limbes, y eurent connoissance de l'incarnation & de la venue du Messie ; ils la virent, & s'en réjouirent tous. J. C. prouve ici deux choses : la premiere, qu'il est plus grand qu'Abraham, contre ce que lui avoient dit les Juifs aux versets 52. & 53. La seconde, que les Juifs ne sont pas vrais fils d'Abraham, puisqu'ils traitent avec mépris, & reçoivent avec indifférence celui que leur pere Abraham a desiré avec tant d'ardeur, & dont il a appris la venue avec tant de joie.

58. & 59. Les Peres ont fait deux réflexions sur ces paroles du verset 58. La premiere, que J. C. en disant, je suis, *ego sum*, il marque qu'il est, c'est-à-dire, qu'il existe avant tous les temps & de toute éternité. La seconde, qu'il fait voir la différence qu'il y a entre l'existence du Verbe par la génération divine, & l'existence d'Abraham par la création : *Antequàm Abraham fieret, ego sum* ; je suis avant qu'Abraham fût fait. Voyez la note du Pere Lallemant. Aussi les Juifs ne douterent point que le Sauveur n'eût voulu déclarer qu'il étoit Dieu. C'est pour cela qu'il passoit pour blasphémateur dans leur idée, & qu'ils voulurent le lapider. Mais Jesus, dit Maldonat, se retira un peu à l'écart, & se rendit invisible à leurs yeux.

Pour le Dimanche des Rameaux.

(MATTH. 21.)

1. Lorſqu'ils approcherent de Jéruſalem, & qu'ils furent arrivés à Bétphagé près de la montagne des Oliviers, Jeſus envoya deux de ſes Diſciples.

2. Et il leur dit: Allez à ce village qui eſt devant vous, & vous y trouverez en arrivant une ânesſe attachée, & ſon ânon auprès d'elle; détachez-les, & me les amenez.

3. Et ſi quelqu'un vous dit quelque choſe, dites-lui que le Seigneur en a beſoin; & auſſi-tôt il les laiſſera emmener.

4. Or, tout cela ſe fit, afin que cette parole du Prophete fût accomplie:

5. Dites à la fille de Sion; voici votre Roi qui vient à vous, plein de douceur, monté ſur une ânesſe & ſur l'ânon de celle qui eſt ſous le joug.

6. Les Diſciples s'en allerent, & firent ce que Jeſus leur avoit commandé.

7. Et ayant amené l'ânesſe & l'ânon, ils les couvrirent de leurs vêtemens & le firent monter deſſus.

8. Une grande multitude de peuple étendit auſſi ſes vêtemens ſur le chemin; les autres coupoient des branches d'arbres, & les jetoient dans le chemin.

9. Et tous enſemble, tant ceux qui alloient devant lui, que ceux qui le ſuivoient, crioient: *hoſanna* au fils de David: béni ſoit celui qui vient au nom du Seigneur: *hoſanna* au plus haut des Cieux.

NOTES.

1. 2. Béthanie étoit un Bourg à demi-lieue de Jérusalem. Béthphagé étoit une autre Bourgade entre Béthanie & Jérusalem, & qui pouvoit passer pour un Fauxbourg de cette Ville. Le Mont des Oliviers n'étoit séparé de Jérusalem que par la vallée de Josaphat & le torrent de Cédron.

Jesus étant parti de Jéricho, vint à Béthanie, & fut reçu par Lazare & ses sœurs Six jours avant la Pâque il dîna chez Simon le lépreux, où Marie répandit sur ses pieds un parfum précieux. Le lendemain lundi, cinq jours avant sa Passion, étant parti de Béthanie, comme il fut arrivé près de Béthphagé, qui étoit au pied du Mont des Oliviers, il envoya deux de ses Disciples, pour lui amener l'ânesse & l'ânon. Selon les Peres, l'ânesse marquoit les Juifs, & l'ânon marquoit les Gentils. Quelques-uns ont cru, comme S. Hilaire, que les deux Apôtres que J. C. envoya, étoient S. Pierre & S. Philippe. Origene & Théophilacte ont nommé S. Pierre & S. Paul; mais ils ne l'ont pu entendre que dans un sens moral; S Pierre étant connu dans l'Eglise comme l'Apôtre des Juifs, figuré par l'ânesse, & S. Paul comme l'Apôtre des Gentils, figuré par l'ânon.

S. Marc & S Luc ne parlent point de l'ânesse, parce que J. C. ne s'en servit pas; il se mit sur l'ânon, dit S. Jean S. Matthieu a marqué exprès l'ânesse, pour faire voir d'une maniere plus expresse l'accomplissement de la Prophétie de Zacharie. Voyez le Pere Lallement & Dom Calmet dans son Commentaire sur S. Matthieu & sur S. Luc.

4 5. Quelques manuscrits lisent, par le Prophete Isaïe; d'autres, par le Prophete Zacharie. En effet, la Prophétie est tirée de ces deux Prophetes. L'Evangéliste a rapporté le sens des deux passages de la version des Septante & de l'Hébreu, c. 62.

v. 11. Dites à la Fille de Sion : Voici votre Sauveur qui vient : ces paroles sont d'Isaïe. Voici votre Roi qui vient à vous, Juste & Sauveur ; il est monté sur une ânesse & sur le poulain de l'ânesse. Ces paroles sont de Zacharie, c. 9 v. 9.

Fille de Sion, c'est-à-dire, la Ville de Jérusalem. Sion n'étoit proprement qu'une montagne qui faisoit partie de Jérusalem. Les Hébreux donnent souvent aux Villes le nom de fille.

Noli timere, filia Sion ; exulta, filia Sion ; dicite filiæ Sion, Joan, c. 12. v. 15. Zachar., Matth., sont des expressions, qui au fond disent la même chose. Quand le Prophete invite Jérusalem à se réjouir, il ne fait que prédire les cris de joie dont elle devoit retentir à l'arrivée de J. C, c'est pourquoi S. Matthieu a pris ces paroles comme une exhortation qu'il faisoit aux Juifs de congratuler Jérusalem sur l'entrée triomphante de son Libérateur.

9. *Hosanna* ou *Hosianna* signifie en Hébreu, sauvez, je vous prie. Dans le Pseaume 117. v. 25. d'où il est tiré, il est traduit selon notre Vulgate, *salvum fac.* C'étoit un cri de joie & une acclamation du peuple, qui souhaitoit au Messie toute sorte de prospérités.

Pour le Saint Jour de Pâque.

(MARC. 16.)

1. Marie-Magdelaine, & Marie mere de Jacques & Salomé acheterent des parfums, pour venir embaumer Jesus.

2 Elles partirent de grand matin le premier jour de la semaine ; elles arriverent au sépulcre au lever du soleil.

3. Elles disoient entr'elles : Qui nous ôtera

la pierre de devant l'entrée du sépulcre ?

4. Car elle étoit fort grande. Mais en regardant, elles virent cette pierre renversée.

5. Et étant entrées dans le sépulcre, elles virent un jeune homme assis du côté droit, vêtu d'une robe blanche, & en furent effrayées.

6. Il leur dit : Ne craignez point ; vous cherchez Jesus de Nazareth, qui a été crucifié ; il est ressuscité, il n'est point ici ; voici le lieu où on l'avoit mis.

7. Mais allez dire à ses Disciples & à Pierre qu'il s'en va devant vous en Galilée ; c'est là que vous le verrez, selon ce qu'il vous a dit.

NOTES.

2. Il y a dans S. Matthieu, *vespere sabbati, quæ lucescit in primâ sabbati.* Le premier *sabbati* marque le sabbat ou samedi ; le second signifie la semaine. Ainsi *prima sabbati, una sabbatorum*, dans la langue des Hebreux, signifie le premier jour de la semaine ; c'est notre Dimanche. La nuit du samedi au Dimanche appartenoit proprement au Dimanche ; puisque le sabbat, regardé comme fête, finissoit après six heures du soir. Sur la fin de cette nuit, Marie-Magdelaine & Marie mere de Jacques & Salomé prenant les drogues aromatiques & les huiles odoriférentes qu'elles avoient préparées, se mirent en chemin pour aller embaumer le corps de Jesus ; elles arriverent au sépulcre au lever du soleil.

5. Pour concilier ce que les quatre Evangélistes rapportent de l'apparition des Anges & des apparitions du Sauveur au jour de sa Résurrection, voyons le Pere Lallemant dans ses notes sur S.

Marc. (*Matth. c* 28. *Marc. c.* 16. *Luc.* 2. *c* 24. *Joan. c.* 20.) Les saintes femmes en se présentant pour entrer dans le sépulcre, apperçoivent d'abord un Ange assis sur la pierre, hors l'endroit où avoit été le corps de Jesus. Il les fait entrer, afin qu'elles voient le tombeau vide. Etant entrées, elles ne trouvent point le Corps du Sauveur. Pendant qu'elles sont dans la consternation, deux Anges se présenterent à elles. Etant sorties du sépulcre, elles vont dire aux Disciples ce qu'elles ont vu. Pierre & Jean viennent au sépulcre, & n'ayant trouvé que les linceuls, ils s'en retournerent tout étonnés. Cependant les saintes femmes qui étoient revenues au sépulcre, s'en retournerent aussi, excepté Marie-Magdelaine, qui resta seule. Après l'apparition de deux Anges, elle eut le bonheur de voir le Sauveur la premiere. J. C. se présenta ensuite aux autres femmes en chemin. Le même jour le Sauveur apparut aux deux Disciples qui alloient à Emmaüs Enfin sur le soir, il se fit voir aux Disciples assemblés

7. Au verset 32 du chapitre 26. de S. Matthieu, le Sauveur avoit prédit à ses Apôtres qu'il se rendroit en Galilée avant eux. Quoiqu'il y eût plusieurs apparitions de J. C. dans la Judée, il vouloit se faire voir particuliérement en Galilée, parce qu'il y avoit un grand nombre de Disciples qu'il falloit consoler & rassurer. Les Anges nommerent Pierre en particulier, tant parce qu'il étoit reconnu le premier des douze, que parce qu'ayant eu le malheur de renier son divin Maître, les autres Disciples auroient pu s'imaginer qu'il étoit déchu de sa primauté, ou lui-même auroit cru que J. C. ne le regarderoit plus que comme un Disciple infidele : pour le consoler, le rassurer, lui faire comprendre que sa douleur & ses larmes n'avoient point été vaines, le Fils de Dieu l'a fait avertir en particulier, qu'il le verra en Galilée. Voyez Maldonat.

TABLE

DES PRONES ET EVANGILES

Contenus dans ce second Tome.

POUR le V. Dimanche après les Rois, Sur l'Enfer. *page* 1

Pour le même jour Second Point pour un second Prône, Sur l'Enfer. 29

Pour le même jour. Troisieme Point, pour un troisieme Prône. 35

Prône pour le IV. Dimanche après les Rois, Sur la Foi. 71

Pour le même jour. Second Point, pour un second Prone. 89

Pour le Dimanche de la Septuagésime, Sur le Salut. 103

Four le même jour, Sur les Moyens du Salut. 131

Pour le Dimanche de la Sexagésime, Sur la Parole de Dieu. 155

Pour le Dimanche de la Quinquagésime, Sur le Péché mortel. 183

Pour le même jour. Second Point, pour un second Prône. 201

Pour le I. Dimanche de Carême, Sur la Tentation, qui est la premiere cause du Péché. 219

Pour le II. Dimanche de Carême, Sur l'habitude du Péché, qui est l'effet du Péché 247

Pour le III. Dimanche de Carême, Sur la Confession, qui est le remede du Péché. 269

Pour le même jour. Second Point, pour un second Prône. 285
Pour le IV. Dimanche de Carême, Sur les avantages de la Communion. 299
Pour le Dimanche de la Passion, Sur la Contrition. 323
Pour le Dimanche des Rameaux, Sur les dispositions à la Communion. 345
Pour le jour de Pâque. 422

EVANGILES

Du V. Dimanche après les Rois, 381
Du VI. Dimanche après les Rois, 383
Du Dimanche de la Septuagésime, 385
Du Dimanche de la Sexagésime, 389
Du Dimanche de la Quinquagésime, 391
Du I. Dimanche de Carême, 394
Du II. Dimanche de Carême, 398
Du III. Dimanche de Carême, 401
Du IV. Dimanche de Carême, 405

FIN.